RELATION
DU
VOYAGE
DE LA MER DU SUD
AUX COTES
DU CHILI, DU PEROU, ET DU BRESIL

Fait pendant les années 1712, 1713 & 1714.

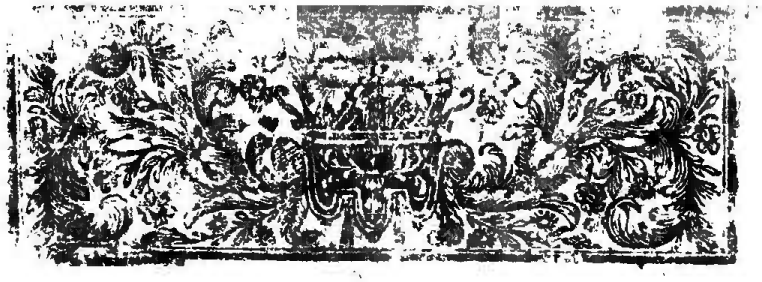
Par M. FREZIER, Ingenieur Ordinaire du Roi.

Ouvrage enrichi de quantité de Planches en Taille-douce.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE HUMBERT.*

M. DCC. XVII.



A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

REGENT DE CE ROYAUME.

MONSEIGNEUR

Le Voyage de la Mer du Sud que je prens la liberté de preſenter à VOTRE ALTESSE ROYALE, *a déja été honoré des regards du feu Roi. Ce grand Prince, toujours magnifique, & toujours favorable au zele & aux efforts de ſes*

ſes moindres Sujets, voulut bi
me permettre de lui en expliqu.
moi même les principales Partie
& les Plans que j'avois levé pa
ſon ordre : il me fit même la gra
ce d'en marquer de la ſatisfactior
par des paroles pleines de bonté
récompenſe qui m'eſt infinimen
plus précieuſe que la liberalit
dont Sa Majeſté daigna les accom-
pagner. Après la perte d'une ſ
puiſſant protection, ſouffrez
MONSEIGNEUR, que cet Ou-
vrage trouve un azile auprès de
votre auguſte Perſonne. C'eſt un
Recueil des Obſervations que j'ai
faites ſur la Navigation, ſur les
corrections des Cartes, & ſur la ſi-
tuation des Ports & des Rades
où j'ai été. C'eſt une Deſcription
des Animaux, des Plantes, des
Fruits, des Métaux, & de ce
que la terre produit de rare dans
les plus riches Colonies du Mon-
de. Ce ſont des Recherches exac-
tes ſur le Commerce, ſur les For-
ces

ces, le Gouvernement, & les mœurs des Eſpagnols-Creoles & des Naturels du Pays, dont j'ai parlé avec tout le reſpect que je dois à la Verité. L'hommage de toutes ces particularitez qui pourront peut-être contribuer en quelque choſe à la perfection des Sciences & des beaux Arts, ne devoit être porté ailleurs qu'aux pieds de VOTRE ALTESSE ROYALE, *que les plus éclairez reconnoiſſent pour en être le Pere, l'Arbitre & le Protecteur; qualitez qui ne ſeront pas moins recommandables à la poſterité, que cette valeur heroïque qui Vous a fait repandre votre Sang avec intrépidité à la tête des Armées. C'eſt à ce goût ſi déclaré pour les Sciences, que nous devons attribuer, comme à la ſource naturelle, les ſublimes connoiſſances que Vous faites paroître dans le Gouvernement, & dont nous attendons avec confiance un repos & une felicité durable.*

Cette tendreſſe de Pere que Vous avez pour les Peuples que le Ciel a commis à vos ſoins, nous en eſt un préſage aſſuré. Je m'eſtimerois heureux, MONSEIGNEUR, ſi dans mes Remarques il ſe trouvoit quelque choſe qui pût delaſſer VOTRE ALTESSE ROYALE *des ſoins continuels qu'Elle prend pour le bonheur de l'Etat. Mais je dois oublier ici mes propres interêts, & ne pas ſouhaiter de lui dérober quelques-uns de ces précieux momens qui nous ſont tous ſi neceſſaires. C'eſt aſſez pour moi d'avoir trouvé l'occaſion de lui marquer en public le zele & le très-profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
FREZIER.

AVERTISSEMENT.

LEs noms Eſpagnols & Indiens ſont écrits ſuivant l'Orthographe du Pays. Les *j* conſones, & les *x* ſont des aſpirations gutturales, les *ll* doivent être mouillées comme celles de *fille*, *famille*; *ñ* comme *gn* dans le mot *digne*, *ſigne*; les *v* ſe prononcent en *ou*; *ch* comme *tch*. Ainſi *Jujui*, *Moxos*, *Chille*, *Llamas*, *Callao*, *Chucuito*, *Nuñes*, comme s'il y avoit *Houhoui*, *Mohos* avec un coup de gorge ſur l'*h*, *Tchillié*, *Lhamas*, *Cathao*, *Tchoucoüito*, *Nougnes*. Les noms Portugais ſe prononcent de même pour l'*v* & le *ch*, le ſon des *ll* mouillées s'exprime par *lh*, *Ilheos*

comme en Eſpagnol *illeos*, les *ll* conſones comme chez nous.

II. Les noms des Vents ſont écrits en abregé ſuivant l'uſage ordinaire, ſeulement avec la premiere lettre des quatre cardinaux, Nord, Sud, Eſt, Oueſt, *N*, *S*, *E*, *O*, ainſi *NNO*, Nord-Nord-Oueſt; *SSE*, Sud-Sud-Eſt, &c.

III. Les Plans des Rades & des Villes ſont la plûpart ſur la même échelle, afin qu'on en connoiſſe tout d'un coup le rapport; il en faut ſeulement excepter le Callao, Valparaiſſo & Copiapò.

IV. Il ſe trouve des differences conſiderables entre quelques Plans du P. Feuillée & les miens qui pourroient faire douter de la juſteſſe des uns & des autres. Sans mépriſer les Ouvrages de ce Religieux que j'honore, & dont j'eſtime fort l'érudition, on peut dire qu'il s'y eſt moins appliqué qu'aux Obſervations de Phyſique

de Botanique, & d'Aſtronomie, qui étoient ſon unique deſſein, auſquelles la Geographie a particuliérement de grandes obligations. D'ailleurs il n'étoit point d'un âge propre à de rudes exercices; pour lever de grands plans il falloit un jeune homme de fatigue, qui ſe donnât la peine d'aller chercher pluſieurs ſtations dans les lieux écartez, couverts, ou de difficile accès, faute du ſecours de Chaloupes, dont on ne peut diſpoſer dans un Vaiſſeau Marchand, où l'on trouve rarement un Capitaine qui ait du goût & de la complaiſance pour les Gens de Lettres.

En effet l'ouverture de la Baye de la Conception eſt trop grande dans ſon plan de près de la moitié; les rues du Callao ſont toutes dérangées, & le Baſtion de Saint Louis a une face ſans défenſe, quoiqu'elle en ait une ſi-chante ſur les lieux. Ces dernie-

res fautes ne lui doivent point être imputées ; l'addition de quelques ouvrages qui n'ont jamais été que dans le projet de feu M. *Raſſemin*, Ingenieur de cette Place, fait voir qu'elles ne ſont pas de lui, mais du Copiſte dont j'ai un ſemblable plan avec les projets. Dans celui de la Rade du Callao, il fait la Ville qui n'a réellement que 600 toiſes, auſſi grande que *l'Ile de Saint Laurent* qui en a près de 4000. Enfin dans le plan de *Lima*, le quartier de *Malambo* qui fait au moins un 6e de la Ville, y manque de ſon aveu ; celui du Mercado eſt mis hors de l'enceinte, quoiqu'il ſoit dedans, & l'on n'y compte que 25 Baſtions au lieu de 34. Je ne parle point des autres plans dont les imperfections ſont de moindre conſéquence.

Au reſte je ne préviens point ici le Lecteur de ce qu'il trouvera de curieux dans cet Ouvrage ; j'avoue qu'il y auroit beaucoup à retran-

cher pour ceux qui ne ſe ſoucient point de Navigation, ſi l'on devoit pour l'agréable negliger entierement l'utile ; mais il importe plus à la Republique pour le bien du Commerce, qu'on connoiſſe les ſaiſons, les vents generaux, les courans, les écueils, les bons mouillages, & les débarquemens, que des choſes ſimplement curieuſes & divertiſſantes. Si dans la Mariane nous avions connu les bons mouillages dans la *Baye de Tous les Saints* & dans la Rade d'*Angra*, nous n'aurions pas perdu un cable & deux ancres. On doit apporter plus de ſoin à la conſervation des Vaiſſeaux & de leurs agrès & d'attention au ſalut de ceux qui travaillent pour la Patrie, qu'à ſatisfaire la curioſité de ceux qui dans une vie molle jouïſſent des avantages que leur procurent les Navigateurs par des travaux infinis, & en s'expoſant à mille dangers.

On verra ici les erreurs que l'on a re-

a reconnues depuis 14 ans de Navigation dans les Cartes Marines Angloiſes & Hollandoiſes, car nous n'en avons point de Françoiſes pour les longs cours. J'ai eu la ſatisfaction à mon retour de voir que le Pere Feuillée par deux Obſervations Aſtronomiques à la Côte du Chili, & une à celle du Perou, confirmoit pour le gros la reforme de longitude que j'avois faite ſur la ſimple eſtime, faute d'inſtrumens, & ſans autre point fixe que celui de Lima, placé à 79d 45′ de difference Occidentale du Meridien de Paris ſuivant une Obſervation de D. Pedro Peralta, confrontée avec les Tables de M. Caſſini pour le premier Satellite de Jupiter: Il eſt vrai que dans le détail nous ne convenons pas toujours; car ce Pere met par exemple *Arica* & *Ylo* ſous le même meridien, 8″ de temps ou deux minutes de degré près; & je ſai pour l'avoir obſervé, que ces Ports qui ſont éloi-

gnés

gnez d'environ 28 à 30 lieues gisent SE & NO du Monde, ce qui donne tout au moins un degré de difference.

J'avouerai encore que le voyage de la mer du Sud ne fournit presque rien de curieux à une Relation : on y voit des Colonies d'Espagnols à peu près tels que nous les voyons en Europe, & une Nation barbare de Naturels du Pays, chez qui l'on n'a jamais cultivé les Sciences & les beaux Arts. Dans tout le Chili il ne paroît aucun veſtige du culte, ni de l'habitation des hommes ; ils ſe contentent de vivre à couvert ſous des Cabanes de branches d'arbres, écartées les unes des autres.

Le long de la Côte du Perou que j'ai parcourue, il ne reſte aucun monument conſiderable de l'adreſſe des Indiens ; on y voit ſeulement quelques petits tombeaux ſans ornement, & quelques maſures de motes de terre ; & je n'ai pas appris qu'il

qu'il y eût rien de remarquable au-dedans du pays, que la Forteresse de Cusco faite de pierres d'une énorme grosseur, entassées à joints incertains, avec beaucoup d'art. Le reste des chemins & aqueducs, dont on parle, ne sont pas assez rares pour engager un Curieux à traverser un pays plein de deserts, desagréable par lui-même, & par le peu de commoditez qu'on y trouve pour voyager; il ne reste donc d'interessant que les mœurs des Habitans, & ce que la Nature y produit de rare, particulierement l'or & l'argent. C'est à quoi je me suis le plus appliqué pour suppléer à ce qui manque au Journal du P. Feuillée, afin que nos Ouvrages n'ayent presque rien de commun, & que le Public ne soit point ennuyé de redites.

EX-

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES DE MARINE

inſerés dans cette Relation.

Fourcher, c'eſt arrêter le Vaiſſeau par deux anchres.

Amarer ſignifie attacher.

Anſe, c'eſt un enfoncement de la Côte de la mer.

Arriver, c'eſt conformer ou rapprocher la direction du Vaiſſeau de celle du vent.

Abord, c'eſt la gauche du Vaiſſeau en regardant en avant.

Banc, écueil de pierre ou de ſable.

Baſſe, pierre cachée à fleur d'eau.

Baſſingeux, c'eſt garnir les bords du Vaiſſeau de matelats & de hardes pour ſe faire un parapet contre la mouſqueterie.

Bord ſignifie quelquefois le Vaiſſeau.

Bouée, eſpece de tonneau vuide, ou morceau de bois flottant pour reconnoître l'endroit où l'anchre eſt mouillée.

Brouiller ſe dit de la mer qui jette pendant la nuit des rayons de lumiere.

Braſſe, meſure de cinq pieds de Roi.

Brume, c'eſt le brouillard.

Cable, c'eſt la groſſe corde qui arrête le Vaiſſeau dans un Port ou dans une Rade par le moyen de l'anchre qui tient au fond de la mer.

Cablure, meſure de la longueur d'un cable, ou environ 130 braſſes.

Canot, c'eſt un petit Bateau qu'on met au milieu du Vaiſſeau dans la Chaloupe.

Chaloupe, c'eſt un Bateau qu'on porte dans les Vaiſſeaux, d'où on le tire aux approches de terre pour ſe débarquer, porter les anchres, &c. parcequ'il eſt maniable par un petit nombre d'hommes.

Compas, c'eſt la bouſſole.

Corps morts, ce ſont des pieux ou autre choſe, où

où l'on attache le Vaiſſeau près de terre.

Drague de fer, ce ſont des bandes de fer dont on arme le deſſous de la quille des Chaloupes lorſqu'on doit les faire échouer ſur des pierres.

Flot, c'eſt le flus de la mer lorſqu'elle monte.

Fond de cours ou curé, c'eſt lorſqu'il eſt net de vaſe & de ſable fin.

Grain, c'éſt une bourraſque de pluye ou de vent.

Haut fond, c'eſt celui qui s'approche de la ſurface de l'eau.

Haye de pierres, c'eſt une ſuite de pointes de rochers.

Juſant, c'eſt le reflus de la mer lorſqu'elle ſe retire.

Lame, c'eſt une vague ou élévation de l'eau pouſſée par le vent.

Lof, venir au lof, c'eſt preſenter la proue près de l'endroit d'où vient le vent.

Louvoyer, c'eſt aller par détours à droit & à gauche en ziguezague.

Lok, c'eſt un morceau de bois de 8 à 9 pouces de long, fait quelquefois en forme de fond de Vaiſſeau, qu'on charge d'un peu de plomb afin qu'il demeure ſur l'eau dans l'endroit où on le jette.

Ligne de Lok, c'eſt une petite corde attachée au Lok, par le moyen de laquelle on eſtime le chemin du Vaiſſeau, en meſurant la longueur de la partie de cette corde dont on a devidé pendant un certain temps, qui eſt ordinairement une demi-minute ou 30″, pendant lequel le Vaiſſeau pouſſé par le vent s'eſt écarté du Lok, qui a demeuré comme immobile au-deſſus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté.

Male, mer male, ſe dit d'une agitation incommode & violente.

Marner ſignifie le mouvement de l'élevation & de l'abaiſſement de la ſurface de la mer, dont

ont l'intervale eſt plus ou moins grand le long
s Côtes, ſelon la quantité du flus & reflus
qu'il y a.

o[illegible] c'eſt [illegible] montagne diſtinguée par ſa hau-
eur du reſte de la Côte.

ongrain, c'eſt une petite montagne.

œud de la ligne de Lok, ce ſont des nœuds
eſpacez l'[illegible]uns des autres le long de la corde,
'environ [illegible] pieds 8 pouces ſuivant certains
Pilotes, pour le tiers d'une lieue, de ſorte
que ſi l'on file l'intervale de trois nœuds
pendant une demi-minute, on eſtime qu'on
fait une lieue de chemin par heure; mais
cette diviſion eſt arbitrative, comme on peut
le voir page 11.

n, c'eſt une corde, qui tient par un bout à
a bouée & par l'autre à la croiſée de l'anchre
qu'elle ſert à lever & arracher du fond avec
ur peu de force.

rale c'eſt une bouffée de vent fubit & violent
ui reprises.

uler, c'eſt bal[illegible] d'un côté à l'autre.

, c'eſt un [illegible] de plomb au bout du-
on met du ſuif pour connoître la qualité
u fond de la mer; on le jette avec une cor-
e pour le retirer, s'il s'y trouve du ſable ou
la vaſe, ils s'attachent au ſuif; & s'il y a
es pierres, elles s'impriment deſſus; & la
orde ou *Ligne de ſonde* ſert à marquer la pro-
ondeur de la mer.

ble de L[illegible], c'eſt un morceau de planche di-
viſé en 4 ou 5 colonnes, pour écrire, avec
e la craye, l'eſtime de chaque jour. Dans
a premiere ſont marquées les heures de deux
[illegible]; dans la ſeconde le Rumb de vent
la direction du Vaiſſeau par rapport aux
eſpaux points de l'horiſon indiquez par la
affole; dans la troiſieme la quantité de
euds qu'on a filé en jettant le Lok; dans la

qua-

quatriéme de vent qui ſouffle dans la cinquiéme les obſervations qu'on a faites ſur la variation de l'aimant.

Tanguer, c'eſt balancer d'avant en arriere.

Tapion, marque ou tache de couleur differente du reſte de la terre que l'on découvre.

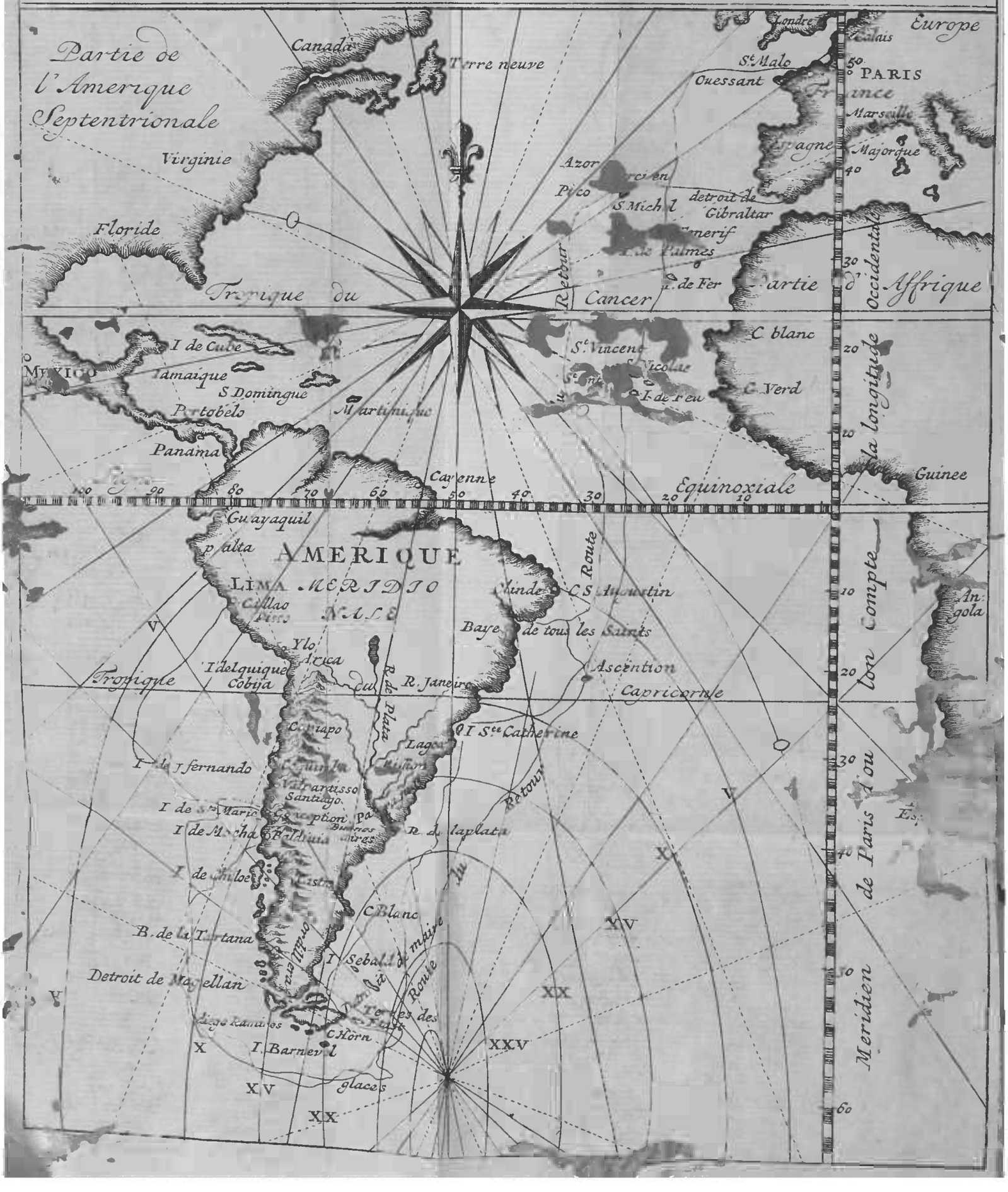
Touée, ce ſont des cables & des anchres qui ſervent à faire mouvoir le Vaiſſeau, & changer de place ſans le ſecours des voiles.

Teignant, gravier raboteux comme du machefer

Tribord, c'eſt la droite du Vaiſſeau en regardant en avant.

Vaſe, c'eſt le limon qui eſt au fond de la mer.

CARTE REDUITE, pour l'Intelligence du Voyage de la Mer du Sud, ou Sont marquez les lieux dont il est parle dans cette Relation, et les Routes pour aller et Venir, en Suposant le premier Meridien a Paris, d'ou on Compte une Longitude Occidentale. les Lignes courbes avec des Chifres Romains Montrent la Progression de la Variation de 5 en 5. degrez au NO au dessus de la Ligne 00. et au NE au desous de la meme Ligne



RELATION
DU
VOYAGE
DE LA MER DU SUD
AUX COTES
DU CHILI, DU PEROU, ET DU BRESIL.

LA ſtructure de l'Univers, qui eſt naturellement l'objet de notre admiration, a toujours fait auſſi le ſujet de ma curioſité; dès l'enfance je faiſois mon plus grand plaiſir de tout ce qui pouvoit m'en donner la connoiſſance, les Globes, les Cartes, les Relations des Voyageurs avoient pour moi des attraits ſinguliers. A peine étois-je en état de voir les choſes par moi-même, que j'entrepris le Voyage d'Italie. Le goût des Etudes me ſervit enſuite

te à parcourir une partie de la France ; mais enfin fixé par l'employ que j'ai eu l'honneur d'obtenir au ſervice du Roi : je croyois qu'il ne me reſtoit plus d'eſperance de ſatisfaire l'inclination que j'avois de voyager, lorſqu'il plut a Sa Majeſté de me permettre de profiter de l'occaſion qui ſe preſentoit de voir le Chili & le Perou.

Je m'embarquai à Saint Malo en qualité d'Officier, dans un Vaiſſeau de 26 Canons, de 350 Tonneaux de port, & de 135 hommes d'Equipage, appellé *le S. Joſeph*, commandé par le Sieur Duchêne Battas, homme recommandable par ſon experience & par ſa prudence dans la Marine, & par beaucoup d'intelligence & d'activité dans la Marchandiſe, ce qui convenoit fort à notre deſtination.

Le Lundi 23 Novembre de l'année 1711, nous ſortîmes du Port de Saint Malo, accompagnez de *la Marie*, petit Vaiſſeau de 120 Tonneaux de port, commandé par le Sieur de Jarrais Daniel, qui devoit nous ſervir de Vivandier. Nous fûmes attendre les vents favorables aup[illegible] d[illegible]

Cap Frehel, ſous le canon du *Château de la Latte*, dans la *Baye de la Frenaye*, où nous mouillâmes le même jour; mais nous les attendîmes en vain pendant près de deux mois.

L'ennui d'un ſi long retardement, les rigueurs d'un hyver avancé, le vent, le froid, & la pluie qu'il falloit eſſuyer de 4 en 4 heures pendant les gardes que l'on montoit alternativement jour & nuit ſans interruption, ſuivant l'uſage de la Mer, & l'embarras d'un Vaiſſeau Marchand, où l'on trouvoit à peine où ſe placer, commencerent à me faire ſentir combien étoit dure la vie d'un Navigateur, combien elle étoit oppoſée à la tranquillité & à la retraite que demandent l'étude & la méditation, qui faiſoient à terre mes plus cheres delices *. Enfin j'en vis les derniers malheurs du premier abord dans un naufrage qui ſe fit à nos yeux; en voici le détail.

Il faut ſavoir auparavant, que la plûpart des Vaiſſeaux qui ſortent du Port de Saint Malo, viennent mouiller à la rade de la Frenaye, qui n'en eſt éloignée que de quatre lieües à vent, ou pour attendre les vents fa-

* .... *jam inde ab adoleſcentiâ, Ego hanc clementem vitæ ſuæ ſuorumque atque omnium ſecurus ſuis*

favorables, ou pour raſſembler leurs Equipages qui ne ſe rendent à bord qu'à l'extrémité. Le 9 Decembre il y en avoit cinq, le Comte de Girardin, le Michel-André, le Chaſſeur, la Marie, & nous; lorſque le Chevalier de la V*** qui commandoit la *Grande Bretagne* Vaiſſeau de 36 Canons armé en courſe, vint ſur les ſix heures du ſoir mouiller ſon anchre de juſant auprès de notre flot; mais l'*orin* qui par mégarde étoit encore amaré ſur le bord, l'aiant empêché de prendre fond, le reflux entraîna le Navire auprès d'une baſſe qui eſt au pied du Fort de la Latte, avant qu'on en pût mouiller une autre; celle-ci le ſoutint pendant le juſant à une portée de piſtolet de la pierre; mais le flot étant revenu, la violence du courant le jetta bien-tôt ſur cet écueil. Le Capitaine ſe voyant dans un danger inévitable, ne manqua pas de tirer pluſieurs coups de canon pour demander ſecours aux Vaiſſeaux qui étoient dans la rade : chacun s'empreſſa de lui envoyer du monde pour l'en retirer; mais ce fut en vain, le vent de Sud-Eſt s'augmentoit, & pouſſoit ſi fort au large avec la ré-,

quod fortunatum iſti putant, Uxorem nunquam habui. Ter. Andr. I, I.

Naufrage.

rée ; qu'aucune Chaloupe ne put aborder, celle du Comte de Girardin fut jettée ſi loin hors de la Baye, qu'elle ne put regagner ſon bord pendant la nuit ; celle du Chaſſeur y perit, & ſans la nôtre, l'Equipage n'en auroit pas réchapé. Enfin environ minuit le Vaiſſeau toucha & ſe briſa en ſi peu de temps, que l'Equipage eut peine à ſe ſauver dans la Chaloupe au pied du Château, il y eut même trois hommes de noyez, parmi leſquels on comptoit un Officier.

Le lendemain nous vîmes encore les triſtes débris du Vaiſſeau couché ſur le côté, battu par les flots qui le mirent en pieces en 24 heures. Il eſt aiſé de s'imaginer combien de ſerieuſes réflexions ce funeſte ſpectacle inſpiroit à tout le monde, particulierement à moi qui faiſois mon eſſai de navigation dans un Voyage qui devoit être tout au moins de deux ans.

Il y avoit déja 27 jours que nous eſſuyions un mauvais temps preſque continuel, ſans que les vents nous permiſſent de nous mettre en mer, lorſqu'il nous vint un ordre des Armateurs

Retour à St. Malo *Mrs. les freres Vincent & Mr. Duhamel.

teurs * de retourner à Saint Malo, de peur d'être ſurpris par des Vaiſſeaux Anglois qui devoient nous y venir attaquer, ſuivant l'avis qu'ils en avoient eu. Nous y retournâmes donc le Dimanche 20 Decembre, & nous y demeurâmes juſqu'au 6. de Janvier de l'année ſuivante 1712.

Seconde ſortie de Saint Malo.

Ce jour les vents s'étant rangez de la partie de l'Eſt, nous ſortîmes pour la ſeconde fois de la rade de Rance; mais à peine étions-nous hors des portes de la rade, que nous fûmes contraints de mouiller, de peur de nous aller jetter pendant la nuit ſur les pierres auprès deſquelles il faut paſſer pour ſe mettre dans la Manche; les vents étoient au Nord-Nord-Eſt, & la Mer mâle * nous faiſoit tanguer ſi rudement, que le cable ſe caſſa auſſitôt que l'anchre eut pris fond. Nous fûmes donc obligez de venir remouiller à l'entrée de la Baye de la Frenaye, où nous paſsâmes une mauvaiſe nuit.

* C'eſt-à-dire agitée.

Accident.

Le lendemain nous mîmes à la voile pour aller chercher notre anchre avec la Marie à qui pareil accident étoit arrivé : elle retrouva la ſienne; mais la nôtre fut perdue,

Par-

parce que la bouée avoit coulé. Pendant que nous étions occupez à la chercher, le calme nous prit, alors nous mouillâmes, pour la troiſième fois, à une lieue & demie du Château de la Latte, en attendant que les vents qui varioient à tous momens, ſe fuſſent fixez en un endroit.

A la pointe du jour nous voulûmes faire voile pour nous mettre en Mer; mais le cable s'étant trouvé rongé à trente braſſes près de l'anchre, on jugea à propos de le couper, & d'en aller chercher un autre à la Ville, & remplacer l'anchre que nous avions perdue; c'eſt pourquoi nous nous en approchâmes un peu, aiant Pavillon en berne. Nous fîmes ſignal d'un coup de canon que nous avions beſoin de ſecours, enſuite nous retournâmes mouiller une quatrième fois de cette ſeconde ſortie ſous le Château de la Latte. On depêcha auſſi-tôt deux Officiers pour aller chercher ce qui nous manquoit, & le lendemain ils nous l'apporterent.

Nous demeurâmes encore là huit jours en attendant les vents d'Amont, ſans qu'il nous arrivât rien de remarquable; nous employâmes ce temps

à l'arimage du Navire, qui pour être trop chargé par ſes hauts, ne portoit point la voile, comme nous l'éprouvâmes le jour de notre ſeconde ſortie.

PREMIERE PARTIE.

Qui contient la traverſée de France au Chili.

ENFIN après avoir beaucoup ſouffert du temps qui nous étoit toujours rude & contraire, les vents ſe rangerent à Eſt ¼ Sud-Eſt ; auſſitôt nous mîmes à la voile pour paſſer par le grand Canal, entre Rochedouvre & Guerneſey, & nous mettre par là dans le milieu de la *Manche*, afin d'éviter les Corſaires ennemis qui avoient coutume de hanter la côte de Bretagne. Nous y paſsâmes heureuſement pendant la nuit, aiant eu connoiſſance, ſur les dix heures, de Rochedouvre environ une lieue au Sud-Oueſt de nous.

Quelques heures après nous apperçûmes à la clarté de la Lune, un Na-

Navire qui nous obſervoit de près; auſſi-tôt nous nous baſtingâmes, & nous preparâmes au combat, perſuadez que c'étoit un Corſaire de Gerzey: mais il n'oſa nous attaquer, & reſta de l'arriere à perte de vûe avant le jour.

Les trois jours ſuivans nous en vîmes pluſieurs autres que nous évitâmes ſans combat par nos bonnes manœuvres.

Les vents d'Eſt qui ſouffloient de bon frais, nous tirerent enfin des parages les plus dangereux, & nous conduiſirent hors de la Manche. Par les 40 degrez nous eûmes un coup de vent arriere de Nord & Nord-Nord-Eſt qui nous permettoit à peine de porter la mizaine un ris dedans. La Marie ne pouvant nous ſuivre, nous fûmes obligez de mettre à ſec, & en cet état nous faiſions encore près de trois lieues par heures.

Pendant ce temps-là nous vîmes un petit Navire que nous jugeâmes Portugais, venant de l'Iſle de Madere; mais la mer étoit trop groſſe, & nous étions trop occupez de nous-mêmes pour chercher à faire des priſes. Neanmoins ce coup de vent

ne nous fit autre mal que d'enfoncer notre bouteille de babord ; au contraire il nous fit avancer chemin à route. Nous n'eûmes pas plûtôt atteint la latitude de 32 degrez, que nous commençâmes à trouver la mer plus belle, & des *vents Aliſez* de Nord & Nord-Eſt, qui ſans faire élever la mer, nous pouſſoient de leur agreable frais, & nous faiſoient faire tranquillement de belles journées.

Terre, Iſle de Palme.

Nous goûtions, après un temps orageux & ſombre, la douceur d'un beau climat, & des jours clairs & ſereins, lorſque nous eûmes connoiſſance d'une terre ſur le ſoir au Sud-Eſt-Eſt, environ 15 lieues; ce nous fut une nouvelle ſatisfaction de nous ſavoir auprès de l'Iſle de *Palme*, & à moi particulierement, qui par mon eſtime m'en trouvois preciſément à pareille diſtance; non que je dûſſe attribuer à ma capacité cette juſteſſe qui étoit un effet du hazard & de l'eſtime des deux premiers Lieutenans qui avoient ſoin de regler la table de Lok : mais parce que les autres qui me connoiſſoient pour n'avoir été ni à l'Ecole de Marine, ni en mer, ne pouvoient ſe perſuader qu'avec un peu

peu de connoiſſance des Mathematiques on pût faire ce que font les gens du métier par pure routine, incapables de rendre aucune raiſon geometrique de leurs pratiques les plus ſimples.

Il eſt vrai que quatre ou cinq obſervations de la hauteur du Soleil nous redreſſerent beaucoup; depuis notre ſortie nous nous trouvions preſque toujours moins avant que notre eſtime. Je crus que cette erreur venoit de la diviſion de la ligne de *Lok*, à laquelle nos Navigateurs ſont accoutumez de ne donner que 41 pieds 8 pouces par nœuds ou tiers de lieue, faiſant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils ſe trompent lourdement ſi un degré eſt de 57060 toiſes, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme Mrs. de l'Academie l'ont meſuré par ordre du Roi en 1672; car ſuivant ce calcul la lieue étant de 17118 pieds, la ligne de Lok devroit avoir pour chaque nœud, par rapport à l'horloge de 30″, 47 pieds 6 pou. 7 lig. Sur ce principe les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fiſſions moins de che-

Remarques ſur la ligne de Lok.

min en effet que par notre eſtime; nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{190}$, c'eſt-à-dire environ $\frac{1}{10}$ de moins.

Je fus confirmé dans cette penſée le 31 Janvier, lorſqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la derniere obſervation, je trouvai huit lieues $\frac{1}{3}$ de trop à l'eſtime, & que d'autres en trouvoient davantage : mais j'ai reconnu dans la ſuite du Voyage l'incertitude du Lok, qu'il faut que l'experience & le bon ſens corrigent ſur la maniere de le jetter, & ſur l'inégalité du vent qui eſt rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas : la chute des courans inconnus eſt encore une nouvelle cauſe d'incertitude ; de ſorte qu'il eſt ſouvent arrivé que la table de Lok quadroit avec la hauteur obſervée ; ſouvent même il eſt arrivé qu'au lieu d'y retrancher il falloit y ajoûter.

Terre, Iſle de Fer.

Il s'en trouvoit encore qui fondez ſur leur eſtime, doutoient d'avoir vû la terre le Mercredi au ſoir, lorſque le Jeudi 4 Février nous eûmes connoiſſance d'une autre terre à l'Eſt $\frac{1}{4}$ Sud-Eſt, qu'on ne douta point être l'Iſle de Fer par la latitude obſervée,

vée, & le chemin que nous avions fait depuis l'Iſle de Palme, qui s'accommodoit fort bien à la diſtance de ces deux Iſles.

Aſſurez du lieu où nous étions, nous fîmes route pour les Iſles du Cap Verd par un petit frais de Nord-Eſt & Nord-Nord-Eſt, qui nous mena dans trois jours au Tropique, où les calmes commencerent à nous faire ſentir de vives chaleurs. Ils ne durerent que trois jours, adoucis de temps en temps par un peu de fraîcheur de l'Oueſt au Sud.

Poiſſons volans.

Ce fut dans ces beaux climats que nous commençâmes à voir les *Poiſſons-volans* qui ſont gros comme de groſſes ſardines ou des harangs; leurs aîles ne ſont autre choſe que des nageoires allongées, elles ne leur ſervent à voler que pendant qu'elles ſont humides; nous en prenions ſouvent qui ſe jettoient dans le Navire ou dans les porte hautbans, ils ſont délicats, & d'un bon goût.

Dorades.

Ces Poiſſons ont pour ennemis les *Dorades*, qui leur font une guerre continuelle; avec une telle amorce on ne manque guere d'en prendre: elles en ſont avides à un tel point,

que ſi l'on contrefait un Poiſſon-volant avec du linge ou quelque choſe d'équivalent, elles s'y laiſſent tromper, quoiqu'elles ne mordent point à toute autre amorce. Ce fut par ce moyen que nous prîmes les premieres que j'aye vûes, dont je ne me laſſois point d'admirer la beauté; on voit briller ſur leurs écailles le plus vif éclat de l'or mêlé avec des nuances d'azur, de verd & de violet, telles qu'on ne peut rien imaginer de plus beau; le goût de leur chair ne répond pas à cette grande beauté, quoiqu'aſſez bonne, elle eſt un peu ſeche.

Nuages verds. L'inclination que j'ai pour la Peinture me fit auſſi remarquer ſous le Tropique du Cancer, des nuages d'un beau verd au coucher du Soleil, je n'avois jamais rien vû d'approchant en Europe, & je n'en ai pas vû depuis de couleur ſi vive & ſi belle.

Par 21 degré 21′ de latitude, & 21d. 39′ de longitude occidentale, ou de difference du meridien de Paris, nous trouvâmes pendant cinq ou ſix lieües la mer fort blanche, nous filâmes 40 braſſes de ſonde ſans trouver fond, après quoi la mer reprenant ſa couleur

leur ordinaire, nous crûmes avoir paſſé ſur un haut-fond qui n'eſt pas marqué dans les Cartes.

Nous eûmes pendant quelques jours un petit frais de Nord-Oueſt, ce qui n'eſt pas ordinaire dans ces parages ; enſuite ceux de Nord & Nord-Nord-Eſt nous mirent par les 17d 40′, où nous paſsâmes une nuit en panne, nous ſachant près des Iſles du Cap Verd.

Effectivement le lendemain 15 Février, nous eûmes connoiſſance d'une terre fort haute embrumée, & le jour ſuivant nous reconnûmes diſtinctement que c'étoit l'Iſle de Saint Nicolas, & puis l'Iſle de Sainte Lucie qui nous reſtoit au Sud-Sud-Oüeſt. Terre, Iſles du Cap Verd.

Nous revirâmes de bord pour nous mettre la nuit au large, & après avoir couru huit lieües au NE¼E, nous crûmes voir des briſans dans le brillant de la mer, qui dans ces endroits braſille beaucoup, c'eſt à dire qu'elle eſt extrémement lumineuſe & étincellante pendant la nuit, pour peu que ſa ſurface ſoit agitée par des Poiſſons ou par des Vaiſſeaux, de ſorte que le ſillage en paroît de feu ; j'aurois eu peine à croire cet effet du mou- Mer lumineuſe.

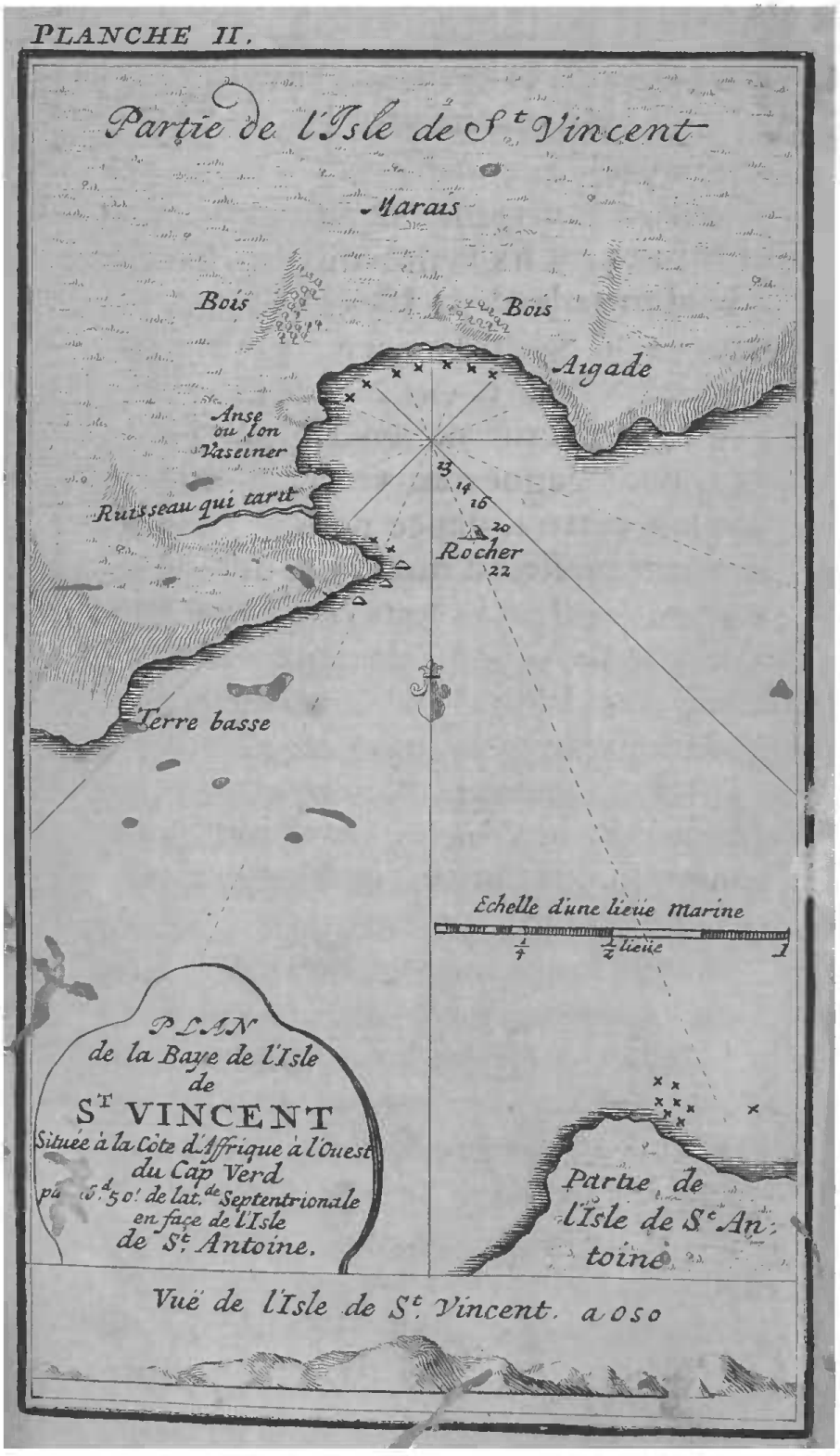
mouvement de l'eau de mer, ſi je ne l'avois vû, quoique j'en fuſſe prévenu par la lecture de l'explication qu'en donnent les Phyſiciens, particuliérement Rohault, qui ajoûte auſſi des raiſons pourquoi elle braſille plus dans les païs chauds qu'ailleurs. Quoi qu'il en ſoit, nous revirâmes de bord, ſi je ne me trompe, pour un banc de Poiſſons; nous courûmes 14 lieües à O 4^{d} N, & ſur les trois heures après midi nous vîmes, au travers de la brume, l'Iſle de Sainte Lucie au S, environ une lieüe & demie.

Une heure après nous apperçumes celle de Saint *Vincent*, que nous ne connoiſſions que par conjecture comme les Iſles précedentes, parce-qu'aucun de nos gens ne les avoit vûes de côté du Nord: ce fut alors que je reconnus l'utilité des vûes de terre deſſinées dans les parages où on les cherche ordinairement; neanmoins celle-ci eſt reconnoiſſable par une terre baſſe qui s'allonge aux pieds des hautes montagnes vers le NO du côté de l'Iſle Saint Antoine, & par un petit rocher fait en pain de ſucre qui paroît à l'entrée de la Baye à l'Oüeſt de l'Iſle, environ à deux cablures de terre.

Marques de reconnoiſſance.

Re-

PLANCHE II.


Partie de l'Isle de S.t Vincent
Marais
Bois
Bois
Agade
Anse ou l'on Vaseiner
Ruisseau qui tarit
13
14
16
20
Rocher
22
Terre basse
Echelle d'une lieue Marine
1/4
1/2 lieue
1
PLAN de la Baye de l'Isle de S.t VINCENT Située à la Côte d'Affrique à l'Ouest du Cap Verd par 13.d 50' de lat.de Septentrionale en face de l'Isle de S.t Antoine.
Partie de l'Isle de S.t Antoine
Vuë de l'Isle de S.t Vincent. a 050

Relâche à l'Iſle de Saint Vincent, l'une de celles du Cap Verd.

Sur des marques ſi certaines nous entrâmes, à ſix heures du ſoir, dans le Canal entre les deux Iſles de Saint Vincent & de Saint Antoine, par un bon frais de NNO & de N, & nous rangeâmes le petit rocher à la portée du fuſil pour gagner au vent, il eſt fort ſain; à cette diſtance nous y trouvâmes 27 braſſes d'eau, on dit qu'on en peut paſſer à terre, qu'il y a 17 à 20 braſſes. On eſt ſujet en doublant cet Iſlot à de grandes rafales qui tombent par deſſus la montagne du NE, quelques Navires de l'Eſcadre de M. du Guay y perdirent leurs huniers, entr'autres le Magnanime, qui fut obligé d'arriver.

Enfin nous fûmes mouiller dans l'anſe à dix braſſes d'eau fond de ſable fin & gravier, au S¼SE 5ᵈ E de l'Iſlot, & à l'Eſt de la pointe de tribord en entrant; en même temps la Marie vint mouiller au SE de nous à huit braſſes fond de ſable vaſeux. Voyez la Planche I.

Nous arrivâmes à l'Iſle Saint Vincent fort juſte avec notre eſtime, parce-

ceque dans ces beaux climats où le temps eſt toujours ſerain, nous obſervions preſque tous les jours la latitude, qui differoit de notre eſtime de 5 à 6 minutes du côté du S par jour, même en temps de calme, d'où j'ai conjecturé que les courans nous y portoient: Au contraire depuis les 19 degrez l'eſtime nous précedoit; cette erreur pouvoit encore venir de la ligne du Lok, comme je l'ai dit cidevant, parceque ſur une journée de 45 lieües, en retranchant 4, j'en trouvois encore plus d'une pour le courant ordinaire qui nous avançoit un peu au Sud.

Remarques ſur l'eſtime.

Le lendemain 16 Février nous crûmes aller faire de l'eau à un ruiſſeau qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite anſe la plus au Nord de la Baye, mais nous n'en vîmes plus que le lit deſſeché. Surpris de manquer d'un rafraichiſſement ſi neceſſaire, on dépêcha des Officiers avec des Matelots pour en aller chercher dans l'Iſle, & voir s'il n'y avoit point quelque habitation, d'où l'on pût tirer des beufs & quelques fruits: ils ne trouverent que quelques mares d'eau ſalée,

& pour habitation que quelques cabanes de branches d'arbres plus propres à des bêtes qu'à des hommes, car la porte en eſt ſi baſſe qu'on n'y peut entrer qu'en s'y traînant ventre à terre. Pour tout meuble il y avoit quelques ſacs de peau, & des écailles de Tortues qui ſervoient de ſiege & de ſeau à tenir de l'eau. Les Negres qui les habitent les avoient abandonnées, de peur qu'on ne les enlevât pour les vendre, quoiqu'à notre Pavillon ils euſſent dû nous prendre pour Anglois. On en vit deux ou trois tout à fait nuds, qui ſe cacherent dans les bois auſſi-tôt qu'ils apperçûrent nos gens, ſans qu'on pût les approcher en les appellant comme amis.

Enfin à force de chercher on trouva à la pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau qui couloit des terres eſcarpées au bord de la mer ; on creuſa pour faciliter cet écoulement, & aſſembler aſſez d'eau pour pouvoir la puiſer. Nous en fîmes ainſi notre proviſion en deux jours, quoiqu'avec aſſez de peine pour l'embarquer, parceque la mer y eſt fort mâle. Cette eau toute fraîche n'étoit pas des meil- Aigade.

leu-

leures : mais elle devint ſi puante en ſept ou huit jours, que c'étoit un ſupplice pour nous d'être obligez d'en boire.

Bois. Pendant qu'on faiſoit l'eau, on fit auſſi du bois à deux cens pas de l'aigade. C'eſt une eſpece de Tamarin qu'on fait avec facilité, & aſſez près du bord de la mer.

Nous avions arboré Pavillon Anglois avec la flâme au grand mât, & nous l'avions aſſuré d'un coup de canon, pour engager les habitans de l'Iſle Saint Antoine, qui n'eſt qu'à deux lieües de là, de venir à nous ; mais ſoit qu'ils ſe défiaſſent de notre ruſe, ou que la brume les empêchât de nous voir diſtinctement, ils ne vinrent point à nous. Nous vîmes ſeulement un feu qui ſembloit répondre à celui que faiſoient nos Aigadiers pendant la nuit au bord de la mer ; neanmoins quelques mois après, le S. *Clement* de Saint Malo avec ſon Pingre, ayant relâché au même endroit, fut viſité par les habitans de Saint Antoine, qui lui apporterent en payant, des beufs, des cabris, des figues, des bananes, des citrons & du vin fort doux. Ils diſent

ſent que dans l'Iſle il peut y avoir 2000 perſonnes de tout ſexe, couleur & condition, & qu'au deſſus du mouillage il y a un petit Fort armé de quatre pieces de canon, où commande un Gouverneur Portugais.

Pour nous, nous n'eûmes d'autre rafraîchiſſement que celui de la pêche qui eſt très-abondante dans la Baye de Saint Vincent; neanmoins il n'y a qu'une anſe qui eſt entre deux petits Caps vers l'ESE où l'on puiſſe ſenner, parcequ'ailleurs la plage eſt garnie de pierres; mais avec l'hameçon on peut ſe dédommager de cette commodité, car il y a une infinité de Poiſſons, Mulets, Poules d'eau, Machorans, Sardines, Grondeurs, Becunes à dent blanche, & d'une eſpece qui ont une queüe de rat & des taches rondes partout. Voici la figure d'un de ceux que nous prîmes qui avoit ſix pieds de long, il eſt fort ſemblable au *Peixmbuaba Braſilienſis* de Margravé p. 148. On y prend auſſi quelquefois des Bourſes, poiſſon d'une ſinguliere beauté, décrit dans le Voyage de Mr. de Gennes par le Sieur Froger. Dans la ſaiſon de la Tortue, il y en a des quantitez Planche XI.

titez prodigieuſes ; comme il paroît par le nombre infini d'écailles & de ſquelettes qu'on voit au bord de la mer. Les habitans de l'Iſle Saint Antoine les viennent boucaner tous les ans, s'en nourriſſent, & en font commerce. Enfin il n'eſt pas juſqu'aux Baleines qui n'y ſoient en grand nombre.

Nous aurions bien ſouhaité de nous dédommager ſur la chaſſe de la mauvaiſe chere qu'on fait en mer ; mais il n'y a preſque pas de gibier dans cette Iſle, on n'y trouve que quelques troupeaux d'Anes ſauvages, quelques Cabris dans le haut des montagnes d'un très-difficile accès, peu de Pintades, & point d'Oiſeaux.

Nous ne fûmes pas plus heureux pour les fruits, la terre eſt ſi aride qu'elle n'y produit rien. On trouve ſeulement dans les valées de petits bouquets d'arbres de Tamarins, peu de Cotoniers & de Citroniers. J'y vis cependant quelques Plantes aſſez curieuſes, du *Titymalus arboreſcens*, de l'*Abrotanum mas*, d'une odeur très-ſuave & d'un beau verd ; une fleur jaune dont la tige eſt ſans feuille ; du *Palma Chriſti*, ou *Ricinus Americanus*, que

que les Eſpagnols appellent au Perou *Pilleritla*, & aſſurent que ſa feuille étant appliquée ſur le ſein, elle fait venir le lait aux nourrices, & ſur les reins le fait paſſer; ſa graine eſt tout-à-fait ſemblable au Pignon d'Inde, on en fait de l'huile dans le Paraguay; quantité de *Sedum* de differentes eſpeces, dont il y en a qui ont les feuilles groſſes & ſpheriques comme une Aveline; des Pommes de Coloquinte, du *Limonium Maritimum* fort épais, de la Lavande ſans odeur, du Chiendent, &c.

On trouve auprès du petit Iſlot de très-bon Ambre gris, les Portugais en ont vendu à quelques Navires François, entr'autres au Saint Clement.

Ne pouvant eſperer aucun rafraîchiſſement de cette Iſle, nous mîmes à la voile pour en aller chercher à celle de Saint Antoine; mais il ventoit de trop bon frais de NE, & la mer étoit trop mâle pour y envoyer des Chaloupes; de ſorte que nous mîmes Cap à route pour ſortir du Canal que forment ces deux Iſles; en paſſant nous vîmes le mouillage de la partie du SO.

Un peu après nous vîmes au-delà une

une terre fort reculée que nous prîmes pour l'Iſle de Feu ; cependant le lendemain au matin, après avoir ſinglé environ 45 lieües au S¼SE, pendant la nuit nous apperçûmes un feu, & le jour s'étant formé une terre fort haute qui nous reſtoit au NE¼E environ cinq lieües, au ſommet de laquelle il paroiſſoit de la fumée.

La poſition de cette Iſle nous la fit prendre pour l'Iſle Brava, mais la fumée nous fit douter que ce fût celle de Feu ; en ce cas les Iſles du Cap Verd ſeroient mal jettées dans le Flambeau de Mer de Vankeulen, ſur lequel nous nous reglions.

Cependant nous profitions toujours d'un bon frais de NE, qui nous conduiſit juſqu'à deux degrez de la ligne Equinoxiale, où nous eûmes deux jours de bonace avec une petite fraîcheur depuis l'OSO au Sud, après quoi un petit frais de SSE nous ayant conduit à 0d 40′, & 23d 50′ du Meridien de Paris, nous revirâmes de bord, de peur de nous attre trop vers la Côte du Breſil, où les courans portent au NO, nous mîmes le Cap à E 5d S, & le lendemain 1 de

Mars,

Mars, faiſant le S¼SE, nous paſsâmes la Ligne par un petit frais de OSO aux 355ᵈ de Tenerife. Paſſage de la Ligne.

Le lendemain quand on ne douta plus d'être dans la partie du Sud, on ne manqua pas de faire la folle ceremonie du Baptême de la Ligne, coutume en uſage parmi toutes les Nations.

On lie les Catechumenes par les poignets ſur des funins tendus d'avant en arriere ſur le gaillard pour les Officiers, & ſur le pont pour les Matelots; & après pluſieurs ſingeries & maſcarades, on les détache pour les conduire les uns après les autres au pied du grand mât, où on leur fait prêter ſerment ſur une Carte qu'ils feront aux autres comme on leur a fait, ſuivant les Statuts de la Navigation, enſuite on paye pour n'être pas mouillé, mais toujours inutilement, car les Capitaines ne ſont pas même tout-à-fait épargnez. Baptême de la Ligne.

Le calme plat qui donnoit aux Equipages le loiſir de ſe baptiſer, nous fit ſentir pendant quatre jours de ſuite de vives chaleurs, ſans que nous euſſions avancé pendant ce temps plus de vingt lieues à route, par des fraîcheurs variables; mais un petit frais

de SE & ESE nous tira peu à peu de ces climats brûlans, & nous conduiſit juſqu'aux 16 degrez Sud, ſans grain ni pluye, par un temps clair & ſerein ; les vents étant venus au NE, puis au NO, nous donnerent quelques grains de pluye, un temps couvert, & quelques heures de calme pendant trois jours juſques par les $23\frac{1}{2}$ & les 36^{d} de longitude.

Comme nous étions entre les 21 & 22^{d} de latitude, & 34 ou 35 de longitude, nous vîmes quantité d'Oiſeaux ; alors nous crûmes que nous n'étions pas loin de l'Iſle de l'Aſcenſion, nous ſondâmes ſans trouver fond, & nous n'en eûmes aucune connoiſſance, non plus que de celle de la Trinité, dont nous approchions ſuivant quelques Cartes manuſcrites, par les $25^{d}\frac{1}{2}$ de latitude, où les vents varierent vers le Sud en bonace ; mais enfin aidez d'un petit frais de SSE. NE & E, nous arrivâmes en trois jours à l'Iſle de Sainte Catherine à la Côte du Breſil, preciſement avec notre eſtime, dont voici le détail.

Remarques ſur l'eſtime.

Le lendemain de notre ſortie de Saint Vincent, l'eſtime nous précéda un peu ; le jour ſuivant au contrai-

re

re nous la précedâmes ; mais le 26 Février après avoir pris hauteur par les 6d 54′, nous nous trouvâmes huit lieues plus au Sud que nous ne penſions, quoique nous euſſions obſervé 9 degrez 45′ deux jours auparavant. L'erreur continua toujours du même côté, avec ces marques de courans que nous appellons lits de marée, juſques vers les 9 degrez Sud de 5 à 6′ ſuivant la grandeur des journées, ſans compter la correction de la ligne de Lok. Depuis les 9 juſqu'aux 13 l'erreur étoit moindre que depuis les 13 aux 27, & la difference étoit d'autant plus conſiderable que nous approchions de terre ; de ſorte que nous trouvâmes un jour avoir fait 25 lieues, lorſque l'eſtime n'en donnoit que 16.

Il eſt évident que ces erreurs venoient des courans qui portoient vers le Sud ; que ce ſoit directement au S, au SE, ou au SO, on ne peut le ſavoir poſitivement ; neanmoins la conjecture la plus raiſonnable, à ce qu'il me ſemble, c'eſt qu'ils doivent porter au SO, ou au SSO, parce-qu'ils ſont déterminez à cette direction par le giſſement de la Côte du

Breſil. Cette experience reduit à peu d'étenduë la remarque de Voogt, qui dans ſon Flambeau de Mer imprimé chez Vankeulen, dit que le courant à la Côte du Breſil, dès le mois de Mars juſqu'au mois de Juillet, court violemment au long du rivage vers le Nord; & que depuis Decembre juſqu'au mois de Mars, le courant du Sud s'aneantit; ou ſi elle eſt vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'eſt pas reguliere pour celle du Sud depuis les 10 degrez de latitude Sud un peu au large.

On peut neanmoins, contre ma conjecture, dire que ſi les courans portoient au SO, ils rapprocheroient de la Côte du Breſil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; mais l'experience fait voir que depuis les Iſles Seballes, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterrage de cette Côte, ou de l'Iſle de Fernando Noronho, donc les courans ne doivent pas porter au SO.

A cela je répons, 1° que les courans qui prolongent la Côte du Breſil, venant à rencontrer les terres nouvelles des Iſles Seballes & la terre des Etats, refluent du côté de l'Eſt, com-

comme l'ont experimenté pluſieurs Navires, enſuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de courans qui porte à la Côte de Guinée, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les Cartes des Côtes d'Afrique & d'Amerique Meridionale, pour ſentir la vrai-ſemblance de cette conjecture.

2. Ces erreurs viennent des Cartes, comme nous le dirons en ſon lieu, particulierement celles de Pieter Goos dont nos Navigateurs ſe ſervent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de poſition aux atterrages du Breſil en venant d'Europe, parcequ'on y eſt ſouvent porté par les courans, comme je viens de le remarquer, & que ne ſachant ſi leur direction eſt du côté de l'Eſt ou de l'Oueſt, ſouvent on n'en corrige point les lieues, comme nous avons preſque tous fait dans notre Navigation, imitant en cela la pluſpart des Hollandois. D'où vient qu'il n'eſt pas étonnant que nous trouvions bonnes les Cartes qu'ils ont faites ſur leurs Journaux.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt bien vrai que depuis l'Iſle de Saint Vincent juſqu'à celle de Sainte Catherine, nous

avons fait au Sud plus de 60 lieues au-delà de notre eſtime, quoique nous euſſions hauteur preſque tous les jours, & que nous priſſions nos précautions ſur cette erreur, & malgré tout cela nous arrivâmes à l'Iſle de Sainte Catherine le 31 Mars poſitivement avec nos points ſur la Carte de Pieter Goos, à dix lieues plus ou moins les uns que les autres. D'où l'on peut inferer que ſi nous avions donné du chemin à l'Oueſt, nous aurions beaucoup entré dans les terres, comme il eſt arrivé à la pluſpart des Navires François allant à la Mer du Sud.

Sonde. Le Mardi 30 de Mars comme on ſe faiſoit près de terre, on ſonda ſur les ſix heures du ſoir, & on trouva 90 braſſes d'eau fond mêlé de ſable, vaſe & coquillage; deux lieues ½ plus à Oueſt on trouva dix braſſes moins, nous paſsâmes la nuit en ſondant de deux en deux heures, même braſſéyage & qualité de fond.

Atterrage, Iſle Sainte Catherine. A la pointe du jour nous vîmes la terre, étant ſix lieues plus à l'Oueſt que notre ſeconde ſonde; on reconnut bien-tôt l'Iſle de Gal par ſa figure, & quelques petites taches blanches qu'on prend de loin pour des Navi-

CARTE PARTICULIERE de L'ISLE DE S.TE CATHERINE

Située à la Côte du Bresil par 27.d 30 de l'atitude Australe

A Chapelle de N.a Senhora
B. Habitations
C. Nôtre aigade
D. Isle aux malades ou selon d'autres les 3 Rois

Terre ferme — Partie de la Côte du Bresil

R. de bonne eau
R. de Patos
Marais ou est la chasse aux Boeufs
Anse de Arazatiba
Port des Barques Portugaises
Islot fleuri
Isle Alvoreda
Marais
Anse de Tapuca, ou Tonjouqua
I. Lots
Mouillage
Goulet
Isle de Ste Catherine
Mouillage
Isle aux Perroquets
Nord de l'aiment declinant de 4 d 1/2 a 5 au NE
Pointe du Nord
I de Gal
Echelle de 3 lieues Marines
nota que la partie du Nord, depuis le goulet jusqu'a l'Isle de Gal, a été levé geometriquement, le reste à la boussole et par estime
Vuë de la partie du Nord de l'Isle de Ste Catherine

virés, & par de petits Iſlots qui ſont auprès, elle nous reſtoit alors à O¼SO, environ huit à neuf lieues; on ſonda, & on trouva 55 braſſes d'eau fond de ſable fin & vaſeux. Enfin nous prîmes hauteur à une lieue & demie de cette Iſle au S¼SE, & environ trois lieues à l'Eſt de la pointe du Nord de l'Iſle de Sainte Catherine, & nous trouvâmes 27d 32′ de latitude Auſtrale. Voici comme elle nous paroiſſoit. Sondes à l'atterrage. *Voyez Planche III.

Une lieue & demie plus Oueſt, nous trouvâmes 20 braſſes d'eau fond de ſable vaſeux plus gris; nous continuâmes de ſonder de diſtance en diſtance, en diminuant de fond d'une maniere uniforme, juſqu'à ſix braſſes fond de vaſe griſe, où nous mouillâmes entre l'Iſle Sainte Catherine & la terre ferme, ayant l'Iſle de Gal au NE¼E du compas, environ trois lieues, d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la terre ferme au N¼NE.

Relâche à l'Iſle de Sainte Catherine à la Côte du Breſil.

Le lendemain premier Avril, le Capitaine detacha notre Chaloupe & cel-

le de la Marie, avec un Equipage armé pour aller chercher un lieu propre à faire de l'eau, & les habitations des Portugais pour en tirer quelques rafraîchiſſemens. Le Sieur Leſtobec ſecond Capitaine, partit en même temps dans le Canot avec trois Officiers, du nombre deſquels j'étois, pour aller reconnoître s'il n'y avoit point de Vaiſſeaux ennemis mouillez à l'anſe d'*Arazatiba* qui eſt en terre ferme; à l'Oueſt de la pointe du Sud de l'Iſle.

Aigade. Nous trouvâmes du premier abord une aigade fort commode dans une habitation abandonnée, à un quart de lieue du Navire à ESE. Aſſurez de ce ſecours, nous fûmes plus avant dans une petite langue de terre, où nous trouvâmes une maiſon vuide depuis quelques heures, à en juger par les cendres chaudes; nous fûmes fort ſurpris de voir par là la défiance des habitans, parceque nous avions fait un ſignal d'amis, dont le Capitaine Salvador étoit convenu une année auparavant avec les Sieurs Roche & Beſard, Capitaines du Joyeux & de Lyſidore qui avoient mouillé à *Arazatiba*, c'étoit une flame blanche ſous une Angloiſe au grand mât; mais nous avions manqué

en

en ne tirant qu'un coup de canon au lieu de deux ; d'ailleurs ils étoient déja épouvantez par la nouvelle de la priſe de *Rio de Janeiro*, que M. *du Guay Trouin* avoit pris & rançonné depuis peu, pour vanger l'inſulte que les Portugais avoient faite aux priſonniers de guerre François, & à leur chef M. le Clerc. En effet comme nous allions chercher d'autres habitations où il y eût du monde, nous vîmes venir à nous trois hommes dans une Pirogue, envoyez de la part du Gouverneur ou Capitaine de l'Iſle, pour nous prier de ne pas mettre pied à terre aux habitations, qu'ayant été reconnus pour François, les femmes effrayées s'étoient déja ſauvées à la montagne, que ſi nous voulions ne leur point faire de mal, ils nous feroient part des vivres & des rafraîchiſſemens qu'ils avoient, comme à d'autres Navires François qui avoient relâché chez eux. Nous reçûmes très bien ces Députez, & nous les envoyâmes à bord dans la Chaloupe de la Marie accompagnée de la nôtre, que nous quittâmes pour aller reconnoître le mouillage d'Arazatiba, comme je l'ai dit. Voyez la Carte de l'Iſle. Planche III.

Nous paſsâmes premierement par un petit Détroit d'environ 200 toiſes de

large formé par l'Iſle & la Terre ferme, où il n'y a que deux braſſes & demie d'eau. Alors nous commençâmes à voir de part & d'autre de belles habitations, où nous n'allâmes point, parceque nous l'avions promis aux Députez, en pourſuivant nous ſondions de temps en temps; mais nous ne trouvâmes jamais aſſez d'eau pour un Navire de ſix canons. Nous cotoyâmes pluſieurs belles anſes de l'Iſle, juſqu'à ce qu'arrêtez par les tenebres de la nuit, nous fûmes obligez de mettre à terre: le hazard nous conduiſit dans une petite anſe où nous trouvâmes heureuſement de l'eau & un peu de poiſſon que nous pêchâmes fort à propos, & qu'un grand appetit aſſaiſonna le mieux du monde; nous y paſsâmes la nuit en garde contre les Tigres dont les Bois ſont tout remplis, & dont nous venions de voir des veſtiges tout récens ſur le ſable; à la pointe du jour nous pouſsâmes encore une demie lieue plus avant pour reconnoître s'il n'y avoit point de Vaiſſeau mouillé à Arazatiba, & nous n'en vîmes point. Un de nos Officiers qui avoit relâché deux ans auparavant avec M. de Chabert, nous fit remarquer une langue de terre baſſe où l'on trouve des

trou-

troupeaux de Bœufs ſauvages ; mais nous n'avions pas aſſez de vivres pour entreprendre cette chaſſe, dont nous avions neanmoins grand beſoin : car dans la partie du Nord de l'Iſle, on n'y en trouve pas : de ſorte qu'il ſeroit bien plus avantageux de relâcher au Sud, ſi les Navires y étoient en ſureté ; mais quand il a venté de l'Eſt, ESE & SE, on eſt en riſque de s'y perdre, comme il arriva au Saint Clement & à ſon Pingre en 1712 ; ils y perdirent leur Chaloupe avec quatorze hommes, & ſe virent eux-mêmes à deux doigts de leur perte, quoique ſans aucun vent, tourmentez ſeulement par le houle effroyable de la mer. Cette rade eſt par les 27^{d} 50′ à l'Oueſt de la pointe du Sud de l'Iſle Sainte Catherine. A l'Eſt de l'Iſlot Fleuri eſt une anſe où l'on trouve de très-bonne eau, & de petites Huîtres vertes d'un goût délicieux. Nous donnâmes dans cette petite anſe en revenant & deux autres plus au Nord ; nous entrâmes dans une habitation abandonnée, où nous chargeâmes notre Canot d'Oranges douces, Citrons & groſſes Limes. Vis-à-vis celle-ci près de terre ferme, eſt un Iſlot derriere lequel

eſt un petit Port, où le Gouverneur de l'Iſle tient ordinairement une Barque pour les beſoins des Habitans ; mais qui le plus ſouvent ne ſert qu'à faire le commerce du Poiſſon ſec qu'ils portent à la *Lagoa* ou à Rio de Janeiro.

Les Portugais qui nous avoient vû paſſer avec pavillon Anglois au Canot ſans deſcendre à leurs habitations, vinrent à notre retour audevant dans leurs Pirogues, pour nous offrir des rafraîchiſſemens ; nous reçûmes leurs offres, & pour les apprivoiſer nous leur donnâmes de l'eau de vie, liqueur qu'ils aiment fort, quoiqu'ordinairement ils ne boivent que de l'eau. Enfin nous arrivâmes environ minuit au Vaiſſeau, où nous trouvâmes déja le Gouverneur Emanuel Manſa avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchiſſemens ; après avoir été bien regalé au ſortir du Vaiſſeau, on lui fit le ſalut de la voix.

Cette reception apprivoiſa tellement les Habitans, qu'il nous venoit tous les jours des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de Fruits. Pendant que nous faiſions dans le Canot cette petite courſe, on donna le ſuif au Navire, on mit 18

Ca-

canons dans la calle pour le rendre plus marin, prévenus des mauvais parages où nous devions paſſer au bout des terres du Sud; on l'aprocha auſſi de l'Iſle de Sainte Catherine pour faciliter l'aigade; & parceque les marées ſont fort ſenſibles, quoique peu reglées, ou peu connues, & que la mer ne * marne que de cinq à ſix pieds, nous afourchâmes ENE, & OSO, à 200 braſſes d'un Iſlot qui nous reſtoit au SSE, du compas, aiant l'Iſle de Gal au NE ¼ N environ quatre lieues, moitié couverte par la ſeconde pointe de l'Iſle de Sainte Catherine la plus Nord. Après que nous eûmes fait avec beaucoup de commodité de bon bois & d'excellente eau, nous attendîmes pendant quelques jours les Bœufs que les Portugais nous avoient envoyé chercher à la Lagoa à douze lieues de l'Iſle; mais le 9 Avril voyant qu'ils nous demandoient encore du temps pour les faire venir, nous ne jugeâmes pas à propos de retarder davantage, à cauſe que la ſaiſon étoit déja un peu avancée pour doubler le Cap de Horn redoutable par les vents contraires, & les mauvais temps

* C'eſt-à-dire monte & deſcend.

qu'on y ſouffre en Hyver ; c'eſt-pourquoi le lendemain Dimanche nous mîmes à la voile pour nous mettre en mer. Avant que de continuer notre voyage, il eſt bon de dire ici quelque choſe de l'Iſle de Sainte Catherine.

Deſcription de l'Iſle de Sainte Catherine.

L'Iſle de Sainte Catherine s'étend du Nord au Sud depuis les 27ᵈ 22′ juſqu'au 27ᵈ 50′. C'eſt une Forêt continuelle d'arbres verds toute l'année, on n'y trouve de lieux praticables que ce qu'il y a de défriché autour des habitations; c'eſt-à-dire 12 ou 15 endroits diſperſez çà & là au bord de la mer dans les petites anſes qui ſont face à la terre ferme; les Habitans qui les occupent ſont les Portugais, une partie d'Européens fugitifs, & quelques Noirs; on y voit auſſi des Indiens qui ſe jettent volontairement parmi eux pour les ſervir, ou qu'ils prennent en guerre.

Quoiqu'ils ne payent aucun tribut au Roi de Portugal, ils ſont ſes ſujets & obéïſſent au Gouverneur ou Capitaine qu'il établit pour les commander en cas d'affaire contre les ennemis

nemis de l'Europe, & les Indiens du Breſil avec leſquels ils ſont preſque toujours en guerre ; de ſorte qu'ils n'oſent aller moins de 30 ou 40 hommes enſemble bien armez, lorſqu'ils pénétrent dans la terre ferme, qui n'eſt guéres moins embarraſſée de Forêts que l'Iſle. Ce Capitaine ne commande ordinairement que trois ans, il releve du Gouverneur de la Lagoa petite Ville éloignée de l'Iſle de douze lieues au SSO. Il avoit alors 147 Blancs dans ſon département, quelques Indiens & Noirs libres, dont une partie eſt diſperſée ſur les bords de la terre ferme. Leurs armes ordinaires ſont des couteaux de chaſſe, des fléches & des haches, ils ont peu de fuſils & rarement de la poudre ; mais ils ſont ſuffiſamment fortifiez par les Bois, qu'une infinité d'épines de differentes eſpeces rendent preſque impénétrables, de ſorte qu'aiant toujours une retraite aſſurée, & peu d'équipage à tranſporter, ils vivent en repos ſans crainte qu'on leur enleve leurs richeſſes.

En effet, ils ſont dans une ſi grande diſette de toutes les commoditez de la vie, qu'aucun de ceux qui nous ap-

apporterent des vivres ne voulut qu'on les lui payât en argent, faiſant plus de cas d'un morceau de toile ou d'étoffe pour ſe couvrir, que d'une piece de métail qui ne peut ni les nourrir ni les garantir des injures de l'air: contens pour tout habit d'une chemiſe & d'une culotte, les plus magnifiques y ajoûtent une veſte de couleur & un chapeau : preſque perſonne n'a des bas ni des ſouliers, neanmoins ils ſont obligez de ſe couvrir les jambes lorſqu'ils entrent dans les Forêts; alors la peau d'une jambe de Tigre leur eſt un bas tout fait. Ils ne ſont pas plus délicats pour la nourriture que pour les habits; un peu de Mays, des Patates, quelques Fruits, du Poiſſon & de la chaſſe, le plus ſouvent du Singe, les contente. Ces gens du premier abord paroiſſent miſerables; mais ils ſont effectivement plus heureux que les Européens, ignorans les curioſitez & les commoditez ſuperflues qu'on recherche en Europe avec tant de peine, ils s'en paſſent ſans y penſer, ils vivent dans une tranquillité que les ſubſides & l'inégalité des conditions ne trouble point; la terre leur fournit d'el-

d'elle-même les choſes neceſſaires à la vie, du bois & des feuilles, du Coton & des peaux d'Animaux pour ſe couvrir & ſe coucher ; ils ne ſouhaitent point cette magnificence de logemens, de meubles & d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition, & flater pendant quelque temps la vanité ſans rendre un homme plus heureux ; ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt qu'ils s'aperçoivent de leur bonheur quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de la peine. La ſeule choſe dont ils ſont à plaindre, c'eſt de vivre dans l'ignorance ; ils ſont Chrétiens à la verité, mais comment ſont-ils inſtruits de leur Religion, n'ayant qu'un Aumônier de la Lagoa qui leur vient dire la Meſſe les principales Fêtes de l'année : ils payent cependant la dîme à l'Egliſe qui eſt la ſeule choſe qu'on exige d'eux.

Au reſte, ils jouïſſent d'un bon climat & d'un air fort ſain, ils ont rarement d'autres maladies que celle qu'ils appellent *mal de Biche*, qui eſt une douleur de tête accompagnée de *Teneſme* ou envie d'aller à la ſelle ſans rien faire, & pour cela ils ont un remede fort ſimple qu'ils regardent comme un ſpe-

ſpecifique ; c'eſt de ſe mettre dans le fondement un petit limon, ou un emplâtre de poudre à canon détrempée avec de l'eau.

Ils ont auſſi quantité de remedes des ſimples du Païs, pour ſe guérir des autres maladies qui peuvent leur ſurvenir. Le Saſſafras ce bois connu par ſa bonne odeur & par ſa vertu contre les maux veneriens y eſt ſi commun que nous le coupions pour brûler ; le Gayac qu'on employe auſſi pour les mêmes maux n'y eſt guéres plus rare ; on y trouve de très-beau Capillaire & quantité de Plantes aromatiques qui ſont connues des habitans pour leurs uſages. Les arbres fruitiers y ſont excellens dans leurs eſpeces, les Oranges y ſont du moins auſſi bonnes que celles de la Chine, il y a quantité de Limoniers, Citroniers, Gouyaviers, Choux palmiſtes, Bananiers, Cannes de ſucre, Sandies, Melons, Giraumons, & Patates meilleures que celles de Malgue ſi eſtimées.

Ce fut là où je vis, pour la premiere fois, l'arbriſſeau qui porte le Coton ; comme je ſouhaitois depuis long-temps de le voir, j'en deſſinai une branche pour en conſerver l'idée.

Du

Du Coton.

Le Cotonier, que les Botaniſtes appellent *Goſſipium*, ou *Xilon arboreum*, eſt un arbriſſeau qui ne s'éleve guere plus de 10 à 12 pieds, ſes grandes feuilles ont cinq pointes, & reſſemblent aſſez bien à celles du grand Erable ou du Ricin ; mais les petites, c'eſt à dire celles qui ſont les plus proches du fruit, n'en ont que trois ; les unes & les autres ſont un peu charnues, & d'un verd foncé. Voyez Planche IV.

Ses fleurs ſeroient ſemblables à celles de la Mauve, qu'on appelle Paſſe-roſe, ſi elles étoient de même couleur & plus évaſées ; elles ſont ſoutenues par un calice verd, compoſé de trois feuilles triangulaires dentelées qui ne les envelopent que très-imparfaitement ; elles ſont jaunes par le haut, & rayées de rouge dans le fond.

A la fleur ſuccede un fruit verd de la figure d'un bouton de Roſe, qui dans ſa parfaite maturité devient gros comme un petit œuf, & ſe diviſe en trois ou quatre loges remplies chacune de 8 à 12 ſemences preſque auſſi groſſes que des Pois, leſquelles ſont en-

envelopées dans une ſubſtance filamenteuſe connue ſous le nom de *Coton*, qui part de toute leur ſurface & qui devient blanche, & fait ouvrir les loges à meſure qu'elle meurit, de ſorte qu'à la fin les floccons ſe détachent & tombent d'eux-mêmes; les graines alors ſont tout-à-fait noires & pleines d'une ſubſtance huileuſe d'aſſez bon goût, que l'on dit être très-bonne contre le flux de ſang.

Ce Cotonier eſt fort different de celui que l'on cultive à Malthe & dans tout le Levant, qui n'eſt qu'une petite Plante annuelle, c'eſt-à-dire qu'il faut ſemer & renouveller tous les ans, c'eſt pourquoi on l'appelle *Xilon herbaceum*; d'ailleurs ſes feuilles ſont arondies & échancrées, & à peu près de la grandeur de celle des Mauves.

Explication de la Planche IV.

A Grande feuille à cinq pointes.
B Petite feuille à trois.
C Fleurs vûes differemment.
D Calice de feuilles triangulaires.
E Bouton qui s'ouvre en quatre loges.
F Coton mur.

Xilon arboreum I.B.
Gossipium orboreum
Caule lavi C.B. Pin.
B
C
D
D
B
C
D
A
A
E
G
H
I

G Graine couverte de Coton.
H Graine dépouillée.
I Coupe d'un des floccons avant ſa maturité.

Nota, que ce Deſſein eſt la moitié de la grandeur naturelle.

Pour ſeparer les graines du Coton on a une petite machine compoſée de deux rouleaux gros comme le doigt, leſquels en tournant en ſens contraire, pincent le Coton & l'attirent peu à peu; la graine qui eſt ronde & groſſe ne peut paſſer entre les rouleaux, ainſi elle ſe dépouille & tombe dès que le Coton a paſſé.

On dit que ces Cotoniers ſont de la petite eſpece, parcequ'il y en a dans ce Continent de plus gros & plus grands que nos Chênes, qui ont la feuille comme le premier; ils portent le Coton de ſoye qui eſt fort court, mais c'eſt une eſpece de *houatte*.

Dampier en a deſſiné d'une autre eſpece qui ſe trouve au Breſil, appellé *Momou*. Voici ce qu'il en dit: „La „ fleur eſt compoſée de petits fila„ mens preſqu'auſſi deliez que les „ cheveux, de trois ou quatre pou„ ces de long, & d'un rouge obſcur,

„ mais

„ mais leurs ſommitez ſont de cou-
„ leur cendrée ; au bas de la tige il y
„ a cinq feuilles étroites & roides ,
„ de ſix pouces de long.

On trouve auſſi, dans les bois, du *Malot* qui eſt un arbre dont l'écorce, compoſée de fibres extrémement fortes, ſert à faire des cordes. On y voit un arbre ſingulier par ſa figure, qui lui a merité le nom de *Flambeau*, ou *Cierge épineux :* effectivement ſes feuilles ſont faites comme une torche compoſée de quatre chandeles, c'eſt-à-dire que ſon plan eſt une Croix arondie par ſes angles, elles naiſſent comme celles des Raquettes les unes des autres, elles ont depuis huit à quinze pieds de longueur, & donnent un fruit qui reſſemble aſſez à une Figue ou Noix verte, on en voit quantité dans le Perou à ſix côtes, tels que le Pere du Tertre les a deſſiné dans ſon Hiſtoire des Antilles. Le *Mancenilier* y eſt un peu plus rare ; cet arbre eſt un des plus venimeux qui ſoient connus, il donne une belle pomme à l'œil, qui eſt un poiſon ; de ſon écorce il en ſort un lait dont les Matelots éprouvent ſouvent le venin, s'il leur arrive en faiſant le bois à feu, de couper de ce-

celui-ci, & de s'en faire réjaillir le lait au viſage, ou d'en manier le bois; auſſi-tôt la partie enfle, & les fait ſouffrir pendant pluſieurs jours: lorſque les pommes de Mancenilier tombent à la mer, & que les *Becunes* en mangent, elles leur rendent la dent jaune, & ce Poiſſon devient un poiſon.

La pêche eſt très-abondante dans quantité de petites anſes de l'Iſle & de la terre ferme, où l'on peut commodément ſenner, nous y avons pris des Poiſſons de quatre à cinq pieds de long, fort delicats, faits à peu près comme des Carpes, dont les écailles étoient plus grandes qu'un écu; les uns les ont rondes, ceux-ci s'appellent *Meros*; les autres les ont carrées, & s'appellent *Salemera* en Portugais, & *Piraguera* en Indien: il s'en trouve de plus petits, nommez *Quiareo*, qui ont un os dans la tête tout-à-fait ſemblable à une groſſe féve, ſans compter une infinité de Mulets, Carangues, Machorans, Grondeurs, Poules d'eau, Gradeaux, Sardines, &c. Pêche.

Nous y prîmes un jour une *Scie*, Poiſſon ſingulier, qui porte ſur la tête une eſpece de lame plate garnie des Scie. Planche XVII.

des deux côtez de pointes, qui lui ſervent à ſe défendre contre la Baleine, comme nous l'avons vû une fois à la côte du Chili ; il a encore cela de particulier, qu'il a une bouche & une autre ouverture humaine.

Cheval marin Planche XVII.

Quoique le *Cheval Marin* ſoit aſſez commun en Europe, j'ajoûte ici la figure d'un que je pris au filet, deſſiné de ſa grandeur naturelle.

Chaſſe.

La chaſſe n'eſt guere moins abondante que la pêche ; mais les bois y ſont d'un ſi difficile accès, qu'il eſt preſque impoſſible d'y ſuivre le gibier, & le trouver quand on l'a tué ; les Oiſeaux les plus ordinaires ſont les Perroquets ou *Papagayos*, très-bons à manger, ils vont toujours deux à deux fort près l'un de l'autre ; des eſpeces de Faiſans, appellez *Giacotins*, mais d'un goût bien moins delicat, des *Ouaras*, eſpece de Pêcheurs tout rouges d'une belle couleur, d'autres plus petits d'un mêlange très-agreable des plus vives couleurs, appellez *Saiqui-das*. Il y a auſſi un Oiſeau fort particulier qui a un large bec plus beau que l'écaille de Tortue, & une plume pour langue ; c'eſt le Toucan dont Froger fait la deſcription, & le Pe-

Pere Feuillée p. 428. La chaſſe ordinaire des habitans eſt le *Singe*, dont ils ſe nourriſſent le plus ſouvent : mais la meilleure de toutes pour les Vaiſſeaux en relâche eſt celle des beufs, dont il y a grande quantité en terre ferme auprès d'Arazatiba, comme je l'ai dit.

Sept lieues au Nord de l'Iſle Sainte Catherine il y a une anſe où les Portugais en tiennent ordinairement, & où la Chaloupe du Saint Clement en fut prendre. Près de là eſt le Port de *Guarupa* que la même Chaloupe découvrit ; on y eſt à l'abri de tous vents, comme on peut voir par le plan qu'on m'en a communiqué ; il eſt difficile à connoître, parcequ'au dehors il ne paroît qu'une grande anſe, au fond de laquelle eſt la petite ouverture du Port. Comme nous ne ſavions où trouver des beufs, & que les Portugais qui nous en avoient, diſoient-ils, envoyé chercher à la Lagoa, tardoient trop, nous mîmes à la voile, comme je l'ai dit, le Dimanche 10. Avril ; mais les vents ne nous permirent pas de ſortir, ainſi nous fûmes obligez de remouiller à peu près

Voyez Planche III. au petit renvoi.

au même endroit où nous étions la première fois.

Le lendemain nous ne fûmes pas plus favoriſez, nous courûmes pluſieurs bordées vers l'Iſle & la terre ferme la ſonde à la main, & nous trouvions un fond aſſez égal ; nous reconnûmes d'aſſez près une petite anſe à tribord en entrant, où il y a bon mouillage en cinq ou ſix braſſes à l'abri de tous vents, & une petite riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent auprès du premier Iſlot qui eſt à babord en entrant dans une anſe de ſable de l'Iſle de Sainte Catherine, appellé ſur le plan *Iſlot aux Perroquets* : nous reconnûmes en louvoyant la grande anſe de *Toujouqua*, dans laquelle il dégorge une grande riviere ; l'entrée de l'anſe paroît étroite, & du côté du Sud il y paroît des bancs de rocher. N'ayant pû vuider le Canal, nous fûmes contraints de mouiller au SO¼S, de l'Iſle de Gal environ une lieue & demie, & à ONO de la premiere pointe de Sainte Catherine une demi lieue.

Départ de Sainte Catherine.

Enfin Mardi 12 nous ſortîmes par un bon frais de N & NNE, il ſauta au

au SO & calma, les vents varierent preſque continuellement juſques par les 40 degrez, où les N & NO bon frais donnerent une brume ſi épaiſſe, que pour conſerver la Marie auprès de nous, même pendant le jour, nous étions obligez de tirer des coups de canon de temps en temps ; un calme interrompu par un petit frais de NNE & de SE lui ſucceda, & la brume nous reprit encore par les $43^{d}\frac{1}{2}$.

Par cette latitude & celle du Cap blanc de 46 degrez, nous vîmes quantité de Baleines & de nouveaux Oiſeaux ſemblables à des Pigeons, d'un plumage mêlé de blanc & de noir fort regulierement ; d'où vient que nos Matelots les appellent des *Damiers*, & les Eſpagnols *Pardela*, ils ont le bec long un peu crochu, & percé au milieu de deux narines, leur queue developée reſſemble aux écharpes en falbala de petit deuil. Damiers.

Comme nous étions toujours en garde contre les courans, & les erreurs des Cartes Hollandoiſes qui mettent le Cap blanc 4 degrez plus à l'Oueſt qu'il n'eſt effectivement, ainſi que l'ont remarqué tous les Vaiſſeaux qui ont relâché à Sainte Cathe- Erreur des Cartes.

rine, d'où ils ont pris leur point; nous commençâmes à ſonder par les 43d 30′ de latitude, & ſuivant mon eſtime 52d 33 de longitude, point de fond; mais par les 46d 50′, & 58d 8′ de longitude, nous trouvâmes 85 braſſes d'eau fond de ſable mêlé de gris & de rougeâtre. Je me faiſois alors à 50 lieues du *Cap Blanc* ſur une Carte manuſcrite de Grifon Maître de Marine de Saint Malo, c'eſt-à-dire par les 321d 52′ du Meridien de l'Iſle de Fer, ou 323d 32′ de celui de Tenerife, ce qui s'accommodoit aſſez bien à d'autres ſondes de quelques Navires qui avoient eu connoiſſance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que ſans faire attention à ſa longitude abſolue, il eſt mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. Effectivement on a remarqué que la *côte Deſerte* ou *des Patagons* ne court pas ſur le SO & SO¼O, comme on la trouve dans les Cartes, mais ſur le SO¼S & SSO, ce qui a mis pluſieurs Vaiſſeaux en danger. Environ treize lieues au SO, plus avant que notre premiere ſonde, nous trouvâmes 75 braſſes d'eau, quatre lieues plus avant à même route 70, enſuite 66 même fond, juſques par

Sondes du Cap Blanc.

les

les 49d ½ de latitude, où à 75 braſſes il étoit mêlé de gravier, teignant, coquillage briſé, petites pierres noires & jaunes; par les 50d 20′ le ſable noircit un peu; 60 & 65 braſſes d'eau faiſant toujours le SO, à quelques degrez près vers le Sud ou vers l'Oueſt, pour approcher inſenſiblement la côte par les 52d 30′ de latitude, & 65d 45′ de longitude, le ſable étoit gris mêlé de petites pierres noires & rouſſes, en 55 braſſes d'eau. La nuit du 5 au 6 de Mars nous mîmes en panne, de peur de hanter la terre de trop près, & avec raiſon; car le lendemain nous trouvâmes la mer fort changée, & vers le ſoir nous eûmes connoiſſance d'une terre baſſe fort plane, & de cinq ou ſix mondrains comme des Iſles qui nous reſtoient à OSO du Monde, à neuf ou dix lieues; quelques-uns la prirent pour le Cap des Vierges, fondez ſur des Journaux qui le placent par 52d 30′, quoiqu'il ſoit plus au Nord dans les Cartes; mais ce ſentiment ne quadroit point avec la derniere obſervation de latitude, il eſt bien plus probable que ce fut le *Cap Saint-Eſprit* de la terre de Feu: on ſonda, & on trouva 36 braſſes

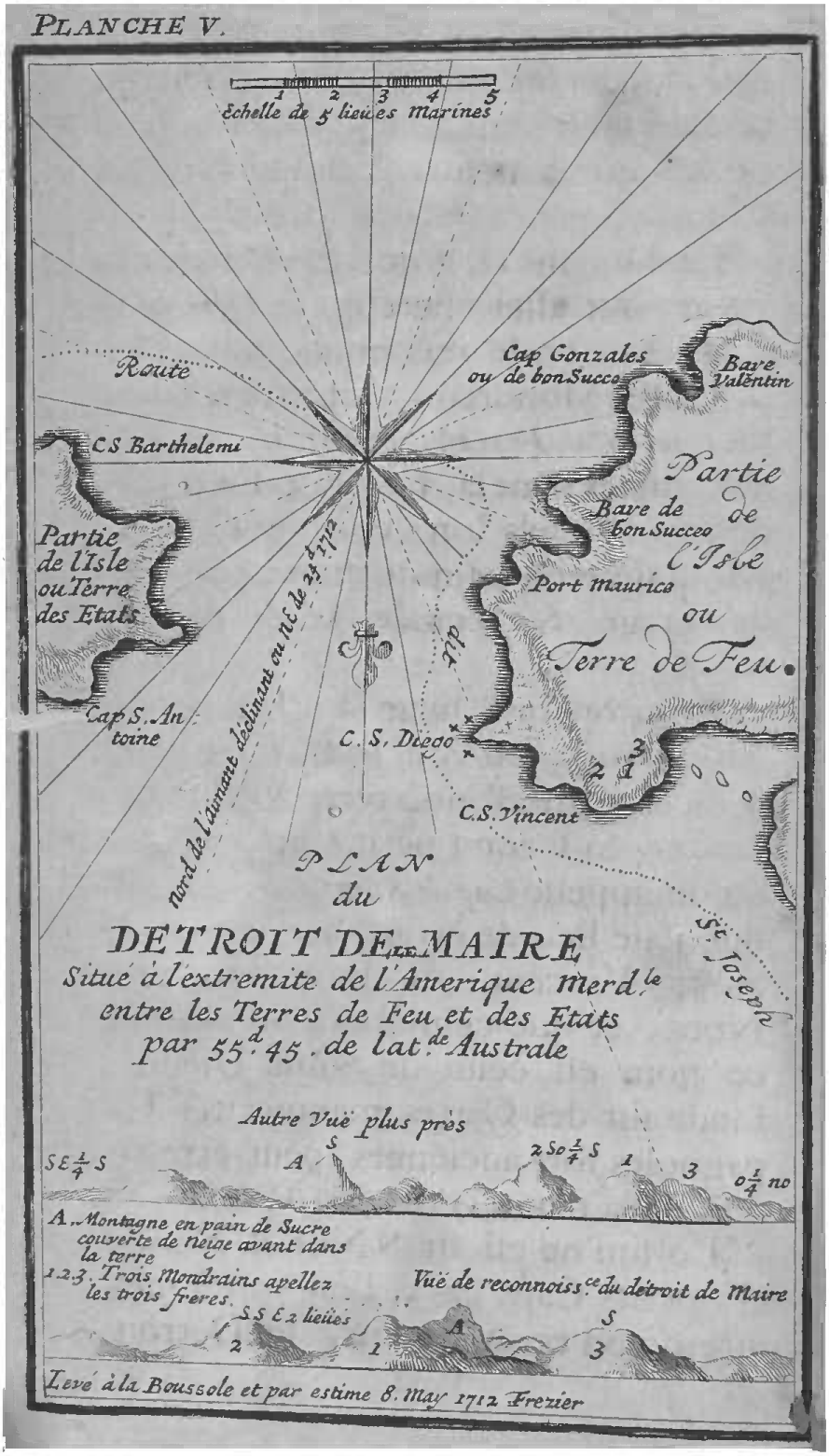
Atterrage à l'Iſle de Feu.

d'eau fond de ſable noir mêlé de petites pierres de la même couleur.

Le lendemain 7 nous vîmes diſtinctement la *Terre de Feu* que nous côtoyâmes à quatre ou cinq lieues de diſtance ; elle eſt de moyenne hauteur, eſcarpée en falaiſes ſur les bords de la mer, elle paroît boiſée par bouquets ; par deſſus cette premiere côte on voit de hautes Montagnes preſque toujours couvertes de neige. On peut déterminer le giſſement de cette Côte de l'Iſle de Feu au NO¼N, & SE¼S du Monde depuis le Détroit de Magellan à celui de le Maire, en corrigeant un demi rumb ou $2\frac{3}{4}$ de variation NE.

Après avoir prolongé la Terre de Feu juſqu'à cinq ou ſix lieues près du Détroit de le Maire, nous mîmes à la cape environ à quatre lieues au large pendant la nuit, pour attendre à le paſſer au lendemain, là nous avions quarante braſſes d'eau fond de cours, ou gros ſable curé ; nous eſſuyâmes pendant cette nuit de peſantes bouffées de S, O, par rafales, qui nous apportoient la neige & le frimat des Montagnes avancées dans les terres ; neanmoins nous dérivâmes peu, marque

PLANCHE V.


1 2 3 4 5
Echelle de 5 lieües marines
Route
Cap Gonzales ou de bon Succo
Baye Valentin
C.S Barthelemi
Partie de l'Isle ou Terre des Etats
Baye de bon Succeo
Partie de l'Isle ou Terre de Feu.
Port maurice
Cap S. Antoine
C. S. Diego
C.S. Vincent
S.t Joseph
nord de l'aimant déclinant au nc de 24 d 1712
PLAN du
DETROIT DE le MAIRE
Situé à l'extremité de l'Amerique merd.le entre les Terres de Feu et des Etats par 55.d 45. de lat.de Australe
Autre Vuë plus près
SE 1/4 S
A
S
2 So 1/4 S
1
3
0 1/4 no
A. Montagne en pain de Sucre couverte de neige avant dans la terre
1.2.3. Trois Mondrains apellez les trois freres.
Vuë de reconnoiss.ce du detroit de Maire
SS E 2 lieües
2
1
A
S
3
Levé à la Boussole et par estime 8. May 1712 Frezier

que certaine que le courant n'étoit pas violent ou qu'il portoit au vent, ce qui n'eſt guére vrai-ſemblable à cauſe du giſſement oppoſé de la Côte.

Le Dimanche 8 de Mai nous fîmes voile pour aller chercher le *Détroit de le Maire*, on le reconnut facilement par trois Mondrains uniformes, nommez *les trois Freres*, contigus les uns aux autres dans la Terre de Feu, pardeſſus leſquels on voit une haute Montagne en pain de ſucre couverte de neige & reculée avant dans la terre. Reconnoiſſance du Détroit de le Maire.

Environ une lieue à l'Eſt de ces Mondrains, on voit le Cap de Saint Vincent qui eſt une terre fort baſſe, enſuite un ſecond petit Cap auſſi bas qu'on appelle *Cap de Saint Diego*; quoique j'aie lieu de croire que le Cap de Saint Vincent eſt beaucoup plus Nord, & que celui à qui on a donné ce nom eſt celui de Saint Diego, fondé ſur des Cartes manuſcrites Eſpagnoles fort anciennes, peut-être tirées de la découverte des *Nodales*. Planche V.

Lorſqu'on eſt au NNO & N, de ces petits Caps bas, l'on voit à meſure qu'on en approche, le Détroit

de le Maire qu'ils couvroient par la terre des Etats, s'ouvrir peu à peu, juſqu'à ce qu'enfin étant à ¾ de lieue à l'Eſt du premier, on en voit toute l'ouverture : cette remarque eſt neceſſaire pour s'aſſurer du Détroit ; parceque pluſieurs Vaiſſeaux & en dernier lieu l'Incarnation & la Concorde ont cru y paſſer, quoiqu'ils fuſſent à l'Eſt de la terre des Etats & qu'ils ne la viſſent que du côté de l'Oueſt, trompez par des Mondrains ſemblables aux trois Freres, & quelques anſes ſemblables à celles de la Terre de Feu.

Nous ne fûmes pas plûtôt à l'Eſt du Cap de Saint Vincent, que nous trouvâmes une marée forte & rapide comme dans un Raf qui nous faiſoit tanguer ſi rudement, que le perroquet de civadiere entroit dans l'eau ; mais comme nous étions informez du cours de la marée qui eſt de ſix heures, ou ſix heures & demie, nous avions pris notre temps pour l'avoir favorable, & nous rangeâmes la Côte de Feu à une lieue ¼ tout au plus. Nous embouchâmes heureuſement avec le flot qui porte au Sud avec rapidité, & ſe partage en deux courans, dont

Marée du Détroit.

dont l'un enfile le Détroit qui n'eſt large que de ſix a ſept lieues, & l'autre ſe jette le long de la terre des Etats à l'Eſt.

Environ au milieu du Détroit on voit le *Port Maurice*, petite anſe d'environ $\frac{1}{2}$ lieue de large, au fond de laquelle du côté du Nord, eſt une petite Riviere où l'on peut faire de très-bonne eau & du bois avec facilité.

A côté de celle-ci un quart de lieue plus Sud, on voit une Baye d'environ une lieue d'ouverture, & beaucoup plus enfoncée, qu'on prend pour le Port de Bon Succès, d'autres pour *la Baye Valentin*, où il y a commodité d'eau & de bois, même d'un bois blanc & leger dont on pourroit faire des mâts de hune.

Il ſemble que *le Port de bon Succès* devoit être la premiere anſe que l'on trouve en ſortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez ou de bon Succès : le ſeul nom paroît décider du doute qu'on pourroit avoir de la poſition de la Baye Valentin & de celle-ci, parceque c'étoit effectivement un bon ſuccès pour les Nodales qui en firent la découverte, d'avoir paſſé le Détroit de le Maire, & de trouver au-delà une

bonne Baye où on pouvoit mouiller en ſûreté. Quoi qu'il en ſoit du nom, pluſieurs Vaiſſeaux, & en dernier lieu la Reine d'Eſpagne commandée par Brunet y relâcha le 6. Novembre en 1712. & mouilla à l'entrée en dix braſſes d'eau fond de ſable vaſeux; elle y fit de l'eau dans une petite Riviere à babord au dedans, elle étoit un peu rouſſe en apparence, mais elle devint claire & bonne; ils y firent auſſi du bois & en virent de propre à faire des mâts de hune. Les Sauvages qui vinrent les voir ne leur firent aucun mal, ils ſont tout nuds, quoique dans un Païs extrêmement froid: quelques-uns ont leur nudité couverte d'une peau d'Oiſeau, & d'autres les épaules couvertes d'une peau, comme Froger peint ceux de Magellan: ils ſont preſque auſſi blancs que les Européens. Le Saint Jean-Baptiſte commandé par le Sieur Ville-morin de Saint-Malo rapporte la même choſe de ceux qu'ils ont vûs au Détroit de le Maire en Mai 1713. Le calme l'ayant pris au milieu du Détroit, & la marée l'ayant jetté fort près de terre, deux Pirogues des Sauvages de l'Iſle de Feu vinrent à bord, ils montre-

trerent une affection étrange pour le rouge, & en même temps une hardieſſe extraordinaire; car le premier qui monta, voyant un bonnet rouge ſur la tête d'un Officier qui venoit le recevoir, le lui ôta effrontément & le mit ſous ſon bras; un autre voyant la crête rouge des Poules la leur arrachoit pour l'emporter: ils vouloient dans la Chaloupe ôter la culote rouge que portoit un Officier; enfin ces gens parurent robuſtes, mieux faits que les Indiens du Chili, & les femmes qu'ils avoient avec eux plus belles, & tous grands voleurs. Leurs Pirogues étoient faites d'écorce d'arbre couſue avec beaucoup d'Art. Ils mépriſerent tout ce qu'on leur offrit à manger, & montrerent une grande crainte des canons, auprès deſquels ils faiſoient des poſtures d'un homme effrayé, apparemment pour avoir vû tirer quelques Navires en relâche: en effet, un Officier de Brunet m'a raconté qu'ayant tué une Mauve d'un coup de fuſil, les Sauvages ſe jetterent tous par terre d'effroi.

Sur le midi comme nous étions à l'Eſt de la Baye Valentin, la marée nous devint contraire & nous ne pou-

vions la refouler avec un bon frais de SO, qui devint un peu après en ire avec des rafales & des grains épouvantables, de ſorte que nous avions la lice à l'eau ſous les deux baſſes voiles les ris dedans; cependant il falloit forcer de voile pour doubler le Cap Saint Barthelemi qui eſt le plus Sud de la terre des Etats. Nous portions au SSE, du compas & à peine la route valoit-elle l'E¼SE, emportez par la violence du courant du reflux, qui prolonge la terre des Etats du côté du Sud, & rentre de ce côté dans le Détroit de le Maire. Nous doublâmes enfin ce Cap & à nuit fermante, il nous reſtoit au NO, environ à deux lieues; mais le temps devenant impétueux, nous fûmes contraints de mettre à la cape ſous la grande voile, un ris dedans, dans une inquietude terrible de notre vie, nous ſachant ſi près de terre & vers le vent: alors les plus intrepides rentroient en eux-mêmes, car on n'attendoit, pour ainſi dire, que le moment de ſe voir chargé en côte, pendant une nuit noire, & un temps affreux, ſans eſperance de pouvoir s'en relever. Les Cartes nous menaçoient d'une perte inévitable; mais heureuſe-

ſement pour nous la terre des Etats du côté du Sud ne gît pas ESE, & ONO, comme elles le marquent, elle ne court que E & O du Monde, & prend même un peu du Nord auprès du Cap de Saint Barthelemi, comme nous l'avions remarqué avant la nuit. Effectivement étant à la cape nous devions deriver à E $\frac{1}{4}$ SE du Monde, ainſi nous aurions péri infailliblement.

On pourroit répondre à cela, que le même courant qui nous jettoit le long de la Côte des Etats, a pû nous empêcher de deriver autant au NE, que nous l'aurions fait ailleurs, parcequ'il doit courir comme la Côte près de terre & nous en tenir à même diſtance. Ce ſentiment ſeroit probable, ſi d'autres Navires n'avoient reconnu mieux que nous le giſſement dont nous parlons. Au reſte, il eſt évident que nous dérivâmes beaucoup à l'Eſt, car ſur les neuf heures du matin le temps étant un peu éclairci nous ne vîmes plus de terre, quoique nous n'en dûſſions être qu'à deux lieues au S, ou au SE tout au plus, ſi elle a treize ou quatorze lieues de long depuis le Détroit, comme l'aſſûrent ceux qui l'ont côtoyée.

Dans le temps que nous commencions a nous raſſûrer & à nous réjouïr d'avoir échapé du naufrage, nous n'étions pas ſans inquiétude pour la Marie que nous avions laiſſée à nuit fermante ſous le vent à nous, & abattue à une lieue près de la Côte; mais notre joye fut entiere, lorſque nous la revîmes le lendemain, elle avoit beaucoup ſouffert du mauvais temps, la barre de ſon gouvernail avoit été caſſée, & ſon éperon briſé. Le calme ayant ſuccedé à cette horrible tempête, nous eûmes la facilité de lui envoyer des Charpentiers pour la remettre en état de ſouffrir les coups de mer, dont elle n'avoit fait encore qu'une legere épreuve.

Accident arrivé à la Marie.

Les vents étant venus enſuite du NNO au NNE, par le Nord, bon frais, nous regagnâmes en 24 heures une partie du chemin que nous avions perdu à la cape. Depuis les 43^{d} ½ juſqu'au 57, nous n'avions point eu de vents du côté de l'Eſt, & preſque plus de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, les vents ſ[illegible] continuellement du Nord au Sud par l'Oueſt bon frais, excepté depuis les 45^{d} juſqu'aux 50, où nous eûmes deux

Vents ordinaires.

jours

jours de vent mol. Cette bouffée de NNE, nous parut d'autant plus agreable que nous n'en attendions plus de ce côté, & qu'elle nous tiroit d'un parage, où nous avions vû le péril de fort près.

Ce bon vent ſauta au SE, avec violence & nous obligea à quelques heures de cape ; il s'adoucit neanmoins, & nous en profitâmes pendant 24 heures, contens de ſouffrir un froid cuiſant qu'il nous donnoit, & le cahot d'une mer épouvantable, mais qui nous pouſſoit à route ; il revint bientôt au Sud & au SSO, ſi fort qu'à peine pouvions-nous porter les baſſes voiles avec les ris.

Le 14 Mai par les 58d 5′ de latitude, & les 64 ou 61 de longitude, nous perdîmes de vûe la Marie. Nous crûmes qu'elle avoit reviré de bord pour porter à O, nous revirâmes une heure après pour la chercher, mais en vain ; nous ne la revîmes plus juſqu'à la Conception.

Le 17 les vents étant au SO, nous courûmes pendant la nuit au SE ¼ S, de peur de rencontrer les Iſles Barnevelt que quelques Manuſcrits placent par 57 de latitude, parceque la bru-

me,

me, le grand vent, & la groſſe mer ne nous auroient pas permis de nous relever, ſi nous nous fuſſions trouvé abattus deſſus ; 24 heures après les vents ſe rapprocherent du Sud, & nous portâmes au NO.

Meteore nouveau.

Nous nous eſtimions par les 57½ de latitude & 69 ou 66 de longitude, lorſque par un grand vent & un temps brumeux, une heure ½ après minuit le quart de bribord vit un Meteore inconnu aux plus anciens Navigateurs qui étoient preſens ; c'étoit une lueur differente du feu S. Elme & d'un Eclair, qui dura environ une demie minute, & fit ſentir quelque peu de chaleur. Cette nouveauté dans le froid & par un grand vent en intimida la plûpart, qui fermerent les yeux ; ceux-là n'en parlent que comme d'un Eclair dont le brillant ſe faiſoit ſentir même au travers de la paupiere ; les autres plus hardis aſſûroient avoir vû un globe d'une clarté bleuâtre & très-vive d'environ trois pieds de diametre, qui ſe diſſipa entre les hauts bancs du grand hunier.

Tout le monde crut que c'étoit un preſage de tempête, cette Prophetie ne m'accommodoit point, le temps

temps étoit aſſez mauvais pour en apprehender un pire ; car outre qu'il étoit froid, la mer extrêmement mâle & groſſe, nous avions les vents debout, ce qui nous obligeoit de louvoyer & revirer de bord à tous momens, ſans pouvoir rien gagner en longitude ; cependant les trois jours ſuivans ne furent pas pires, le quatriéme nous eûmes quelques heures de cape un ris dedans, mais les vents qui avoient varié de l'O au SSO, étant venu au NO, le temps devint doux & s'éclaircit un peu. Le 23 & 24 ils nous tirerent des 59 à 58^{d} de latitude, où nous étions retenus depuis long-temps ; le 25 nous fûmes encore obligez de tenir quelques heures de cape, & le 26 nous fûmes arrêtez par un calme.

Je commençois alors à me flater de l'eſperance d'être bien-tôt hors de ces affreux parages, parceque nous comptions avoir dépaſſé la longitude du Cap de Horn de 9 à 10 degrez, c'eſt à dire, près de 100 lieues, lorſqu'il nous vint un vent de NO & de ONO ſi impétueux, & une mer ſi affreuſe, que nous fûmes obligez d'amener la vergue de mizaine, le mât Coup de vent.

de

de perroquet de fougue, même juſqu'au bâton de pavillon. Ennuyé & fatigué par une longue navigation, je me ſentis ſaiſi d'un mortel chagrin de m'être expoſé à de ſi rudes incommoditez, touché non ſeulement des maux préſens, mais encore épouvanté de l'avenir, ſi, comme pluſieurs Navires, nous étions contraints d'aller relâcher & hyverner à la riviere de la Plata, affreuſe par la mauvaiſe tenue du fond, les coups de vents, les bancs de ſable, & les naufrages où s'étoient trouvez quelques-uns de nos Officiers. Je comparois la tranquillité de la vie des plus miſérables à terre, avec celle d'un honnête homme dans un Vaiſſeau en temps d'orage; les beaux jours que l'on goûtoit en Europe le 27 de Mai, avec ces jours obſcurs qui ne duroient que ſix heures, & ne nous éclairoient guere plus qu'une belle nuit; la beauté des campagnes ornées de fleurs, avec l'horreur des flots qui s'élevoient comme d'affreuſes montagnes; le doux repos que l'on goûte ſur un gazon verd, avec l'agitation & le cahot perpétuel d'un roulis ſi violent, qu'à moins de ſe tenir à quelque choſe on

bien

bien amaré, on ne pouvoit être debout, aſſis, ni couché, & qui nous tourmentoit depuis près d'un mois ſans relâche : tout cela joint au ſouvenir de l'horrible nuit du détroit de le Maire m'abattît tellement, que je cedois à la triſteſſe ; alors je m'appliquois ces plaintes d'Europe & d'Horace, Liv. 3. Ode 27, & Sat. 6. Liv. 2.

..... Melius-ne fluctus
Ire per longos fuit an recentes
Carpere flores.
O Rus ! quando ego te aſpiciam, quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis
Ducere ſollicitæ taanquilla oblivia vitæ ?

Heureuſement cette tempête ne dura que 24 heures, après quoi les vents de NO étant venus par l'Oueſt, & le S à ESE bon frais, ce qui eſt rare dans ces parages, nous gagnâmes les 51d de latitude, & les 84 ou 82 de longitude, ſuivant notre eſtime ; de ſorte que nous fûmes en état de nous ſervir des vents de SO & de SSO qui ſont les plus fréquens.

Trois

Trois beaux jours nous laiſſerent un peu reſpirer après tant de troubles, le dernier qui étoit le 2 de Juin, nous

Météore. vîmes à notre quart de babord, à 2 heures après minuit, une lueur comme une fuſée courir depuis la girouete d'artimon juſqu'au milieu des hauts bancs, où elle ſe diſſipa en un inſtant.

Le lendemain les vents qui avoient fait le tour depuis le SE au NE, par le S & l'Oueſt, après avoir ſoufflé violemment à ENE, s'y amortirent par un calme de mer fort houleuſe, & prirent pendant trois autres jours un tour different du Nord au Sud par l'Eſt, tantôt bon frais, tantôt vent mol, & finirent au S¼SO vers les 45d de latitude par un calme de mer fort male. Enfin après avoir refoulé pendant deux jours une groſſe lame venant du Nord, à la faveur des vents

Atterrage inopiné. de l'Eſt & de S, nous arrivâmes par les 40d 40′ de latitude, où nous fûmes fort ſurpris de voir la terre 50 lieues plûtôt que nous ne penſions, ſuivant la Carte manuſcrite de Saint Malo que nous avions trouvée meilleure que les Hollandoiſes juſqu'au Détroit de le Maire. Effectivement ayant

ayant reconnu que Pieter Goos reculoit la côte des Patagons de 60 lieues trop à l'Oueſt, par rapport au Breſil, nous l'avions abandonné ; neanmoins ſuivant ſa longitude nous atterrions fort juſte avec le Navire.

Les Cartes manuſcrites dont je viens de parler, ont été corrigées du côté du Cap Blanc, & du Détroit de le Maire ſur les Journaux des Vaiſſeaux de Saint Malo qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud, qui s'accordent tous aſſez bien ſur la longitude de l'un & de l'autre. Je ne ſai ſi cette concordance generale peut faire une opinion certaine, car on s'apperçoit des courans tout le long de la Côte. Depuis les 32 aux 35 de latitude, nous avancions un peu moins que notre eſtime ; ce pouvoit être un effet de l'erreur du Lok : mais au contraire depuis les 37 juſqu'aux 41 nous avancions plus au Sud de ſix à ſept lieues ſur 50, & trois jours après, 16 l. $\frac{1}{2}$ ſur 70 d'eſtime, c'eſt à dire environ $\frac{1}{4}$, enſuite en diminuant ; de ſorte que par les 49^{d} 50′, les hauteurs s'accordoient très-bien avec l'eſtime juſqu'au Détroit de le Maire, que je trouvai par la longitude de 61^{d} 35′, qui répondent

Remarques ſur l'eſtime.

dent aux 318d 25′ de l'Iſle de Fer, ou 316d 45′ du Meridien de Tenerife. Depuis là je doute que les Cartes ayent pû être corrigées avec raiſon pour la longitude du Cap Horn & de la Côte du Chili, car les Navires qui l'ont rangé aſſurent avoir trouvé des courans qui leur ont fait faire du chemin à l'Eſt dans le temps qu'ils comptoient en avoir fait à l'Oueſt; de là viennent ces differences des Cartes qui mettent 100 lieues du Détroit au Cap de Horn, & les manuſcrites n'y en mettent que 40 à 50. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt qu'il n'eſt que par 55d 50′, ou 56d tout au plus de latitude, quoique dans toutes les Cartes marines imprimées il ſoit par les 57½ ou 58d. Pour ce qui eſt de la diſtance de ce Cap à la Côte du Chili, elle eſt encore peu connue, parcequ'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté; la prudence ne veut pas même qu'on s'y expoſe; car les vents viennent ordinairement du SSO à l'Oueſt ſi fort, qu'ils pourroient les charger en côte; il y a neanmoins un Canal par où on pourroit ſe ſauver dans le Détroit de Magellan; ce Canal a été découvert par ha-

Erreur des Cartes

zard

l le 25 du mois de Mai en 1713, la Tartane la Sainte Barbe, comnous le dirons ailleurs.

Suivant l'obſervation Aſtronomique du Pere Feuillée qui met la Conception par les 75d 32′ 30″ de longitude, c'eſt à dire 25 lieues plus à l'Oueſt que les Cartes manuſcrites reformées, en ſuppoſant celle du Détroit de le Maire telle que je l'ai dit ci-devant, & 35 lieues plus Eſt que celles de Pieter Goos, notre erreur n'étoit que d'environ 30 lieues. Il eſt conſtant, comme je l'ai dit, que la nuit que nous ſortîmes de ce Détroit, nous dérivâmes conſiderablement à l'Eſt, non ſeulement parceque le lendemain nous n'eûmes point de connoiſſance de terre, mais encore parceque nous nous trouvâmes 8′ plus Nord ſur 10 ou 12 lieues d'eſtime. Deux jours après, par les 57d 26′ de latitude, nous nous trouvâmes au contraire 22′ plus Sud ſur 70 lieues de chemin; enſuite les courans ne nous furent plus ſenſibles de long temps, car après avoir paſſé ſept jours ſans obſervation, preſque toujours par un gros temps, louvoyé, mis à la cape, & couru environ 80 lieues majeures en longitude, nous ne trou-

trouvâmes par les 59d 20′, aucune difference, & preſque point trois jours après par les 55d 40′; mais n'ayant vû le Soleil de huit jours, nous nous trouvâmes 27′ plus Sud que l'eſtime, c'étoit par les 53d 6′, & peut-être par les 84 ou 82d de longitude.

Conjecture ſur les courans.

Il ſemble, ſuivant cette erreur & les précedentes, qu'on peut conjecturer qu'il y a deux courans formez, l'un par la mer du Sud, l'autre par la mer du Nord; celui-ci doit porter, depuis Sainte Catherine juſques à la terre de Feu au SSO, & depuis le Détroit au SE & à ESE, déterminé à cette direction par la côte des Patagons, enſuite par la nouvelle terre des Iſles Sebales, & par celles de Feu & des Etats: celui de la mer du Sud doit ſuivre à peu près le giſſement de la terre de Feu depuis le Cap des Piliers juſqu'au Cap Horn, & de là ſe détourner vers l'Eſt & le ENE le long des Iſles Barnevelt & des Etats, comme l'experience nous l'a fait connoître. Il s'enſuit auſſi qu'il doit y avoir un peu de courant attiré par celui du bout des terres dans la partie du Sud du Chili; à quoi l'experience s'accommode auſſi: car lorſque nous at-

ter-

terrâs es no is étions encore plus Sud que notre estime de 20'.

Au reſte, je ne prétens pas déterminer la direction particuliere des courans, ils ne ſont pas toujours également forts; & près de terre, quelque cauſe particuliere peut la changer, comme il eſt aiſé à comprendre; ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'auprès du Cap Horn ils doivent porter vers le NE, car notre Marie ſe trouva ſur l'Iſle de Diego Ramires, non ſeulement lorſqu'elle s'en faiſoit à 40 lieues ſur Pieter Goos, où elle eſt reculée plus de 30 lieues à l'Oueſt plus que les manuſcrites ne la mettent; mais encore lorſqu'elle ſe comptoit près de deux degrez plus Sud, quoique peut-être elle ſe ſoit trompée, prenant les Barnavelles pour Diego Ramires.

Ainſi tout Navire qui en venant de l'Eſt veut doubler le Cap de Horn, doit toujours prendre du Sud & de l'Oueſt, la moitié plus qu'il ne croit en avoir beſoin, ſoit parceque les vents regnent toujours du côté de l'Oueſt, ſoit pour ſe précautionner contre les courans qui peuvent le reculer, comme effectivement il eſt arrivé à pluſieurs Navires qui ſe ſont trouvez à

Avis pour doubler le Cap Horn.

terre lorſqu'ils croyoient avoir doublé, & être au large de 40 à 50 lieues, d'où ſans doute eſt venue l'erreur des Cartes Hollandoiſes, qui mettent la moitié trop de diſtance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

Quoi qu'il en ſoit, nous fûmes fort heureux de ne pas trouver les terres embrumées, & un vent d'Oueſt forcé, car à la pointe du jour faiſant le Nord du Compas, c'eſt à dire le N¼ NE du Monde, nous allions nous jetter ſur une pointe qui nous reſtoit à trois ou quatre lieues au N¼NE, que nous primes pour celle de Vallena, parceque nous en avions une autre à l'Eſt qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Enfin nous remarquâmes trois ou quatre Iſlots derriere nous au SSE, qui étoient apparemment ceux de l'entrée du *Chiloé*, que les Eſpagnols apellent *Farellones de Carelmape*, dont nous n'avions paſſé qu'à une demie portée de canon pendant la nuit qui fut fort noire. Surpris de nous voir ſi près de terre, nous vînmes d'abord au Lof par un bon frais de OSO mêlé de quelques grains de pluye & de grêle; ainſi nous nous en éloignâmes peu

peu à peu, parceque la Côte court ſur le NNE. Le ſoir nous relevâmes encore une pointe au SE¼E, à neuf ou dix lieues, & une au NE¼N du Compas, environ huit lieues, qui étoit apparemment celle de la Galere, d'où commence à ſe former l'embouchure de la riviere de Baldivia. J'aurois bien ſouhaité de voir ce Port, qui par les avances de la nature & les fortifications qu'on y a faites, eſt le plus beau & le plus fort de toute la côte de la Mer du Sud; mais comme ce n'eſt pas une bonne relâche pour les Vaiſſeaux qui ont beſoin de ſe rafraîchir de vivres, parcequ'il n'y a point de vin, & peu de bled, nous ne pensâmes qu'à pourſuivre notre route pour la Conception.

Cependant pour ſatisfaire ma curioſité, je cherchai un Plan de ce Port, que je joins ici au recit que m'en ont fait les Officiers de notre Marie, qui y relâcha deux jours après, comme je le dirai en ſon lieu.

Deſcription du Port de Baldivia.

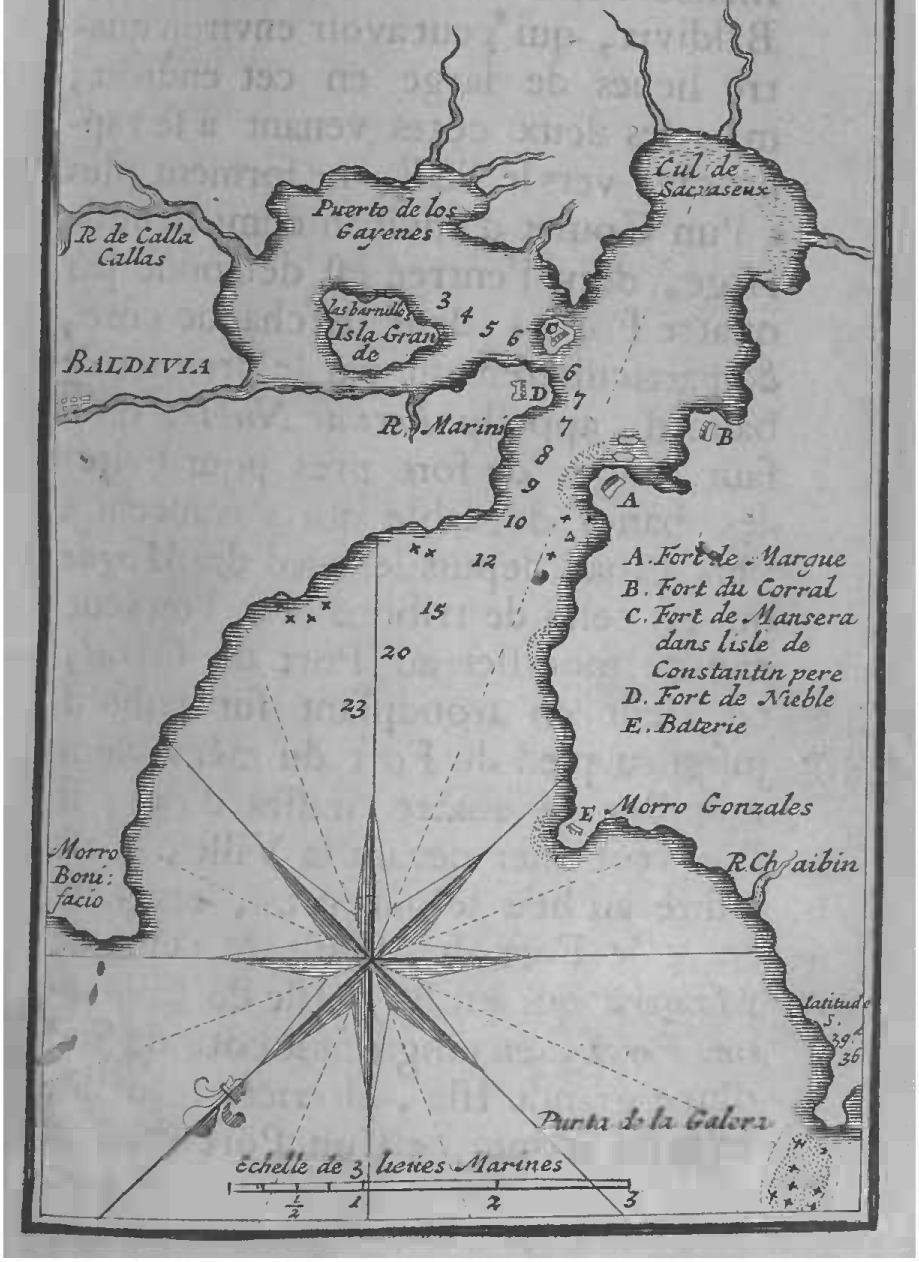
A trois lieues vers l'Eſt de la pointe Planche VI.

te de la Galere, dont je viens de parler, eſt un Morne appellé *Morro Gonzales*, ſur lequel eſt une batterie : au NE¼N de celui-ci eſt le Morro Bonifacio. De ces deux Mornes commence l'embouchure de la riviere de Baldivia, qui peut avoir environ quatre lieues de large en cet endroit; mais les deux côtes venant à ſe rapprocher vers le SSE, ne forment plus qu'un Goulet d'environ demi lieue de large, dont l'entrée eſt défendue par quatre Forts, deux de chaque côté, & particulierement par le premier de babord, appellé *Fort de Nieble*, qu'il faut ranger de fort près pour éviter des bancs de ſable qui s'avancent à tiers canal depuis le pied de *Manque* qui eſt celui de tribord. Si l'on veut enſuite mouiller au Port du *Corral*, on vient en arondiſſant ſur tribord juſqu'au pied du Fort du même nom mouiller en quatre braſſes d'eau ; ſi l'on veut aller devant la Ville, c'eſt à dire au lieu le plus près, on paſſe entre le Fort de Nieble & celui de *Manſera* qui eſt ſur l'Iſle de *Conſtantino Perez*, en rangeant le côté du Sud d'une grande Iſle, derriere laquelle, en terre ferme, eſt un Port ſi commo-

PLANCHE VI.

PLAN DU PORT DE BALDIVIA

Situé a la Côte du Chily par 39.d 36 de lat. Australe



mode que l'on y débarque les marchandiſes ſur un ponton ſans le ſecours des Chaloupes.

Depuis le Port du Corral les Chaloupes ont un chemin la moitié plus court, par le Canal que forme cette grande Iſle & la terre de babord; les Navires n'y paſſent pas, de crainte des bancs qu'il y a vers le milieu. En quelque endroit qu'on ſoit mouillé, on eſt toujours en ſûreté de tous vents, parceque la tenue y eſt bonne, ſur un fond de vaſe dure, & qu'il n'y a point de mer, excepté auprès du Port du Corral en temps de Nord. On y fait par tout de l'eau commodément; le bois y eſt en abondance, non ſeulement pour le feu, mais encore pour la conſtruction des Navires; le terrain y étant cultivé, eſt très-fertile en grains & en legumes; les raiſins à la verité n'y meuriſſent pas, mais on peut ſuppléer au défaut de vin par le cidre, comme en quelques Provinces de France, car il y a une ſi grande quantité de Pommiers qu'il s'en trouve de petites Forêts.

Les avantages de ce Port ont engagé les Eſpagnols à faire pluſieurs Forts pour en défendre l'entrée aux Nations

étrangeres, parcequ'ils le regardent comme la clef de la Mer du Sud. Effectivement les Hollandois ont voulu s'y établir, pour s'aſſurer une retraite qui pût leur faciliter l'entrée dans cette mer. En 1643 ils s'en rendirent maîtres, mais la diſette, les maladies, & particulierement la mort de leur General les ayant affoiblis, ils furent contraints de ſe retirer, & d'abandonner leur bagage & 30 pieces de canon, informez du ſecours qu'envoyoit le Marquis de Manſera, Vice-Roy du Perou.

Artillerie. Aujourd'hui il y a plus de cent pieces de canon qui ſe croiſent à l'entrée, le Fort de Manſera en a 40, celui de Nieble 30, celui de Margue 20, & celui du Corral 18, la plûpart de fonte.

Garniſon. Pour ne pas laiſſer ce Port dépourvû, on y envoye les Blancs du Perou & du Chili, condamnez à l'exil pour quelque crime, de ſorte que c'eſt une eſpece de Galere. Là on les occupe aux Fortifications, & aux beſoins de la garniſon qui n'eſt compoſée que de ces ſortes de gens, qu'on fait Soldats & Officiers, même pendant le temps de leur punition. Le Vi-

Vice-Roy doit envoyer tous les ans 300000 écus pour l'entretien des Fortifications & des Troupes ; on appelle ce ſecours le *Real Situado*, dans lequel ſont compris les vivres & les étoffes pour les habiller ; quoique cette ſomme ne ſoit pas exactement fournie, le Preſident du Chili ne manque point tous les ans d'envoyer un bon ſecours, dont les Gouverneurs profitent tellement, que ce poſte eſt le plus recherché de toute la côte pour le revenu, quoiqu'il doive être deſagreable par la mauvaiſe compagnie qu'on y trouve, & fort ennuyant pendant près de ſix mois de pluye continuelle, tous les hyvers.

C'eſt auſſi de gens exilez que s'eſt repeuplée la Ville qui porte le nom de ſon Fondateur Pierre Baldivia depuis que les Indiens ont ruiné le premier établiſſement des Eſpagnols. On y compte aujourd'hui environ deux mille ames, elle eſt fermée de murailles de terre, & défendue par douze pieces de canon de ſeize livres de balle, il y a une Paroiſſe & une Maiſon de Jeſuites. Elle fut fondée en 1552 dans une plaine élevée de quatre à cinq toiſes ſur le niveau de la mer.

Près de là étoit une Forteresse pour tenir en bride les Indiens : mais ces Peuples lassez du Gouvernement tyrannique des Espagnols, qui les faisoient travailler aux Mines d'or qui y sont très-abondantes, exigeant d'eux la valeur de 25 à 30 écus par jour pour chaque homme, secouerent enfin cet horrible joug, tuerent Baldivia, suivant le Pere Ovalle, d'un coup de masse & selon la tradition du païs, ils lui jetterent de l'or fondu dans la bouche, lui disant : *Rassasie toi donc de cet or, dont tu avois si grand' soif*; après quoi ils raserent la Forteresse & saccagerent la Ville.

Aujourd'hui elle est rebâtie un peu plus avant dans la terre sur le bord de la riviere.

L'on a fait à sept lieues de là vers le NNE, un Fort sur une éminence appellée *las Cruces*, où il y a deux pieces de canon de six livres de balle, & vingt hommes de garnison, pour empêcher les incursions des Indiens des environs qui ne sont pas subjuguez. Mais c'est assez parlé d'un endroit que je ne connois que sur le rapport d'autrui, revenons à notre Voyage.

De crainte que les vents ne nous abba-

abbatiſſent ſur la côte de Baldive, nous faiſions toujours route pour nous en éloigner, & avec raiſon, car ils vinrent de l'OSO au NNO, ſi fort, que nous ne pouvions porter que les baſſes voiles. Un intervalle de calme leur fit reprendre de nouvelles forces au NO, de ſorte que nous fûmes contraints de mettre à cape ; de là ils changérent à ONO bon frais, avec des grains & des éclairs.

Le 15 Juin ils varierent du OSO au S petit frais & calme.

Le 16 nous eûmes connoiſſance de terre vers l'Eſt environ 12 lieues, quelques heures après nous reconnûmes l'Iſle de *Sainte Marie*, qui eſt baſſe & preſque plane, elle peut avoir environ $\frac{3}{4}$ de lieue du Nord au Sud. *Iſle de Sainte Marie.*

Du côté du SO eſt un petit Iſlot, & à ONO un Briſant qu'on voit de loin. On dit que du côté du NE elle a un banc dangereux, & un autre au NO qui s'allonge près d'une demie lieue ; c'eſt pourquoi on ne s'aviſe gueres de profiter des mouillages qui ſont au Nord & au Sud d'une pointe qu'elle a du côté de terre, ſoit auſſi parce qu'il y a peu d'eau.

Après avoir dépaſſé Sainte Marie,

Reconnoiſſances de la Conception.

nous ne tardâmes gueres à voir les Mamelles de Biobio qui en ſont éloignées de dix lieues au NE. Ce ſont deux montagnes contigues de hauteur & de rondeur, preſque uniformes comme deux mamelles, ſi reconnoiſſables, qu'il eſt impoſſible de s'y tromper. La nuit nous ayant pris, nous mîmes en pane environ à quatre lieues à OSO de là, & le lendemain nous nous trouvâmes préciſément au même endroit; ce qui nous fit connoître qu'il n'y avoit là ni courant ni marée.

A midi nous prîmes hauteur à O¼ SO des Mamelles, & nous obſervâmes 36d 45′ de latitude, qui eſt leur juſte poſition eu égard à 11d de variation NE. Voici comment elles paroiſſoient à l'Eſt, ce ſont ici de ces ſortes de vûes de terre qui changent peu, quoique vûes de differens airs de vent.

Voyez Planche VII.

Aſſurez du lieu où nous étions par des marques ſi ſenſibles, nous fîmes route pour entrer dans le Port de la Conception, reconnoiſſable par l'Iſle de *Quiriquine*, à deux lieues au Nord des Mamelles: Cette Iſle eſt un peu plus baſſe que la terre ferme, avec laquel-

quelle elle forme deux paſſages, celui du OSO n'eſt gueres praticable pour les grands Vaiſſeaux, quoiqu'en cas de beſoin on puiſſe y paſſer; mais à moins que de le bien connoître, il eſt dangereux de ſe hazarder parmi une haye de pierres qui s'avance beaucoup vers le milieu.

Comme le paſſage du NE eſt large de demie lieue, & ſans aucun danger, nous entrâmes dans la Baye de nuit, & fort à propos, car les vents du NO ayant ſauté à ENE, nous auroient empêché de doubler l'Iſle une demi heure plus tard; nous mouillâmes à 15 braſſes d'eau fond de vaſe noire molle, au Sud de la pointe de la Heradura de terre ferme, & au SE $\frac{1}{4}$ S de celle de la Quiriquine qui forme l'entrée avec celle que je viens de nommer.

SECONDE PARTIE.

Qui contient les Voyages aux Côtes du Chili & du Perou.

LE lendemain 18 de Juin, après avoir envoyé le Canot reconnoître s'il y avoit des Navires mouillez à Talcaguana, ce qu'une brume épaiſſe nous empêchoit de voir, nous levâmes l'anchre pour y aller, nous ſaluâmes la Ville de ſept coups de canon, & à ſon ordinaire elle ne nous en rendit aucun : cependant comme nous pouſſions toujours à petite voile, la ſonde à la main, vers notre Canot, qui après avoir reconnu les Navires mouillez, s'étoit poſté avec ſignal d'amis pour nous appeller en mauvais mouillage, nous fûmes fort ſurpris de ne trouver que trois braſſes d'eau, enſuite un peu moins ; enfin le fond ayant augmenté, nous vînmes affourcher N & S à quatre braſſes & demie d'eau fond de vaſe comme ci-devant, ayant deux petits Caps de la Preſqu'Iſle de Talcaguana au N $\frac{1}{4}$ N O, alignez

gnez l'un par l'autre, & l'anſe des trois Pucelles au NO.

Plus au Sud étoient mouillez deux Navires François en relâche pour aller faire leur vente à la Côte, l'un étoit de Marſeille appellé la *Mariane*, commandé par le Sieur *Piſſon* de Ville-franche au Comté de Nice, & l'autre appellé la *Concorde*, commandé par le Sieur Pradet Daniel de Saint-Malo, détaché de l'Eſcadre de Mr. Dugai qui l'avoit envoyé chargé des dépouilles de Rio Janeiro.

Baſſe dans la Baye de la Conception.

Pendant que nous étions occupez à apprendre des nouvelles, & que chacun de nous ſe réjouïſſoit de ſe voir enfin au Port après une ſi longue navigation, la mer que le vent de Nord avoit fait monter bien haut, ſe retira ſi bas que nous touchâmes du talon; alors nous reconnûmes que nous étions ſur la queue d'une baſſe qui s'étoit découverte au NNE, à la diſtance d'environ une cablure. Auſſi-tôt on allongea des touées au Sud pour nous mettre à flot, l'interêt commun animoit tout le monde à y travailler avec feu, & aiant enfin trouvé cinq braſſes de profondeur au bas de l'eau ſous le Navire, nous affourchâmes NNE

& SSO, avec beaucoup de peine, car outre la reſiſtance des anchres envaſées qu'on ne levoit qu'avec une force infinie, nous ſouffrions encore l'incommodité d'une pluye à verſe.

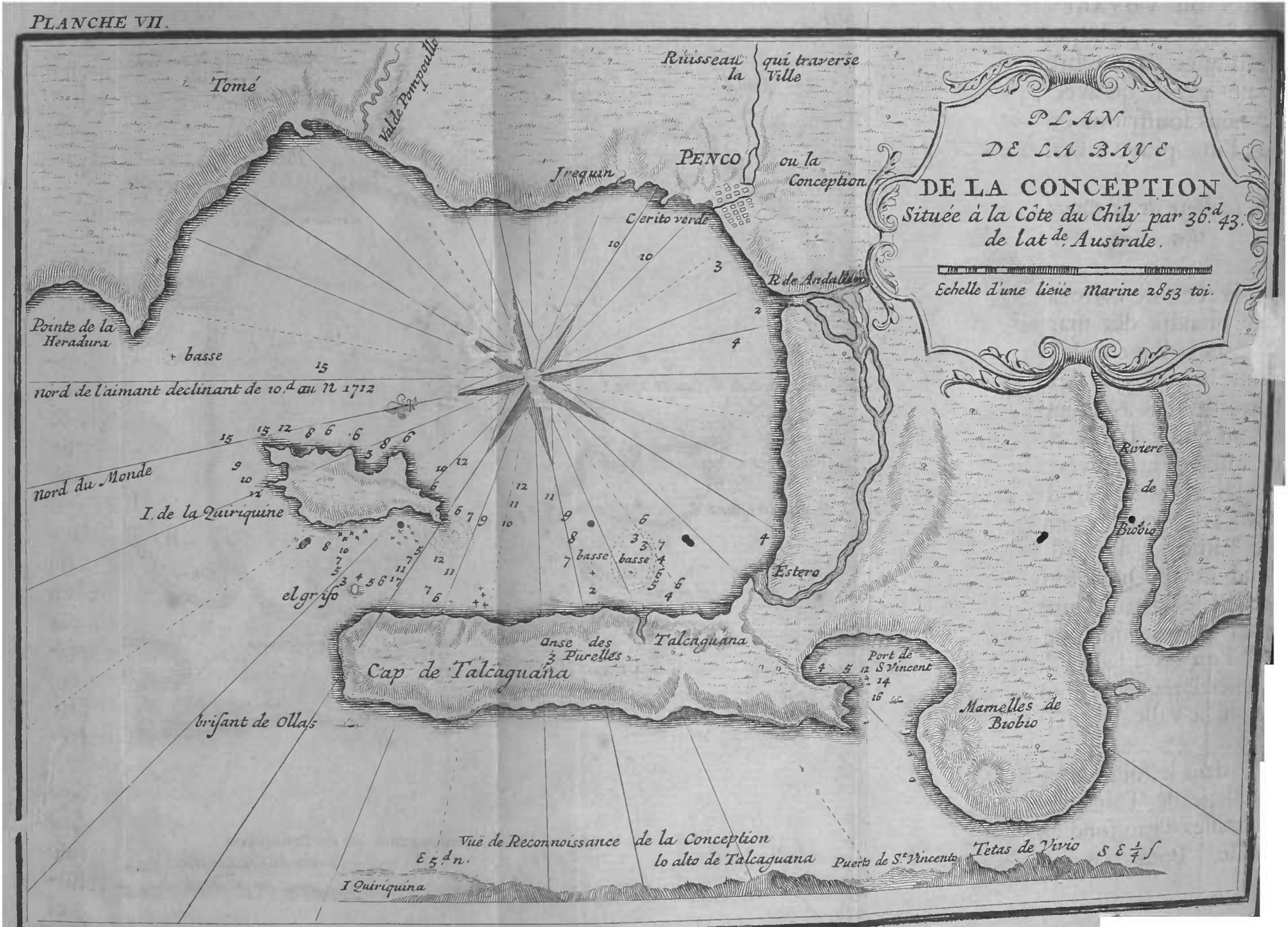
Deſcription de la Baye de la Conception.

On voit par le recit de cette avanture qu'il faut prendre des marques pour mouiller dans la Baye de la Conception, quoique belle & grande d'environ deux lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & de trois du N au Sud. Il n'y a que deux bons mouillages en Hyver pour être à l'abri des vents de Nord qui ſont violens & fort à craindre pendant cinq mois de l'année ; l'un eſt à la pointe du Sud de la Quiriquine en dix ou douze braſſes d'eau à une cablure de terre ; celui-ci quoique très-bon, & où l'on eſt à l'abri de ces vents, n'eſt guére fréquenté pour être trop éloigné de la Ville & de Terre-ferme.

L'autre eſt dans le fond de la Baye auprès du Village de Talcaguana, à cinq ou ſix braſſes d'eau fond de vaſe noire & molle. Pour venir à celui-

ci

PLANCHE VII.


PLAN
DE LA BAYE
DE LA CONCEPTION
Située à la Côte du Chily par 36.d 43.
de lat.de Australe.
Echelle d'une lieüe Marine 2853 toi.
Tomé
Val de Pompoulle
Ruisseau qui traverse la Ville
PENCO ou la Conception
Jrequin
Cerito verde
R.de Andalien
Pointe de la Heradura
basse
nord de l'aimant declinant de 10.d au N 1712
nord du Monde
I. de la Quiriquine
el grifo
basse
basse
Estero
Riviere de Biobio
Anse des 3 Purelles
Talcaguana
Cap de Talcaguana
Port de S.t Vincent
Mamelles de Biobio
brisant de Ollas
Vuë de Reconnoissance de la Conception lo alto de Talcaguana
E 5.d n.
I Quiriquina
Puerto de S.t Vincente
Tetas de Vivio
S E 1/4 S

ci il faut ſe defier de la queue de la baſſe dont je viens de parler, qui s'alonge environ un quart de lieue à l'E SE, de ce qu'il en découvre de baſſe mer, où l'on ne trouve que trois braſſes d'eau. Pour l'éviter il faut en approchant de la Terre de tribord, tenir un petit Cap bas & coupé au fond de la Baye, ouvert par une petite Montagne de même hauteur un peu plus avancée dans la terre, c'eſt-à-dire le Cap de l'Eſtero de Talcaguana, par la partie de l'Oueſt de la Colline d'Eſpinoſa; & ſi en même temps on tient la pointe du Sud de la Quiriquine d'alignement avec la partie de l'Oueſt de cette Iſle, on eſt préciſement au bout de la queue, enſuite on s'approche des maiſons de Talcaguana, juſqu'à ce qu'ayant fermé la Quiriquine par la pointe de la Heradura, on trouve cinq ou ſept braſſes d'eau, alors on peut mouiller à l'abri des Nords. Il faut encore prendre garde de ne pas trop s'aprocher de Talcaguana, de peur d'une baſſe qui eſt à demi cable de terre, cet endroit eſt le ſeul où l'on ſoit en ſûreté dans le temps que regnent les vents de Nord; mais en Eté on peut mouiller devant la Ville

Marques pour éviter la baſſe.

Bon mouillage.

au

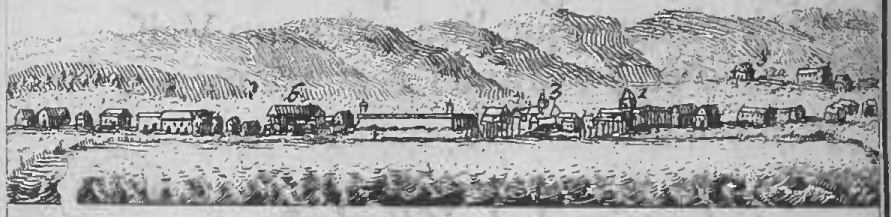
au NO du Château, ou ce qui eſt la même choſe au SE, de la pointe du Sud de la Quiriquine, en la fermant par le Cap du large de Talcaguana, ou au devant l'Irequin à un bon quart de lieue de terre, de peur des bancs de rochers. Par tout il y a commodité d'eau douce & de bois à feu, & même pour la conſtruction des Navires ; les Chaloupes mettent à terre facilement en Eté ; en Hyver c'eſt toute autre choſe.

Le lendemain de notre arrivée on envoya le ſecond Capitaine ſaluer l'*Oidor*, & demander la permiſſion de faire les vivres dont nous avions beſoin, ce qui fut accordé ſur le champ, de ſorte que deux jours après nous établîmes un magazin en Ville, & nous mîmes à Talcaguana cinq ou ſix Matelots tachez du ſcorbut qui furent rétablis en peu de temps. Ainſi dans notre traverſée qui dura cinq mois jour pour jour, nous ne perdîmes pas un homme, & n'eûmes preſque pas de malades : il eſt vrai qu'il étoit temps d'arriver, pluſieurs languiſſoient, & nous manquions de bois à feu ; mais nous trouvâmes bien-tôt de quoi nous munir de tout ce qui nous manquoit.

La

PLANCHE VIII.

Vue de Penco



PLAN
DE LA VILLE
DE
LA CONCEPTION
OU
PENCO
Scituée a la Côte du Chili par
36. 45 de latitude Australe
Frezier 1712

La Conception eſt ſans contredit la meilleure relâche de la Côte pour les beſoins d'un Navire, & pour la qualité des vivres qu'on y prend ; & quoique la Ville ne ſoit proprement qu'un bon Village, on y trouve des Compagnies aſſez agreables pour ſe délaſſer de l'ennui que l'on a dans un Vaiſſeau, d'être toujours avec les mêmes perſonnes.

Deſcription de la Ville de Penco.

La Ville *de la Conception*, autrement *Penco*, du nom du lieu en Indien *, eſt ſituée à la Côte du Chili ſur le bord de la mer au fond d'une rade du même nom du côté de l'Eſt par 36d 42′ 53′ de latitude Auſtrale, & peut-être par 75d 32′ 30″ de longitude Occidentale ou difference du Meridien de Paris, ſuivant l'obſervation du P. Feuillée.

* *Pen* je trouve, *co* de l'eau. Sa ſituation.

Elle fut fondée en l'année 1550. par Pierre Baldivia Conquerant du Chili, après avoir ſubjugué les Indiens des environs : il y fit une Fortereſſe pour s'aſſûrer une retraite contre eux ; mais ce General ayant été tué, comme je l'ai dit, *Lautaro* Chef des Indiens s'en ren-

Sa fondation.

rendit Maître, & enſuite *Caupolican* la détruiſit entierement. Un ſecours venu de *Santiago* y rétablit les Eſpagnols, mais Lautaro les en chaſſa une ſeconde fois, enfin le Vice-Roi du Perou ayant nommé ſon fils *Garcia Hurtado de Mendoça* pour Gouverneur du Chili à la place de Baldivia, l'envoya par mer avec un ſecours de monde; celui-ci ſous pretexte de venir faire la paix s'empara ſans peine de l'Iſle de la Quiriquine, d'où il envoya du monde pour bâtir une Forteresſe ſur le haut des montagnes de la Conception, où il mit huit pieces de canon.

Aujourd'hui il n'y a plus de veſtiges d'aucun Fort, la Ville eſt ouverte de tous côtez, & commandée par cinq hauteurs, dont celle de l'Hermitage s'avance preſque au milieu & la découvre entierement; on n'y voit pour toute défenſe qu'une batterie à Barbette ſur le bord de la mer, qui ne flanque que le mouillage de devant la Ville qui eſt à un bon quart de lieue au NO; mais outre qu'elle n'eſt pas grande n'ayant que trente-cinq toiſes de long & ſept de large, elle eſt en aſſez mauvais état, la moitié ſans platte-

Sa fortification.

te-forme & peu ſolidement bâtie de moilon.

Les canons n'y ſont pas en meilleur état, on y en voit neuf de fonte de calibres bâtards de 23 à 17 livres de balle, c'eſt-à-dire de 24 à 18 d'Eſpagne, dont il y en a quatre de montez ſur de mauvais affuts: les plus grandes pieces ont 13½ pieds de long, 7½ pieds de bourrelet de la volée aux tourillons, & 5 pieds 9 pouces du tourillon au bouton; toutes ces pieces ont les lumieres tellement évaſées qu'on a été obligé d'y mettre des grains de fer: elles ſont de la fonderie de Lima 1618, & 1621. Artillerie.

A l'entrée de la Cour du Palais ou Maiſon de l'*Oidor* qui tient ordinairement la place de Gouverneur, on en a monté deux de quatre livres de balle auprès du Corps de Garde qui fait l'aîle gauche de cette Cour. Ce peu de forces en Fortifications n'eſt point remplacé par celle d'hommes & de bons Commandans.

Le Maeſe de Campo eſt un Officier general pour tout ce qui eſt de la Guerre hors la Ville; c'eſt ordinairement un Bourgeois ſans experience que le Preſident du Chili nomme pour Gouvernement Militaire

trois

trois ans: après lui eſt un Lieutenant General du Preſident, un Sergent Major & des Capitaines. Les troupes qu'il commande ne ſont pas nombreuſes, à ne compter que les Blancs elles ne peuvent faire qu'un Corps de deux mille hommes mal armez, tant de la Ville que des environs, dont il y a deux Compagnies d'Infanterie, le reſte eſt tout de Cavalerie; les uns & les autres étoient à la ſolde du Roi, qui envoyoit un *Situado* pour entretenir 3500 nommes, tant pour la defenſe de la Ville, que des Poſtes avancez ou Garniſons qu'ils appellent *Preſidios*; mais depuis 14 ans cette paye a manqué & tout y eſt en deſordre, parceque les Soldats ont été obligez de ſe diſperſer çà & là pour chercher à vivre, de ſorte que ſi les Indiens vouloient ſe revolter, ils trouveroient les Eſpagnols ſans defenſe & endormis ſur ce qu'ils ont la paix avec eux. Ils ont neanmoins pluſieurs petits Forts ou Retranchemens de terre où ils ont quelques pieces de canon, & quelques Milices & Indiens amis, qui font la garde quand ils veulent.

Poſtes avancez.

Le plus avancé de tous ces Poſtes eſt celui de *Puren*, qui eſt 15 lieues

au

au de-là de la Riviere de Biobio : un peu plus en dedans eſt celui *del Naſcimiento*, & vers la Côte *Arauco*, dont les murailles ſont preſque toutes abattues. Dans celui-ci, il y a ſix pieces de canon de douze livres de balle, & quatre pieces de quatre, toutes ſans affuts ; enſuite le long de la Riviere ſont ceux de *S. Pedro*, qui eſt au-de-çà de Biobio à trois lieues de la Conception ; plus haut eſt *Talquemnhuida*, *San Chriſtoval*, *Sta. Juana*, & *Yumbel*. Ceux de *Boroa*, *Coloe*, *Repocura*, *la Imperial* & *Tucapel*, ſont détruits & abandonnez, & ne ſubſiſtent plus que dans nos Cartes depuis près de cent ans.

Les Eſpagnols négligent mal à propos les défenſes qu'ils pourroient avoir contre les ſoûlevemens des Indiens dont ils ont ſouvent éprouvé les forces, & qui ne cherchent que l'occaſion de les détruire, quelque apparence de paix qu'il y ait entre eux.

Gouvernement Civil.

Ce ſont les incurſions de ces Peuples qui ont fait tranſporter à Santiago la Chancellerie Royale qui avoit été établie à la Conception en 1567. A preſent depuis Philippe V on n'y tient plus qu'un Oidor, c'eſt-à-dire un

un des Chefs de l'Audience qui fait la fonction de Gouverneur ou *Corregidor* & de Chef de la Juſtice dont le Corps s'appelle *Cavildo* ; il eſt compoſé de ſix *Regidores*, deux *Alcaldes*, qui ſont comme les Chefs de Police, un Enſeigne ou *Alferes* Royal, un Sergent ou *Alguacil mayor* & un Dépoſitaire general ; toutes ces Charges ſont électives & ne durent qu'un an. Leur habit décent eſt en noir avec la *Golille*, le Manteau & l'Epée à la mode d'Eſpagne.

Gouvernement Eccleſiaſtique.

Les mêmes incurſions des Indiens qui ont fait ôter de la Conception le Tribunal de la Chancellerie Royale, y ont tranſporté le Siege Epiſcopal qu'on y voit aujourd'hui : depuis qu'ils ſe ſont rendus Maîtres de la Ville de la *Imperial*, où il avoit été établi, l'Evêque s'eſt retiré à la Conception. Son Diocèſe s'étend depuis la Riviere de *Maule*, qui ſert de bornes à celui de Santiago juſques au *Chiloe*, qui eſt la Province la plus Sud habitée par des Eſpagnols & des Indiens Chrétiens ; il eſt Suffragant de l'Archevêché de Lima, ſon Chapitre n'eſt compoſé que de deux Chanoines & de quelques Prêtres.

Le

Le peu de bons Sujets qui ſe preſentent à la Prêtriſe, l'obligent d'ordonner ceux qui n'ont ſeulement qu'une legere teinture de Grammaire, & même ſi peu qu'on en voit qui ſavent à peine lire le Miſſel; on peut juger ſi des Paſteurs ſi peu éclairez ſont capables de conduire leurs ouailles, & par conſequent de quelle maniere ſont inſtruits les Indiens à qui les Eſpagnols ſont obligez d'enſeigner la Religion lorſqu'ils ſont à leur ſervice.

Les Moines, ſi j'en excepte les Jeſuites, ſont encore moins éclairez que le Clergé, & fort adonnez au libertinage, que la trop grande veneration que les gens du Païs ont pour leur habit facilite beaucoup. Je puis rapporter ici un fragment du Sermon qui fut fait chez les Dominiquains le jour de la Fête de leur Patriarche, pendant que nous étions en relâche à Taicaguane : Le Moine qui en faiſoit l'éloge s'étendit beaucoup ſur l'amitié de Saint Dominique & de Saint François qu'il comparoit à Adonis & à Cupidon, enſuite il avoua contre ſes interêts que Saint François étoit le plus grand Saint du Paradis; qu'à ſon arrivée dans ce Sejour bienheureux,

reux, la Vierge ne trouvant point de place digne de lui, ſe retira un peu de la ſienne pour lui en faire une entre elle & le Pere Eternel ; que Saint Dominique arrivant au Ciel, Saint François ſon ami & fidele témoin de ſa ſainteté dans le Monde, voulut par humilité lui donner la moitié de ſa place ; mais la Vierge à ces offres jugea que Saint Dominique étoit un grand Saint, & ne voulut pas ſouffrir qu'il partageât la place de ſon ami : elle ſe retira encore un peu pour lui en faire une toute entiere ; de ſorte que ces deux Saints aujourd'hui ſont aſſis entre elle & le Pere Eternel. Qu'on ne croye pas ici que j'aye fabriqué ce Diſcours pour me divertir, il eſt des temoins de trois Vaiſſeaux qui peuvent en aſſûrer la verité. Quelle impreſſion doit faire pareil Diſcours dans l'eſprit des Peuples & particulierement des Indiens ; ſans doute qu'ils regarderont les Apôtres comme de petits ſujets auprès de Dieu, en comparaiſon de ces deux Fondateurs d'Ordres ; car ces Peuples en fait de Religion ſont d'un eſprit fort épais.

DES INDIENS DU CHILI.

AUx environs de la Conception il n'y a gueres d'Indiens qui ſoient veritablement Chrétiens, que ceux qui ſont ſubjuguez & au ſervice des Eſpagnols ; encore a-t-on lieu de douter qu'ils le ſoient autrement que par le Baptême, & qu'ils ſoient inſtruits des points eſſentiels de la Religion : Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'on les voit pouſſer le culte des Images bien près de l'idolâtrie, ils les prennent tellement en affection, qu'ils leur portent ſouvent à boire & à manger, ne jugeant des choſes que par ce qui frape les ſens, tant ils ont de peine à concevoir qu'il eſt dans les hommes une ame qui peut être ſeparée du corps. Si l'on n'a pas ſoin de leur faire entendre qu'en jouïſſant de la Beatitude, les Saints voyent en Dieu ce qui ſe paſſe ici bas, qu'ainſi entendant les prieres qu'on leur adreſſe, ils intercedent pour nous, & que leurs Images ne ſont que des ſignes employez pour nous retracer leurs actions ; on

ne doit pas trouver étrange qu'ils leur portent à boire & à manger, puiſque les voyant chargez d'habits magnifiques, & encenſez par les Eſpagnols, ils s'imaginent qu'il leur faut encore des alimens pour les nourrir, & que la fumée de l'encens ne ſuffit pas pour les repaître.

Les Indiens de la frontiere, ſur-tout le long de la Côte, paroiſſent aſſez portez à embraſſer notre Religion, ſi elle ne defendoit pas la polygamie & l'yvrognerie; il y en a même quelques-uns qui ſe font baptiſer, mais ne peuvent ſe faire violence ſur ces deux articles. L'Evêque de la Conception, *Houvanſales Montero*, faiſant la viſite de ſon Diocèſe en 1712. fut attendu au-delà de la riviere de Biobio par plus de quatre cens Indiens, qui s'étant imaginez qu'il venoit pour leur ôter leurs femmes, vouloient abſolument l'égorger. Il n'eut rien de plus preſſé pour ſe tirer d'affaire que de tâcher de les deſabuſer, & les aſſurer qu'il ne vouloit leur faire aucune violence. Je me ſuis informé avec ſoin de leur Religion, & j'ai appris qu'ils n'en avoient aucune. Un Jeſuite de bonne foi, Procureur des Miſſions que le Roi d'Eſ-

pagne entretient au Chili, m'aſſura qu'ils étoient de vrais Athées, qu'ils n'adoroient rien du tout, & ſe moquoient de tout ce qu'on pouvoit leur dire là-deſſus; qu'en un mot leurs Peres n'y faiſoient aucun progrès: ce qui ne convient pas avec les Lettres édifiantes des Miſſionnaires, Tome 8. où l'on dit qu'ils font beaucoup de converſions à Nahuelhuapi par les 42, à 50 lieues de la mer, chez les Puelches & les Poyas [en 1704. Neanmoins ils pénétrent juſques bien près du Detroit de Magellan, & vivent avec eux ſans qu'ils leur faſſent aucun mal; au contraire ces Peuples ont une eſpece de veneration pour eux: mais ils pourront dans la ſuite faire quelque fruit, parcequ'ils demandent aux principaux Caciques leurs fils aînez pour les inſtruire. Ils en élevent un certain nombre dans leur College de *Chillan*, dont le Roi doit payer la penſion; & quand ils ſont grands ils les renvoyent à leurs parens, inſtruits de la Religion, & élevez dans les Lettres Eſpagnoles; de ſorte qu'il s'en trouve aujourd'hui chez eux qui ſont Chrétiens, & ſe contentent d'une femme.

Une marque que les Indiens du Chi-

li n'ont aucune Religion, c'eſt qu'on n'a jamais trouvé chez eux ni Temples, ni veſtiges d'Idoles qu'ils ayent adorez, comme on en voit encore aujourd'hui en pluſieurs endroits du Perou, particulierement au Cuſco, où l'on voit encore le Temple du Soleil: & s'il y a chez eux quelque apparence de ſortilege, ce n'eſt autre choſe que l'uſage du poiſon, dont ils ſe ſervent fort ſouvent. Au reſte il s'en trouve qui croyent une autre vie, pour laquelle on met à ceux qui meurent de quoi boire, manger & s'habiller dans le tombeau. Les Curez Eſpagnols n'ont pas aboli cette ceremonie parmi ceux qui ſont Chrétiens; comme elle leur tourne à compte, ils tiennent la place du défunt, ainſi qu'on l'a vû à Talcaguana.

Les femmes de ceux qui ne ſont pas Chrétiens, demeurent pendant pluſieurs jours ſur le tombeau de leurs maris à leur faire la cuiſine, à leur jetter ſur le corps de la *Chicha* qui eſt leur boiſſon, & leur accommodent leurs bagages comme pour faire un voyage de longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils ayent une idée de la ſpiritualité de l'ame ni de ſon

ſon immortalité, ils la regardent comme quelque choſe de corporel qui doit aller au-delà des Mers dans des lieux de plaiſirs, où ils regorgeront de viandes & de boiſſons; qu'ils y auront pluſieurs femmes qui ne feront point d'enfans, qui ſeront occupées à leur faire de bonne Chicha, à les ſervir, &c.

Mais ils ne croyent cela que très-confuſément, & pluſieurs le regardent comme des imaginations qu'ils ſe ſont forgez. Quelques Eſpagnols s'imaginent que cette idée leur eſt venue par une corruption de la doctrine que S. Thomas avoit enſeignée de l'autre côté de la Cordillere; mais les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent pour dire que cet Apôtre & S. Barthelemi ſont venus dans cette Province, ſont ſi pitoyables, qu'elles ne meritent pas qu'on les rapporte.

Leur Gouvernement.

Les Indiens du Chili n'ont parmi eux ni Rois ni Souverains qui leur preſcrivent des loix: chaque chef de famille étoit maître chez lui; mais comme ces familles ont augmenté, ces chefs ſont devenus les Seigneurs de pluſieurs vaſſaux qui leur obéïſſent ſans leur payer aucun tribut, les Eſ-

pagnols les appellent *Caciques*. Toutes leurs prérogatives conſiſtent à commander en temps de guerre, & à rendre la juſtice, ils ſuccedent à cette dignité par droit d'aîneſſe, & chacun d'eux eſt indépendant de qui que ce ſoit, & maître abſolu dans ſon domaine. Je ne parle pas ſeulement de ceux qui ſont *braves*, c'eſt-à-dire indomptez, mais encore de ceux que l'on appelle de *Reduction*; car quoique par un Traité de Paix ils ayent bien voulu reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Roi, ils ne ſont obligez de lui payer d'autre tribut qu'un ſecours d'hommes pour rétablir ſes Fortifications, & ſe défendre contre les autres Indiens. On fait monter le nombre de ceux-ci à 14 ou 1500.

Servitude des ſubjuguez.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont ſubjuguez, qu'on appelle *Yanaconas*, ceux-là ſont tributaires du Roi d'Eſpagne, à qui ils doivent chacun la valeur de dix piaſtres par an, en argent ou denrées, & ſont encore employez au ſervice des familles Eſpagnoles à qui Sa Majeſté Catholique accorde ou pour recompenſe de leurs belles actions ou bon ſervice, ou pour

pour de l'argent, un nombre d'Indiens qui ſont obligez de ſervir comme Valets, & non pas comme Eſclaves; car outre la nourriture, on doit leur payer trente écus par an, & s'ils ne veulent pas ſervir, ils en ſont quittes en donnant dix écus à leur maître, ce qui s'appelle une *Commanderie*. Leur âge de ſervice eſt depuis 16 juſqu'à 50 ans; au-deſſus & au-deſſous ils ſont libres de le faire. Outre les Indiens *Encomenderos* des Eſpagnols du Chili ſeulement, en ont à leur ſervice qui ſont Eſclaves achetez des Indiens libres, qui leur vendent volontairement leurs enfans pour du vin, pour des armes, pour la clincaillerie, &c. Comme c'eſt un abus toleré contre les Ordonnances du Roi d'Eſpagne, ils ne ſont pas eſclaves comme les noirs; ceux qui les achetent ne les peuvent revendre qu'en cachette, & avec le conſentement de l'Eſclave, qui peut avec une lettre d'*Amparo*, c'eſt-à-dire de protection, redemander ſa liberté. Pour cet effet il y a dans chaque Ville, & dans l'Audience de Santiago, un Protecteur des Indiens à qui ils ont recours.

C'eſt auſſi par la raiſon de toleran-

ce, que les enfans des Eſclaves ne ſuivent pas le ſort du ventre, comme il eſt porté par les Inſtituts de Juſtinien, lorſqu'ils ſont d'un pere Encomendero, c'eſt-à-dire Valet de Commanderie, parceque ce dernier étant permis, les avantages lui doivent tomber préferablement à l'autre; le mêlange du ſang Eſpagnol affranchit ceux que le pere veut bien reconnoître, & donne droit aux *Meſtices* * de porter du linge.

* Fils d'un blanc & d'une Indienne.

Pour ſavoir d'où vient cette eſpece d'eſclavage, il faut remonter à la conquête du Perou. Les particuliers qui en ſont les premiers auteurs, devoient par leur convention avec le Roi d'Eſpagne, avoir les Indiens pour eſclaves pendant toute leur vie, après laquelle ils tomberoient aux aînez des familles, ou à leurs femmes, en cas qu'ils mouruſſent ſans enfans. Il y avoit en cela quelque apparence de juſtice, non ſeulement pour les récompenſer de leurs peines & de leur bravoure, mais encore parcequ'ils avoient entrepris & pourſuivi cette guerre à leurs propres frais. Neanmoins comme ils traitoient inhumainement leurs Eſclaves, quelques gens de bien touchez

chez de compaſſion pour ces pauvres malheureux, repreſenterent vivement à la Cour d'Eſpagne, qu'ils les maltraitoient, non ſeulement par des impoſitions exceſſives, mais encore qu'ils en venoient aux dernieres cruautez ſur leurs perſonnes, juſqu'à les tuer.

On fit attention à ce deſordre, & pour y remedier l'Empereur envoya au Perou en 1542. *Bliſco Nuñez de Vela* en qualité de Vice-Roi, avec ordre de [illegible] les Indiens [illegible] impoſitions qu'on leur mettoit, & de leur rendre la liberté; mais comme la principale richeſſe des Colonies conſiſte dans le grand nombre d'Eſclaves, particulierement parmi les Eſpagnols qui ne daigneroient travailler de la main, la plûpart refuſerent d'obeïr à des ordres qui leur parurent trop ſeveres, & dont l'execution les auroit réduit en quelque façon à la mendicité; ils ne voulurent donc point reconnoître le nouveau Vice-Roi, ce qui cauſa ces grandes guerres civiles que l'on voit tout au long chez *Zarate*. Charle-Quint Empereur & Roi d'Eſpagne.

Enfin, pour trouver un adouciſſement à l'eſclavage des Indiens & ne

pas ruiner les Eſpagnols, le Roi s'empara de ceux dont les Maîtres mouroient, & il les a donnez dans la ſuite à ſes Officiers & à pluſieurs autres, aux conditions que je viens d'expliquer.

Cette ſervitude de Commanderie a été la cauſe des cruelles guerres que les Eſpagnols ont eu avec les Indiens, ils vouloient bien reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain; mais comme gens de bon ſens ils vouloient conſerver leur liberté, & ce n'a été qu'à ces conditions que s'eſt faite la derniere Paix il y a 25 ou 30 ans: car quoique ces Peuples nous paroiſſent ſauvages, ils ſavent très-bien s'accorder ſur les interêts communs. Ils s'aſſemblent avec les plus anciens, & ceux qui ont de l'experience; & s'il s'agit d'une affaire de guerre, ils choiſiſſent ſans partialité un General d'un merite & d'une valeur connue, & lui obéïſſent exactement; c'eſt par leur bonne conduite & leur bravoure qu'ils ont empêché autrefois l'*Ynga* du Perou d'entrer chez eux, & qu'ils ont arrêté les Conquêtes des Eſpagnols qu'ils ont borné à la riviere de Biobio & aux montagnes de la Cordillere.

Les

Les formalitez de leurs aſſemblées ſont de porter dans une belle Campagne, qu'ils choiſiſſent pour cela, beaucoup de boiſſon; & quand ils ont commencé à boire, le plus ancien, ou celui qui par quelqu'autre titre doit haranguer les autres, prend la parole pour expoſer ce dont il s'agit, & dit ſon ſentiment avec beaucoup de force; car on dit qu'ils ſont naturellement Eloquens; après quoi la pluralité des voix fait la déliberation; on la publie au ſon du tambour, on donne trois jours pour y penſer; & ſi dans ce temps on n'y trouve point d'inconvenient, on execute infailliblement le projet, après avoir confirmé la reſolution & pris des moyens pour y réüſſir. Aſſemblées des Indiens.

Ces moyens ſe réduiſent à bien peu de choſe; car les Caciques ne fourniſſent rien à leurs ſujets pour faire la guerre, ils ne font que les avertir, & chacun apporte avec ſoi un petit ſac de farine d'Orge ou de Mays, qu'ils détrempent avec de l'eau & ſe nourriſſent avec cela pendant pluſieurs jours. Chacun d'eux a auſſi ſon cheval & ſes armes toujours prêtes, de ſorte qu'en un inſtant, ils ſont une Armée ſans aucuns frais; & de peur

d'être ſurpris, dans chaque Caciquat ſur la plus haute éminence, il y a toujours une trompe faite de corne de beuf, de maniere qu'on peut l'entendre de deux lieues à la ronde; d'abord qu'il leur ſurvient quelque affaire, le Cacique envoye ſonner cette trompe, & chacun ſait de quoi il s'agit pour ſe rendre à ſon poſte.

Notre pauvreté, „diſoient les Scy-
„ thes à Alexandre, ſera toujours plus
„ agile que ton Armée chargée des
„ dépouilles [illegible] de Nations,
„ & quand tu nous penſeras bien
„ loin, tu nous verras à tes trouſſes,
„ car c'eſt avec la même viteſſe que
„ nous pourſuivons & que nous
„ fuïons nos ennemis.

Leurs armes. Leurs armes ordinaires ſont des piques & des lances qu'ils jettent avec une adreſſe extrême; pluſieurs ont des hallebardes qu'ils ont priſes aux Eſpagnols, ils ont auſſi des haches & des ſabres qu'ils [illegible] d'eux, en quoi ceux-là manquent de politique; car il eſt à craindre qu'un jour ils ne ſoient fouettez de leurs propres verges. Ils ſe ſervent auſſi, mais plus rarement, de dards, de flêches, de maſſues, de frondes & de laqs de cuir, qu'ils

qu'ils manient ſi adroitement, qu'ils enlacent un cheval à la courſe par telle partie qu'ils veulent. Ceux qui manquent de fer pour les fléches ſe ſervent d'un bois; qui étant durci au feu, ne le cede guéres à l'acier. A force de faire la guerre aux Eſpagnols ils ont gagné des cuiraſſes & toute l'armure, & ceux qui n'en ont pas s'en font de cuir cru qui reſiſtent à l'épée, & ont cet avantage ſur les autres, qu'elles ſont legeres & peu embaraſſantes dans le combat; au reſte, ils n'ont point d'armes uniformes, chacun ſe ſert à ſon gré de celles qu'il manie le mieux.

Adreſſe à lacer.

Leur maniere de combattre eſt de former des eſcadrons par files de 80 ou 100 hommes armez les uns de piques, & les autres de fléches entremélez; quand les premiers ſont forcez ils ſe ſuccedent les uns aux autres ſi vîte, qu'il n'y paroît pas qu'ils ayent été rompus. Ils ont toujours ſoin de s'aſſûrer une retraite auprès des Lacs ou des Marais où ils ſont plus en ſûreté que dans la meilleure Fortereſſe. Ils marchent au combat avec beaucoup de fierté au ſon de leur tambour, avec des armes peintes, la

tête ornée de panaches de plumes; & avant que de donner bataille le General fait ordinairement une harangue, après quoi ils frappent tous des pieds, & jettent des cris épouventables pour s'encourager au combat.

Quand ils ſont obligez de ſe fortifier ils font des paliſſades, ou ſe retranchent ſeulement derriere de gros arbres; au devant ils font de diſtance en diſtance des puits, dont ils heriſſent le fond de pieux plantez debout avec des épines, & les recouvrent de gazon, afin qu'on y ſoit trompé; malheur à ceux qui donnent dans leurs pieges, car ils les déchirent, leur arrachent le cœur qu'ils mettent en morceaux, & ſe jettent ſur leur ſang comme des bêtes feroces; ſi c'eſt quelqu'un de conſideration, ils mettent ſa tête au bout d'une pique, boivent enſuite dans le crane, dont ils font enfin une taſſe, qu'ils gardent comme une marque de triomphe; & des os des jambes ils en font des flutes pour les réjouïſſances, qui ne ſont que d'affreuſes yvrogneries, qui durent autant que la boiſſon qu'ils ont apportée. Cette crapule eſt tellement

de

de leur goût que ceux qui ſont Chrétiens, celebrent, ou pour mieux dire, profanent les fêtes de la Religion de cette maniere.

Leurs Fêtes.

Je fus témoin d'une fête que les Eſclaves de Commanderie de deux Eſpagnols qui s'appelloient Pierre, ſe donnerent le jour de la fête de leurs Maîtres au Village de Talcaguana, auprès duquel nous étions mouillez. Après avoir entendu la Meſſe, ils monterent à cheval pour courir la Poule comme on court l'Oye en France, avec cette difference, que tous ſe jettent ſur celui qui emporte la tête pour la lui enlever, & la porter devant celui à l'honneur de qui ils font la fête, en courant à toute bride ils ſe heurtoient pour ſe l'enlever, & ramaſſoient en courant tout ce qu'ils faiſoient tomber à terre. Après cette courſe ils mirent pied à terre pour faire le repas dont l'appareil conſiſtoit en un grand nombre de taſſes faites de calebaſſes, qu'ils appellent *Maté*, rangées en rond ſur l'herbe, remplies de pain trempé dans une ſauſſe de vin & de mays. Alors les Indiens qui traitoient apporterent à chacun des Conviez une canne de Bambou longue

gue de 18 à 20 pieds, garnie de pain, de viande & de pommes attachées tout autour, enſuite après avoir tourné en cadence autour des viandes, on donna un petit Etendart rouge avec une croix blanche au milieu, à celui qui étoit deſtiné à faire le compliment aux Invitez. Ceux-ci de leur côté en députerent un pour lui répondre, qui lia une converſation de complimens ſi longue, qu'elle dura plus d'une heure. J'en demandai la raiſon, & j'appris que c'étoit un effet de leur ſtile, qui eſt ſi diffus que pour parler de la moindre choſe, ils rémontent juſqu'à ſon origine, & font mille digreſſions inutiles.

Après avoir mangé, ils monterent ſur une eſpece d'échafaut fait en amphitheâtre, l'Etendart placé au milieu, & les autres avec leurs longues cannes à côté. La, ornez de plumes d'Autruches, de Flamans, & autres Oiſeaux de couleur vive rangées autour de leurs bonnets, ils ſe mirent à chanter au ſon de deux Inſtrumens faits d'un morceau de bois percé d'un ſeul trou, dans lequel en ſouflant un peu plus ou moins fort, ils forment un ſon plus ou moins aigu & plus ou moins

moins lent ; ils s'accordoient alternativement avec une trompette faite d'une corne de Beuf ajoûtée au bout d'une longue canne dont l'embouchure avoit une anche qui a le ſon de la trompette ; ils accompagnoient cette ſymphonie de quelques coups de tambour, dont le bruit ſourd & lugubre répondoit aſſez bien à leurs mines, qui dans le plus fort de leurs exclamations n'avoient du tout rien de gai. Je les examinai avec attention ſur le theâtre, & je ne vis parmi eux pendant toute la fête aucun viſage riant.

Les femmes leur donnoien: à boire de la *Chicha*, eſpece de biere dont nous parlerons ci-après, avec un inſtrument de bois long d'environ deux pieds ½ compoſé d'une taſſe à manche d'un côté & d'un long bec de l'autre, creuſé d'un petit canal fait en ſerpentant, afin que la liqueur coule doucement dans la bouche par un petit trou percé au fond de la taſſe à la tête de ce canal ; avec cet inſtrument ils s'enyvrent comme des Bêtes en chantant, ſans interruption, & tous enſemble ; mais d'un chant ſi peu modulé, que trois

trois notes ſuffiroient pour l'exprimer tout entier.

Les paroles qu'ils chantent n'ont de même ni rime ni cadence, ni d'autre ſujet que celui qui leur vient dans l'idée, tantôt ils racontent l'hiſtoire de leurs Ancêtres, ils parlent de leur famille, ils diſent ce qui leur ſemble de la fête & du ſujet pour lequel on la fait, &c.

Et ce train dure jour & nuit pendant qu'ils ont de quoi boire, ce qui ne leur manque qu'après pluſieurs jours; car outre que celui à l'honneur de qui ils font la fête, eſt obligé de fournir beaucoup de boiſſon, chacun de ceux qui la celebrent en apporte, invité, ou non invité. Ils boivent & chantent quelquefois dix à quinze jours de ſuite ſans diſcontinuer: ceux que l'yvreſſe abat ne quittent pas pour cela la partie; après avoir dormi dans la boue, & même dans l'ordure, ils remontent ſur leur theâtre pour occuper les places vacantes & recommencent ſur nouveaux frais.

frais. Nous les avons vû ſe relever ainſi jour & nuit, ſans qu'une groſſe pluye & un grand vent puſſent les détourner pendant trois fois 24 heures; ceux qui n'ont pas de place ſur le theâtre chantent en bas & danſent tout autour avec les femmes, ſi l'on peut appeller danſer marcher deux à deux en ſe courbant & ſe redreſſant un peu vîte, comme pour ſauter ſans quitter terre : ils danſent auſſi en rond à peu près comme nous. Ces ſortes de divertiſſemens qu'ils appellent *Cahouin Touban*, & les Eſpagnols *Borrachera* yvrognerie, ſont tellement de leur goût, qu'ils ne font rien de conſequence ſans cela; mais ils ont ſoin de deſtiner une partie de leurs gens à les garder, pendant que l'autre s'enyvre & ſe divertit. Ceux qui ſont Chrétiens ne peuvent ſe reduire à s'en paſſer, quoiqu'on leur repreſente les crimes qui en arrivent tous les jours : en effet, c'eſt dans ce temps que ſe renouvellent les querelles, l'on aſſure même que c'eſt à ces rencontres qu'ils remettent de ſe vanger de leurs ennemis, afin qu'étant yvres ils paroiſſent excuſables des aſſaſſinats qu'ils font; d'autres s'enyvrent d'une telle force,

&

& pendant tant de jours de ſuite qu'ils en crevent, ainſi qu'il arriva à la fête dont je parle, parcequ'outre la Chicha ils avoient beaucoup de vin.

Leur temperament & nourriture.

Malgré ces frequentes débauches ils vivent des ſiecles entiers ſans infirmitez, tant ils ſont robuſtes & faits aux injures de l'air ; ils ſupportent pendant long-temps la faim & la ſoif dans la guerre & dans les voyages.

Leur nourriture ordinaire chez eux eſt des Pommes de terre ou Taupinambours, qu'ils appellent *Papas*, d'un goût aſſez inſipide ; du *Mays* en épic, ſimplement bouilli ou roti ; de la chair de Cheval & de Mulets, & preſque jamais de Beuf qui leur fait mal au ventre, à ce qu'ils diſent. Ils mangent le Mays de differentes manieres, ou ſimplement bouilli dans de l'eau, ou roti parmi du ſable dans un pot de terre, & mis enſuite en farine mêlée avec de l'eau ; c'eſt ce qu'ils appellent *Oullpo* quand elle eſt potable, & *Rubull* quand ils en font une bouillie épaiſſe avec du piment & du ſel. Pour moudre le Mays après qu'il eſt roti, ils ont au lieu de moulin des pierres ovales longues d'environ deux pieds, ſur leſquelles, avec une autre pier-

pierre longue de 8 à 10 pouces, ils l'écraſent à genoux à force de bras; c'eſt l'occupation ordinaire des femmes. C'eſt de cette farine dont ils font proviſion pour aller à la guerre, comme je l'ai dit, & qui fait toute leur munition de bouche. Lorſqu'ils paſſent dans un endroit où il y a de l'eau, ils la mêlent dans une corne appellée *Guampo*, qu'ils ont toujours pendue à l'arſon de la ſelle, boivent & mangent ainſi ſans s'arrêter.

Leur boiſſon ordinaire eſt cette Chicha dont nous avons parlé, ils en font de pluſieurs ſortes; la plus commune eſt celle de Mays qu'ils font tremper juſqu'à ce que le grain creve comme ſi on vouloit faire de la Biere; enſuite ils le font bouillir, & en boivent l'eau froide; la meilleure ſe fait avec du Mays mâché par de vieilles femmes, dont la ſalive cauſe une fermentation comme celle du Levain dans la pâte: au Chili on en fait quantité avec des Pommes, à peu près comme du Cidre; la plus forte & la plus eſtimée eſt celle qui ſe fait avec la graine d'un arbre appellé *Oviñian*, elle eſt a peu près ſemblable à celle du Genievre pour la groſſeur & pour le goût

Leur boiſſon.

goût ; elle donne à l'eau une couleur de Vin de Bourgogne, & un goût fort qui enyvre pour longtemps. Leur maniere de manger chez eux, eſt de ſe ranger en rond ventre à terre appuyez ſur les coudes, & de ſe faire ſervir par leurs femmes. Les Caciques commencent à ſe ſervir de tables & de bancs à l'imitation des Eſpagnols.

Leur couleur naturelle eſt bazanée, tirant à celle du cuivre rouge, en cela differente de celle des Mulâtres, qui provient du mêlange d'un Blanc & d'une Negreſſe ; cette couleur eſt generale dans tout le Continent de l'Amerique tant Meridionale que Septentrionale : ſur quoi il faut remarquer que ce n'eſt point un effet de la qualité de l'air qu'on y reſpire, ou des alimens dont les habitans ſe nourriſſent, mais une affection particuliere du ſang ; car les deſcendans des Eſpagnols qui s'y ſont établis & mariez avec des Européennes, & conſervez ſans mêlange avec les Chiliennes, ſont d'un blanc & d'un ſang encore plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nez dans le Chili, nourris à peu près de même maniere, & ordinai-

nairement du lait des naturelles du Païs.

Les Noirs qu'on y apporte de Guinée ou d'Angole, y conſervent auſſi leur couleur naturelle de pere en fils, lorſqu'ils s'en tiennent à leur eſpece.

Il n'en eſt pas de même de l'air du Breſil & de nos Iſles : les Creoles, quoique nez d'un ſang pur, y perdent cette blancheur vermeille des Européens, & prennent une couleur plombée. Ici l'on ne s'apperçoit d'autre changement que de celui que cauſe le mêlange des differentes eſpeces, fort commun dans les Colonies Eſpagnoles, beaucoup au Chili, mais particulierement au Perou, où de trente viſages, à peine en trouve-t-on deux de la même couleur ; les uns viennent du noir au blanc, comme les *Mulâtres* ; les autres retombent du blanc au noir, comme les *Zambes* fils de Mulâtres & de Noirs ; les uns viennent de l'Indien au blanc, comme les *Meſtices*, & les autres retombent du Meſtice à l'Indien ; & enſuite chacun de ces mêlanges en forme d'autres à l'infini.

De ce que je viens de dire, il ſemble qu'il eſt permis de penſer que Dieu

a formé parmi les Enfans de notre Pere commun, de trois ſortes de carnations d'hommes, une blanche, une noire, & une de couleur rougeâtre qui tient du mêlange de l'une & de l'autre.

L'Ecriture ne nous fait peut-être pas mention de cette derniere eſpece; mais on ne doute pas qu'elle ne parle de la ſeconde dans la perſonne de Chus petit-fils de Noé, qui ſignifie Noir, d'où l'on fait venir les Abyſſins & les Habitans du Chuſiſtan ou Churiſtan, à cauſe de la conformité du nom. Ce ſentiment me paroît plus vraiſemblable que celui d'attribuer la couleur des Indiens à quelques maladies particulieres, comme l'ont penſé quelques Medecins.

Quoi qu'il en ſoit, les Indiens du Chili ſont de bonne taille, ils ont les membres gros, l'eſtomac & le viſage large, ſans barbe, peu agreables, les cheveux gros comme du crin, & plats, en quoi ils different encore des Noirs & des Mulâtres; car les Noirs n'ont pour barbe & pour cheveux qu'une laine cotonée & fort courte, & les Mulâtres ont des cheveux courts & toujours fort crêpez. Quant à la couleur

leur des cheveux, les Indiens les ont ordinairement noirs, & il eſt rare d'en trouver qui tirent ſur le blond, peut-être parcequ'ils ſe lavent ſouvent la tête avec du Quillay, dont je parlerai ci-après.

Les Puelches ſe les coupent à longueur d'oreille & ont les yeux extrémement petits, ce qui rend les femmes hideuſes; ils n'ont tous naturellement point ou très peu d'autre barbe, que des mouſtaches qu'ils s'arrachent avec des pincettes de coquillages.

Il s'en trouve parmi ceux de la plaine qui ont le teint blanc, & un peu de rouge au viſage: ceux-ci ſont ſortis des femmes priſes dans les Villes Eſpagnoles qu'ils ont détruites, Angol la Villarica, la Imperial, Tucapel, Baldivia, & Oſorno, où ils enleverent tout, Seculieres & Religieuſes, deſquelles ils ont eu des enfans qui conſervent encore un peu d'inclination pour la nation de leurs meres, d'où vient qu'ils ſont preſque toujours en paix; tels ſont ceux du côté de Arauco, quoique leur païs ſoit le theatre de la guerre que font leurs voiſins. Depuis ce temps là on n'a plus

ſouffert de Convens de Religieuſes hors de Santiago. Neanmoins l'Evêque de la Conception veut y en établir un ſans crainte de pareille profanation.

Leurs habits.

La maniere de s'habiller des Indiens eſt ſi ſimple, qu'à peine ſont-ils couverts; ils ont une chemiſette qui leur va à la ceinture, fermée de maniere qu'il n'y a que le paſſage de la tête & d'un bras pour la mettre, ils l'appellent *Macun*; une culotte ouverte tout le long des cuiſſes, leur couvre à peine leur nudité. Par deſſus tout, en temps de pluye, ou pour ſe mettre en habit décent, ils ont une eſpece de manteau carré long comme un tapis de table ſans aucune façon, au milieu duquel eſt une fente par où ils paſſent la tête; ſur le corps, il fait à peu près l'effet d'une Dalmatique. Ils ont ordinairement la tête & les jambes nues; mais quand la neceſſité ou la bienſeance les oblige de ſe couvrir, ils ont un bonet d'où pend un colet qui ſe rabat pour couvrir les épaules, & une eſpece de brodequin ou gamache de laine aux jambes, ſe couvrent fort peu les pieds à moins qu'ils ne ſoient parmi des pierres; alors ils

ſe

PLANCHE IX.

A Indien du Chili en Macun jouant a la Sueca, jeu de croce
B Indienne en Choni. C. Cabouin touhan ou fête des Indiens
D. Gardes Espagnoles pour empecher le desordre. E Pivelica ou Sifflet. F Paquecha ou tasse a bec. G. Coulthun ou tambour H. Thouthouca ou trompette

A. *Indienne du Chily broyant du mays pour en faire de la farin*
B. *Indien en Poncho et Polainas*
C *Indienne en Chonï et yquella*
D. *Indien jettant le laqs au taureau pour l'arreter.*

ſe font des ſandales de couroye ou de jonc appellées *Ojota*. Les Eſpagnols ont pris l'uſage du Chony ou *Poncho*, & des brodequins, ou *Polainas* pour aller à cheval, parceque le Poncho garantit de la pluye, ne ſe défait point par le vent, ſert de couverture la nuit, & de tapis en campagne.

Les femmes portent, pour tout habit, des robes longues ſans manches, ouvertes du haut juſqu'en bas d'un côté, où elles ſont croiſées & tenues par une ceinture ſous la mamelle, & ſur les épaules par deux crochets d'argent avec des plaques de trois à quatre pouces de diametre ; cet habit s'appelle auſſi *Chony*, il eſt toujours bleu ou d'un minime tirant ſur le noir. Dans les Villes elles mettent par deſſus une jupe & un *Revos*, & en campagne une petite piece d'etoffe carrée nommée *Iquella*, dont les deux côtez ſont attachez ſur le ſein avec une grande éguille d'argent qui a une tête plate de quatre à cinq pouces de diametre, & qu'ils appellent *Toupos*. Elles ont les cheveux longs, ſouvent treſſez par derriere, & coupez courts par devant, & aux oreilles des pla-

ques d'argent de deux pouces en carré comme des pendans d'oreilles, *qu'ils appellent *Oupelles*.

Leur logement.

Leur logement n'eſt jamais qu'une Cabane de branches d'arbres, auſſi grande qu'il faut pour mettre à couvert une famille raſſemblée. Comme il n'y a qu'un petit coffre & des peaux de mouton pour ſe coucher, il ne leur faut pas beaucoup de place. Ils n'ont pas l'uſage des clefs pour cacher ce qui leur appartient, la fidelité chez eux eſt religieuſement gardée; mais chez les Eſpagnols ils ne ſont pas ſi ſcrupuleux, particulierement les Puelches, qui ſont d'adroits voleurs. Toutes leurs maiſons ſont diſperſées çà & là, jamais ils ne s'approchent les uns des autres pour vivre en ſocieté, en quoi ils different de ceux du Perou; de ſorte qu'on ne voit dans tout le Chili aucune Ville, ni Village des naturels du païs. Ils tiennent même ſi peu à l'endroit où ils ſe logent, que quand la fantaiſie leur prend de changer, ils abandonnent ou

* Les Romaines en portoient de ſemblables pendues avec un crochet. Voyez Gaſpari Bartolini Thom. *de inauribus veterum ſyntagma.* Amſtel.

ou tranſportent leurs maiſons ailleurs; d'où vient que l'art de leur faire la guerre, n'eſt pas de les aller chercher, mais de ſe planter au milieu du païs avec un petit nombre de troupes, les empêcher de ſemer, ravager leurs campagnes, & enlever leurs troupeaux. Cette maniere d'être diſperſez çà & là fait paroître le païs deſert; mais il eſt en effet très peuplé, & les familles ſont très nombreuſes; comme ils ont pluſieurs femmes, ils ont auſſi beaucoup d'enfans, c'eſt ce qui fait leur richeſſe, parcequ'ils les vendent, particulierement les filles qu'on achete pour femmes; ainſi elles ſont de vrayes eſclaves, qu'ils revendent quand ils n'en ſont pas contens, & qu'ils occupent aux plus rudes travaux de la campagne. Les hommes bêchent ſeulement la terre une fois l'an pour ſemer le Mays, les Haricots, Lentilles, & autres legumes dont ils vivent; & quand ils ont fini, ils s'aſſemblent avec leurs amis, boivent, s'enyvrent, & ſe repoſent. Les femmes enſuite ſement, arroſent, & cueillent les grains; celle qui couche avec le Maître eſt ſa cuiſiniere pour ce jourlà, elle a ſoin de le regaler & de ſeller

& brider ſon cheval ; car ils ſont tellement accoutumez à ne point marcher, que n'euſſent-ils que deux cens pas à faire, ils ne vont point à pied ; auſſi ſont-ils de très bons hommes de cheval ; on les voit monter & deſcendre par des endroits ſi eſcarpez, que nos chevaux d'Europe ne pourroient pas s'y tenir ſans charge. Etant forcez, dans une déroute, de fuir dans les bois, ils ſe mettent ſous le ventre du cheval, pour n'être pas déchirez par les branches des arbres. Enfin ils ſont à cheval tout ce qu'on raconte d'extraordinaire des Arabes, & peut-être les ſurpaſſent-ils. Leur ſelle eſt une double peau de mouton, qui leur ſert de nuit à ſe coucher en campagne ; leurs étriers ſont des ſabots de bois carrez, tels que les Eſpagnols en ont d'argent pour la parade, qui valent juſqu'à quatre & cinq cens écus.

Il eſt vrai que les chevaux leur étant venus d'Europe, ils en ont imité l'équipage en faiſant de bois ou de corne ce qu'ils voyoient de fer ou d'argent. A voir la quantité prodigieuſe qu'il y en a aujourd'hui dans tout ce Continent, il eſt ſurprenant qu'en moins de deux cens ans ils ayent ſi fort

multiplié, que ceux qui ne ſont pas d'une grande beauté ne valent à la Conception que deux & trois écus. Neanmoins, comme je l'ai dit ci-devant, les Indiens en mangent beaucoup, & lorſqu'ils les montent ils les menagent ſi peu, qu'ils en crevent tous les jours.

Pour tenir un compte de leurs troupeaux, & conſerver la memoire de leurs affaires particulieres, les Indiens ont recours à certains nœuds de laine, qui, par la varieté des couleurs & des replis, leur tiennent lieu de caracteres & d'écriture. La connoiſſance de ces nœuds, qu'ils appellent *Quipos*, eſt une ſcience & un ſecret que les peres ne revelent à leurs enfans que lorſqu'ils ſe croyent à la fin de leurs jours; & comme il arrive aſſez ſouvent que faute d'eſprit ils n'en comprennent pas le myſtere, ces ſortes de nœuds leur deviennent un ſujet d'erreur & de peu d'uſage. Pour ſuppléer au défaut de l'écriture, ils chargent ceux qui ont une heureuſe memoire du ſoin d'apprendre l'hiſtoire du Païs, & de la reciter aux autres. C'eſt ainſi qu'ils conſervent le ſouvenir du mauvais traitement que les Eſ-

pagnols ont fait à leurs ancêtres lorſqu'ils les ont ſubjuguez, ce qui perpetue la haine qu'ils ont pour eux: Mais lorſqu'on leur rappelle les avantages qu'ils ont eu dans la ſuite ſur ces Etrangers, qu'ils ont chaſſez de cinq Villes qu'ils avoient bâti dans leurs terres, leur fierté naturelle ſe ranime, & ils ne reſpirent que l'occaſion de pouvoir les chaſſer encore une fois de la Conception; mais pendant qu'ils voyent des Vaiſſeaux François aller & venir, ils n'oſent lever le maſque, perſuadez qu'ils donneroient un bon ſecours aux Eſpagnols. Comme ils ſont orgueilleux, ils ſouffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander: Neanmoins ils ſçavent diſſimuler, & font commerce avec eux de beufs, chevres & mulets, les reçoivent chez eux, & les regalent comme amis.

Leur commerce.

Un François qui avoit accompagné un Eſpagnol pour aller faire commerce chez les *Puelches*, Nation d'Indiens juſqu'ici indomptez qui habitent les montagnes de la Cordiliere, m'a raconté de quelle maniere on s'y prenoit. On va directement chez le Cacique ou Seigneur du lieu, ſe preſen-

ter devant lui ſans rien dire ; lui prenant la parole dit au Marchand : Es-tu venu ? à quoi ayant répondu : Je ſuis venu. Que m'aporte-tu, reprend-t-il? Je t'apporte en preſent du vin, article neceſſaire, & telle choſe. A ces mots le Cacique ne manque pas de dire ; Que tu ſois le bien venu ; il lui donne un logement auprès de ſa cabane, où les enfans & les femmes, en lui faiſant la bien venue, vont chacun demander auſſi un preſent, qu'il leur faut faire quelque petit qu'il ſoit. En même temps le Cacique fait avertir avec une trompe ſes ſujets diſperſez, comme je l'ai dit, pour leur donner avis de l'arrivée d'un Marchand avec qui ils peuvent traiter ; ils viennent & voyent les marchandiſes, qui ſont des couteaux, des haches, peignes, éguilles, fil, miroirs, rubans, &c. la meilleure de toutes ſeroit le vin, s'il n'étoit pas dangereux de leur fournir de quoi s'enyvrer, parcequ'alors on n'eſt pas en ſureté parmi eux, puiſqu'ils ſe tuent eux-mêmes. Après avoir convenu de troq, ils les emportent chez eux ſans payer, de ſorte que le Marchand a tout livré ſans ſavoir à qui, ni voir aucun de ſes debiteurs. Enfin quand il veut ſe retirer, le Cacique par

un autre coup de trompe, donne ordre de payer; alors chacun amene fidelement le bétail qu'il doit; & parceque ce ſont tous Animaux ſauvages, comme mules, chevres & particulierement des beufs & des vaches, il commande un nombre d'hommes ſuffiſant pour les amener juſques ſur les frontieres des Terres Eſpagnoles. On peut remarquer par ce que je viens de dire, que l'on trouve parmi ces Peuples que nous appellons Sauvages, autant de police & de bonne foi que chez les Nations les plus éclairées & les mieux gouvernées.

Commerce de la Conception.

Cette grande quantité de beufs & de vaches qui ſe conſomment au Chili où on en tue beaucoup tous les ans, vient des plaines du Paraguay, où les campagnes en ſont couvertes. Les Puelches les amenent par la valée de *Tapatapa*, qu'habitent les *Pehvingues* Indiens indomptez; c'eſt le paſſage le plus aiſé pour traverſer la Cordiliere, parcequ'elle eſt diviſée en deux montagnes d'un accès bien moins difficile que les autres qui ſont preſque impraticables aux mulets. Il y en a encore un autre à 80 lieues de

la Conception au volcan appellé *la Silla Velluda*, qui jette du feu de temps en temps, & quelquefois avec tant de bruit qu'on l'entend de cette Ville; par là on abrege extrêmement le chemin, & l'on ſe rend en ſix ſemaines à Buenosaires.

C'eſt par ces communications qu'on remplace tous les ans les troupeaux de beufs & de chevres qu'on tue au Chili par milliers pour faire du ſuif & de la Manteca, c'eſt-à-dire de la graiſſe qu'on tire par l'ébullition de la viande, & de la moëlle des os, qui dans toute l'Amerique Auſtrale Eſpagnole tient lieu de beure & d'huile, dont ils n'ont pas l'uſage dans leurs ragoûts.

Ils font ſecher au ſoleil, ou fumer la viande pour la conſerver, au lieu de la ſaler comme on fait en France. C'eſt auſſi de ces *Matances* ou Boucheries qu'on tire les cuirs de beufs, & particulierement ceux de chevres qu'ils aprêtent comme du marroquin ſous le nom de *Cordouanes*, qu'on envoye au Perou pour faire des ſouliers, & pour d'autres uſages.

Outre le commerce des cuirs, ſuifs & viandes ſalées, les habitans de la

Conception ſont encore celui du bled dont ils chargent tous les ans 8 ou 10 Navires de 4 à 500 tonneaux pour envoyer au Callao, outre les farines & biſcuits qu'ils fourniſſent aux Vaiſſeaux François, qui y font leurs proviſions pout deſcendre au Perou & pour retourner en France. Ce ſeroit peu pour un ſi bon Païs ſi la terre y étoit cultivée; elle eſt très-fertile, & ſi facile à labourer, qu'on ne fait que la grater avec une charue faite le plus ſouvent d'une ſeule branche d'arbre crochue tirée par deux beufs; & quoique le grain ſoit à peine couvert, il ne rend guéres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de ſoin pour avoir du bon vin; mais comme ils ne ſavent pas verniſſer les *Botiches*, c'eſt-à-dire les cruches de terre dans leſquelles ils le mettent, ils ſont obligez de les enduire d'un gaudron, lequel joint au goût des peaux de boucs dans leſquelles ils le tranſportent, lui donne un goût d'amertume comme celui de la Thériaque, & une odeur auxquels on ne s'accoûtume qu'avec un peu de peine.

Les fruits leur viennent de même,

ſans

Frais? du Chili dessinée degrandeur naturelle

ſans qu'ils ayent l'induſtrie de les greffer. Les Poires & les Pommes viennent naturellement dans les Bois, & à voir la quantité qu'il y en a, on a de la peine à comprendre comment ces arbres ont pû depuis la conquête ſe multiplier & ſe répandre en tant d'endroits, s'il eſt vrai qu'il n'y en eût point auparavant, comme on l'aſſure.

On y cultive des campagnes entieres d'une eſpece de Fraiſier differend du nôtre par les feuilles plus arondies, plus charnues & fort velues; ſes fruits ſont ordinairement gros comme une noix, & quelquefois comme un œuf de poule; ils ſont d'un rouge blanchâtre & un peu moins délicats au goût que nos fraiſes de Bois. J'en ai donné quelques pieds à Mr. de Juſſieu pour le Jardin Royal, où l'on aura ſoin de les faire fructifier. Voyez Planche XI. Fraiſes du Chili.

Outre celles-ci, il n'en manque pas dans les Bois de la même eſpece qu'en Europe. Au reſte, toutes les Racines que nous avons y viennent en abondance & preſque ſans peine; il y en a même qu'on trouve dans les campagnes ſans cultiver, comme des Navets, des Taupinambours, de la Chi-

corée des deux eſpeces, &c.

Les herbes aromatiques n'y ſont pas moins communes, le petit Baume, la Meliſſe, la Taneſie, les Camomilles, la Mente & une eſpece de Piloſelle, qui a une odeur approchante de celle de l'Abſynthe, y couvrent les campagnes; l'Alkekengi dont le fruit a plus d'odeur qu'en France; une eſpece de petite Sauge qui s'éleve en arbriſſeau, dont la feuille reſſemble un peu au romarin par ſa figure & par ſon odeur d'eau de la Reine d'Hongrie, les Indiens l'appellent *Palghi.* C'eſt peut-être une eſpece de *Coniza Affricana ſalviæ odore*, elle doit contenir beaucoup de principes volatils, ſi l'on en juge par l'odorat & par le goût. Les roſes viennent naturellement dans les collines ſans avoir été plantées, & l'eſpece la plus frequente qui y croît, y eſt ou moins épineuſe qu'en France, ou tout-à-fait ſans épines. Il ſe trouve auſſi dans les campagnes une fleur ſemblable à cette eſpece de Lis, qu'on appelle en Bretagne *Guerneziaiſes*, & le P. Feuillée *Hemorocalis floribus purpuraſcentibus ſtriatis*, ſon nom en Indien eſt *Liuto* & non pas *Lictu*, comme il dit: il y en a de dif-

differentes couleurs; & des ſix feuilles qui la compoſent, il y en a toujours deux de panachées; de la racine de cette fleur ſechée au four on fait une farine très-blanche qui ſert à faire des pâtes de confitures.

On cultive dans les Jardins un arbre qui donne une fleur blanche faite en clochette appellé *Floripondio*, le P Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum oblongo & integro folio fructu levi*, l'odeur en eſt très-ſuave, particulierement la nuit. Elle eſt longue de 8 à 10 pouces, & en a quatre de diametre par en bas, la feuille eſt velue & un peu plus pointue que celle du Noyer. C'eſt un réſolutif admirable pour certaines tumeurs, ils ont auſſi pour le même effet une eſpece de *Hedera terreſtris* appellée *Herba de los compannones*.

Lorſqu'il arrive à quelqu'un une chûte violente qui fait jetter le ſang par les narines, ils ont un remede infaillible; c'eſt de boire la décoction d'une herbe appellée *Quinchamali* eſpece de *Santolina*, qui a une petite fleur jaune & rouge telle qu'on la voit ici; les autres petites herbes medecinales que nous avons en France y ſont auſſi

Quinchamali Planche XVII.

auſſi fort communes comme les Capillaires, & ſur-tout quelques-uns pareils à celui de Canada ; les Mauves, Guimauves, Mercuriale, Digitale, Polipode & Molene, Millefeuille, Bec de Grue ordinaire & musquée, argentine, & pluſieurs autres qui me ſont inconnues & particulieres au Païs.

Outre les herbes medecinales, ils en ont pour les teintures qui ont la proprieté de ſouffrir le ſavon pluſieurs fois ſans ſe déteindre ; telle eſt la racine de *Reilbon* eſpece de garance qui a la feuille plus petite que la nôtre ; ils font comme nous cuire la racine dans l'eau pour la teinture en rouge. Le *Poquell* eſt une eſpece de bouton d'or ou *Abrotanum femina folio virente vermiculato*, qui teint en jaune avec la même tenacité, ſa tige teint en verd. *Lañil* eſt une eſpece d'Indigo qui teint en bleu ; le noir ſe fait avec la tige & la racine de *Panque*, dont la feuille eſt ronde & tiſſue comme celle de l'Achante, elle a deux ou trois pieds de diametre, quoique le P. Feuillée qui l'appelle *Panke Anapodophili folio*, la borne à dix pouces. Lorſque ſa tige eſt rougeâtre on la mange crue pour

ſe

ſe rafraîchir, elle eſt fort aſtringente; on la fait bouillir avec le *Maki* & le *Gouthiou* arbriſſeaux du Païs, pour l'employer à la teinture en noir; elle eſt belle, & ne brûle pas les étoffes comme les noirs d'Europe, on ne trouve cette plante que dans les lieux marécageaux.

Les Forêts ſont pleines d'arbres aromatiques, comme de differentes eſpeces de Myrthe, d'une ſorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Saſſafras, & encore plus ſuave; du *Boldu* dont la feuille a l'odeur de l'encens, & l'écorce un goût piquant tenant un peu de la canelle; mais il ſe trouve un autre arbre qui porte effectivement ce nom, quoique different de la *Canelle* des Indes Orientales, & qui en a la même qualité; il a la feuille comme le grand laurier, ſeulement un peu plus grande. Virgile ſemble en avoir fait la deſcription dans ſes Georgiques, L. II. 131.

Ipſa ingens arbos, faciemque ſimillima lauro:
Et ſi non alium late jactaret odorem,
Laurus erat: folia haud ullis labentia ventis:

Flos

Flos apprima tenax; animas, & olentia Medi
Ora fovent illo, & ſenibus medicantur anhelis.

Cet arbre eſt conſacré chez les Indiens aux ceremonies de Paix. Dans celle qu'ils firent avec les Eſpagnols en 1643, ils tuerent pluſieurs de ces moutons du païs, dont nous parlerons dans la ſuite; on teignit dans leur ſang un rameau de Canele, que le Député des Caciques remit entre les mains du General Eſpagnol [le Marquis de Baydes] en ſigne de Paix. Cette ceremonie, quoique pratiquée par des Sauvages, n'eſt pas ſans exemple dans l'Ecriture, Exode ch. 12. & S. Paul aux Hebreux ch. 9. * dit „que „ Moïſe ayant recité devant tout le „ Peuple toutes les Ordonnances de „ la Loi, prit du ſang des Veaux & „ des Boucs avec de l'eau, de la laine teinte en écarlate, & de l'hyſſope, & en jetta ſur le Livre même,

* *Lecto enim omni mandato legis à Moïſe univerſo populo, accipiens ſanguinem vitulorum & hircorum, cum aquâ, & lanâ coccineâ, & hyſſopo; ipſum quoque librum & omnem populum aſperſit, &c.*

„ me, & ſur tout le Peuple, en di-
„ ſant : C'eſt le ſang du Teſtament
„ de l'Alliance que Dieu a fait en vo-
„ tre faveur.

Il y a un arbre fort commun appellé *Licti*, dont l'ombre fait enfler tout le corps de ceux qui dorment deſſous, comme il arriva à un Officier de la Mariane, pour avoir dormi quelques heures à l'ombre de cet arbre, le viſage lui enfla tellement qu'il n'y voyoit plus. Pour ſe guerir de cette maladie on prend d'une herbe appellée *Pellboqui*, eſpece de Liſeron ou de Lierre terreſtre, ou de l'*Hierba mora* qu'on pile avec du ſel; l'on s'en frotte, & l'enflure paſſe en deux ou trois jours ſans qu'il y paroiſſe. Il y croît encore un arbre appellé *Peumo*, dont l'écorce en décoction ſoulage beaucoup l'hydropiſie; il porte un fruit de couleur rouge & ſemblable à une olive; ſon bois peut auſſi ſervir à la conſtruction des Vaiſſeaux; mais le meilleur pour cet effet eſt le *Roble* eſpece de chêne dont l'écorce, comme celle de l'*Hieuſe*, eſt un Liege, il eſt dur & de durée dans l'eau. Le long de la Riviere de Biobio il y a quantité de Cedres propres, non ſeulement à la conſ-

conſtruction, mais encore à faire de très-bons mâts. La difficulté de les tranſporter par la Riviere, où il n'y a pas d'eau pour un Navire à l'embouchure, fait qu'on ne peut en profiter. Les Cannes de Bamboues ſont fort communes par tout.

Chaſſe. Les Campagnes ſont peuplées d'une infinité d'Oiſeaux, particulierement de Pigeons Ramiers, beaucoup de Tourterelles, des Perdrix, mais qui ne valent pas celles de France; quelques Beccaſſines, des Canards de toutes ſortes, dont il y en a une de ceux qu'ils appellent *Patos reales*, qui ont une crête rouge ſur le bec; des Courlis, des Sarcelles, des *Pipelienes* qui reſſemblent en quelque choſe à ces oiſeaux de mer qu'on appelle Mauves, & qui ont le bec rouge, droit, long, étroit en largeur, & plat en hauteur, avec un trait de même couleur ſur les yeux, & ont les pieds comme ceux de l'Autruche, ils ſont d'un bon goût; des Perroquets, des *Pechiolorados* ou Gorges rouges d'un beau ramage, quelques Cignes, & des Flamans dont les Indiens eſtiment fort les plumes pour en orner leurs bonets dans les fêtes, parcequ'elles ſont d'un

d'un beau blanc & d'un beau rouge, couleur qu'ils aiment fort. Le plaiſir de la chaſſe y eſt interrompu par certains oiſeaux que nos gens appellent Criards, parceque dès qu'ils voyent un homme ils ſe mettent à crier & à voltiger autour de lui, en criant comme pour avertir les autres oiſeaux, qui s'envolent dès qu'ils les entendent; ils ont au deſſus de l'articulation de chaque aîle une pointe rouge longue d'un pouce, qui eſt dure & aigue comme un ergot, avec laquelle ils ſe battent contre les autres oiſeaux.

Nous prîmes un jour dans un marais un de ces ſortes d'Amphibies qu'on appelle *Pengoins* ou Pinguins, qui étoit plus gros qu'une Oye; au lieu de plumes il étoit couvert d'une eſpece de poil gris ſemblable à celui des Loups marins, ſes aîles reſſemblent même beaucoup aux nageoires de ces animaux. Pluſieurs Relations en ont parlé, parcequ'ils ſont fort communs au Détroit de Magellan. En voici un deſſiné d'après nature. Planche XVI. Pengoins.

Les *Loups marins* dont je viens de parler s'y trouvent en ſi grande quanti- Loups marins.

tité, qu'on en voit ſouvent les rochers couverts autour de l'Iſle de la Quiriquine; ils different des Loups marins du Nord, en ce que ceux-là ont des pattes, au lieu que ceux-ci ont deux nageoires alongées à peu près comme des aîles vers les épaules, & deux autres petites qui enferment le croupion. La nature a neanmoins conſervé au bout des grandes nageoires, quelque conformité avec les pattes; car on y remarque quatre ongles qui en terminent l'extrémité; peut-être parceque ces animaux s'en ſervent pour marcher à terre où ils ſe plaiſent fort, & où ils portent leurs petits qu'ils y nourriſſent de poiſſon, & qu'ils careſſent, à ce que l'on dit, tendrement. Là ils jettent des cris ſemblables à ceux des Veaux, d'où vient qu'on les appelle dans pluſieurs Relations, *Veaux marins;* mais leur tête reſſemble plutôt à celle d'un chien qu'à tout autre animal; & c'eſt avec raiſon que les Hollandois les appellent *Chiens marins.* Leur peau eſt couverte d'un poil fort ras & touffu, & leur chair eſt fort huileuſe, de mauvais goût, on n'en peut guéres manger que le foye; neanmoins les Indiens

du

du Chiloe la font ſecher, & en font leurs proviſions pour ſe nourrir : les Vaiſſeaux François en tirent de l'huile pour leurs beſoins. La pêche en eſt fort facile, on en approche ſans peine à terre & en mer. Il y en a de differentes grandeurs ; dans le Sud ils ſont gros comme de bons mâtins, & au Perou on en trouve qui ont plus de 12 pieds de long. Leur peau ſert à faire des *Balſas* ou Balons pleins d'air, au lieu de bateau : Mais à la Conception, les pêcheurs ne font que lier avec des éguillettes de cuir trois fagots de bois leger, en ſorte que celui du milieu ſoit un peu plus bas que les autres, & ſe mettent en mer là-deſſus. Le bois le plus propre à cela eſt la tige d'une eſpece d'Aloes longue de ſix à ſept pieds.

Lorſqu'on eſt en relâche à Talca- Pêche.
guana, on va ſenner dans l'*Eſtero*, qui eſt une petite Riviere au fond de la Baye, du même côté. On y prend quantité de Mulets, une eſpece de Turbots appellez *Lenguados*, des *Rovalos* poiſſon délicat fait comme un Brochet, qui a une raye noire ſur le dos ; une eſpece de Gradeaux, qu'on appelle dans toute la Côte, Poiſſon

de

de Rois, *Peje Reyes*, à cauſe de ſa délicateſſe.

La Conception eſt ſituée dans un païs où tout abonde, non ſeulement pour les beſoins de la vie ; mais encore qui renferme des richeſſes infinies : dans tous les environs de la Ville il s'y trouve de l'or, particuliérement à douze lieues vers l'Eſt, à un endroit appellé *la Eſtancia del Rey*, où l'on tire par le lavage, de ces morceaux d'or pur, qu'on appelle en langage du païs *Pepitas*, il s'en eſt trouvé de huit & dix marcs, & de très-haut aloi. On en tiroit autrefois beaucoup vers *Angol* qui en eſt à 24 lieues ; & ſi le païs étoit habité par des gens laborieux, on en tireroit en mille endroits, où l'on eſt perſuadé qu'il y a de bons *Lavaderos* ; c'eſt-à-dire des terres d'où on le tire en la faiſant ſeulement paſſer dans l'eau, comme je le dirai ci-après.

Mines.

Si l'on penetre juſqu'aux Montagnes de la Cordillere, il y a une infinité de Mines de toutes ſortes de Métaux & de Mineraux, entr'autres dans deux Montagnes qui ne ſont qu'à douze lieues des *Pampas du Paraguay*, à cent lieues de la Conception ; on a dé-

découvert dans l'une, des Mines de Cuivre pur, ſi ſingulieres, qu'on en a vû des *Pepitas* ou morceaux de plus de cent quintaux. Les Indiens appellent une de ces Montagnes *Payen*, c'eſt-à-dire Cuivre; & Dom Juan Melendes auteur de cette découverte, l'a nommée *S. Joſeph*. Il en a tiré un morceau de quarante quintaux, dont il faiſoit, pendant que j'étois à la Conception, ſix canons de campagne de ſix livres de balle chacun.

On y voit des pierres partie de cuivre bien formé, partie de cuivre imparfait; ce qui fait dire de ce lieu que la terre y eſt *creadice*, c'eſt-à-dire que le cuivre s'y forme tous les jours. * Dans cette même Montagne ſe trouve auſſi du *Lapis Azuli*.

* Job. ch. 28. v. 2. *Lapis ſolutus calore in æs convertitur.*

L'autre Montagne voiſine, appellée par les Eſpagnols, *Cerro de Sta. Yñes*, eſt remarquable par la quantité d'Aimant dont elle eſt preſque entierement compoſée.

Dans les Montagnes plus voiſines, habitées par les Puelches, ſe trouvent des Mines de Soufre & de Sel. A Talcaguana, à l'Irequin, & dans la Ville même, on trouve de très-bonnes Mines de Charbon de terre, ſans creu-

ſer plus d'un ou deux pieds. Les habitans n'en ſavent pas profiter, ils étoient même fort étonnez de nous voir tirer de la terre de quoi faire du feu, lorſque nous en fîmes proviſion pour notre forge.

Revolte au Chiloé.

Pendant que nous étions en relâche, il vint une nouvelle du Chiloé par terre, que les Indiens s'étoient revoltez, & avoient tué ſoixante Eſpagnols de tout ſexe. Effectivement ces pauvres Eſclaves, pouſſez à bout par les cruautez des Eſpagnols, & particulierement du Gouverneur qui exigeoit de chacun une certaine quantité de planches d'*Alerſe*, qui eſt le bois dont on fait commerce au Perou & au Chili, & par d'autres tyrannies, ſe ſouleverent, & tuerent treize ou quatorze Eſpagnols & une femme: Mais ceux-ci ſe vangerent cruellement; s'étant raſſemblez, ils firent main baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontrerent, ils les alloient même chercher dans les Iſles pour les égorger. On dit qu'ils en tuerent plus de deux cens, pour rétablir leur credit & l'autorité des Blancs qui ne ſont qu'un petit nombre en comparaiſon des Indiens; car on ne compte dans cette Provin-

ce

ce que mille ou douze cens hommes capables de porter les armes, & il y a tout au moins dix fois autant d'Indiens ; mais ils ſont naturellement timides & dociles, & ne ſavent point profiter de la non-chalance dans laquelle vivent les Eſpagnols qui ſont mal armez, & n'ont qu'un ſeul petit Fort à *Chacao*, qui eſt toujours dépourvû de munitions de guerre ; car pour la Ville de *Caſtro*, on en compare les forces à celles de la Conception. Il ſeroit neanmoins de conſequence pour eux d'avoir des forces dans ces Iſles, parceque ſi les Nations d'Europe vouloient faire quelque entrepriſe dans la Mer du Sud, il leur ſeroit facile de s'en emparer ; hors le vin, on y trouveroit tous les rafraîchiſſemens & les vivres neceſſaires ; on en tire même beaucoup d'Ambre gris.

Les Indiens des environs du Chiloé s'appellent *Choños*, ils ſont tout nuds quoique dans un Climat fort froid, & parmi les montagnes ; ils ſe couvrent ſeulement d'une peau coupée en quarré ſans autre façon, dont ils ſe croiſent deux coins ſur l'eſtomac, des deux autres, l'un leur vient ſur la tête,

& l'autre leur tombe en pointe ſur le dos.

Geans, s'il eſt vrai qu'il y en ait.

Plus avant dans les terres eſt une autre nation d'Indiens Geans, qu'ils appellent *Caucahues*; comme ils ſont amis des Choños, il en vient quelquefois avec eux juſqu'aux habitations Eſpagnoles du Chiloé. D. Pedro Molina qui avoit été Gouverneur de cette Iſle, & quelques autres témoins oculaires du Païs, m'ont dit qu'ils avoient approchant de quatre varres de haut, c'eſt à dire près de 9 à 10 pieds; ce ſont ceux qu'on appelle *Patagons*, qui habitent la côte de l'Eſt de la terre deſerte dont les anciennes Relations ont parlé, ce que l'on a enſuite traité de fable, parce que l'on a vû dans le Détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne ſurpaſſoit point celle des autres hommes; c'eſt ce qui a trompé Froger dans ſa Relation du Voyage de M. de Gennes: car quelques Vaiſſeaux ont vû en même temps les uns & les autres. En 1704 au mois de Juillet, les gens du Jaques de Saint Malo que commandoit Harinton, virent ſept de ces Geans dans la Baye Grégoire; ceux du Saint Pierre de Marſeille, com-

man-

mandé par Carman de Saint Malo, en virent ſix, parmi leſquels il y en avoit un qui portoit quelque marque de diſtinction pardeſſus les autres; ſes cheveux étoient pliez dans une coeffe de filets faits de boyaux d'oiſeaux avec des plumes tout autour de la tête, leur habit étoit un ſac de peau dont le poil étoit en dedans; le long du bras dans la manche, ils tenoient leurs carquois pleins de flêches, dont ils leurs donnerent quelques-unes & leur aiderent à échouer le Canot; les Matelots leur offrirent du pain, du vin & de l'eau de vie; mais ils refuſerent d'en goûter, le lendemain ils en virent du bord plus de 200 attroupez. Ces hommes quoique plus grands, ſont plus ſenſibles au froid que les autres, car les petits n'ont pour habit qu'une ſimple peau ſur les épaules.

Ce que je viens de raconter ſur le témoignage de gens dignes de foi, eſt ſi conforme à ce que nous liſons dans les Relations des plus fameux Voyageurs, qu'on peut, ce me ſemble, croire ſans legereté, qu'il y a dans cette partie de l'Amerique une nation d'hommes d'une grandeur

beaucoup au deſſus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, & toutes les circonſtances qui accompagnent ce qu'on en dit, ſemblent porter un caractere de verité ſuffiſant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire. La rareté du ſpectacle a peut-être cauſé quelque exagération dans les meſures de la taille; mais ſi l'on doit les regarder comme eſtimées & non pas priſes à la rigueur, on verra qu'elles ſont très-peu differentes entr'elles. Le Lecteur trouvera bon que pour juſtifier ce que je viens d'avancer, je raſſemble ici ce que l'on trouve diſperſé dans differens Livres ſur ce ſujet.

Antoine Pigafeta à qui nous devons le Journal de Magalhanes, en François Magellan, dit que dans la Baye de Saint Julien par les $49^{d}\frac{1}{2}$ de latitude, les Eſpagnols virent pluſieurs Geans ſi hauts, qu'ils n'atteignoient pas à leur ceinture. Il parle entr'autres d'un qui avoit la figure d'un cœur peinte ſur chaque joue : ils avoient pour armes des arcs, & étoient vêtus de peaux.

Ozorius de Reb. Emanuelis Regis Luſitaniæ lib. 2.

Barthelemi-Leonard d'Argenſola au Livre premier de l'Hiſtoire de la Con-

Conquête des Moluques, dit que le même Magellan prit dans le Détroit qui porte ce nom, des Geans qui avoient plus de 15 palmes de haut, c'eſt à dire 11 pieds ½ de Caſtille, ou 10½ des nôtres ; mais qu'ils moururent bien-tôt, faute de leur nourriture ordinaire.

Ciertos Gigantes de mas de quinze palmos.

Le même Hiſtorien Livre 3. dit que l'Equipage des Vaiſſeaux de Samiento, combattit avec des hommes qui avoient plus de trois *varres* de haut, c'eſt à dire environ 8 pieds de Roi ; à la premiere occaſion ils repouſſerent les Eſpagnols, mais à la ſeconde ceux-ci leur firent prendre la fuite avec tant de précipitation, que pour me ſervir de l'expreſſion Eſpagnole, une balle de mouſquet n'auroit pû les atteindre. *Sur cet exemple*, dit-il, *c'eſt avec beaucoup de raiſon que les Livres de Chevalerie font paſſer les Geans pour des poltrons.* J'ai neanmoins entendu dire aux habitans du Chiloé, que les Caucahues étoient auſſi braves qu'ils étoient grands.

Conſta por otras que tiene cada uno deſtos mas de tres varas de alto.

Nous liſons une circonſtance fort ſemblable, mais peut-être un peu exagerée dans le Voyage de Sebald de Wert, qui étant mouillé avec cinq

Die 7 Maii (1599)... Quorum ut conjec-

cinq Vaiſſeaux dans la Baye Verte, 21 lieues au dedans du Détroit de Magellan, vit ſept Pirogues pleines de Geans qui pouvoient avoir 10 à 11 pieds de haut, que les Hollandois combattirent, & que les armes à feu épouvanterent tellement, qu'on les voyoit arracher des arbres pour ſe mettre à couvert des balles de mouſquet.

ſura dabat longit. 10 *aut* 11 *pedum erat.* Hiſt. Antip. Pars 9.

Vaſto ac procero corpore ſunt pedes 10 *vel* 11 *æquante.* Hiſt. Ant. p. 9.

Olivier de Noort qui entra dans ce Détroit quelques mois après Sebald, vit des hommes de 10 à 11 pieds de haut, quoiqu'il y en eût vû d'autres d'une taille égale à la nôtre.

George Spilberguen en entrant dans le Détroit de Magellan le 2. Avril 1615. vit ſur la ter[illegible] un homme d'une hauteur [illegible]uſe * qui étoit monté ſur une [illegible] pour voir paſſer les Vaiſſeaux.

* *Conſpexerunt autem ibi ad terram de Fogue immanis admodum, & horrendæ longitudinis hominem.* Journal du Voyage de Schouten, Amſt. 1619.

°Guillaume Schouten le 11 Decembre de la même année [illegible] dans le Port Deſiré par les 47d [illegible], les gens de ſon Equipage [illegible] ſur la montagne des tas de pierres faits d'une maniere qui leur donna la curioſité de voir ce qu'ils couvroient, & ils trouverent *des oſſemens humains à* 10 *&* 11 *pieds de longueur*, c'eſt-à-dire

dire 9 ou 10 pieds de notre meſure, à quoi ſe doivent reduire toutes les précedentes.

J'ai trouvé à propos de faire cette petite digreſſion pour la juſtification d'un fait qu'on ſoupçonne d'abord de fauſſeté, quoique la lecture de l'Ecriture Sainte & des Hiſtoriens, & les exemples des Geans, que nous voyons aſſez ſouvent naître & vivre parmi nous, doivent nous diſpoſer à croire quelque choſe d'extraordinaire. Je reprens la narration de mon Voyage.

On ajoûtoit à la nouvelle de la revolte des Indiens du Chiloé, qu'un petit Bâtiment François qui étoit venu relâcher à cette Iſle, avoit ſecouru de poudre [illegible] nols pour châtier les Indiens ; cette circonſtance nous fit croire que c'étoit la Marie que nous avions perdu vers le Cap de Horn, comme je l'ai dit ; mais nous [illegible] après qu'elle étoit en relâche [illegible] aldive. Enfin le 8 Août elle vint nous joindre à la Conception.

Ils nous apprirent alors qu'après avoir eſſuyé bien des mauvais temps, ils s'étoient trouvez ſur l'Iſle de Diego Ramires dans le temps qu'ils s'en faiſoient

ſoient à 80 lieues à l'Oueſt, ſur les Cartes manuſcrites, & 60 lieues ſur les imprimées, & deux degrez plus N. qu'ils n'étoient effectivement ; mais qu'ayant reformé leurs points à cet aterrage, ils étoient arrivez fort juſte à Baldive ſur les Cartes de Pieter-Goos, ce qui confirme les conjectures que j'ai faites ci-devant ſur les courans.

Malgré les pluyes continuelles nous avions déja fait nos vivres quand la Marie arriva, il ne nous reſtoit plus qu'à faire nos proviſions pour elle, lorſque l'Oidor de la Conception reçut ordre du Preſident du Chili de faire ſortir tous les Navires François qui étoient en rade ſous quelque prétexte que ce pû être. & pour le plus tard dans quatre jours ; mais on n'eut pas beaucoup d'égard à ces ordres donnez à l'occaſion d'une galanterie d'éclat, la Concorde n'en ſortit que le 19 Juillet pour aller à Valparaiſſo, la Marie le 20 pour Hilo, & nous y reſtâmes encore quelques jours pour achever nos affaires.

Cependant les beaux jours commençoient à ſucceder aux pluyes, & aux vents de l'Hiver, & l'eſperance du commerce ne devoit point nous re-

te-

tenir à la Conception, parcequ'outre que les deux Navires que je viens de nommer avoient fourni la Ville du peu de marchandiſe dont elle avoit beſoin; Champloret le Brun Capitaine de l'Aſſomption, y étoit depuis le 24 de Juin, cherchant comme nous à vendre pour payer ſes vivres, de ſorte que nous penſâmes à nous mettre en route pour aller negocier au Perou.

Départ de la Conception.

Nous ſortîmes donc le 30 Août de la Baye de la Conception, incertains du lieu où nous devions aller; la ſeule envie de [illegible]ngue nous fit donner à Valparaiſſo, où neanmoins nous avons paſſé plus de huit mois; nous eûmes en chemin les vents toujours contraires, foibles ou variables; nous remarquâmes même, contre l'ordinaire, en ces lieux des jours clairs & ſerains en temps de vents de Nord. Six jours après notre ſortie, nous reconnûmes le Morne de l'Evêque, éloigné de demie lieue au Sud du *Cap Curaoma*, que l'on va ordinairement reconnoître pour ſe mettre au vent

Atterrage au vent de Valparaiſſo.

vent de Valparaiſſo, afin que les briſes fortes de vent de Sud & SO ne faſſent pas dépaſſer ce Port, qu'il ſeroit difficile de regagner ſans courir beaucoup au large; il nous paroiſſoit ainſi ſur les cinq heures du ſoir.

Comme il étoit tard, on ne voulut pas ſe hazarder d'entrer de nuit à Valparaiſſo, quoique l'ouverture de la Rade ſoit fort grande; nous courûmes une bordée au large, & le lendemain en rapportant à terre, nous vîmes le même Morne qui change peu, parcequ'il eſt haut & rond en façon de cloche.

Planche XII.

Après avoir doublé le Cap Curaoma, on découvre, à deux lieues de là au NE¼E, la pointe de Valparaiſſo qui forme avec ce Cap l'anſe de la Lagonilla, où l'on ne mouille point, parceque le fond eſt mauvais.

Deſcription de la Baye de Valparaiſſo.

Pour entrer dans le Port de Valpaparaiſſo, il faut en doublant la pointe ranger de près une baſſe qui ſe fait appercevoir en dedans à demi cablure de terre, afin de gâgner au vent; cette pierre eſt fort ſaine, car nous avons

CARTE PARTICULIER DE LA RADE DE VALPARAISSO

Scituée a la Côte du Chily par 32.d 55.' de lat.d Austr. Et des Côtes et Mouillages circonvoisins dont les principaux caps ont eté leués geo.nt

Echelle de une lieuë marine

Rio de Aconcagua

Port de Quintero

Punta de la heradura

Nord de l'aimant déclinant de 10.d au N E 1713.

Pte de Concon

Caleta de Riberos

Pte de Rinca

Basse

Pte de Valparaisso

VALPARAISSO

Rio de Mariguanga

Lagonillas

Punta de Curaomo N E 1 L 1/2

Farellon del Obispo

Morro del Obispo

Punta de Curaoma

morro del obispo

Vue de Reconnoissance de Valparaisso

PLAN DES FORTERESSE ET BOURGADE DE VALPARAYSSO

A Batterie basse de 9 pces

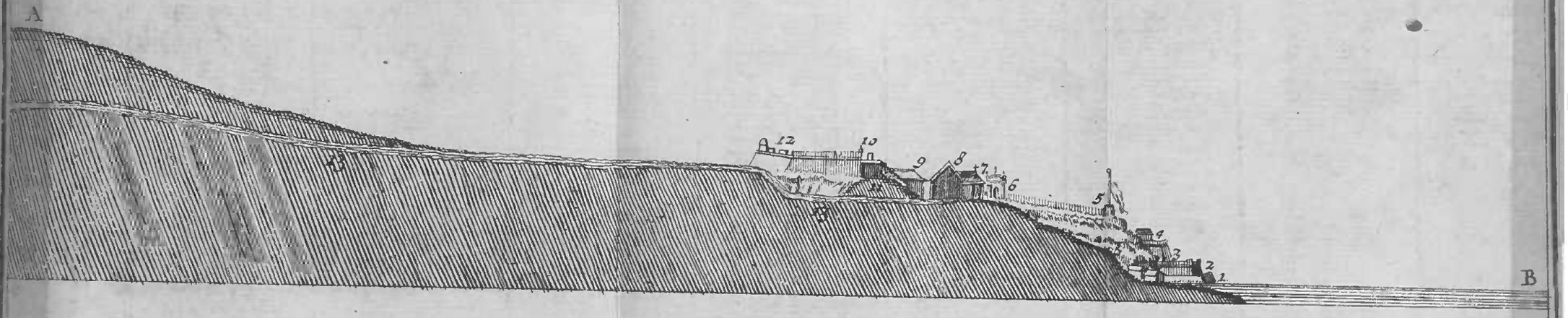
B Place devant l'Eglise

Castillo viejo

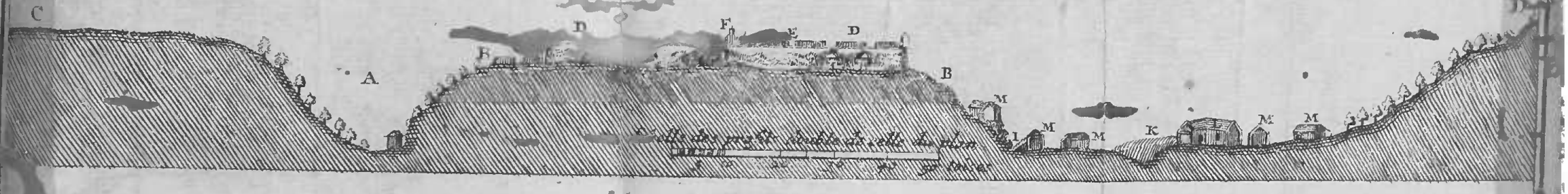
Eleuation de la baterie A

Ce plan contient la partie 1.2 du plan general

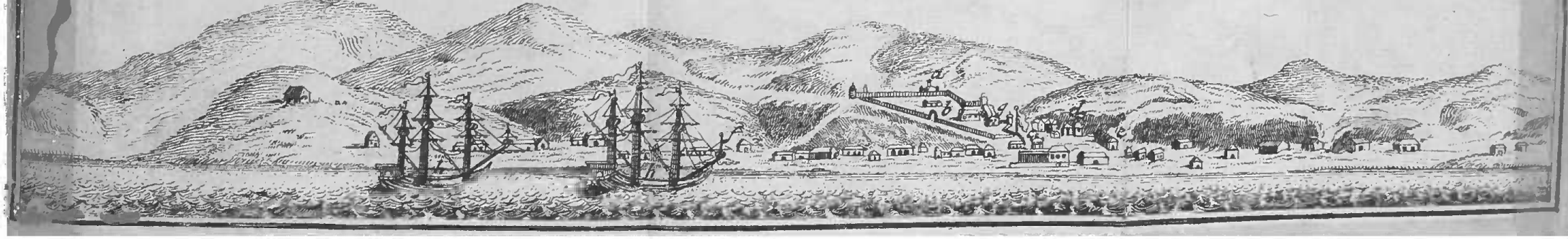
PROFIL DU FORT DE VALPARAYSSO PAR LA LIGNE A.B.



PROFIL Par la ligne C.D.



VEÜE DU COSTE DU MOUILLAGE



avons vû un Vaiſſeau Eſpagnol en calme à longueur de Chaloupe près, ſans toucher. Lorſqu'on s'en éloigne trop, on eſt obligé de louvoyer long-temps pour gâgner le mouillage, comme il nous arriva. Nous donnâmes fond le 5 Septembre en 27 braſſes d'eau fond de vaſe griſe, tirant ſur la couleur d'Olive, ayant la pointe de Valparaiſſo au NO¼N, la batterie blanche à OSO, & le Cap de Concon au N ¼ NE. Nous n'eûmes pas plûtôt laiſſé tomber l'anchre que nous ſaluâmes la Fortereſſe de ſept coups de canons, & elle nous en rendit un. Nous trouvâmes en rade le Concorde & ſept Navires Eſpagnols qui chargeoient du bled pour le Callao. Mouillage Valparaiſſo.

Ces Navires ſe mettent ordinairement ſi près de terre, qu'ils ont trois anchres à ſec amarées à des pierres ou à des [illegible], & à cette diſtance ils ont fond à dix braſſes d'eau; cette maniere de mouiller eſt très-bonne, parce qu'en Eté regulierement tous les jours, il vient ſur le midi des briſes de SO & de Sud ſi fortes, qu'elles font dérader les meilleures anchres: il faut neanmoins prendre garde à une Terme de Marine.

baſſe qui eſt à une cablure de terre aſſez près de la batterie qu'on appelle *Caſtillo Blanco*, ſur laquelle il n'y a que treize à quatorze pieds d'eau de mer baſſe. L'Aſſomption de Champloret y toucha un jour legerement, parceque la mer marne juſqu'à ſix & ſept pieds. Au reſte, la Baye eſt fort ſaine, on peut louvoyer & mouiller par tout depuis 50 braſſes juſqu'à 8. Il faut ſeulement prendre garde en portant la bordée du côté des *Siete Hermanas*, c'eſt à dire du côté de l'Eſt, de ne pas s'approcher de terre plus de deux cablures & demi, vis-à-vis une coulée traverſée par un grand chemin rougeâtre; il y a là une baſſe ſur laquelle il ne reſte que deux braſſes & demie d'eau.

On ne mouille ordinairement que dans ce coin de la rade qui eſt au-devant de la Fortereſſe, pour la commodité du commerce & la ſureté des Navires; mais après tout cette Rade ne vaut du tout rien en Hyver, parceque les vents de Nord qui entrent ſans reſiſtance par l'ouverture, y rendent la mer ſi mâle, qu'on a vû quelquefois des Navires jettez à la Côte. Les vents de Sud n'y ſont gueres moins

forts

forts en Eté, mais comme ils viennent pardeſſus les terres, il n'y a point de mer; & en cas qu'ils faſſent déradder les Navires, ils ne peuvent être jettez qu'au large.

Le lendemain de notre arrivée le Capitaine alla rendre ſes devoirs au Gouverneur d'Armes; c'eſt ainſi qu'on le diſtingue du Preſident du Chili qu'on appelle ſimplement Gouverneur; c'étoit Dom Jean Covarruvias homme de naiſſance, qui pour avoir ſervi en Flandres, temoignoit beaucoup d'affection aux François; quoiqu'il releve du Preſident, il ne le reconnoît pas ſous ce nom, mais ſeulement ſous celui *de Ca[illegible]al du Chili.*

Le Fort [illegible]rande eſt de peu de conſequence [illegible] pour être mal fait, ſoit parceque la rade qu'il défend eſt voiſine d'autres anſes qui ont les mêmes commoditez que celle-ci. Telle eſt [illegible] *Quintero*, qui eſt ſans défen[illegible]en eſt éloignée que de cinq lieues: il eſt vrai que celle de Valparaiſſo, comme la plus près de la Capitale, eſt auſſi la plus frequentée du Chili, c'eſt pour cette raiſon qu'on a voulu la mettre à couvert des inſultes des Anglois & Hollandois, qui

Deſcription de la Forteresſe.

qui ont ſouvent fait des courſes ſur ces Côtes. Autrefois il n'y avoit qu'une petite batterie à fleur d'eau, mais depuis environ trente ans on a bâti la grande Forteresſe au pied de la haute montagne; elle eſt ſituée ſur une éminence de moyenne hauteur coupée vers le SE & le NO, par deux coulées qui forment deux foſſez naturels de vingt à vingt-cinq toiſes de profondeur, abaiſſée preſque au niveau de la mer : ainſi elle eſt tout-à-fait ſeparée des éminences voiſines qui ſont un peu plus hautes.

Du côté de la mer elle eſt naturellement eſcarpée à n'y pouvoir monter que très difficilement, & du côté de la terre, ou de la haute montagne, elle eſt défendue par un foſſé qui traverſe d'une coulée à l'autre, & retranche ainſi l'enceinte de la Forteresſe approchant un peu du quarré. La ſituation du terrain n'a pas permis qu'on y fît une Fortification reguliere, ce ne ſont proprement que des murs de retranchement, ſuivans le contour de la hauteur, qui ne ſe flanquent que peu, & ſouvent point du tout. Sur le milieu du pan qui eſt au-deſſus de la Bourgade, il y a un pe-

petit Redan de ſept toiſes de face avec ſa Guerite.

Le côté oppoſé qui eſt au-deſſus de la coulée de Saint Auguſtin, n'eſt défendu que par le flanc d'un demi Baſtion qui fait un angle mort, & dont la face tire une défenſe trop oblique. Le côté de la montagne eſt compoſé d'une courtine de vingt-ſix toiſes & de deux demi Baſtions de vingt toiſes de face & onze de flanc, de ſorte que la ligne de défenſe n'eſt que de quarante-cinq toiſes; toute cette partie eſt bâtie de briques, élevée de vingt-cinq pieds de haut ſur une berme; la profondeur du foſſé eſt d'environ dix pieds, & ſa largeur eſt de trois toiſes vers le [illegible] illans, d'où il tire ſa défenſe [illegible] gle de l'épaule; il eſt creuſé dans du rocher pourri, que l'on a un peu eſcarpé aux deux bouts pour le rendre inacceſſible par les co[illegible] parapets n'ont que deux [illegible] paiſſeur, & le reſte du contour de la Place n'eſt que d'une maſſonnerie de moilon auſſi foible. Il n'y a de rempart que du côté de terre pour couvrir la Fortereſſe, & l'empêcher d'être vûe de la montagne qui s'éleve en pente douce; mais malheu-

reu-

reuſement les flancs ſont battus à revers ; la courtine & les faces, en enfilade, par les éminences voiſines à la portée du mouſquet, de ſorte qu'il eſt très-aiſé de les rendre inutiles. Au pied du haut Fort joignant la Bourgade, eſt une batterie de neuf pieces de canon élevée de treize pieds, ſur un quai de même hauteur, d'où l'on peut battre le mouillage à fleur d'eau, mais outre qu'elle ne tire aucune défenſe par ſon plan, elle eſt foudroyée de tous les environs ; on l'appelle *Caſtillo Blanco*, parcequ'on l'a blanchie pour la faire voir de loin. Derriere cette batterie, ſont la porte, l'eſcalier & la rampe qui conduit de la Bourgade à la Forteresſe par un chemin couvert d'un pan de mur, & plus haut par un boyau dont l'épaulement ne couvre point la porte du corps de la Place, qu'on découvre entierement de la rade.

Du côté de la montagne au milieu de la courtine eſt une autre porte, ou faute de pont levis & dormant, on monte en grimpant du foſſé ; c'eſt par là qu'on fait paſſer le canal qui conduit l'eau qu'on tire de la coulée de Saint Auguſtin pour le haut Fort, on

on peut le couper facilement, & la garniſon n'en pourroit avoir d'autre que de celle du ruiſſeau qui coule du fond de la coulée de Saint François par le milieu de la Bourgade ; ainſi l'on voit combien peu eſt redoutable la Forteresſe de Valparaiſſo, dès qu'on auroit mis pied à terre, comme on le peut faire de beau temps, à cette plage qui eſt au fond de la rade au lieu nommé *l'Almendrad*, où l'artillerie ne peut preſque point incommoder.

Sur la batterie baſſe il y a neuf pieces de fonte de douze à dix-huit livres de balle poids d'Eſpagne, dont il n'y en a pas deux qui puiſſent battre à ce débarquement ; d'autant plus qu'il en eſt éloigné de près de demie lieue. Sur le haut Fort il y en a cinq de ſix à douze livres de balle, & deux petits Obus qui font en tout ſeize pieces de fonte ; je dirai ici en paſſant, que cette artillerie fut miſe en état par les Charpentiers de Boiſloret Capitaine du Vaiſſeau *le Clerc* en 1712 ; mais ſi le Gouverneur n'avoit pas été plus reconnoiſſant que le Preſident de Santiago, du ſervice qu'il rendoit aux Eſpagnols, il en auroit le premier éprouvé la juſteſſe pour un petit démêlé de commerce. Artillerie.

Au

Au pied de la Fortereſſe dans une coulée aſſez petite eſt le Bourg ou Ville de Valparaiſſo, compoſée d'une centaine de pauvres maiſons, ſans arrangement & de different niveau, elle s'étend auſſi le long de la mer où ſont les magazins à bled. Quelque petit que ſoit cet endroit, il y a outre la Paroiſſe deux Convents, un de Cordeliers, & l'autre d'Auguſtins. De cent cinquante familles qu'il peut y avoir, à peine s'en trouve-t-il trente de Blancs, le reſte n'eſt que de Noirs, de Mulâtres & de Meſtices; le nombre d'hommes capables de porter les armes y eſt peu conſiderable; mais les habitations, ou métairies circonvoiſines fourniſſent au premier ſignal de la Fortereſſe, ſix Compagnies de Cavalerie montées à leurs frais, dont la plûpart n'ont d'autres armes que l'épée, que les Blancs ne quittent pas dans les occupations les plus viles. Sur le rapport des Sentinelles qu'on tient le long de la Côte, on eſt fort regulier à raſſembler du moins une partie de ces Troupes, lorſqu'il paroît un Vaiſſeau qu'on ne juge pas être de fabrique Eſpagnole; nous avons ſouvent vû tirer de nuit

nuit un coup d'alarme ſur le moindre ſoupçon, & à faux.

Quelques jours après notre arrivée, le ſecond Marchand de notre Navire, obtint permiſſion du Preſident de l'aller voir à Santiago, pour les affaires de commerce.

Dans cet intervale le Saint Charles, Vaiſſeau François acheté par les Eſpagnols, ſe perdit ſur l'Iſle de *Juan Fernando* la plus Eſt, éloignée de 80 lieues à l'Oueſt de Valparaiſſo, en venant charger du *Bacallao* qui eſt une eſpece de Morue ſemblable à celle de Terre-Neuve, dont quelques François y faiſoient la pêche ſous la conduite d'un nommé d'Apremont jadis Garde du Roi. En rangeant la Côte, le Vaiſſeau toucha ſur une baſſe ſi près de terre que tout l'équipage ſe ſauva; une partie ſe hazarda de venir dans la Chaloupe à Valparaiſſo, demander au Gouverneur un Navire pour aller querir les Pêcheurs reſtez dans l'Iſle, & charger ce qu'ils avoient de poiſſon ſec. Sur les offres de ſervice qu'on avoit fait ci-devant au Preſident, il demanda notre Marie pour ce ſujet; mais comme elle étoit embarraſſée de marchandiſes, on ne put la lui accorder;

de ſorte qu'il fut obligé d'y envoyer le Sto. Domingo Vaiſſeau Eſpagnol nouvellement venu du Callao pour charger du bled ; il partit le premier, & revint le 14. Octobre.

Cette Iſle de Juan Fernando la plus Eſt, ſeroit très-fertile ſi elle étoit cultivée, l'eau & le bois n'y manquent point, il y a des Cochons, des Chevreaux ſauvages, & une quantité prodigieuſe de Poiſſons ; la Rade où l'on mouille eſt d'un bon fond, mais il y a beaucoup d'eau tout près de terre. C'eſt là où les Flibuſtiers Anglois & François ont ſouvent établi leurs retraites pendant qu'ils faiſoient la courſe à la Côte vers l'an 1682.

L'abondance des Marchandiſes dont le païs étoit fourni lorſque nous arrivâmes, & le bas prix où elles étoient, nous fit prendre reſolution de ne point vendre que le commerce ne fût un peu plus avantageux ; ce qui nous jetta dans une ennuyante oiſiveté, qui nous faiſoit chercher des amuſemens. La Fête du Roſaire ſurvint le 2 Octobre qui nous en fournit pendant huit jours de ſuite.

Fête du Roſaire. Cette Fête chez les Eſpagnols, eſt une de la premiere claſſe, ils la regardent

dent avec autant, j'oſe même dire avec beaucoup plus de veneration, que celle des Myſteres les plus ſacrez de notre Religion. Pour la ſolemniſer, la veille on fit des illuminations, & un feu d'artifice qui conſiſtent en quelques fuzées volantes faites dans des cannes au lieu de cartouches, & pluſieurs ſalves de boëtes. Les trois jours ſuivans un particulier donna au public le ſpectacle de la courſe des Taureaux, qui me parut peu intereſſer la curioſité ; on n'y vit rien qui meritât d'être regardé, qu'un homme enjambé ſur un de ces vigoureux animaux avec des éperons armez de molettes de quatre pouces de diametre, à la mode du païs. Ces combats ſe faiſoient dans une place environnée d'échafaux chargez d'autant de ſpectateurs que d'habitans à qui cet amuſement [illegible] Les trois autres jours on [illegible] ne Comedie dans [illegible] même pla[illegible]eva[illegible]t la porte de l'Egliſe de Saint Fr[illegible]ois, à la lueur des chandelles en plein air ; il ſeroit difficile d'en rapporter les ſujets, tant ils étoient variez & peu ſuivis, ce n'étoient à proprement parler que des intermedes de farces mêlez de danſes &

de

de Balets aſſez bien executez, & même jolis à la maniere du païs, à la ſymphonie près, qui ne conſiſtoit qu'en une harpe & quelques guittarres ou *viguelas* : Mais ce qui rendoit ridicule & peu édifiant, leur récitatif étoit un mêlange impertinent qu'ils y faiſoient des louanges de Notre-Dame du Roſaire, avec des bouffonneries plates, & des obſcenitez peu envelopées.

Après cette Fête, ennuyé de ne voir toujours qu'un Village, je penſai à voir la Capitale du païs, dont les habitans me faiſoient de grands recits ; mais comme il falloit pour cela une permiſſion du Preſident que je ne voulois pas de demander, de peur qu'informé de ma profeſſion, il ne me l'eût refuſée, je fis ſemblant de partir pour m'aller embarquer à la Conception avec un Capitaine François qui s'en retournoit en France : les grands credits qu'il avoit fait au Preſident lui avoient merité ſon amitié, ainſi ſous ce pretexte j'allai avec lui à Santiago comme en paſſant, ſans crainte d'être arrêté & renvoyé les fers aux pieds, comme il eſt arrivé à quelques François qui y étoient allez ſans permiſſion. Un Capitaine Flibuſtier qui après

près s'être perdu à Buenosaires, paſſoit par Santiago dans la Mer du Sud, pour chercher à s'embarquer dans un Vaiſſeau François, fut empriſonné ſans autre ſujet.

On pourroit demander ici pourquoi l'on traite ſi mal les François qui vont à Santiago : il y a deux raiſons pour cela ; la premiere, c'eſt que par les Loix d'Eſpagne il eſt défendu aux Etrangers d'entrer dans les Colonies de la Mer du Sud ; la ſeconde & la principale, c'eſt que les Marchands de la Ville, parmi leſquels il faut comprendre le Preſident, ſe plaignent que les François y apportent des marchandiſes qu'ils donnent à meilleur marché que dans les boutiques, & gâtent ainſi leur commerce ; de ſorte que je devois doublement prendre des précautions.

Route de Valparaiſſo à Santiago.

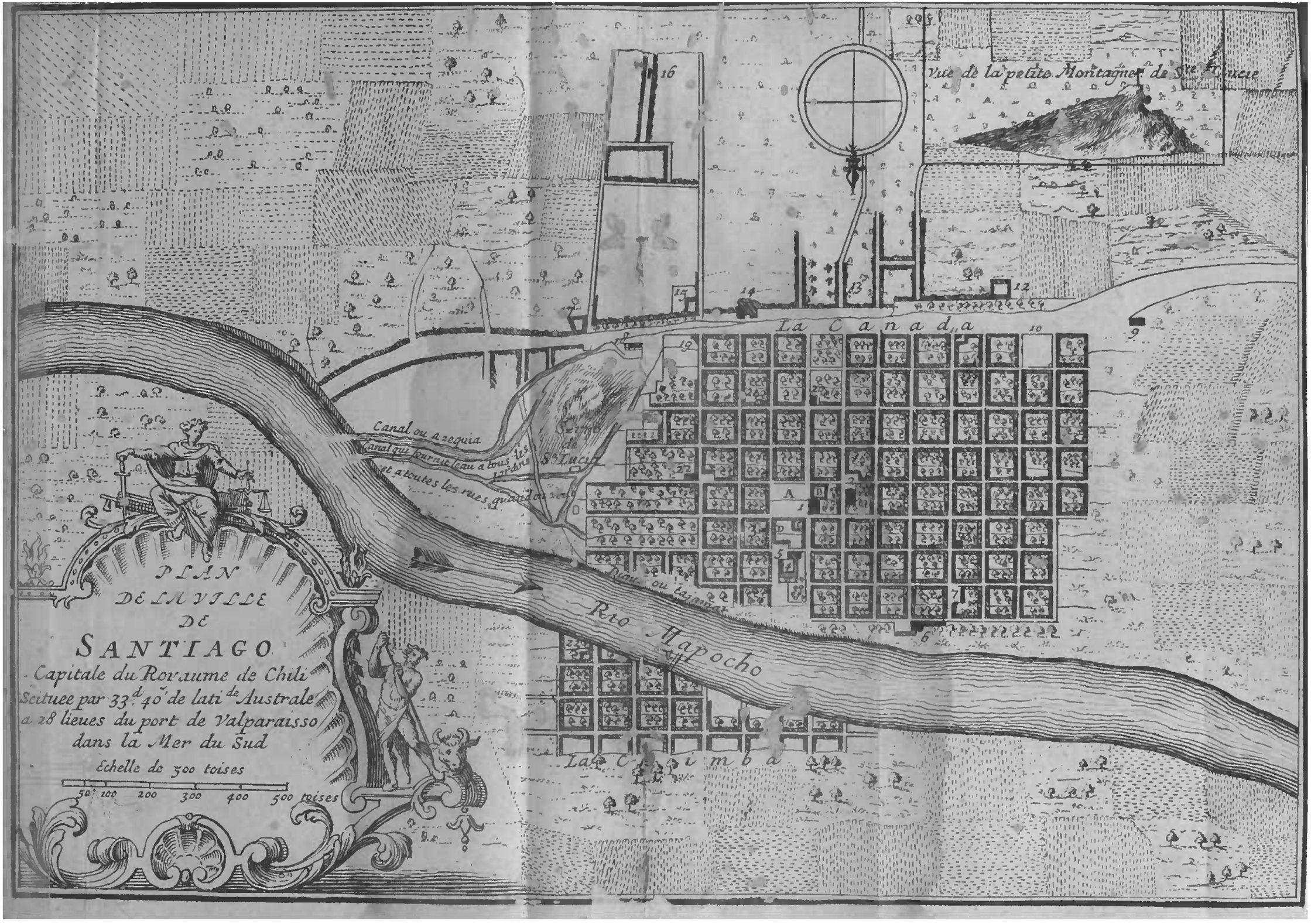
Nous partîmes de Valparaiſſo la veille de la Touſſaints, & nous paſsâmes par le grand chemin de *Sapata:* je fus fort ſurpris la premiere journée de voir, non ſeulement qu'il falloit la faire ſans débrider, mais encore au ſoir coucher en pleine campagne faute de maiſon, quoiqu'on m'eût promis un bon logement ; mais j'appris

que ce qu'on appelle *Alojamiento* dans le Chili, ne ſignifie qu'un endroit où il y a de l'eau & du pâturage pour les Mules. Nous avions cependant paſſé à demi quart de lieue de Sapata, qui eſt un Hameau & le ſeul qu'il y ait en 30 lieues de chemin: mais ce n'eſt pas la mode du païs de loger dans les maiſons.

Le lendemain nous paſſâmes la montagne de Sapata qui eſt fort haute, & après avoir traverſé la vallée de *Poangue*, où paſſe une petite Riviere qui eſt dangereuſe en Hyver en temps de pluye, nous paſſâmes une autre montagne plus roide que la précedente, appellée *la Coſta de Prado*, & nous allâmes loger à la deſcente de l'autre côté ſur les bords de la petite Riviere de *Podaguel*. Pendant ces deux journées nous ne vîmes preſque aucunes terres labourées, toutes les campagnes ſont deſertes, elles ne ſont pleines que de cer[illegible]ores épineux qui rendent le[illegible]s très-incommodes.

Enfin le 2 Octobre nous arrivâmes le matin à Santiago, qui n'étoit qu'à quatre lieues loin de notre logement au-delà du Podaguel; ainſi j'ai compté

que


Vue de la petite Montagne de Ste Lucie
La Canada
Canal ou azequia
Rio Mapocho
La Cimba
PLAN
DE LA VILLE
DE
SANTIAGO
Capitale du Royaume de Chili
Scituee par 33.d 40.' de lati.de Australe
a 28 lieues du port de Valparaisso
dans la Mer du Sud
Echelle de 500 toises
50 100 200 300 400 500 toises

que depuis Valparaiſſo il y a 28 lieues, quoique Herrera n'en compte que 14.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE SANTIAGO Capitale du Chili.

LA Ville de *Santiago*, en François, *de Saint Jacques le Majeur*, * eſt ſituée par 33d. 40′ de latitude Auſtrale au pied Occidental de cette chaîne de montagnes, appellée *la Cordillera*, qui traverſe l'Amerique Meridionale du Nord au Sud; elle eſt dans une belle plaine de plus de 25 lieues de ſurface, fermée à l'Eſt par la naiſſance de la Cordillere, à l'Oueſt par les montagnes de Prado & de Poanque, au Nord par la riviere de *Colina*, & au Sud par celle de *Maypo*.

* Le Mineur s'appelle San Diego.

Sa Situation.

Elle fut fondée par Pierre de Valdivia l'année 1541; ce Conquerant du Chili ayant trouvé dans la valée de *Mapocho* un grand nombre d'habitations d'Indiens, jugea par là de la fertilité du terroir; & la belle ſituation du lieu lui ayant parû propre

Sa Fondation.

au deſſein qu'il avoit de bâtir une Ville, il en fit tracer le plan par Iſlots quarrez comme un jeu d'Echecs, dans les mêmes meſures que ceux de Lima, c'eſt à dire de 150 varres ou 64 toiſes de côté, d'où eſt venue cette meſure de *Quadra* dont on ſe ſert dans le Païs pour arpenter les terres labourées. Chaque quartier ou iſle de maiſon fut partagé en quatre parties qu'on appelle *Solar*, pour donner aux Particuliers de quoi ſe loger commodément; effectivement quoique par la ſucceſſion des temps, cet eſpace ait été partagé en pluſieurs parties, ils ſont encore logez ſi au large, qu'il n'y a preſque pas une maiſon dans la Ville qui n'ait ſa cour audevant, & un jardin derriere.

Son Plan.

Cette Ville eſt arroſée du côté de l'Eſt par la petite riviere de Mapocho, que la fonte des neiges de la Cordillere groſſit en Eté, & les pluyes en Hyver, neanmoins elle eſt que toujours gu..ble; comme elle eſt fort rapide, ſes eaux ſont toujours un peu troubles, mais les Habitans qui n'en ont pas d'autres, ont ſoin de la faire filtrer par des pierres propres pour cela, particulierement dans

Ses Eaux.

dans le temps de la fonte des neiges, parcequ'alors ſans être purifiée elle eſt mal faiſante ; ils pourroient cependant ſans beaucoup de peine, en faire venir des fontaines voiſines, qui ne ſont éloignées de la Ville que d'environ une demie lieue.

Pour empêcher que la riviere en temps de débordement n'y cauſe des inondations, on a fait une muraille & une digue, par le moyen de laquelle on ménage en tout temps des ruiſſeaux pour en arroſer les jardins, & rafraîchir quand on veut toutes les rues ; commodité ineſtimable qui ne ſe trouve qu'en peu de Villes d'Europe auſſi naturellement. Outre ces ruiſſeaux, on en tire de plus gros canaux pour faire moudre des Moulins diſperſez en differents endroits de la Ville, pour la commodité de chaque quartier.

Les rues ſont diſpoſées ſuivant les quatre Points Cardinaux de l'Horiſon, N S E O. Elles ſont larges de cinq toiſes très-bien alignées, & proprement pavées de petites pierres diviſées comme par ſillons, par de plus groſſes qui traverſent les deux revers à diſtances égales, & laiſſent au mi-

lieu environ deux pieds ½ de ruiſſeau pour les laver ou les rafraîchir quand on veut. Celles qui courent E & O, prenent l'eau par les premiers canaux de la riviere, & celles qui croiſent du N au S, par ceux qui coulent dans le milieu des iſles des maiſons au travers des jardins, & des rues ſous de petits ponts, d'où on la fait dégorger. Sans ce ſecours les jardins ne pourroient rien produire faute de pluye pendant huit mois de l'année; au lieu qu'on trouve par ce moyen dans la Ville, tous les agrémens de la Campagne, pour les fruits & les légumes; le jour, la fraîcheur de l'ombrage; & la nuit, les ſuaves odeurs d'Orangers, & de Floripondios qui embaument les maiſons.

Les tremblemens de terre qui y ſont frequens ont fort endommagé la Ville, entr'autres c[illegible] de 1687. le premier fut [illegible] verſa preſque tou[illegible] & répandit dans l'air de ſi mauvaiſes vapeurs, que tout le monde en mourut, à trois ou quatre cens perſonnes près. Depuis ce temps-là il eſt ſurvenu quelque petit changement à ſon plan, par l'agrandiſſement des Monaſteres dont

dont quelques-uns ſe ſont étendus au-delà des alignemens ; neanmoins elle eſt encore ſi bien percée & diſtribuée pour les commoditez publiques & particulieres, que ſi les maiſons avoient plus d'élevation que le rez de chauſſée, & qu'elles fuſſent de plus belle architecture, ce ſeroit une fort agréable Ville.

A peu près dans le milieu eſt la Place Royale, faite par la ſuppreſſion d'un quartier de 4096 toiſes de ſurface, outre la largeur de quatre rues, de ſorte qu'on y entre par huit endroits. Le côté de l'Occident comprend l'Egliſe Cathedrale & l'Evêché; celui du Nord le Palais neuf du Preſident, l'Audience Royale, le Cabildo & la Priſon ; celui du Sud eſt une ſuite de Porches en arcades uniformes pour la commodité des Marchands, avec une galerie au deſſus pour le ſpectacle des Combats de Taureaux. Celui de l'Eſt n'a rien de particulier. Au milieu de la Place eſt une Fontaine ornée d'un baſſin de bronze.

L'Architecture des maiſons eſt la même que dans tout le Chili ; elles n'ont qu'un rez de chauſſée bâti de briques crues, excepté qu'ici elles ſont

plus propres qu'ailleurs, & les Egliſes plus riches de dorures, mais toute l'Architecture en eſt d'un mauvais goût, ſi j'en excepte celle des Jeſuites, qui eſt une Croix Latine voûtée ſur un ordre dorique; elles ont toutes au devant une petite Place pour la commodité des Caleches & des Proceſſions. La plûpart ſont bâties de briques, il y en a de pierre de grain, & de maſſonnerie de moilon, qu'on tire d'un petit rocher qui eſt au bout de la Ville à l'Eſt, appellé *la Montagne de Sainte Lucie*, du haut de laquelle on découvre d'un coup d'œil toute la Ville & ſes environs, qui forment un Payſage très-riant.

Ses Dignitez. Cette Ville eſt la Capitale du Chili, grand Royaume; mais ſi peu habité, qu'à peine y a-t-il en 400 lieues d'étendue du Nord au Sud; cinq Villes qui vaillent mieux que nos bons Villages, ſans compter celle dont nous parlons. Ces Villes ſont *Baldivia*, dans l'Iſle de Chiloé, *la Conception*, ou *Penco*, *Chillan*, *Coquimbo*, ou la *Serena*, & *Copiapò*, on en compte une ſixiéme au-delà de la Cordillere, qui eſt *Mendoça*. Les meilleures Bourgades ſont *Maule*, *Valparaiſſo*, *Quillota*,

A con-

Aconcagua, *& S Juan de la Cordillere*, où il y a des mines d'Argent fort abondantes, mais où l'on ne peut travailler que quatre mois de l'année à cauſe des neiges. Il n'y a au reſte que des Métairies, ou *Eſtancias* ſi écartées, que tout le Païs, à ce que j'en ai pû ſavoir de bonne part, ne peut pas fournir 20000 Blancs capables de porter les armes, & Santiago en particulier 2000; le reſte n'eſt compoſé que de Meſtices, Mulâtres, & Indiens, dont le nombre peut être trois fois plus grand, ſans parler des Indiens amis au-delà de la Riviere de Biobio, qu'on fait monter à 15000, ſur qui il ne faut pas compter pour la fidelité. Ses Forces.

Ce qu'on peut dire en general des forces des Eſpagnols dans ce Païs, c'eſt que leur Milice eſt compoſée d'hommes fort diſperſez, point aguerris, & mal armez; que la partie du Nord du Chili eſt preſque deſerte, & que les Indiens conquis dans la partie du Sud, ſont peu affectionnez à cette Nation qu'ils regardent comme leurs Tyrans, dont ils voudroient bien ſecouer le joug; & qu'enfin les Eſpagnols n'ont point de Fortifications

dans leurs Terres où ils puiſſent ſe mettre en ſureté, à moins que de gagner les montagnes; & contre les forces de mer, ils n'ont que celles de Baldivia & de Valparaiſſo; l'une pleine de gens en priſon, & l'autre mal bâtie & en mauvais état. Je ne compte pas ici le Fort de Chacao dans l'Iſle de Chiloé, qui ne merite ce nom, ni par ſa conſtruction, ni par ſes munitions.

Le Gouverneur du Royaume fait ſa reſidence ordinaire à Santiago. * Autrefois ceux qui aimoient les interêts du Roi demeuroient à la Conception, ou ſur la frontiere d'Arauco, pour pouſſer les Conquêtes ſur les Indiens: ils ſont même obligez d'y aller tous les trois ans, aujourd'hui ils s'en diſpenſent, à cauſe qu'ils ont la paix avec les Indiens, & que la paye du Real Situado a manqué.

Le Gouverneur prend [illegible] titre de *Preſident* & de *Capitai[illegible]* par rapport aux deux [illegible] l'Epée

* Le Sieur De Fer s'eſt trop fié aux anciennes Relations, & s'eſt trompé dans le Diſcours qu'il a inſeré dans la derniere Carte de la Mer du Sud, où il a dit que le Preſident demeure à la Conception.

l'Epée & de la Robe ; & c'eſt de ce dernier qu'il tire ſon nom, comme étant celui qui preſide à l'Audience Royale, compoſée de quatre *Oidors* ou Audienciers, de deux *Fiſcaux*, dont il y en a un chargé de la protection des Indiens & des affaires de la Croiſade, enſuite d'un *Alguacil Mayor de Corte*, & des Chanceliers-Secretaires-Rapporteurs, &c. Il n'y a point d'appel d'une Sentence de *Reviſta*, ou revûe de cette Royale Déliberation, qui ne connoît que des choſes de conſequence, ou déja décidées en Juſtice, ſi ce n'eſt au Conſeil Royal des Indes. Audience Royale.

Les affaires ordinaires ſe décident au Cabildo, qui eſt compoſé, comme celui de la Conception, de deux Alcaldes, d'un *Alferes Real*, d'un *Alguacil Mayor*, d'un Dépoſitaire general, & de ſix Regidores, dont la moitié ſont *Encomendaderos* en charge, d'autres habitans *Moradores*, & d'autres qu'on appelle *Proprietaires*, pour avoir acheté la *Varre*, c'eſt à dire leur dignité, dont la marque eſt de porter en public une longue baguette de ſix à ſept pieds.

Quoique le Preſident releve du Vi-

ce-Roi du Perou, l'éloignement diminue beaucoup de ſa dépendance ; de ſorte qu'on peut le regarder au Chili comme Vice-Roi lui-même, pendant les ſept années que dure ſon Gouvernement. Celui qui étoit en place s'appelloit *Dom Juan Andres Uſtaris*, ci-devant Marchand à Seville, qui pour avoir changé d'état, n'avoit changé ni d'inclination, ni d'occupation ; car malgré les Loix du Royaume, il negocioit ouvertement avec les François qui ont bien acru ſa fortune par les credits conſiderables qu'ils lui ont fait : Il eſt vrai qu'il les ſatisfait de bonne grace, choſe à louer dans un païs où l'on peut abuſer de ſon autorité, où plus qu'ailleurs on emprunte facilement, mais où l'on ne paye pas de même.

Gouvernement Eccleſiaſtique.

L'Etat Eccleſiaſtique, comme le Gouvernement ſeculier, releve de Lima Metropole du Chili ; mais le pouvoir de l'Evêque eſt fort limité premierement par les Loix du païs qui ne lui laiſſent la diſpoſition d'aucune Cure, il a ſeulement le droit de preſenter trois ſujets, parmi leſquels le Preſident en choiſit un au nom du Roi, en quelque mois que ce ſoit ; de

ſorte

ſorte que le Pape n'a pas même ſon tour comme en Europe. Secondement, les Moines prétendent encore empieter ſur les fonctions Curiales que les Jeſuites croyent avoir droit d'exercer par tout où bon leur ſemble, ſans parler d'une infinité d'autres privileges qu'ils ont dans les Indes, & dont ils donnoient un traité particulier en Theologie dans le temps que j'étois à Santiago ; c'eſt ce qui fait que les Paroiſſes y ſont peu frequentées. Il y en a trois outre la Cathedrale, *Saint Paul*, *Sainte Anne* & *Saint Iſidore*, dont les Egliſes ſont des petites & des plus négligées. C[illegible] des Moines y ſont incomparablement plus propres. Il y a huit Convens d'hommes, trois de Cordeliers, deux de Jeſuites, un de la Merci, un des Freres de Saint Jean de Dieu, & un des Dominiquains, qui ſont les ſeuls [illegible]s établis dans tout le Chili. Il [illegible] cinq de Religieuſes, un de Carmelites, un d'Auguſtines, un de *Beatas*, Confrairie de la Regle de Saint Auguſtin, & deux de l'Ordre de Sainte Claire : toutes ces Communautez ſont nombreuſes, & il y en a telle où l'on compte plus de deux cens perſonnes.

Le Tribunal de l'Inquiſition du Chili y eſt auſſi établi : le Commiſſaire general fait ſa reſidence à Santiago, & ſes Officiers, comme *Familiers* & *Commiſſaires*, ſont diſperſez dans toutes les Villes & Villages de ſa dépendance. Ils s'occupent aux viſions des ſorciers vrais ou prétendus, & à certains crimes ſujets à l'Inquiſition, comme la polygamie, &c. car pour des heretiques, je ſuis ſûr qu'il ne leur en tombe point entre les mains : on y étudie ſi peu, qu'on n'eſt pas ſujet à s'égarer par trop de curioſité ; la ſeule envie de ſe diſtinguer des autres par un titre honorable, fait que pluſieurs Eccleſiaſtiques étudient un peu de Theologie Scholaſtique & de morale, pour porter le nom de Licentié ou de Docteur, que les Jeſuites & les Dominiquains peuvent donner par un privilege des Papes, quoiqu'il n'y ait point d'Univerſité établie à Santiago : mais ils obtiennent ceux ces titres à ſi bon marché, qu'il s'en trouve parmi les Seigneurs Licentiez qui ne ſavent preſque point de Latin, qu'ils ne croyent pas même neceſſaire pour les Sciences.

Pendant que je m'occupois à voir, &

& à connoître la Ville de Santiago, il ſurvint une affaire qui m'engagea à me retirer : La Chaloupe du Vaiſſeau la Vierge de Grace de Saint Malo, qui étoit en relâche à la Conception pour s'en retourner en France, étant chargée de quelques marchandiſes pour mettre à terre, fut cauſe de quelques differends des François avec les Gardes du Corregidor qui s'y oppoſoient. Celui-ci choqué de cette réſiſtance, s'en alla au magazin du Navire ſuivi de la canaille, & le mit au pillage ; mais un François ayant lâché un coup de fuſil chargé à plomb de chaſſe, tua malheureuſement un ſoldat. On empriſonna tout ce qu'il y avoit de François en Ville, qu'on alloit chercher de maiſon en maiſon. Auſſi-tôt le Capitaine détacha un Officier au Preſident pour ſe plaindre de cette violence, & en demander juſtice. Cette nouvelle fit quelque bruit dans Santiago ; & comme les Eſpagnols naïſſent naturellement notre Nation, pour peu que nous ſoyions coupables chez eux, nos crimes ſont énormes. Ainſi je jugeai à propos de me retirer pendant que le Conſeil avec le Preſident déciderent contre les malheu-

heureux Etrangers, & les condamnerent à neuf mille piaſtres d'amende.

Mines d'or de Tiltil.

L'envie que j'avois de voir des Mines d'or, & de nouveaux endroits, me fit prendre la route de *Tiltil* qui n'allonge que de deux lieues le chemin de Valparaiſſo. Ce Païs eſt un peu moins deſert que celui de Sapata, on y voit de temps en temps quelques terres labourées; & quoiqu'on y paſſe une montagne fort rude, il n'y a pas de ces défilez incommodes parmi les arbres épineux où l'on eſt déchiré de toutes parts. J'arrivai donc à Tiltil, petit Village ſitué un peu plus qu'à demi côte d'une haute montagne toute pleine de mines d'or; mais outre qu'elles ne ſont pas fort riches, la pierre de mine ou le minerai en eſt fort dur, & il y a peu d'ouvriers depuis qu'on en a découvert de plus riches ailleurs, ſoit auſſi parceque les eaux manquent aux moulins pendant quatre mois de l'Eté. Dans le temps que je paſſai il y avoit cinq de ces moulins, que les Eſpagnols appellent *Trapiches*, ils ſont faits à peu près de

Mines de Tiltil.

la

la même maniere que ceux dont on ſe ſert en France pour écraſer des pommes, ils ſont compoſez d'une auge ou grande pierre ronde de cinq à ſix pieds de diametre, creuſée d'un canal circulaire profond de 18 pouces ; cette pierre eſt percée dans le milieu pour y paſſer l'axe prolongé d'une roue horizontale poſée au-deſſous, & bordée de demi godets, contre leſquels l'eau vient fraper pour la faire tourner ; par ce moyen on fait rouler dans le canal circulaire une meule poſée de champ qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule s'appelle la *Volteadora*, c'eſt à dire la Tournante, ſon diametre ordinaire eſt de 3 pieds 4 pouces, & ſon épaiſſeur de 10 à 15 pouces ; elle eſt traverſée dans ſon centre par un axe aſſemblé dans le grand arbre, qui la faiſant tourner verticalement, écraſe la pierre qu'on a tirée de la mine, que les gens du païs appellent le *Metal*, & nous autres, en terme de Forges le *Minerai* ; il y en a de blanc, de rougeâtre & de noirâtre, mais la plûpart ne montre que peu ou point d'or à l'œil.

Dès que les pierres ſont un peu écraſées, on y jette une certaine quantité

Maniere de tirer l'or.

tité de mercure ou vif argent qui s'attache à l'or que la meule a ſeparé de la pierre qu'elle moud. Pendant ce temps on fait tomber dans l'auge circulaire un fil d'eau conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès ; l'or incorporé avec le mercure tombe au fond, & y demeure retenu par ſa peſanteur. On moud par jour un demi *Caxon*, c'eſt à dire 25 quintaux de minerai ; & quand on a ceſſé de moudre, on ramaſſe cette pâte d'or & de mercure qu'on trouve au fond de l'endroit le plus creux de l'auge, on la met dans un nouet de toile pour en exprimer le mercure autant qu'on peut ; on la fait enſuite chauffer pour faire évaporer ce qui en reſte, & c'eſt ce que l'on appelle de l'*or en pigne*.

Pour dégager entierement l'or du mercure dont il eſt encore impregné, il faut fondre la pigne, & alors on en connoît le juſte poids, & le veritable aloi. On n'y fait point d'autre façon ; la peſanteur de l'or & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, fait qu'on en dégage le minerai ſur le champ. C'eſt l'avantage qu'ont les Mi-

Mineurs d'or ſur ceux d'argent ; chaque jour ils ſavent ce qu'ils gagnent, & ceux-ci ne le ſavent quelquefois qu'au bout de deux mois, comme nous le dirons ailleurs.

Le poids de l'or ſe meſure par *Caſtillans*, un Caſtillan eſt la centième partie d'une livre poids d'Eſpagne, il ſe diviſe en huit *Tomines*, ainſi ſix caſtillans & deux tomines font une once. Il faut remarquer qu'il y a $6\frac{1}{3}$ pour cent, de moins au poids d'Eſpagne, qu'à notre poids de marc.

L'Aloi de l'or ſe meſure par *Quartes*, ou Carats, qu'on borne à 24 pour le plus haut, celui des mines dont je parle eſt depuis 20 à 21.

Suivant la qualité des minieres & la richeſſe des veines, cinquante quintaux de minerai ou chaque Caxon, donne quatre, cinq, & ſix onces d'or ; quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ſes frais, ce qui arrive aſſez ſouvent ; mais auſſi il eſt quelquefois bien dédommagé quand il rencontre de bonnes veines, car les mines d'or ſont de toutes les métalliques, les plus inégales ; on pourſuit une veine qui s'élargit, ſe retrecit, ſemble même ſe perdre, & cela dans un

un petit eſpace de terrain. Cette bizarrerie de la nature fait vivre les Mineurs dans l'eſperance de trouver ce qu'ils appellent la *Bourſe*, qui ſont certains bouts de veine ſi riches, qu'elles ont quelquefois enrichi un homme tout d'un coup; c'eſt auſſi cette inégalité qui les ruine ſouvent*, d'où vient qu'il eſt plus rare de voir un Mineur d'or riche, qu'un Mineur d'argent, ou d'autre métail, quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minerai, comme nous le dirons dans la ſuite; c'eſt auſſi par cette raiſon que les Mineurs ſont privilegiez, car ils ne peuvent être executez pour le Civil, & que l'or ne paye au Roi que le vingtième, ce qu'on appelle *Covo*, du nom d'un Particulier à qui le Roi fit cette grace, parcequ'on en payoit le quint comme de l'argent.

A qui appartiennent les Minieres.

Les minieres d'or comme toutes les autres de quelque métail qu'elles ſoient, appartiennent à qui les decouvre le premier; il ſuffit de preſenter Requête à la Juſtice pour ſe les faire adjuger: on meſure ſur la veine 80 varres de longueur, c'eſt à dire 246 pieds

* *Multi dati ſunt in auri caſus, & facta eſt in ſpecie ipſius perditio illorum*, Eccli. 31. v. 6.

pieds & 40 en largeur, pour celui a qui elle eſt adjugée, qui choiſit cette étendue où bon lui ſemble, enſuite on en meſure 80 autres qui appartiennent au Roi, le reſte revient au premier Prétendant en même meſure, qui en diſpoſe comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi eſt vendu au plus offrant, qui veut acheter une richeſſe inconnue & incertaine. Au reſte, ceux qui veulent travailler de leurs bras, obtiennent ſans peine du Mineur une veine à travailler, ce qu'ils tirent eſt pour leur compte, en lui payant les droits du Roi & le louage du Moulin, qui eſt ſi conſiderable, qu'il y en a qui ſe contentent du profit qui leur en revient, ſans faire travailler aux minieres.

On en uſoit autrefois differemment & avec de plus grandes formalitez dans l'adjudication des minieres d'Allemagne, comme on peut voir chez [illegible].4. Celui qui avoit fait une [illegible], la déclaroit à l'Intendant des mines, qui ſe tranſportoit ſur les lieux avec un autre Officier & deux témoins, pour interroger le Demandeur en quel endroit étoit ſa miniere, qu'on lui faiſoit montrer au doigt, & jurer en même temps que c'étoit la ſien-

ſienne. Alors l'Intendant lui donnoit pour ſa part une certaine étendue qui comprenoit deux aires & demi, ſuivant la coûtume du Païs. Enſuite il en meſuroit une pour le Prince, une ſeconde pour la Princeſſe, une troiſième pour le grand Ecuyer, une quatrième pour l'Echanſon, une cinquième pour le Chambellan, & enfin il en retenoit une pour ſon compte.

En ſortant de Tiltil, je continuai ma route pour Valparaiſſo. A la deſcente de la montagne du côté de l'Oueſt, on me fit remarquer une coulée où eſt un riche *Lavadero*, ou lavoir d'or; on y trouve ſouvent des morceaux d'or vierge d'environ une once, mais comme les eaux y manquent en Eté, on ne peut y travailler que pendant trois à quatre mois de l'année.

Crucifix naturel.

Je paſſai le même jour à *Limache*, Village où fut trouvé un arbre dont le Pere Oualle donne la figure dans ſa Relation des Miſſions du Chili, il y en a un pareil à Rincan à deux lieues de Santiago vers l'ONO, c'eſt une Croix formée par la nature, ſur laquelle eſt un Crucifix de même bois comme en bas relief; les Sculpteurs l'ont

l'ont gâté pour y avoir touché en pluſieurs endroits, parce qu'on ne voit plus dans quel état il étoit quand il fut trouvé.

Dom Franciſco-Antonio de Montaluo fait mention d'un pareil arbre trouvé en 1533, à Callacate dans la contrée de Caxamarca au Perou, le jour de l'Invention de la Sainte Croix. Dom Juan Ruiz Bravo qui le découvrit l'ayant laiſſé, il fut retrouvé au même endroit en 1677. le jour de l'Exaltation de la Croix, ſi ces circonſtances ſont veritables elles ti[illegible]nent du miracle. Cette Croix a [illegible] pieds de long & 15 de croiſée, dont la groſſeur de l'arbre occupe le tiers; de ſes trois extrêmitez ſortent des branches qui forment encore autant de petites Croix.

Enfin j'arrivai à Valparaiſſo dégoûté de voyager dans ce Païs, où l'on [illegible]e trouve ni maiſons, ni vivres, ni lieu où loger, de ſorte qu'il faut y porter juſqu'à ſon lit, ſi l'on ne veut ſe reduire à coucher comme les gens du Païs à plate terre, ſur des peaux de moutons à la belle Etoile. Il eſt vrai que cette maniere de voyager a cet avantage, que le quart d'heure de Ra-

Rabelais n'y cauſe aucune inquiétude *.

* *Nota*, les pâturages ſont communs le long des chemins par ordre du Roi.

Pour me dédommager de n'avoir pas vû moudre le minerai à Tiltil, j'allai quelques jours après mon retour voir tirer de l'or par le lavage auprès de la *Palme*, à quatre lieues à l'E¼SE de Valparaiſſo, où les Jeſuites faiſoient travailler pour leur compte.

Lavoir d'or, ce que c'eſt.

On creuſe au fond des coulées dans les angles rentrans qui ſe forment par ſucceſſion des temps, où l'on juge par certaines marques qu'il peut y avoir de l'or, car il n'en paroît point à l'œil dans les terres où il eſt. Pour faciliter cette excavation on y fait couler un ruiſſeau, & pendant qu'il coule, on remue la terre afin que le courant la délaye, & l'entraîne plus facilement. Enfin quand on eſt arrivé au banc de terre où eſt l'or, on détourne le ruiſſeau pour creuſer à force de bras; c'eſt cette terre qu'on porte ſur des Mules dans un petit baſſin fait par ſon plan comme un ſouflet de forge, dans lequel on fait couler avec rapidité un petit ruiſſeau pour la délayer; & afin qu'il la détrempe mieux, & détache l'or qui eſt mêlé parmi, on la remue ſans ceſſe avec un crochet de fer,

fer, qui ſert auſſi à ramaſſer les pierres qu'on jette hors du baſſin avec les mains; cette précaution eſt neceſſaire pour qu'elles n'arrêtent pas le cours de l'eau qui doit tout entraîner, excepté l'or que ſa grande peſanteur précipite au fond du baſſin parmi un ſable noir fin, où il n'eſt guéres moins caché que dans la terre, s'il n'y a de gros grains du moins comme une lentille; il s'en trouve ſouvent de plus gros; & dans le lavoir dont je parle on en avoit tiré de trois marcs; je ne doute pas neanmoins que par ce canal, il ne s'écoule hors du baſſin beaucoup de petites particules d'or, a quoi l'on pourroit facilement remedier. Dans la Turinge & ſur le Rhin pour empêcher cette perte, on met ſur le canal, du linge, des étoffes de laine, ou des peaux de beuf ou de cheval, afin que les petits rameaux d'or y demeurent embaraſſez, on lave enſuite les peaux pour l'en retirer. C'eſt ainſi que les peuples de la Colchide en ramaſſoient, ayant mis des peaux d'animaux dans des creux de fontaines, ce qui a donné occaſion aux Poëtes de feindre la Toiſon d'or enlevée par les Argonautes.

Enfin après avoir détourné l'eau, on ramaſſe ce ſable qui reſte au fond du baſſin, & on le met dans un grand plat de bois, au milieu duquel eſt un petit enfoncement de trois ou quatre lignes; on le remue à la main, en le tournant dans l'eau, de maniere que tout ce qu'il y a de terre & de ſable ſe répand par deſſus les bords, l'or ſeul que ce petit mouvement de la main n'eſt pas capable d'agiter beaucoup, reſte dans le fond en grains plus ou moins gros que du petit ſable de toutes ſortes de figures, pur, net, & de ſa couleur naturelle, ſans qu'il ſoit beſoin d'aucun benefice de l'art.

Cette maniere de tirer l'or eſt beaucoup plus avantageuſe lorſque la terre eſt mediocrement riche, que de travailler aux minieres; on fait peu de frais, il ne faut pour cela ni moulin, ni vif-argent, ni ciſeaux, ni maſſes pour rompre les veines avec beaucoup de travail; quelques peles, le plus ſouvent faites avec des omoplates de beuf, ſuffiſent pour déblayer la terre qu'on lave.

On trouve dans preſque toutes les coulées du Chili, de la terre d'où l'on peut tirer de l'or, il n'y a que le plus

plus & le moins qui en faſſe la difference, elle eſt ordinairement rougeâtre, & mince vers la ſurface; à hauteur d'homme elle eſt mêlée de grains de gros ſable où commence le lit d'or; & en creuſant plus bas, ſont des bancs de fond pierreux comme d'un rocher pourri, bleuâtre, mêlé de quantité de pailles jaunes qu'on prendroit pour de l'or, mais qui ne ſont effectivement que des *pirites* ou *marcaſſites*, ſi minces & ſi legeres, que le courant de l'eau les entraîne. Au-deſſous de ces bancs de pierres on ne trouve plus d'or, il ſemble qu'il eſt retenu deſſus pour être tombé de plus haut.

D'où vient l'or répandu dans la terre.

Les plus ſavans du païs attribuent ce mêlange de l'or avec la terre au Deluge univerſel qui bouleverſa les montagnes, & par conſequent briſa les minieres & en détacha l'or, que les eaux entraînerent dans les terres les plus baſſes où il eſt demeuré juſqu'à ce jour.

Ce ſentiment, que M. Woodward a pouſſé fort loin, n'eſt guéres bien fondé dans l'Ecriture, qui au lieu de parler de ces prétendus bouleverſemens, ſemble au contraire nous faire connoître que le Deluge fit

peu de changement ſur la ſurface de la terre, puiſque la ſeconde fois que Noé lâcha la Colombe, elle raporta un rameau d'Olivier. On dira peut-être que c'étoit un morceau flottant d'un arbre arraché ou rompu, puiſqu'au rapport des Voyageurs on ne trouve point d'Olivier autour du Mont Ararat où l'Arche s'étoit arrêtée, ſuivant la tradition. Quand cela ſeroit, il eſt au moins vrai-ſemblable qu'à la troiſième fois elle trouva de quoi ſubſiſter, puiſqu'elle ne revint plus; ce qui fit connoître au Patriarche que les eaux étoient deſſechées.

Sans remonter à des temps ſi reculez, il me paroît que les ſeules pluyes des Hyvers peuvent avoir cauſé le même effet; elles ſont ſi abondantes au Chili pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, & les terres ſont ſi peu appuyées de rochers, qu'on voit tous les jours de nouvelles crevaſſes ſe former, & s'agrandir dans la pente des montagnes, qui s'affaiſſent à vûe d'œil en une infinité d'endroits.

Les frequens tremblemens de terre ont ſans doute fait auſſi de grands chan-

changemens dans ce Païs. Acoſta nous parle d'un qui renverſa dans le Chili des montagnes entieres, dont le dérangement arrêta le courant des Fleuves qu'il convertit en Lacs, & fit ſortir la mer de ſon lit *quelques lieues bien avant*, laiſſant les Vaiſſeaux à ſec.

Si cette raiſon ne convient pas à d'autres Païs où l'on trouve de la poudre d'or, comme dans les Rivieres de Guinée & aux environs, on peut penſer avec l'Auteur du Livre intitulé, *Curioſitates Philoſophicæ*, *Lond.* 17 , que les montagnes ont été renverſées par une fermentation, & que les ruines, encore informes, ſe ſont briſées, & ont coulé par la ſuite des temps dans les lieux les plus bas, tels ſont les lits des Rivieres.

Quoiqu'on ne ſoit pas bien informé de la maniere dont il s'eſt fait de grands remuemens dans la terre, on ne peut neanmoins en douter, lorſqu'on fait attention à certains corps qu'on y trouve hors de leur place naturelle, particulierement les coquillages. J'en ai vû un banc dans l'Iſle de la Quiriquine qui avoit cinq à ſix pieds de hauteur parallele à la ſurface

ce de la mer, enfermé ſous une éminence de terre de plus de deux cens pieds de haut. Il y a long-temps qu'on a fait de pareilles obſervations en Europe, qui ont beaucoup exercé les Savans, ſans en trouver des raiſons bien ſatisfaiſantes.

On peut encore penſer avec pluſieurs gens du Païs, que l'or ſe forme dans la terre, même ſans aucune veine de minerai, fondez ſur ce qu'après pluſieurs années on en a trouvé dans la terre qui avoit été lavée, ainſi que bien des gens le racontent des Lavaderos de Andacoll auprès de Coquimbo. Nous examinerons ailleurs ce ſentiment.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt vrai que ces lavoirs ſont très-frequens dans le Chili, que la nonchalance des Eſpagnols & le peu d'Ouvriers qu'ils ont, laiſſent des tréſors immenſes en terre, dont ils pourroient facilement jouïr; mais comme ils ne ſe bornent pas à des profits mediocres, ils ne s'attachent qu'aux minieres, où ils peuvent trouver un gain conſiderable; s'il s'en découvre quelque part, tout le monde y court; c'eſt ainſi qu'on a vû *Copiapò & Lampanguy* ſe peupler ſubi-

ſubitement, & y attirer tant d'Ouvriers, qu'en deux ans on avoit déja établi ſix Moulins dans ces dernieres mines.

La montagne de Saint Chriſtofle de Lampanguy eſt auprès de la Cordillere, environ par les 31d de latitude, à 80 lieues de Valparaiſſo; on y a découvert en 1710 quantité de mines de toutes ſortes de Métaux, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de cuivre, & d'étain; ce qui détruit le raiſonnement de l'Auteur cité ci-devant, qui croit que tous ces Métaux ne ſe peuvent pas trouver dans un même lieu; mais l'experience prouve le contraire, car on voit fort ſouvent de l'or & de l'argent mêlé dans la même pierre. Minieres de Lampanguy.

L'or de Lampanguy eſt de 21 à 22 carats, le minerai y eſt dur; mais à deux lieues delà dans la montagne de *Llaoin*, il eſt tendre & preſque friable, & l'or y eſt en poudre ſi fine, qu'on n'y en voit à l'œil aucune marque.

En general, on peut dire que tout le Pays eſt fort riche, que les Habitans neanmoins y ſont fort pauvres d'argent; parcequ'au lieu de travail- Commerce du Chili.

ler aux mines, ils ſe contentent du commerce qu'ils font de cuirs, de ſuif, de viande ſeche, de chanvre & de bled.

Le chanvre vient des vallées de Quillota, Aconcagua, la Ligua, Limache, & autres lieux.

La vallée de Quillota eſt ſituée à neuf lieues au NE¼N de Valparaiſo; c'eſt un des premiers endroits où les Eſpagnols ayent commencé à faire des établiſſemens, & à trouver des Indiens qui s'oppoſaſſent au cours de leurs Conquêtes; cette reſiſtance rendit celebre cette vallée & la riviere de Chille * qui la traverſe. Et comme les premiers noms d'un nouveau Païs ſont ceux que l'on remarque le plus, celui-ci par une petite alteration a été dans la ſuite appliqué à tout ce grand Royaume que les Eſpagnols ont appellé Chile, & nous autres par corruption Chili; c'eſt-là ſans doute la veritable Etymologie de ce nom, que quelques Hiſtoriens font venir d'un mot Indien ſelon eux, qui ſignifie froid, car effectivement ce nom conviendroit fort mal à un païs auſſi agréable & auſſi temperé qu'eſt celui-là.

* D'où vient le nom de Chili.

Voyez Herrera, Decade 7, liv. 1.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, la vallée de Quillota étoit ſi abondante en or, que le General Valdivia jugea à propos d'y bâtir une Fortereſſe pour s'y établir en ſureté, & tenir en bride les Indiens qu'il employoit à le tirer; mais ceux-ci s'en emparérent par une ruſe fort ingenieuſe. Un d'entre eux y porta un jour une marmite pleine de poudre d'or, pour exciter la curioſité & l'avidité des ſoldats de la garniſon. En effet, ils s'aſſemblerent auſſi-tôt autour de ce petit treſor; & pendant qu'ils étoient occupez à debattre leurs interêts, pour en faire la repartition, une embuſcade d'Indiens cachez & armez de flêches, vint fondre ſur eux, & les ſurprit ſans défenſe. Les Vainqueurs détruiſirent enſuite le Fort, qui n'a point été rétabli depuis ce temps-là, & l'on a ceſſé de travailler à chercher de l'or. Aujourd'hui cette valée n'eſt plus conſiderable que par la fertilité du terroir. Il y a un Village d'environ 150 Blancs, & peut-être 300 Indiens & Meſtices, qui font commerce de bled, de chanvre & de cordages qu'on porte à Valparaiſſo, pour le grément & le chargement des Vaiſſeaux Eſpagnols, qui

les tranſportent enſuite au Callao, & aux autres Ports du Perou. Ils les font blancs & ſans gaudron, parcequ'ils n'en ont pas d'autre que celui qui leur vient du Mexique & de Guayaquil qui brûle le chanvre, & n'eſt bon que pour les bois des Navires. Au reſte, la plaine de Quillota eſt fort agreable par elle-même ; je m'y ſuis trouvé au temps du Carnaval, qui dans ce païs-là arrive au commencement de l'Automne ; j'étois charmé d'y voir une ſi grande quantité de toutes ſortes de beaux fruits d'Europe, qu'on y a tranſplantez, & qui y réuſſiſſent merveilleuſement bien, particulierement des pêches, dont il ſe trouve de petits bois qu'on ne cultive point, & où l'on ne prend d'autre ſoin, que celui de faire couler au pied des arbres, des ruiſſeaux qu'on tire de la riviere de Chille, pour ſuppléer au défaut de pluye pendant l'Eté.

La riviere de Chille s'appelle auſſi riviere de *Aconcagua*, parcequ'elle vient d'une vallée de ce nom, fameuſe par la quantité prodigieuſe de bled qu'on en tire tous les ans. C'eſt de là & des environs de Santiago, en tirant vers la Cordillere, que vient tout

tout celui qu'on tranſporte de Valparaiſſo, au Callao, à Lima, & autres endroits du Perou. A moins que d'être informé de la qualité de la terre qui donne ordinairement 60 & 80 pour un, on ne peut comprendre comment un païs ſi deſert, où l'on ne voit des terres labourées que dans quelques valées de dix en dix lieues, peut fournir tant de grains, outre celui qu'il faut pour nourrir les habitans.

Pendant les huit mois que nous avons demeuré à Valparaiſſo, il en ſortit 30 Vaiſſeaux chargez de bled, dont chacun peut ſe réduire à 6000 fanegues, ou 3000 charges de mule, qui eſt une quantité ſuffiſante pour nourrir environ 60000 hommes par an; malgré ce grand débit, il y eſt à très-bon marché; la fanegue, c'eſt-à-dire 150 livres, ne coûte que depuis 18 à 22 reaux, qui reviennent à 9 ou 10 livres de notre monoye, ſomme très-petite pour le païs, où la plus baſſe monoye eſt une piece d'argent de quatre ſols & demi de France, qu'on peut comparer à deux liards, par rapport à la diviſion & à la valeur. Au reſte, comme il ne pleut point pendant

huit & neuf mois de l'année, la terre ne peut être cultivée par tout où il n'y a pas de ruiſſeaux.

Les montagnes ſont neanmoins couvertes d'herbes, parmi leſquelles il y en a quantité d'aromatiques & de medecinales; de ces dernieres la plus renommée parmi les gens du païs, eſt la
Plantes. *Cachinlagua* ou petite Centaurée, qui m'a parû plus amere que celle de France, par conſequent plus abondante en ſel eſtimé un excellent febrifuge. *La Vira Vida* eſt une eſpece d'Immortelle, dont l'infuſion a très-bien réuſſi à un Chirurgien François pour guerir de la fievre tierce; on trouve auſſi une eſpece de *Sené*, qui reſſemble tout-à-fait à celui qui nous vient de Seyde au Levant, faute duquel les Apotiquaires de Santiago ſe ſervent de celui-ci, que les Indiens appellent *Uñoperquen*; il eſt un peu plus petit que le *Mayten*, arbre du païs.

Culen. Planche XV. *L'Alvaquilla*, en Indien *Culen*, eſt un arbriſſeau dont la feuille a un peu de l'odeur du Baſilic; elle contient un baume d'un grand uſage pour les playes, dont nous avons vû un effet ſurprenant à l'Yrequin, ſur un Indien qui avoit le col entamé bien

avant,

PLANCHE XV.

Cytisus arboreus floribus Spicatis dilute cæruleis Vulgo Culen

Santolina foliis viridibus acutis Vulgo Quinchamali

avant, je l'ai auſſi experimenté ſur moi-même; ſa fleur eſt longue, diſpoſée en épic, de couleur blanche tirant ſur le violet, & de cette eſpece qu'on met au nombre des legumineuſes.

Un autre arbriſſeau appellé *Harillo*, different de la Harilla de Tucuman, ſert auſſi pour le même effet; il a la fleur comme le Genet & la feuille très-petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel; elle eſt ſi pleine de baume, qu'elle en eſt toute gluante.

Le *Payco* eſt une plante de moyenne grandeur, dont la feuille eſt fort déchiquetée; elle a une odeur forte de Citron pourri, ſa décoction eſt ſudorifique, très-bonne contre la pleureſie; ils ont auſſi quantité de Romarin bâtard, qui a le même effet.

Le *Palqui* eſt une eſpece d'hieble fort puant, qui a la fleur jaune, il ſert à guerir de la teigne. Le *Thoupa* eſt un arbriſſeau ſemblable au Laurier roſe, dont la fleur eſt longue, de couleur aurore, approchant de la figure de celle de l'Ariſtoloche. Le P. Feuillée qui en donne la figure, l'appelle *Rapuntium ſpicatum foliis acutis*; il rend

par les feuilles & l'écorce, un lait jaune dont on guérit certains chancres. On prétend au reſte que c'eſt un poiſon, mais non pas ſi prompt comme il dit, car j'en ai manié & ſenti ſans en avoir été incommodé. Les *Biſnagues* ſi connues en Eſpagne pour faire des curedents, couvrent les valées autour de Valparaiſſo: cette plante reſſemble fort au Fenouil.

Le *Quillay* eſt un arbre dont la feuille à quelque rapport à celle du Chêne verd; ſon écorce fermente dans l'eau comme le ſavon, & la rend meilleure pour laver les lainages; mais non pas pour le linge, qu'elle jaunit. Tous les Indiens s'en ſervent pour ſe laver les cheveux, & ſe nettoyer la tête au lieu de peigne: on croit que c'eſt ce qui les leur rend noirs.

Le *Cocos* ou *Cocotier* eſt un arbre dont la feuille reſſemble fort aux Palmes des Datiers, il porte une grape de Cocos ronds, gros comme de petites noix, & pleins d'une ſubſtance blanche & huileuſe qui eſt bonne à manger. Les environs de Quillota en fourniſſent Lima pour confire & amu-

amuſer les enfans. Ce fruit eſt enveloppé dans pluſieurs couvertures, celle qui entoure la coque eſt une écorce comme celle des noix vertes, par laquelle ils ſont liez les uns aux autres comme une grape de raiſin. Une ſeconde écorce l'envelope tout entier, qui s'ouvre, quand il eſt jaune & mûr, en deux grandes hemiſpheroïdes de trois pieds de long & un de large, ſuivant la quantité de fruits qu'elle contient. Le P. Ovalle dit que ces arbres ne donnent jamais de fruit ſeul, qu'il faut auprès du mâle un autre qui ſoit femelle; mais les habitans m'ont dit le contraire.

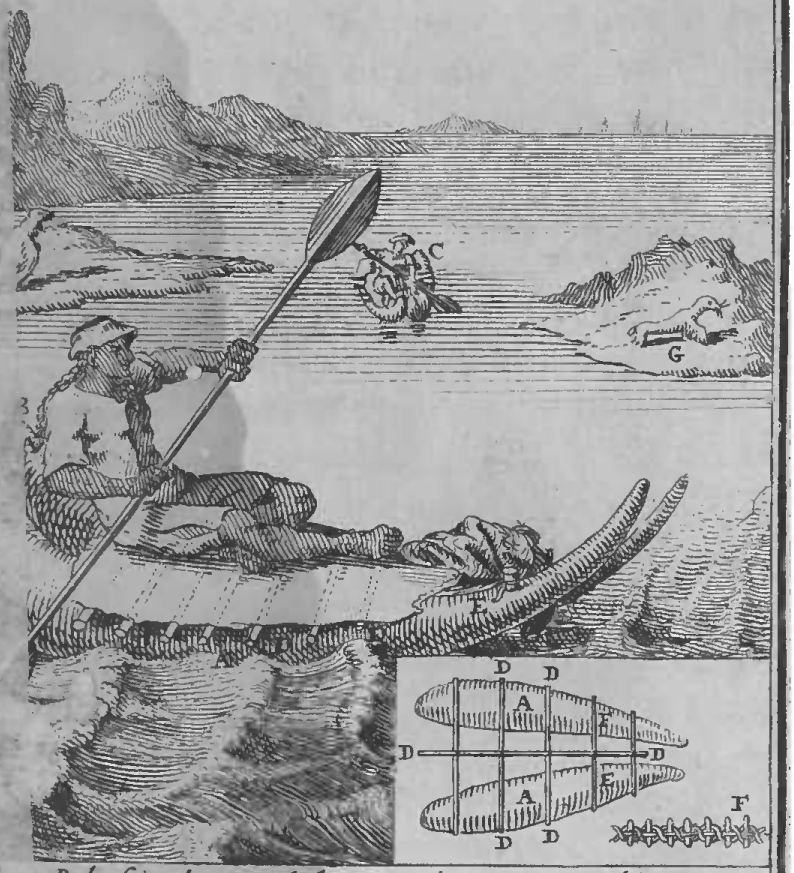
Fertilité du terroir.

Les arbres fruitiers qu'on a apporté d'Europe réuſſiſſent dans ces Contrées parfaitement bien, le climat eſt ſi fertile quand la terre eſt arroſée, que les fruits y pouſſent toute l'année. J'ai ſouvent vû dans le même Pommier, ce que l'on voit ici dans les Orangers, je veux dire du fruit de tous âges, en fleur, noué, des Pommes formées, à demi groſſes & en maturité tout enſemble.

A une lieue & demie de Valparaiſſo au NE, eſt une petite vallée appellée la *Viña à la Mar*, où l'on trouve des

des arbres non ſeulement pour le bois à feu, dont les Navires font leur proviſion, quoiqu'un peu loin; mais encore pour faire des planches & des bordages; & en penetrant quatre ou cinq lieues plus avant, on trouve du bois propre à la conſtruction des Vaiſſeaux. Nous y fîmes des planches de *Laurel*, eſpece de Laurier dont le bois eſt blanc & fort leger; de la *Vellota*, autre bois blanc; du *Peumo*, celui-ci eſt fort caſſant; & du *Rauli*, qui eſt le meilleur & le plus liant. Pour les courbes, on y trouve le *Mayten* qui a la feuille à peu près comme l'Amandier, le bois en eſt dur, rougeâtre & liant. Champloret le Brun, Capitaine de l'Aſſomption, fit faire pendant que nous y étions, une Barque de 36 pieds de quille des mêmes bois.

L'on trouve auſſi dans ces endroits le *Molle*, que les Indiens appellent *Ovighan* ou *Huiñan*; il a la feuille à peu près comme l'Acacia, ſon fruit eſt une grape compoſée de petits grains rouges ſemblables aux Groſeilles d'Hollande, excepté que ceux-ci noirciſſent en mûriſſant; il a le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens



Balse faite de peaux de loups marins cousues et pleines d'air.
r une Balse vüe de Cotè C. auti vüe de front
pour rassembler les deux moitiez de la balse E, trou pour
la remplir d'air. F. maniere de Coudre les peaux.
arin a terre H Pingoüin.

diens en ſont une *Chicha* auſſi bonne & auſſi forte que du vin, & même plus. La gomme de l'arbre étant diſſoute, ſert à purger. On tire de cet arbre du miel, & l'on en fait auſſi du vinaigre; en ouvrant un peu ſon écorce il en diſtile un lait qui guerit, à ce qu'on dit, de la taye qui vient ſur les yeux; du cœur de ſes rejettons on en fait une eau qui éclaircit & fortifie la vûe; enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture caffé tirant ſur le rouge, dont les Pêcheurs de Valparaiſſo & de Concon teignent leurs filets, afin que le Poiſſon s'en apperçoive moins.

Balſes ou Bateaux de peaux pleines de vent.

Pour aller jetter leurs filets en mer, ces Pêcheurs ſe ſervent de *Balſas* au lieu de Bateaux, ce ſont des balons pleins d'air faits de peaux de Loups marins, ſi bien couſues, qu'un poids conſiderable n'eſt pas capable de l'en faire ſortir, car il s'en fait au Perou qui portent juſqu'à 12 quintaux ½ ou 50 aroves. La maniere de les coudre eſt particuliere, ils percent les deux peaux jointes enſemble avec une alene, ou une arête de *Pejegallo*, & dans chaque trou ils paſſent un morceau de bois ou une arête de Poiſſon, ſur

Planche XVI.

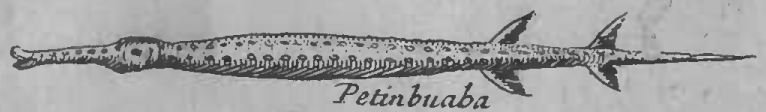
leſ-

leſquelles de l'une à l'autre ils font croiſer par deſſus & deſſous, des boyaux mouillez, pour boucher exactement les paſſages de l'air. On lie deux de ces balons enſemble par le moyen de quelques bâtons qu'on fait paſſer ſur les deux, en ſorte que le devant ſoit plus rapproché que le derriere; & avec un Pagai ou un aviron à deux peles, un homme s'expoſe là-deſſus, & ſi le vent peut lui ſervir, il met une petite voile de coton. Enfin pour remplacer l'air qui peut ſe diſſiper, il a devant lui deux boyaux par leſquels il ſouffle dans les balons quand il en eſt beſoin.

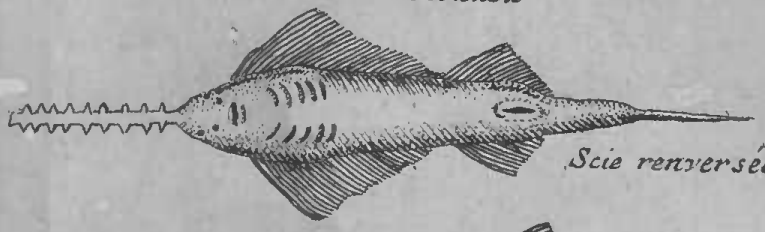
Ces ſortes d'inventions ne ſont pas nouvelles dans notre Continent: lorſqu' Alexandre paſſa l'Oxus & le Tanaïs, une partie de ſes troupes traverſa ces Fleuves ſur des peaux pleines de paille; & Saint Jerôme dans ſes Epîtres, dit que Malchus s'évada ſur des peaux de Bouc, avec leſquelles il traverſa une Riviere.

Pêche. La grande pêche ſe fait à *Concon* Hameau à deux lieues au N $\frac{1}{4}$ NE de Valparaiſſo par mer, où il y a une anſe dans laquelle ſe dégorge la Riviere d'*Aconcagua* ou de *Chille* qui paſſe à *Quil-*

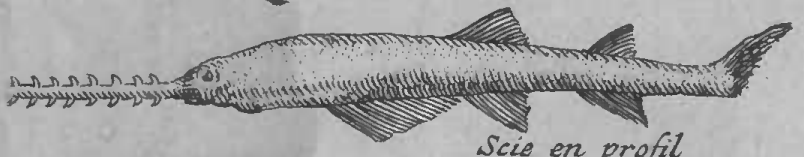
XVII



Petinbuaba



Scie renversée



Scie en profil

Tetis de Rondelet

risse C ou Camaron de Salgado

Cheval Marin

Elefant

Pejegallo ou Poisson Coq

Quillota ; là il y a mouillage pour les Navires, mais la mer y eſt preſque toujours groſſe. On y fait la pêche des *Corbinos* Poiſſon connu en Eſpagne, des *Tollos* & des *Pejegallos*, qu'on fait ſecher pour envoyer à Santiago, qui tire auſſi de là le Poiſſon frais.

Ce dernier tire ſon nom de ſa figure, parcequ'il a une eſpece de crête ou plutot de trompe qui lui a merité le nom de Poiſſon Coq *Pejegallo* parmi les Creoles. Nos François l'appellent *Demoiſelle*, ou *Elephant* à cauſe de ſa trompe, qu'on peut voir ici comme je l'ai deſſiné d'après nature ; ce qui eſt marqué A eſt un aiguillon ſi dur, qu'il peut bien ſervir d'aléne pour percer les cuirs les plus ſecs. Planche XVII.

Dans la Rade de Valparaiſſo, on jouït d'une abondante pêche de toutes ſortes de bons Poiſſons, des Pejereyes, des Gournaux très-delicats, des Lenguados, dont nous avons parlé, des Mulets, &c. ſans parler d'une infinité d'autres Poiſſons qui viennent par ſaiſons, comme les Sardines, & une eſpece de Morue qui donne à la Côte vers les mois d'Octobre,

bre, Novembre, Decembre; des Alauſes, des Carreaux, une eſpece d'Anchois, dont la multitude devient quelquefois ſi grande, qu'on les prend à fleur d'eau à pleins paniers.

Planche XVII. Voici une eſpece ſinguliere d'Ecreviſſe, ſemblable à celle que Rondelet appelle *Tetis* en Grec, & Rumphius liv. 1. chap. 4. de l'Hiſtoire Naturelle, *Squilla Lutaria*, dont les couleurs étoient extrêmement vives, & d'une grande beauté; les deux nageoires A ovales étoient du plus beau bleu qu'on puiſſe voir, bordées de petites franges couleur d'or, les jambes B de même, les défenſes C étoient auſſi du même bleu; D ſont deux aîlerons tranſparens, E ſont les yeux, F ſont deux nageoires tirant ſur le verd, bordées auſſi de leur frange, l'écaille eſt de couleur de muſc, & les extrémitez 8 ſont de couleur de chair bordée de blanc; ſous la tête ſont ſix autres jambes repliées qui ne paroiſſent pas, dont les extrémitez ſont rondes, plates, bleues, & bordées comme les autres de franges dorées.

La viande de boucherie n'y eſt pas

ſi

ſi bonne qu'à la Conception, ſur-tout en Eté; les Moutons ont la plûpart quatre cornes, quelquefois cinq & ſix: j'en ai vû qui en avoient ſept, quatre d'un côté, & trois de l'autre, ou trois de chaque côté, & une au milieu.

Il en eſt de même de la chaſſe, le gibier n'y eſt pas d'un bon goût; il y a neanmoins dans le fond des coulées quantité de Perdrix, mais elles ſont ſeches, & preſque inſipides: les Pigeons Ramiers y ſont amers, & les Tourterelles n'y ſont pas un grand regal. Nous tuâmes un jour un oiſeau de proye appellé *Condors*, qui avoit neuf pieds de vol, & une crête brune qui n'eſt point déchiquetée comme celle du Coq, il a le devant du gozier rouge ſans plumes comme le Coq d'Inde, il eſt ordinairement gros & fort, à pouvoir emporter un Agneau. Pour les enlever du troupeau, ils ſe mettent en rond, & marchent à eux les aîles ouvertes, afin qu'étant raſſemblez & trop preſſez, ils ne puiſſent ſe défendre, alors ils les choiſiſſent & les enlevent. *Garcillaſſo* dit qu'il s'en eſt trouvé au Perou qui avoient 16 pieds d'envergure,

&

& que certaine nation d'Indiens les adoroient.

Je ne dois pas oublier ici un animal ſi ſingulier ; qu'à le voir ſans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre couvert d'une écorce ſemblable à celle du Châtaignier, il eſt de la groſſeur du petit doigt, long de ſix à ſept pouces, & diviſé en quatre ou cinq nœuds ou articulations qui vont en diminuant du côté de la queue, qui ne paroît non plus que la tête autrement que comme un bout de branche caſſée. Lorſqu'il déploye ſes ſix jambes, & qu'il les tient raſſemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Les Chiliens l'appellent *Pulpo*, & diſent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment ſans faire d'autre mal ; ce qui me fait croire que c'eſt une Sauterelle de la même eſpece que celle que le Pere du Tertre a deſſiné, & décrit ſous le nom de Coqſigrue dans ſon Hiſtoire des Antilles, avec cette difference que je ne lui ai pas remarqué une queue à deux branches, ni les petites excroiſſances en pointe d'épingle qu'il met à ſa Coqſigrue.

grue. D'ailleurs il ne parle point d'une petite veſſie qu'on trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire qui fait une très-belle encre à écrire. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ſans doute l'Arumazia Braſilia de Margrave liv. 7. p. 251.

Nous prîmes auſſi à Valparaiſſo deux Araignées monſtrueuſes & velues, ſemblables à celles que le même Pere du Tertre a deſſiné, qu'il dit pleines d'un venin dangereux. Celles-ci neanmoins paſſent pour ne l'être pas dans le Chili.

Nous demeurâmes huit mois à Valparaiſſo, pendant leſquels il ne ſe paſſa rien de bien remarquable; la terre trembla pluſieurs fois, particulierement dans le mois d'Octobre & de Novembre, ſur quoi nous ferons quelques remarques ailleurs.

Le Commiſſaire general des Cordeliers des Indes Occidentales venu d'Europe par Buenoſaires, y arriva ſur la fin de 1712, la Fortereſſe le ſalua de trois coups de canon à ſon arrivée, & autant à ſon départ le 10 de Janvier; lorſqu'il s'embarqua dans la rade pour aller à Lima, tous les Vaiſſeaux François le ſaluerent chacun de

ſept

ſept coups par ordre du Gouverneur. Ou peut juger par là du credit que les Moines ont parmi les Eſpagnols, puiſque les Puiſſances mêmes cherchent à ménager leur amitié.

Arrivée des Capucines.

Quelque temps après arriverent auſſi d'Eſpagne par Buenoſaires, quatre Capucines qui s'embarquerent le 13 Janvier pour aller à Lima, établir & diriger un Convent de Religieuſes de leur Ordre qu'on y avoit bâti & fondé; elles furent ſaluées de la Forteresſe, & de tout ce qu'il y avoit de Vaiſſeaux dans la rade, de ſept coups de canon, Epoque remarquable pour les Annales des Sœurs de Saint François. A leur arrivée à Lima, elles furent reçûes de toute la Ville en Proceſſion, & avec autant d'appareil qu'on en pourroit faire pour le Roi.

Le 22 du même mois, le Saint-Clement Vaiſſeau de 50 canons, commandé par le Sieur Jacinte Gardin de Saint Malo, arriva de la Conception avec ſon Pingre de 20 canons; il portoit pavillon & flame Eſpagnole, pour avoir eu permiſſion du Roi d'Eſpagne de négocier à la Côte, moyennant 50000 écus. Il apportoit l'Oidor

dor Dom Juan Calvo de la Torre, qui ſe retiroit à Santiago, laſſé d'avoir toujours à combattre le mauvais genie des gens de la Conception, dont il étoit Gouverneur.

Le 8 Avril, le General de la Mer du Sud, Dom Pedro Miranda, arriva de Buenoſaires, pour aller prendre poſſeſſion de ſa Charge au Callao; la Fortereſſe le ſalua de cinq coups de canon à ſon arrivée, & autant à ſon départ. Alors tous nos Vaiſſeaux le ſaluerent de ſept coups, & les Navires Eſpagnols de ce qu'ils avoient de canons.

Au reſte, ce qui ſe paſſa de remarquable pour les affaires du Navire, fut de donner la Calle à un Matelot pour s'être abſenté du bord pendant douze jours, contre les défenſes publiées.

Le 26 Janvier, on fit la même juſtice à un autre Matelot convaincu d'un larcin qu'il avoua; le lendemain on le fit paſſer par les baguettes, au lieu de lui faire *courir la boline* avec des garcettes, comme on a coûtume de faire en mer.

Le 6 de ce mois, on donna carene à la Marie qui faiſoit de l'eau, on

ne fit que la brayer, faute de couroi.

Fête du Jeudi Saint.

Le Jeudi Saint, les Auguſtins donnerent au Sieur Ducheſne la clef du Tabernacle de leur Egliſe, où l'on mît la ſainte Hoſtie du monument. C'eſt une coûtume adroitement inventée par les Moines, pour ſe défrayer des dépenſes qu'ils ſont obligez de faire ce jour-là; ils font l'honneur à un Seculier de lui donner à porter cette clef, pendant 24 heures, pendue au col avec un large galon d'or; par reconnoiſſance & par bienſeance Monſieur le *Gardien* eſt obligé de faire preſent au Convent de quelques marquêtes de cire, de regaler les Moines, ſans égard au temps de pénitence, & leur faire outre cela quelqu'autre liberalité. Le ſoir du même jour, après une Predication ſur les douleurs de Marie, on fit la ceremonie de la deſcente de la Croix, avec un Crucifix fait exprès de la même maniere qu'on pourroit faire à un homme. A meſure qu'on enlevoit les cloux, la couronne, & les autres inſtrumens de la Paſſion, le Diacre les portoit à une Vierge vêtue de noir, qui par des machines les prenoit entre ſes mains

mains, & les baiſoit les uns après les autres. Enfin, quand il fut deſcendu de la Croix, on le mît les bras pliez & la tête droite dans un lit magnifique, entre de beaux draps blancs garnis de dentelles, & ſous une belle couverture de damas ; ce lit eſt bordé d'une riche ſculpture, dorée & garnie tout autour de bougies. Dans la plûpart des Paroiſſes du Perou, & des Egliſes de la Mercy, on garde ces lits pour cette ſolemnité, qu'on appelle l'enterrement de Jeſus-Chriſt, *Entierro de Chriſto.* Dans cet état on le porta par les rues à la lueur des chandeles, pluſieurs Pénitens qui accompagnoient la Proceſſion étoient couverts d'un ſac de toile, ouvert ſur les reins, ſe diſciplinoient de maniere qu'on voyoit ruiſſeler le ſang de la partie découverte, ce qu'on peut appeller une dévotion mal entendue ; car ſuivant l'opinion de Tertullien, on ne doit pas mortifier ſa chair juſqu'à l'effuſion du ſang. Gerſon cite pour cet effet le verſet 1. du ch. 15 du Deuteronome : *Filii eſtote Domini Dei veſtri, non vos incidetis,* & ſuivant l'Hebreu, *non vos lacerabitis ; hoc autem faciebant Idololatræ.* Cette coutume étoit

Voyez l'Hiſtoire des Flagellans.

devenue à la mode en France, mais le Parlement de Paris interdit les flagellations publiques, par un Arrêt donné en 1601.

On dit qu'à Santiago on paye des Conſolateurs pour arrêter le zele de ces ſortes de Flagellans, qui ſe fouettent à l'envi les uns des autres à qui mieux mieux; d'autres qui n'étoient pas d'humeur à ſe déchirer de même, accompagnoient le tombeau chargez d'une lourde piece de bois ſur le cou, le long de laquelle ils avoient les bras étendus en croix, & fortement liez; de ſorte que ne pouvant corriger l'inégalité du poids qui les entraînoit tantôt à droit, tantôt à gauche, on étoit obligé de les ſoutenir de temps en temps, & de regler ce contrepoids: la plûpart de ces derniers étoient des femmes, & comme la Proceſſion duroit un peu trop, malgré le ſecours elles ſuccomboient ſous le fardeau, & on étoit obligé de les délier.

Pendant toute la nuit les Vaiſſeaux de la Rade tiroient un coup de canon de ſept en ſept minutes ſucceſſivement juſqu'au lendemain que finit la ceremonie du Monument.

Après avoir carené la Marie, on fit

ſem-

ſemblant de vouloir l'envoyer au Perou, pour voir ſi les Eſpagnols ne ſe détermineroient point à acheter ; mais à peine offroient-ils le prix courant au Perou, de ſorte que nous demeurâmes huit mois à Valparaiſſo, ſans vendre autre choſe que quelques bagatelles pour faire les vivres dont nous avions beſoin : fondez ſur l'eſperance que la paix ſeroit bien-tôt faite, & que ne venant plus de Navires de France, nons ne manquerions pas de rétablir le commerce, & de profiter de la derniere occaſion de venir dans ces mers ; ſur ces vaines idées les Capitaines Gardin, Battas & le Brun firent un traité entre eux pour trois mois, par lequel, ſous peine de 50000 écus, ils s'engageoient de ne vendre les Marchandiſes qu'à certains prix fixez par le traité : mais toutes ces précautions n'émûrent point les Marchands.

Enfin l'Hyver commençant à ramener les vents de Nord, nous éprouvâmes un jour combien ces vents, quoique foibles, rendoient la mer male dans la Rade ; nous conjecturâmes ce qu'il en devoit être dans les gros temps, & nous ne jugeâmes pas à pro-

pos d'y demeurer, pour ne rien donner au riſque.

Départ de Valparaiſſo.

Nous ſortîmes de Valparaiſſo le Jeudi 11 Mai 1713, pour aller hyverner à *Coquimbo*, où l'on eſt en ſûreté de tous vents; le bon frais de Sud qui nous avoit mis dehors, ne nous dura que 24 heures; enſuite les Nords nous prirent avec tant de force, qu'un jour dans cette mer, qu'on appelle Pacifique, nous fûmes contraints de mettre à ſec pendant huit heures de temps, groſſe mer, temps obſcur mêlé de tonnerres & d'éclairs; remarque contre le Pere Ovalle, qui dit qu'il n'en fait jamais au Chili: neanmoins, régulierement toutes les nuits, le temps s'adouciſſoit quelquefois juſqu'au calme; ainſi cette traverſée, que l'on fait ordinairement en 24 heures, fut pour nous de neuf jours. Enfin les vents étant revenus au Sud, nous atterrâmes à la Baye de *Tongoy*, reconnoiſſable par une petite montagne appellée Serro del *Guanaquero*, & par une langue de terre baſſe appellée *Lengua de Va-*

ca,

ca, qui ferme cette Baye du côté de l'Oueſt.

Les terres de la Côte, quoique de moyenne hauteur, ne paroiſſent de 25 à 30 lieues au large que comme noyées, dans le temps qu'on voit par-deſſus les hautes montagnes toujours couvertes de neige ; ce qui eſt un effet ſenſible de la rondeur de la mer, qui paroît conſiderablement dans une ſi petite étendue.

Dès qu'on a reconnu la Baye de Tongoy, on eſt à huit lieues au Sud de Coquimbo ; il faut s'allier de terre pour reconnoître l'entrée de la Baye, & gagner au vent qui regne toujours vers le S & le SO, excepté pendant deux ou trois mois de l'Hyver. Avant que d'y arriver, on trouve à $\frac{1}{4}$ de lieue au vent l'ouverture d'une petite anſe appellée *la Heradura*, d'environ deux cablures de large ; enſuite ſous le vent on voit trois ou quatre rochers, dont le plus gros qui eſt le plus au large, appellé *Paxaro niño*, eſt à un tiers de lieue au NO $\frac{1}{4}$ N de la pointe de la *Tortue*, celle de la terre ferme à tribord qui ferme le Port de Coquimbo. Au Sud de ce premier rocher, qui eſt par 29^{d} 55$'$ de latitu-

Reconnoiſſance de Coquimbo.

de, eſt un Iſlot un peu moindre, entre lequel & la terre ferme il y a paſſage à 17 braſſes d'eau, mais fort étroit, où quelques Vaiſſeaux François ont follement paſſé, car l'ouverture de la Baye eſt d'environ deux lieues & demi de large, ſans aucun riſque.

Deſcription de la Baye de Coquimbo.

Il eſt vrai qu'à cauſe que les vents regnent toujours depuis le Sud au SO, il eſt bon de s'allier à la pointe de tribord, & ranger de près de Paxaro niño qui eſt ſain à longueur de Chaloupe, afin de gagner en moins de bordées le bon mouillage qu'on appelle *le Port*, qui eſt à demi cablure de la terre de l'Oueſt; là on mouille depuis ſix à dix braſſes d'eau fond de ſable noir, auprès d'une pierre de dix à douze pieds de long, qui ſort de l'eau de cinq à ſix pieds, faite comme une *Tortue* dont elle porte le nom. Les Vaiſſeaux ſe mettent à l'abri de tous vents en fermant la pointe de tribord ou de la Tortue, par celle de babord; de ſorte qu'on voit de tous côtez la terre, & qu'il n'y a point du tout de levée de mer: 25 ou 30 Vaiſ-

Mouillage.

ſeaux

PLAN DE LA BAYE DE COQUIMBO

Scituée A La Côte du Chily par 29 d 55 de Latitude Australe leué Geom.nt le 5 Juin 1713 Frezier

Riviere de Coquimbo

Izequi

La Serena

Ruisseau d'eau douce

Ruisseau ou lon fait De leau

Aiguade

Brisant

BAYE DE COQUIMBO

6 8 9 10 11 12 14 17

La Tortuga

Eau salée

Pointe du nord ℔ 2 de celle des Theatins

Punta de la Tortuga

brasse 17 16

Nord de l'aimant declinant

Pajaro niño

Nord du monde

La Heradura

Serro de la Gl...

Vue de reconnoissance heradura

Punta de Lobos

La jaraniño

Echelle d'une lieües Marine a 20. au deg.

1/4 1/2 1/4

ſeaux ſeulement peuvent jouïr de cet avantage ; & quoique la Baye ſoit grande, & qu'il y ait bon fond par tout, on n'eſt nulle part ſi commodément ni ſi tranquillement, car du côté de la Ville il y a moins d'eau & moins d'abri qu'au Port.

Si en entrant ou en ſortant on étoit pris de calme, il faut bien ſe garder de mouiller auprès du Paxaro niño en 40 ou 45 braſſes, parceque le fond eſt plein de rochers qui coupent les cables, & où les anchres s'engagent tellement qu'on ne peut les en tirer par l'orin. Le Solide Vaiſſeau de 50 canons, commandé par M. de Ragueine, y en perdit deux au mois d'Avril 1712.

On a la commodité dans le Port, non ſeulement d'être mouillé fort près de terre auſſi tranquillement que dans un baſſin ; mais encore, en cas de beſoin, on peut donner carene à un Navire de 24 canons ſur la pierre de la Tortue dont j'ai parlé, où il y a douze pieds d'eau de baſſe mer à joindre tout contre ; quelques Navires François s'en ſont ſervis pour cet effet.

Mais comme il eſt rare de trouver

dans un Port toutes les commoditez qu'on y ſouhaite, celui-ci a ſes imperfections; & la plus conſiderable eſt qu'on eſt mouillé à une lieue loin de l'aigade qu'on fait à l'ENE, dans un ruiſſeau qui coule à la mer, & quoiqu'on la prenne lorſqu'elle eſt baſſe, l'eau eſt toujours un peu ſaumate, neanmoins on ne s'apperçoit pas qu'elle ſoit malfaiſante. La ſeconde eſt qu'il n'y a de bois à feu que celui de quelques buiſſons, qui n'eſt propre qu'à chauffer le four, à moins que de penetrer bien avant dans la vallée qui eſt à trois lieues du Port.

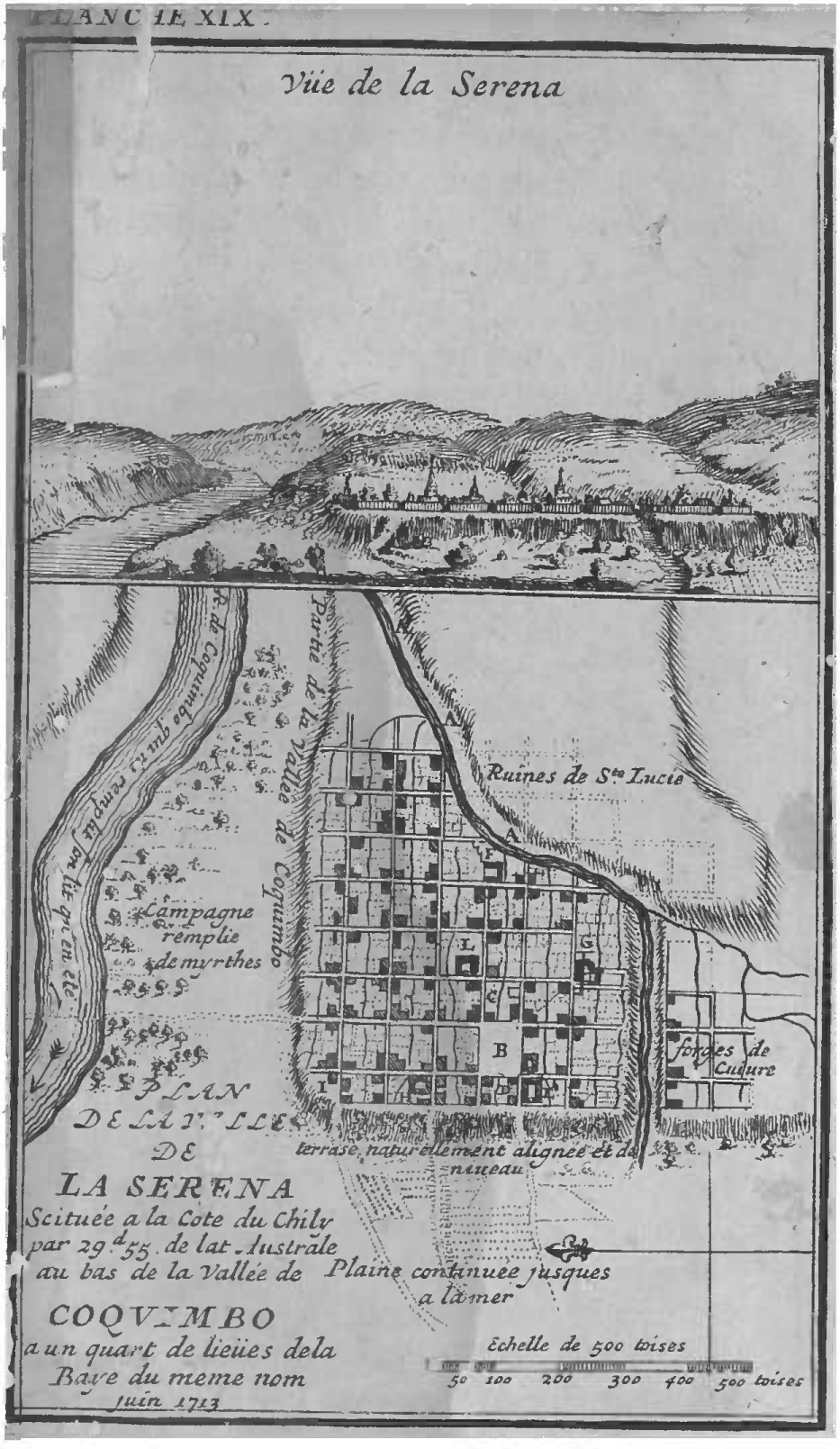
On peut compter pour une troiſiéme d'être éloigné de la Ville de deux lieues par terre, & que par mer on ne peut y aborder, tant elle eſt male à la plage.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE LA SERENA.

* Le P. Feuillée la met par 29d 54′ 10″ de lat. & par 73d 35′ 45″ de longitude.

LA Ville de Coquimbo, qu'on appelle autrement *la Serena*, eſt ſituée au bas de la vallée de Coquimbo, * à un quart de lieue de la mer, ſur une petite éminence de quatre à cinq toiſes

PLANCHE XIX.


Vüe de la Serena
Riv.re de Coquimbo qui remplit en hiver
Partie de la Vallée de Coquimbo
Ruines de S.te Lucie
Campagne remplie de murthes
forges de Cuivre
PLAN DE LA VILLE DE LA SERENA
Scituée a la Cote du Chily par 29.d 55. de lat. Australe au bas de la Vallée de COQUIMBO a un quart de lieües dela Baye du meme nom
juin 1713
terrasse naturellement alignée et de niveau
Plaine continuée jusques a la mer
Echelle de 500 toises
50 100 200 300 400 500 toises

ſes de haut, que la nature a formée comme une terraſſe reguliere, qui s'étend du Nord au Sud en ligne droite, tout au long de la Ville, l'eſpace d'environ un quart de lieue. Là-deſſus, la premiere rue forme une promenade très-agréable, d'où l'on découvre toute la baye & le payſage des environs; elle ſe continue de niveau en retournant de l'Oueſt à l'Eſt, le long d'une petite vallée pleine d'arbres toujours verds, la plûpart de cette eſpece de Mirthes que les Eſpagnols appellent *Arrayanes*. Dans le milieu de ces jolis bocages, on voit ſerpenter la riviere de Coquimbo, preſque toujours guéable, qui fournit de l'eau à la Ville, & arroſe les prairies du voiſinage, après s'être échapée d'entre les montagnes, où elle fertiliſe en paſſant pluſieurs belles vallées, dont le terroir ne refuſe rien au Laboureur.

Pierre Baldivia qui choiſit cette belle ſituation en 1544, pour y bâtir une Ville, qui lui ſervit de retraite ſur le paſſage du Chili au Perou, charmé de la beauté du climat, l'appella *la Serena*, nom de ſa Patrie qui lui convenoit mieux qu'à aucun lieu du

Monde : effectivement, on y jouït toujours d'un ciel doux & ſerain. „ Ce „ païs ſemble avoir conſervé les déli- „ ces de l'âge d'or ; les Hyvers y ſont „ tiedes, & les rigoureux Aquilons „ n'y ſouffient jamais, l'ardeur de l'E- „ té y eſt toujours temperée par des „ Zephirs rafraîchiſſans, qui viennent „ adoucir l'air vers le milieu du jour ; „ ainſi toute l'année n'eſt qu'un heu- „ reux hymen du Printemps & de l'Au- „ tomne, qui ſemblent ſe donner la „ main pour y regner enſemble, & „ joindre les fleurs & les fruits ; de „ ſorte qu'on peut en dire avec beau- „ coup plus de verité, ce que Virgile * diſoit autrefois de certaine Province „ d'Italie.

* Georg. l. 2.

Hic ver aſſiduum atque alienis menſibus æſtas,
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos :
At rapidæ Tigres abſunt, & ſæva Leonum
Semina :

Ce dernier éloge d'être exempt de bêtes feroces & venimeuſes, convient, à ce que diſent les gens du païs,

païs, à tout le Royaume du Chili, où l'on couche en tout temps en pleine campagne ſans crainte d'aucun venin. J'ai vû neanmoins, quoiqu'en diſe le P. Ovalle, des crapeaux à la Conception, des couleuvres & des araignées monſtrueuſes à Valparaiſſo, & enfin des ſcorpions blancs à Coquimbo. Apparemment que tous ces animaux ſont d'une nature differente de ceux d'Europe ; car il eſt ſans exemple que perſonne en ait été bleſſé.

Le plan de la Ville répond aſſez bien aux avances de la nature, les rues ſont toutes parfaitement droites, alignées d'un bout à l'autre, comme à Santiago. Suivant les quatre Points Cardinaux de l'Horiſon, du Levant au Couchant, du Septentrion au Sud. Les quartiers qu'elles forment ſont auſſi de la même meſure avec chacun un ruiſſeau ; mais le peu d'habitans qu'il y a, la malpropreté des rues ſans pavé, la pauvreté des maiſons bâties de terre, & couvertes de chaume, ne la font plus reſſembler qu'à une campagne, & les rues à des avenues de jardins ; effectivement, elles ſont bordées de Figuiers, Oli-

viers, Orangers, Palmiers, &c. qui les couvrent d'un agreable ombrage.

La partie la plus conſiderable eſt occupée par deux Places & ſix Convents de Jacobins, d'Auguſtins, de Cordeliers, de la Mercy, & de Jeſuites, ſans compter la Paroiſſe & la Chapelle de Sainte Agnès. Autrefois il y avoit une Egliſe de Sainte Lucie ſur une éminence de ce nom, qui s'avance en pointe au milieu de la Ville, elle eſt de même hauteur que la premiere terraſſe, & commande toute la Ville à cauſe du peu de hauteur des maiſons qui n'ont qu'un rez de chauſſée. De là comme d'un amphitheâtre, on découvre un beau païſage que forme l'aſpect de la Ville de la plaine qui va juſqu'à la mer, de la baye & de ſon ouverture. Tout le quartier de Sainte Lucie étoit autrefois peuplé; mais depuis que les Anglois & les Flibuſtiers ont pillé & brûlé la Ville, il n'a pas été rebâti, non plus que la partie du Sud, cela eſt arrivé deux fois depuis 40 ans.

La découverte des mines de Copiapo & les vexations des Corregidors, contribuent tous les jours à la dépeupler; quoique ces mines ſoient éloi-

gnées

gnées de Coquimbo de près de 100 lieues par terre, pluſieurs familles s'y ſont allé établir, de ſorte qu'aujourd'hui il n'y a pas plus de 200 feux, & tout au plus 300 hommes capables de porter les armes, ſans compter les voiſins. Dans ce peu de maiſons il ſe trouve de très-beau ſexe d'une humeur enjouée & careſſante, qui contribue beaucoup à faire goûter les autres agrémens de la beauté du lieu & du climat.

La fertilité de la terre retient beaucoup de monde à la campagne dans les vallées d'*Elques*, *Sotaquy*, *Salſipued*, *Andacoll*, *Limari*, *&c.* d'où l'on tire du bled de quoi charger quatre à cinq Navires d'environ 400 tonneaux pour envoyer à Lima. Elles fourniſſent auſſi à Santiago quantité de vin & d'huile, qui eſt eſtimée la meilleure de la Côte. Ces denrées jointes à un peu de cuirs, de ſuif, & de viande ſeche, font tout le commerce de ce lieu, où les habitans ſont pauvres par leur faineantiſe, & le peu d'Indiens qu'ils ont pour les ſervir, car cette contrée eſt une des plus riches du Royaume en toute ſorte de métaux.

Son commerce.

Hac

Hæc eadem argenti rivos æriſque metalla,
Oſtendit venis atque auro plurima fluxit.
Virg.

En Hyver quand les pluyes ſont un peu abondantes, on trouve de l'or preſque dans tous les ruiſſeaux qui coulent des montagnes, & l'on en tireroit toute l'année, ſi l'on avoit ce ſecours. A neuf ou dix lieues vers l'Eſt de la Ville, ſont les lavoirs d'Andacoll, dont l'or eſt de 23 carats; on y travaille toujours avec beaucoup de profit, quand l'eau ne manque pas; les habitans aſſurent que la terre eſt *creadice*, c'eſt-à-dire, que l'or s'y forme continuellement, parce qu'après avoir été lavée, quelques 60 ou 80 ans après, on trouve encore preſqu'autant d'or qu'auparavant. Dans cette même vallée outre les lavoirs, il ſe trouve ſur les montagnes une ſi grande quantité de minieres d'or & quelques-unes d'argent, qu'il y auroit de quoi occuper plus de 40000 hommes, à ce que j'en ai appris du Gouverneur de Coquimbo; on ſe propoſe d'y faire inceſſamment des moulins, mais les ouvriers y manquent.

Les

Les mines de cuivre ſont auſſi très-frequentes aux environs de Coquimbo à trois lieues au NE. On travaille depuis très long-temps à une miniere qui fournit de batterie de cuiſine à preſque toute la Côte du Chili & du Perou: il eſt vrai qu'on en uſe moins de cuivre, que de celle de terre ou d'argent. On y paye le cuivre en lingots huit piaſtres le quintal, ce qui eſt une petite ſomme par rapport à la valeur de l'argent dans le païs. Les Jeſuites en ont une autre à cinq lieues au Nord de la Ville, dans une montagne appellée *Cerro Verde*, qui eſt haute & faite en pain de ſucre, de maniere qu'elle peut ſervir de marque pour le Port. Il y en a une infinité d'autres qu'on neglige faute de débit; on aſſure auſſi qu'il s'y trouve des mines de fer & de vif argent. Cuivre.

Je ne dois pas oublier ici quelques particularitez du païs, que j'ai appriſes du Gardien des Cordeliers de Coquimbo. La premiere, qu'à dix lieues au Sud de la Ville, on voit une pierre noirâtre d'où coule une fontaine, une fois le mois ſeulement, par une ouverture ſemblable à cette partie humaine, dont elle imite les écoulemens re-

reguliers, & cette eau fait ſur la pierre une trace blanche.

La ſeconde, eſt qu'après de la *Hazienda de la Marqueſa* à ſix lieues vers l'Eſt de la Ville, on voit une pierre griſe de couleur de mine de plomb unie comme une table, ſur laquelle eſt parfaitement bien deſſiné un Bouclier & un Morion de couleur rouge, qui pénétre fort avant dans la pierre, qu'on a caſſé exprès en quelques endroits pour le voir.

La troiſième, eſt que dans une vallée, il y a une petite étendue de plaine, ſur laquelle ſi l'on s'endort, on ſe trouve au réveil tout enflé, ce qui n'arrive pas à quelques pas delà.

Comme le Port de Coquimbo n'eſt pas un lieu de commerce pour les marchandiſes d'Europe, dont on ne peut debiter par an que pour 12 ou 15000 piaſtres, les Navires François n'y vont que pour ſe rafraîchir de vivres & faire des eaux de vie & du vin. Le beuf y eſt un peu meilleur qu'à Valparaiſſo, & à peu près de même valeur de huit à dix piaſtres; il y a de la chaſſe de Perdrix, mais elles ont peu de goût, les Tourterelles au contraire y ſont fort délicates; il y a quantité de

Ca-

Canards dans un petit lagon auprès du Port. La pêche eſt aſſez abondante dans la Baye ; il y a quantité de Mulets, des Pejereyes, des Lenguados, & un poiſſon ſans arêtes fort délicat appellé *Teſſon*, particulier à cette côte ; mais on n'y peut pas ſenner commodément, parceque le rivage eſt plein de pierres, la mer mâle, & mêlée de Goemons.

Les Plantes ſont dans cette Contrée à peu près les mêmes qu'à Valparaiſſo, le Paico y eſt plus petit & plus aromatique, par conſequent un meilleur ſudorifique : il y a beaucoup d'une eſpece de *Ceterach* qu'ils appellent *Doradilla*, dont la feuille eſt toute friſée ; ils en boivent la décoction pour ſe remettre des fatigues des voyages, & en font grand cas pour purifier le ſang. Il y a une eſpece de Citrouille qui dure toute l'année, appellée *Lacayota*, on la fait ramper ſur les toits des maiſons, & l'on en fait une excellente confiture. Il y a quantité d'*Algarrova*, eſpece de Tamarin qui porte un haricot fort raiſineux, dont la gouſſe & le grain ſec, pilez & mis en infuſion, ſervent à faire de très-bonne encre à écrire, en y jettant un Plantes.

un peu de Couperoſe : on l'appelle auſſi *Tura*, à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec la gouſſe de cette Plante, quoiqu'en effet elle en differe en quelque choſe.

On commence à voir dans ce Climat un arbre qui ne croît point dans tout le reſte du Chili, & qui eſt particulier au Perou, on l'appelle *Lucumo*, ſa feuille reſſemble un peu à celle de l'Oranger & du Floripondio, ſon fruit reſſemble auſſi fort à la Poire qui enferme la graine de ce dernier ; quand il eſt mûr, l'écorce eſt un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, & à peu près du goût & de la conſiſtance du fromage fraîchement fait ; au milieu eſt un noyau tout à fait ſemblable à une Châtaigne pour la couleur, la pelure & la conſiſtance ; mais il eſt amer, & ne ſert à rien.

Il ſe trouve dans les vallées en approchant de la Cordillere, une herbe qui dans ſa naiſſance peut ſe manger en ſalade ; mais dès qu'elle commence à grandir, elle devient un poiſon ſi violent pour les chevaux, que d'abord qu'ils en ont mangé ils deviennent aveugles, enflent & crevent en très-peu de temps.

DE-

DEPART DE COQUIMBO.

Changement de Navire.

LE peu d'apparence que le Sieur Duchêne vendît les Marchandiſes au prix qu'il demandoit, & le deſſein qu'il avoit formé d'attendre que la paix fût publiée pour prendre le parti de reſter le dernier à la Côte, flatté qu'il ne viendroit plus de Vaiſſeaux de France, m'engagerent à prendre des meſures pour me rendre aux ordres de Sa Majeſté, qui limitoient à deux ans le Congé qu'Elle m'avoit fait la grace de m'accorder pour ce Voyage, perſuadé que le Saint Joſeph étoit encore au moins pour deux ans à la Côte, & en voyage.

Je m'embarquai dans un Navire Eſpagnol, appellé le *Jeſus-Maria-Joſeph*, chargé de bled pour le Callao, commandé par Don Antoine Alarcon, afin d'aller joindre quelques-uns des Vaiſſeaux François qui avoient achevé leur commerce, & devoient en peu s'en retourner en France; l'occaſion étoit

étoit favorable, parceque nous devions donner dans les Ports frequentez, appellez *Puertos intermedios.*

Le 30 de Mai nous mîmes à la voile pour ſortir de la Baye de Coquimbo, mais le calme nous ayant pris au dehors, le courant nous y reporta, & nous mouillames en 17 braſſes à l'ESE du Pajaro niño. Le lendemain pareille choſe nous arriva, & nous remouillâmes.

La ſortie de cette Baye n'eſt pas aiſée, à moins que de partir avec un bon *Terral*, c'eſt à dire un vent venant de terre, qui ordinairement ne ſouffle que depuis minuit juſqu'au jour: on ne doit pas s'expoſer à être pris de calme un peu au dehors de l'entrée, parceque les courans qui portent au Nord, jettent les Navires entre les Iſles de Pajaros & la terre ferme qui eſt au-delà de la pointe des *Theatins*: ces Iſles ſont à ſept ou huit lieues au NO du Compas, ou NO $\frac{1}{4}$ N du Monde à l'égard de la pointe de la Tortue. Il eſt vrai qu'avec un bon vent on pourroit s'en tirer, parcequ'il y a paſſage; mais outre qu'il eſt dangereux & peu frequenté, les marées chargent ſur les Iſles, où quelques

ques Navires Eſpagnols ont peri. C'eſt pourquoi ſi le Terral n'eſt pas fait, il ne faut ſortir qu'avec la briſe de SSO, & courir quelques lieues à O N O pour ſe mettre un peu au large de ces Iſles, que les Pilotes Eſpagnols évitent comme un écueil en calme; d'autant plus, que les marées ne ſont pas connues pour regulieres. Neanmoins je n'en penſe pas de même ponr le dedans de la Baye, j'ai cru remarquer que le retardement n'étoit pas celui du paſſage de la Lune au Meridien, mais peut-être du tiers, ou d'un quart d'heure. Je n'aſſure rien là-deſſus, une telle obſervation demanderoit pluſieurs mois de temps pour s'en éclaircir.

Enfin le 7 Juin ſur les quatre heures du matin, nous ſortîmes avec les vents d'Eſt; à midi je pris la hauteur à O du Pajaro niño, que je trouvai par les 29^{d} 55′, comme je l'ai dit cidevant; la briſe étant venue, nous paſsâmes pendant la nuit auprès de l'Iſle de *Choro*, qui eſt à quatre lieues au Nord de celles des Pajaros, nous crûmes même dans l'obſcurité en avoir connoiſſance.

Le lendemain matin nous nous trouvâ-

vâmes à quatre lieues au NO¼N de l'Iſle du Chañaral qui tient à la terre ferme par un banc de ſable que la mer couvre de vent de Nord, elle eſt à quatre lieues de l'Iſle de Choros, & à ſeize lieues de la pointe de la Tortue, cette Iſle eſt preſque plane, & fort petite.

Quatre ou cinq lieues plus au Nord, on me fit remarquer une tache blanche auprès d'une coulée, appellée Crevaſſe profonde, *Quebrada honda*, audeſſus de laquelle ſont des riches Mines de cuivre.

Baye de Guaſco. Nous reconnûmes enſuite ſur le ſoir la Baye de *Guaſco* où il y a bon mouillage à 18 & 20 braſſes d'eau fort près de terre. Ce Port n'eſt pas frequenté, parcequ'il n'y a d'autre commerce que celui d'un particulier qui fait tirer du cuivre, il eſt ouvert au Nord, large d'environ une lieue; on y trouve de bonne eau.

Le jour ſuivant nous mîmes de quatre à cinq lieues au large l'anſe du *Totoral* où il y a mouillage, elle n'eſt reconnoiſſable qu'en ce qu'elle eſt ſituée environ à la moitié de la diſtance d'un Cap appellé *Serro Prieto*, & d'une pointe baſſe qui eſt celle du Sud de la Baye Salée. Le

Le 10 nous eûmes connoiſſance du *Morne de Copiapò*, qui paroît de loin comme une Iſle, parcequ'il ne tient à la terre ferme que par une langue fort baſſe, en quoi il eſt fort reconnoiſſable; cette pointe ou Morne eſt de hauteur au-deſſous de la moyenne, il eſt ſitué par 27d de latitude, on le compare à la pointe de Sainte Helene au Perou; il paroît ainſi * étant vû du côté du Sud, & peu differemment du côté du Nord ou ſous le vent.

* Planche XX.

A meſure qu'on en aproche, on voit une petite Iſle baſſe d'environ un quart de lieue de diametre, entre laquelle & la terre ferme, on dit qu'il y a mouillage à l'abri du Nord, vers le fond de l'anſe où ſe dégorge la riviere de Copiapò.

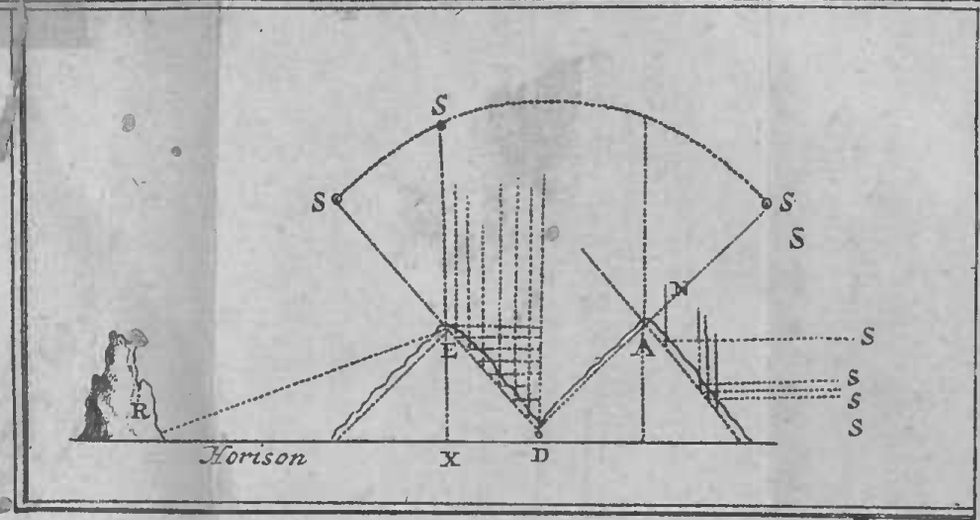
Vis-à-vis de cette anſe nous fûmes contrariez par les vents de Nord, & le calme me fit remarquer que les courans portoient au Sud; ce qui confirme ce que diſent les Pilotes Eſpagnols, qu'en temps de Nord ils vont comme le vent.

Enfin le vent de Sud étant revenu, nous allâmes de nuit mouiller dans une anſe qu'on apelle Port à l'Anglois,

Puerto del Ynglès, à cauſe qu'un Corſaire de cette Nation y a mouillé le premier ; nous étions à 36 braſſes d'eau fond de ſable & coquillage, au NE¼N du Morne de Copiapò, & S¼SE de la pointe de tribord de *la Caldera* la plus proche. J'allai ſonder le lendemain dans cette anſe, & je trouvai fond de rocher du côté du Morne, & beaucoup d'eau ; au contraire fond de ſable & moins d'eau du côté du Nord. Il n'y a ni eau ni bois.

Deſcription du Port de la Caldera.

Planche XX. Le Mardi 13 nous en ſortîmes pour aller mouiller au *Port de la Caldera* qui en eſt ſeparé par une pointe de terre, au-devant de laquelle eſt un briſant que nous rangeâmes à la portée du pistolet, & continuâmes de même le long de la terre de tribord qui eſt fort ſaine, afin de gagner au vent & aller au mouillage ſans louvoyer. Effectivement nous donnâmes fond de cette bordée en dix braſſes d'eau, au SE¼E de la terre la plus avancée de tribord, ayant la pointe baſſe du Nord au N¼NE à trois lieues. Là nous déchargeâmes un peu de bled pour la Ville de



Aguada

Puerto de la Catedra

Pta lel despoblado

R de Copiapo

Planta del Morro de Copiapo

Isleta

Puerto del yngles

30 33 54

36

nord de laimant 1713

nord du monde

PLAN DES PORTS DE COPIAPO

Scituez a la Côte du Chily par 27.d 0′ de latd Australe.

Echelle d'une lieue marine

1/4 1/2 3/4 1

Morro de copiapo N.N.E

Vue de reconnoissance

le Copiapò, & chargeâmes de Souffre que nous trouvâmes au bord de la mer où il avoit été tranſporté pour notre arrivée.

Ce Port eſt à l'abri des vents de Sud; mais en Hyver, quoique les vents de Nord n'ayent plus de force par cette latitude, on dit qu'il y a beaucoup de mer; il eſt le plus près de Copiapò, mais il eſt peu frequenté, parcequ'on n'y trouve aucune commodité; le bois y eſt très-rare, & pour en faire il faut aller cinq ou ſix lieues avant dans la vallée où paſſe la riviere. L'aigade y eſt mauvaiſe, on la fait dans un creux à quelques 50 pas loin du rivage du fond de la Rade où s'aſſemble un peu d'eau ſaumate. Aux environs il n'y a d'autre habitation qu'une cabane de Pêcheur au fond de l'anſe du NE; la Ville en eſt éloignée de 14 lieues vers l'Eſt par le plus court chemin des montagnes, & de 20 lieues par le chemin ordinaire qui ſuit le cours de la riviere, dont le dégorgement, comme je l'ai dit, eſt à cinq lieues plus au Sud que la Caldera.

Toute la plage de la Caldera eſt couverte de coquillage, particulierement de ceux qu'on appelle *Locos* *. * Voyez la Planche XX.

Ainſi Dampier a tort de dire qu'il n'y a aucun Poiſſon à coquillage ſur toute cette Côte.

Idée de la Bourgade de Copiapò.

Copiapò eſt une Bourgade dont les maiſons ſont ſans ordre, diſperſées çà & là ; les Minieres d'or qu'on y a découvert depuis ſix ans, y ont attiré un peu de monde, de ſorte qu'à preſent il peut y avoir huit à neuf cens ames. Cette augmentation d'Eſpagnols a donné occaſion à un ordre de repartition des terres, par lequel on ôte aux pauvres Indiens, non ſeulement leurs terres, mais encore leurs maiſons, que le Corregidor vend aux nouveaux venus pour le compte du Roi, ou, pour mieux dire, celui de ſes Officiers, ſous prétexte de faciliter les nouveaux établiſſemens de ceux qui font valoir les Minieres. Il y a des Minieres directement au-deſſus de la Ville, d'autres à deux & trois lieues, d'où l'on apporte, ſur des mules, le minerai aux moulins qui ſont dans la Ville même ; en 1713 il y en avoit ſix de ceux qu'on appelle *Trapiches*, & on y en faiſoit un ſeptième de ceux qu'on appelle *Ingenio real* ou à Pilons, dont nous parlerons ailleurs, qui pourra moudre douze fois plus que les Tra-

Mines d'or de Copiapò.

pi-

piches, c'eſt-à-dire ſix Caxons par jour; le Caxon y rend juſqu'à douze onces, plus ou moins; il faut qu'il en rende deux pour retirer les frais; l'once d'or s'y vend 12 & 13 piaſtres ½ fondu.

Outre les Mines d'or, on trouve aux environs de Copiapo quantité de Mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb, auſquelles on ne daigne pas travailler; il y a auſſi quantité d'aimant, & du *Lapis Azuli*, que les gens du païs ne connoiſſent pas pour une choſe de valeur; celles-ci ſont à 14 ou 15 lieues loin de Copiapò, près d'un endroit où il y a quantité de minieres de plomb. Enfin toute la terre y eſt pleine de mines de ſel gemme, d'où vient que l'eau douce y eſt fort rare; le ſalpêtre n'y eſt pas moins commun, on le voit dans les vallées d'un doigt d'épais ſur la terre.

Dans les hautes montagnes de la Cordillere à 40 lieues du Port vers l'ESE, ſont les mines du plus beau ſouffre qu'on puiſſe voir; on le tire tout pur d'une veine d'environ deux pieds de large, ſans qu'il ait beſoin d'être purifié. Il vaut trois piaſtres le quintal rendu au Port, d'où on le tranſporte à Lima. Souffre mineral.

On fait auſſi à Copiapò un petit commerce de braye, eſpece de raiſine qui vient d'un arbriſſeau dont la feuille reſſemble au romarin; elle ſort des branches & de la graine que l'on fait fondre en gros pains parallelepipedes de deux pieds de long, & de dix à douze pouces d'épais; elle eſt fort ſeche, & n'eſt bonne que pour ſuppléer au vernis des *Buriches*, ou vaſes de terre, où l'on met le vin & l'eau de vie; elle coûte cinq piaſtres le quintal au Port. Au reſte, le païs eſt fort ſterile, à peine fournit-il de quoi nourrir les habitans, qui tirent les denrées des environs de Coquimbo.

Guanacos. Dans les montagnes de cette contrée, il y a beaucoup de *Guanacos*, eſpece de Chameau & de Chevreuil, dans le corps deſquels on trouve les pierres de bezoard, autrefois ſi eſtimées dans la Medecine, qu'elles valoient leur poids d'argent; mais aujourd'hui qu'on a découvert que les yeux d'écreviſſes & autres alkalis, pouvoient ſuppléer à ſon défaut, elle a beaucoup perdu de ſa valeur en France, neanmoins les Eſpagnols l'achetent toujours fort cher.

Depuis Copiapò juſqu'à Coquimbo pen-

pendant cent lieues de chemin, il n'y a ni Ville ni Village, mais ſeulement trois ou quatre métairies ; & depuis Copiapò juſqu'à *Atacama* dans le Perou, le païs eſt tellement affreux & deſert, que les Mules y periſſent faute d'herbes & d'eau ; il n'y a pendant 80 lieues, qu'une riviere qui coule depuis le lever du Soleil juſqu'au coucher, peut-être à cauſe que cet Aſtre fond la neige qui ſe gele de nouveau pendant la nuit ; les Indiens l'appellent *Anchallulac*, c'eſt à dire hypocrite. Ce ſont ces terribles montagnes qui ſeparent le Chili & le Perou, où le froid eſt quelquefois ſi violent, qu'on y meurt gelé, faiſant la grimace d'un homme qui rit, d'où ſelon quelques Hiſtoriens, eſt venu le nom de Chili, qui veut dire froid ; quoiqu'au-delà de ces montagnes, le païs ſoit fort temperé. On lit dans l'Hiſtoire de la Conquête du Chili, que les premiers Eſpagnols qui les paſſerent, y moururent gelez debout avec leurs Mules. A preſent on a découvert un chemin beaucoup meilleur, en ſuivant la Côte de la mer.

Grand Deſert.

Le ſouffre que nous devions prendre étant embarqué, le Dimanche 18 Jun

Départ de Copiapò.

Juin nous mîmes à la voile pour aller a *Arica*, mais les calmes & les vents du Nord nous retinrent à vûe de terre pendant quelques jours. Le *Dueño*, ou le Proprietaire du Navire & le Capitaine Eſpagnol, affligez de ce retardement, firent à la tête de l'équipage, une neuvaine à Saint François Xavier, dont ils attendoient un miracle qui ne ſe fit point au temps preſcrit; ils en furent ſi fort irritez, qu'ils diſoient hautement qu'ils ne prieroient plus les Saints, puiſqu'ils ne daignoient les exaucer. Le Capitaine s'adreſſoit enſuite à une petite image de la Vierge qu'il pendoit au mât d'Artimon, & lui tenoit ſouvent ce diſcours: *Ma bonne amie, je ne t'ôterai point de là que tu ne nous donnes un bon vent*; & s'il arrivoit que Notre-Dame de *Belen*, c'eſt-à-dire de Bethleem, n'operât pas, il y mettoit Notre-Dame du *Mont-Carmel*, *du Roſaire*, ou *de la Soledad*, c'eſt-à-dire de la ſolitude ou affliction, d'où l'on peut juger de quelle maniere la plûpart des Eſpagnols honorent les Images, & quelle confiance ils ont en elles.

Enfin un bon frais de S S E nous mit à la latitude de 22^{d} 25$'$ qui eſt celle

le de *Cobija*, Port de la Ville de *Atacama*, qui eſt 40 lieues dans les terres. Il eſt reconnoiſſable, parceque depuis *Morro Moreno*, qui eſt dix lieues au vent, la montagne vient en montant juſques directement au-deſſus de l'anſe où il eſt, & delà elle commence un peu à baiſſer; de ſorte que cet endroit eſt le plus haut de la Côte, quoique de peu. Cette reconnoiſſance eſt plus ſûre que celle des taches blanches qu'on y voit, parcequ'il y en a quantité dans toute cette Côte.

Reconnoiſſance de Cobija.

Quoique nous n'y ayons pas été, je ne laiſſerai pas d'inſerer ici ce que j'en ai appris des François qui y ont mouillé; ils diſent que ce n'eſt qu'une petite anſe d'un tiers de lieue d'enfoncement, où l'on ſe met à 18 ou 15 braſſes d'eau fond de ſable; on y eſt peu à couvert des vents de Sud & SO, qui ſont les plus ordinaires à la Côte.

Pour mettre pied à terre, il faut debarquer entre des pierres, qui forment un petit canal vers le Sud, qui eſt le ſeul où les Chaloupes puiſſent aborder ſans riſque.

Le Village de Cobija eſt compoſé d'une cinquantaine de maiſons d'In-

diens faites de peaux de Loups marins. Comme le terroir eſt ſterile, ils ne vivent ordinairement que de poiſſon, de quelque peu de mays & de topinambours, ou *Papas*, qu'on leur apporte de Atacama en échange de poiſſon. Il n'y a dans le Village qu'un petit filet d'eau un peu ſalée, & pour tout arbre, on y voit quatre Palmiers & deux Figuiers, qui peuvent ſervir de marque pour le mouillage ; il n'y a du tout point d'herbe pour les beſtiaux, on eſt obligé d'envoyer les moutons dans une coulée vers le haut de la montagne, où ils en trouvent quelques brins pour ſubſiſter.

Comme ce Port eſt denué de tout, il n'a jamais été frequenté que par les François, qui pour s'attirer les Marchands, ont cherché les endroits les plus proches des minieres, & les plus écartez des Officiers Royaux, afin de faciliter le commerce & le tranſport de l'argent & des marchandiſes. Celui-ci eſt le plus près de *Lipes* & de *Potoſi*, qui en eſt neanmoins éloigné de plus de cent lieues, de païs deſert, dont voici la route. Depuis Cobija, il faut faire la premiere journée vingt-deux lieues de païs ſans eau & ſans bois, pour arriver

Route de Cobija au Potoſi.

ver à la petite riviere de *Chacanza*, dont l'eau eſt même fort ſalée.

De là il faut faire ſept lieues pour en trouver de même qualité, effectivement c'eſt la même riviere ſous different nom.

Enſuite neuf lieues pour venir à *Calama*, Village de dix ou douze Indiens; deux lieues avant que d'y arriver, on paſſe dans un bois d'*Algarrovos*, eſpece de Tamaris.

De Calama à *Chiouchiou* ou *Atacama la baſſe*, ſix lieues; c'eſt un Village de huit ou dix Indiens éloigné de *Atacama la haute* de dix-ſept lieues vers le Sud, en celle-ci demeure le Corregidor de Cobija.

De Chiouchiou à *Lipes* il y a environ ſoixante-dix lieues, que l'on fait en ſept ou huit journées, ſans trouver aucune habitation, & l'on paſſe une montagne de douze lieues, ſans eau & ſans bois.

Lipes eſt un lieu de mines, *Aſſiento de minas*, qui ont fourni pendant long-temps beaucoup d'argent; il y a huit moulins travaillans, ſans compter ceux des petites mines des environs, comme *Eſcala*, *Aquegua*, & *Saint Chriſtoval*, dans leſquelles il y en a ſix. Mineres de Lipes.

ſix. Lipes eſt diviſé en deux parties, éloignées l'une de l'autre de moins d'un demi quart de lieue, l'une s'appelle *Lipes*, & l'autre le *Guaico*. Dans ces deux endroits, compris le monde qui travaille au bas de la coline où ſont les minieres d'argent, il peut y avoir environ huit cens perſonnes de toute eſpece ; cette coline eſt au milieu de Guaico & de Lipes, toute percée d'ouvertures de mines, dont il y en a une ſi profonde, qu'on y trouve la fin du rocher, au-deſſous duquel étoit du ſable & de l'eau, ce qu'ils appellerent les *Antipodes*.

De Lipes à Potoſi, il y a environ ſoixante-dix lieues que l'on fait en ſix ou huit jours, ſans rencontrer dans tout ce chemin plus de deux ou trois cabanes d'Indiens.

Minieres de Potoſi. Potoſi eſt cette Ville ſi renommée dans tout le Monde, par les immenſes richeſſes qu'on a tiré autrefois, & qu'on tire encore de la montagne, au pied de laquelle elle eſt bâtie. On y compte plus de 60000 Indiens & 10000 Eſpagnols ou Blancs ; le Roi oblige les Paroiſſes circonvoiſines d'y envoyer tous les ans un certain nom-

nombre d'Indiens, pour travailler aux mines, ce qu'on appelle *la Mita*; les Corregidors les font partir le jour de la Fête-Dieu, la plûpart emmenent avec eux leurs femmes & leurs enfans, qu'on voit aller à cette ſervitude la larme à l'œil & avec répugnance: neanmoins après l'année d'obligation, il y en a quantité qui oublient leurs habitations, & s'accoûtument à demeurer au Potoſi, d'où vient que cette Ville eſt ſi peuplée.

Les minieres ont beaucoup diminué de leur valeur, & la Maiſon de la Monnoye ne bat pas le quart de ce qu'elle faiſoit autrefois; il y a eu juſqu'à cent-vingt moulins; anjourd'hui il n'y en a plus que quarante, & le plus ſouvent il n'y a pas de quoi fournir à la moitié.

On dit que ce lieu eſt ſi froid, qu'autrefois les femmes Eſpagnoles ne pouvoient y accoucher, elles étoient obligées d'aller à vingt & trente lieues de là, pour ne pas s'expoſer au danger de mourir avec leur enfant, mais aujourd'hui quelques-unes y accouchent. On regardoit cet effet de leur délicateſſe comme une punition du Ciel, puiſque les Indiennes ne ſont point

ſujettes à cet inconvenient ; le reſte des particularitez de cette Ville ſe trouve dans pluſieurs Relations.

Après avoir paſſé Cobija, nous nous trouvâmes en calme par les 21d, auprès du petit Iſlot appellé le *Pavillon*, à cauſe qu'il eſt fait comme une tente, moitié noir par en haut & blanc par le bas. Derriere cet Iſlot en terre ferme, eſt une petite anſe pour les Chaloupes. Il y a dans cette Côte des animaux que les gens du païs appellent *Leon* ou Lion, quoiqu'ils ſoient bien differens de ceux d'Afrique. J'en ai vû des peaux pleines de paille, dont la tête tient un peu du Loup & du Tigre, mais la queue eſt plus petite que celle de l'un & de l'autre : Ces animaux ne ſont pas à craindre, ils fuïent les hommes, & ne font de mal qu'aux troupeaux. Nous demeurâmes deux jours en calme auprès du Pavillon, ſans nous appercevoir d'aucun courant.

Lions du Perou.

Quelques petites fraîcheurs nous pouſſerent auprès du Morne de *Carapucho*, au pied duquel eſt l'Iſle de *Iquique*, dans une anſe où il y a mouillage ; mais point d'eau, les Indiens qui demeurent en terre ferme ſont obli-

obligez de l'aller chercher à dix lieues de là, dans la coulée de *Piſſague*, avec une barque qu'ils ont exprès, mais comme il arrive quelquefois que les vents contraires la retiennent, alors ils ſont obligez d'en aller chercher à cinq lieues par terre, au ruiſſeau de *Pica*.

Iſle de Iquique & Guana, ce que c'eſt.

L'Iſle de Iquique eſt auſſi habitée par des Indiens & des Noirs, qu'on y occupe à tirer la *Guana*, qui eſt une terre jaunâtre qu'on croit être de la fiente d'oiſeaux, parceque outre qu'elle a la puanteur de celle des Cormorans, on a trouvé des plumes d'oiſeaux fort avant dans cette terre. Neanmoins on a peine à comprendre comment il a pû s'en amaſſer une ſi grande quantité, car depuis plus de cent ans on en charge tous les ans dix ou douze Navires pour engraiſſer les terres, comme je le dirai plus bas, & à peine s'apperçoit-on que l'Iſle ait diminué de hauteur, quoiqu'elle ſoit petite d'environ trois quarts de lieue de tour, & qu'outre ce qu'on en porte par mer, on en charge quantité de mules pour les vignes & les terres labourées de *Tarapaca*, Pica, & autres lieux circonvoiſins, ce qui fait pen-

penſer à quelques-uns que c'eſt une qualité de terre particuliere. Pour moi je ne ſerois pas de ce ſentiment; car il eſt vrai que les oiſeaux de mer ſont en ſi grande quantité, qu'on peut dire, ſans exageration, que l'air en eſt quelquefois obſcurci; on les voit dans la baye d'Arica, par multitudes infinies, s'aſſembler tous les matins vers les dix heures, & tous les ſoirs vers les ſix heures, pour enlever le poiſſon qui vient à fleur d'eau dans ce temps-là, où ils font une eſpece de pêche reguliere.

A douze lieues de Iquique on a découvert l'année 1713, des minieres d'argent, où l'on ſe propoſoit de travailler inceſſamment; on eſpere qu'elles ſeront riches, ſuivant les apparences.

Depuis Iquique juſqu'à Arica la Côte eſt toujours fort haute & fort ſaine, il faut la ranger de près, de peur que les courans qui portent en Eté au N & au NO, ne jettent les Navires au large. Il eſt neanmoins vrai qu'ils portent quelquefois en Hyver au Sud, comme nous & pluſieurs autres l'avons éprouvé.

Après la coulée de Piſſagua on trou-

ve

ve celle des *Camarones* qui eſt plus large; & à quatre lieues au vent de Arica celle de *Vitor* où il y a de l'eau douce & du bois; c'eſt le ſeul endroit où les Navires mouillez à Arica puiſſent en faire.

Reconnoiſſance de Arica.

Lorſqu'on eſt à une lieue près de la Quebrada de Camarones, on commence à découvrir le Morne de Arica, qui paroît comme une Iſle à cauſe qu'il eſt beaucoup plus bas que la Côte devers le vent; mais lorſqu'on en approche à trois ou quatre lieues, on le reconnoît par une petite Iſle baſſe qui eſt au devant comme un briſant, & par ſa figure eſcarpée, à quoi on ne peut ſe tromper, parcequ'au-delà c'eſt une Côte baſſe; il eſt ſitué par 18^{d} 20′ de latitude.

Ce Morne du côté de l'Oueſt tout blanc de la fiente des oiſeaux de mer appellez Cormorans, qui s'y aſſemblent en ſi grande quantité, qu'il en eſt entierement couvert. Cet endroit eſt le plus reconnoiſſable de la Côte. Lorſque le temps eſt clair on voit, avant dans la terre, la montagne de *Tacora* qui ſemble s'élever juſqu'aux nues, elle forme deux têtes au

au plus haut, auprès deſquelles eſt le chemin qui conduit à la Paz ; l'air y eſt ſi different de celui qu'on reſpire en bas, que ceux qui ne ſont pas accoutumez de la paſſer y ſouffrent les mêmes maux de cœur & de tête qu'en mer.

Deſcription de la Rade de Arica.

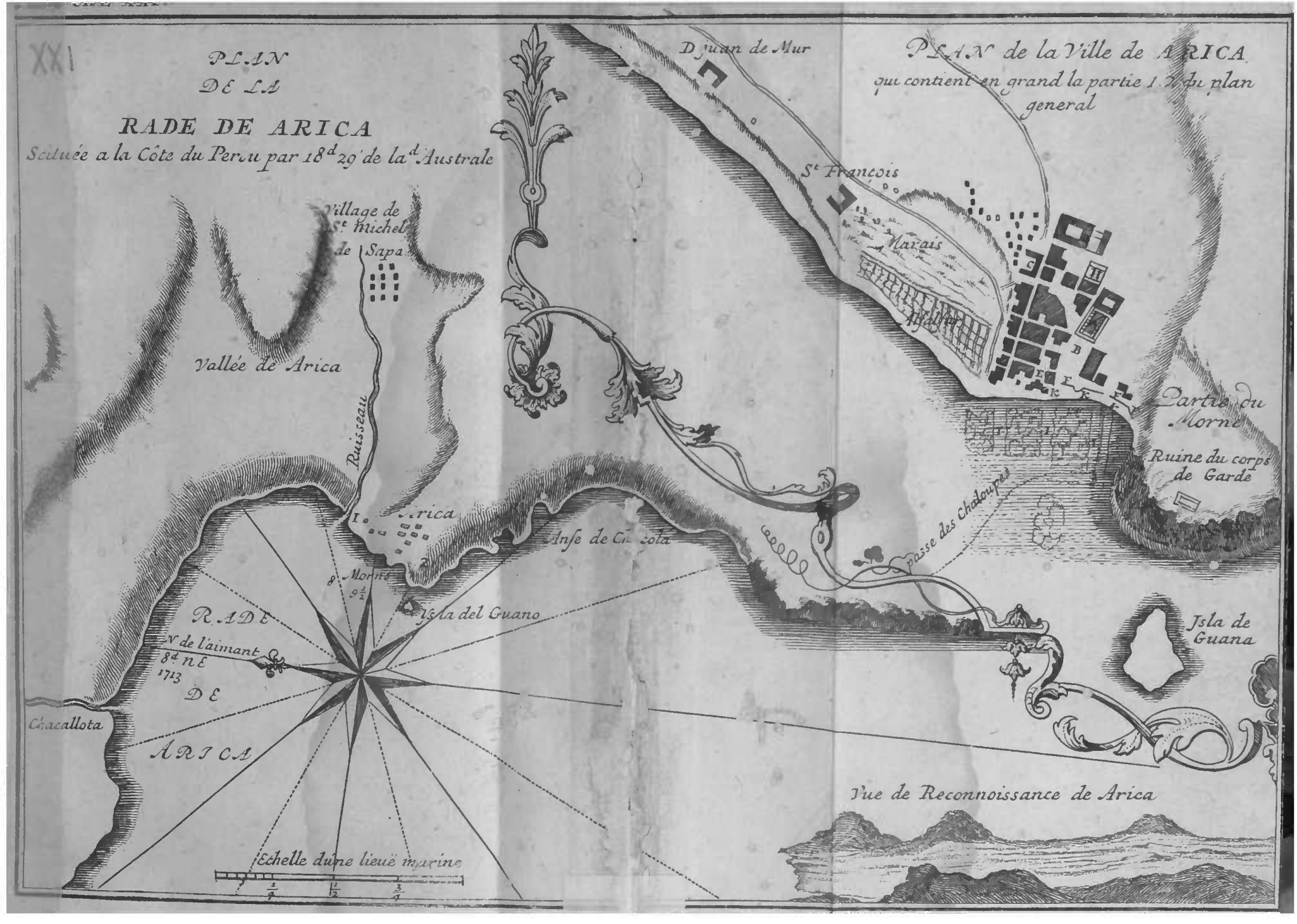
Planche XXI. En entrant dans la Rade de Arica on peut ranger, à une cablure de diſtance, l'Iſle de *Guano* qui eſt au pied du Morne, & aller mouiller au N ¼ NE de cette Iſle, & au NO du Clocher de Saint Jean de Dieu, diſtingué par ſa hauteur de tous les édifices de la Ville. Là on a neuf braſſes d'eau fond de vaſe dure, hors de danger des rochers du fond, qui en pluſieurs endroits de la Rade rongent les cables. On n'y eſt pas à l'abri des vents de Sud & de SO, mais l'Iſle de Guano rompt un peu l'enflement de la mer.

Si elle eſt utile en cela, elle eſt bien incommode par la puanteur des fientes d'oiſeaux dont elle eſt couverte, d'autant plus qu'elle eſt directement au vent des Navires ; on croit même qu'el-

XXI

PLAN DE LA RADE DE ARICA

Scituée a la Côte du Perou par 18d 29' de la d. Australe



PLAN de la Ville de ARICA

qui contient en grand la partie I. K. du plan general

qu'elle rend le Port mal ſain en Eté: mais il ſemble plus vraiſemblable que les maladies de cette ſaiſon ſont un effet des grandes chaleurs que le vent ne peut moderer, parceque le flux de l'air eſt arrêté par la Côte du Nord qui forme un cul de ſac de ſable & de rochers toujours brûlans.

Neanmoins l'eau qu'on fait pour les Navires y eſt aſſez bonne, quoique d'une maniere extraordinaire. Quand la mer baiſſe on creuſe environ un demi pied dans le ſable du rivage d'où elle ſe retire, & dans ces creux ſi peu profonds on puiſe de bonne eau douce qui ſe conſerve bien en mer. Algade ſinguliere.

Comme le rivage eſt tout plein de groſſes pierres, de peu d'eau & de mer toujours male, le débarquement des Chaloupes ne ſe peut faire qu'en trois petites Caletes, dont la meilleure eſt celle qui eſt au pied du Morne. Pour y entrer, il faut paſſer entre deux briſans, & ranger de près celui de tribord parmi des goemons. Il découvre de mer baſſe, & ſe fait appercevoir de mer haute. Lorſqu'on l'a dépaſſé, on revient tout d'un coup ſur babord en portant droit aux premieres Débarquement des Chaloupes.

mai-

maiſons, & ainſi on embouque la grande Calete, dont le fond eſt preſque de niveau, & où il y a ſi peu d'eau de mer baſſe, que les Canots n'y flottent pas, & les Chaloupes chargées y touchent de mer haute; de ſorte que pour les empêcher de ſe briſer, on eſt obligé d'armer la quille de dragues de fer.

Pour empêcher que les Nations ennemies ne puiſſent mettre à terre en cet endroit, les Eſpagnols avoient fait des retranchemens de briques crues, & une batterie en forme de petit Fort qui flanque les trois Caletes; mais elle eſt faite d'une maniere pitoyable, & à preſent tout tombe en ruine; ainſi ce Village ne merite rien moins que le nom de Place forte que lui donne *Dampier*, parcequ'il y fut repouſſé en 1680. Les Anglois prévenus de la difficulté de mettre pied à terre devant la Ville, ſe débarquerent à l'anſe de *Chacota* qui eſt du côté du Sud du Morne, d'où ils vinrent par-deſſus la montagne piller Arica.

Ville de Arica. (Planche XXI.

Ces ravages & les tremblemens de terre qui y ſont frequens, ont enfin détruit cette Ville, qui n'eſt plus aujour-

jourd'hui qu'un Village d'environ 150 familles, la plûpart Noirs, Mulâtres & Indiens, peu de Blancs. En 1605, le 26 Novembre, la mer émue par un tremblement, l'inonda ſubitement, & en abattit la plus grande partie: on voit encore les veſtiges des rues, qui s'étendent à près d'un quart de lieue de l'endroit où elle eſt aujourd'hui. Ce qui reſte de la Ville n'eſt pas ſujet à pareil accident, parcequ'elle eſt ſituée ſur une petite éminence au pied du Morne. Les maiſons ne ſont la plûpart que de faſcines d'une ſorte de glayeul appellé *Totora*, liées debout les unes contre les autres avec des éguillettes de cuir ſur des cannes qui ſervent de traverſes, ou bien elles ſont faites de cannes poſées debout, dont les intervalles ſont remplis de terre. L'uſage des briques crues eſt reſervé aux plus magnifiques, & aux Egliſes. Comme il n'y pleut jamais, il n'y a d'autre couvert qu'une natte, ce qui donne aux maiſons un air de ruine quand on les voit par dehors.

La Paroiſſe eſt aſſez propre, elle eſt ſous le titre de Saint Marc; il y a un Convent de la Mercy de ſept à huit Religieux, un Hôpital des Freres de Saint

Saint Jean de Dieu, & un Convent de Cordeliers qui venoient s'établir en Ville après avoir detruit l'ancien qu'ils avoient à demi quart de lieue de là, quoique dans le plus joli endroit de la vallée, & près de la mer.

La vallée de Arica eſt large au bord de la mer d'environ une lieue, tout païs aride, excepté l'endroit de l'ancienne Ville qui eſt cultivé de petites prairies d'*Alfalfa* ou de la Luzerne, quelques cannes de Sucré, Oliviers & Cotoniers mêlez, de marais pleins de ces glayeuls dont on bâtit les maiſons: elle s'enfonce à l'Eſt en ſe retreciſſant du même côté. Une lieue au dedans eſt le Village de Saint Michel de *Sapa*, où l'on commence à cultiver l'*Agy*, c'eſt à dire le Piment dont tout le reſte de la vallée eſt cultivé, & ſemé de métairies uniquement occupées à ces legumes. Dans ce petit eſpace de vallée qui eſt très-étroite, & n'a pas plus de ſix lieues de long, il s'en vend tous les ans pour plus de 80000 écus.

Agy, ce que c'eſt.

Le goût des Eſpagnols du Perou eſt ſi general pour cette Epicerie, qu'ils ne peuvent s'en paſſer dans aucun ragoût, quoiqu'elle ſoit ſi piquante, qu'à moins que d'y être accoutumé,

me, il eſt impoſſible d'en goûter; & comme elle ne peut croître dans la *Puna*, c'eſt à dire les montagnes, il deſcend tous les ans quantité de Marchands qui enlevent tout le Piment qu'on cultive dans les vallées de *Arica*, *Sama*, *Tacna*, *Locumba*, & autres à dix lieues à la ronde, d'où l'on compte qu'il en ſort pour plus de 600000 piaſtres, quoiqu'elle ſe vende à bon marché. Commerce de Arica.

On auroit de la peine à le croire, en voyant la petiteſſe des lieux d'où l'on en tire de ſi grandes quantitez; car hors des vallées le païs eſt par-tout ſi brûlé, qu'on n'y voit aucune verdure. Ce prodige ſe fait par le ſecours de cette fiente ou *Guana*, qu'on apporte, comme je l'ai dit, d'*Iquique*, qui fertiliſe la terre de maniere qu'elle donne 4 & 500 pour un de toutes ſortes de grains, bled, mays, &c. mais particulierement d'*Agy* lorſqu'on ſait bien la menager comme il faut.

La graine étant levée & en état de tranſplanter, on range les plantes en ſerpentant, afin que la même diſpoſition des rigoles qui portent l'eau pour les arroſer, la conduiſe doucement au pied des plantes: alors on met Maniere de ſe ſervir de la Guana.

à

à chaque pied de Piment autant de Guana qu'en peut contenir le creux de la main. Quand la fleur ſe forme on y en remet un peu davantage ; enfin quand le fruit eſt formé, on y en met une bonne poignée, ayant toujours ſoin d'arroſer, parcequ'il ne pleut jamais dans ce païs, ſans quoi les ſels qu'elle contient n'étant pas détrempez, brûleroient les plantes, comme l'experience le fait voir : C'eſt par cette raiſon qu'on la met à differentes repriſes, avec certain ménagement dont l'uſage a découvert la neceſſité par la difference des recoltes qui s'enſuivent.

Moutons de Perou.

Pour tranſporter la Guana dans les terres, on ſe ſert le plus ſouvent à Arica de cette eſpece de petits Chameaux, que les Indiens du Perou appellent *Llamas*, ceux du Chili *Chillehueque*, & les Eſpagnols *Carneros de la tierra*, Moutons du païs. Ils ont la tête petite à proportion du corps, ſemblable en quelque choſe à celles du cheval & du mouton, la levre ſuperieure, comme celle du lievre, eſt fendue au milieu, par-là ils crachent à dix pas loin contre ceux qui les inquietent ; & ſi ce crachat tombe ſur le

PLANCHE XXII.

A *Llamas ou moutons du Perou.*
B *Trapiche ou moulin a minerai.*
C *Buiteron ou cou · ou lon petri le minerai.*
D. *Bassins a lauer.*
E *Plan de la desazogadera.*
F *Profil de la desazogadera.*
G *La pigne*
H *Fourneau atirer le vifargent.*

XXII

le viſage, il y fait une tache rouſsâtre où ſe forme ſouvent une galle. Ils ont le cou long, courbé en bas, comme les chameaux, à la naiſſance du corps, qui leur reſſembleroit aſſez bien s'ils avoient une boſſe ſur le dos. La figure que j'en mets ici peut expliquer ce qui manque à cette deſcription : leur hauteur eſt d'environ 4 à 4 pieds $\frac{1}{2}$. Voyez la Planche XXII.

Ils ne portent ordinairement que cent livres peſant, & marchent la tête levée, avec une gravité & une majeſté admirable, d'un pas ſi reglé, que les coups ne le peuvent faire changer. La nuit il eſt impoſſible de les faire marcher avec leur charge, ils ſe couchent juſqu'à ce qu'on les débaraſſe du fardeau pour aller chercher à paître. Leur nourriture ordinaire eſt une herbe qui reſſemble aſſez au petit Jonc, excepté qu'elle eſt un peu plus mince, & qu'elle a une pointe piquante au bout : on l'appelle *Ycho*; toutes les montagnes de la Puna ne ſont couvertes d'autre choſe ; ils mangent peu, & on ne leur donne jamais à boire, de ſorte que cet animal eſt de peu d'entretien. Quoiqu'il ait le pied fendu comme les mou-

tons, on s'en ſert neanmoins dans les minieres pour porter le minerai au moulin ; dès qu'ils ont leur charge, ils vont ſans guide au lieu où l'on a accoutûmé de les décharger. Au deſſus du pied ils ont un éperon qui leur rend le pied ſûr dans les rochers, parcequ'ils s'en ſervent pour s'accrocher. Leur laine rend une odeur forte & même deſagréable, elle eſt longue, blanche, griſe & rouſſe par taches, & aſſez belle, quoique beaucoup inferieure à celle des Vicognes.

Les *Vicognes* ou *Vicuñas* ſont à peu près faites comme les Llamas, excepté qu'elles ſont plus petites & plus dégagées. Comme leur laine eſt très-fine & fort eſtimée, on en fait quelquefois la chaſſe d'une maniere qui merite d'être racontée. Pluſieurs Indiens s'aſſemblent pour les faire fuïr & les engager dans quelque paſſage étroit où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long deſquels on fait pendre des morceaux de laine & de drap. Les Vicognes cherchant à paſſer, ſont tellement intimidées par les mouvemens de ces morceaux de laine, qu'elles n'oſent paſſer au-delà ; de ſorte qu'elles s'attroupent en

Chaſſe des Vicognes.

fou-

foule, & alors les Indiens les tuent avec des pierres attachées au bout des laqs de cuir; ſi par hazard il ſe trouve parmi elles quelques Guanacos, ils ſautent pardeſſus les cordes, & alors toutes les Vicognes les ſuivent. Les Guanacos ſont plus gros & plus materiels, on les appelle auſſi *Viſcachas*.

Il y a une autre eſpece d'animal noir ſemblable aux Llamas appellé *Alpaque*, dont la laine eſt très fine; mais il a les jambes plus courtes, & le muſle ramaſſé, de maniere qu'il a quelque rapport au viſage humain. Les Indiens ſe ſervent de ces animaux à differens uſages, ils les chargent environ d'un quintal peſant, leur laine ſert à faire des étoffes, des cordes & des ſacs, & leurs os ſervent à faire les inſtrumens des Tiſſerans; enfin leur fiente ſert à faire du feu pour la cuiſine & pour ſe chauffer. Alpaque.

Avant ces dernieres guerres l'Armadilla, petite Flote compoſée de quelques Vaiſſeaux du Roi & des Particuliers, venoit tous les ans à Arica, pour y apporter des marchandiſes d'Europe, & du vif argent pour les minieres de la *Paz*, *Oruro la Plata*, ou Ancien commerce de Arica.

Chuquizaca, *Potoſi*, & *Lipes*, & enſuite emporter à Lima l'argent dû au Roi pour le quint des Métaux qu'on tire des minieres; mais depuis qu'il ne vient plus de Gallion à Portobelo, & que les François ont fait le commerce, ce Port a été l'échelle la plus conſiderable de toute la Côte, où deſcendent les Marchands des cinq Villes que je viens de nommer, qui ſont les plus riches en minieres. Il eſt bien vrai que le Port de Cobija eſt plus près de Lipes & de Potoſi, que Arica; mais comme il eſt ſi deſert & ſi aride, qu'on n'y trouve de quoi vivre, ni pour les hommes, ni pour les mules, ils aiment mieux faire quelques lieues de plus, & être aſſurez de leurs beſoins; d'ailleurs il ne leur eſt pas fort difficile d'y apporter en cachette leur argent en pigne, & de s'accommoder avec les Corregidors, pour s'exemter d'en payer le quint au Roi.

MANIERE DE TIRER L'ARGENT DES MINIERES,

OU

Manipulation du Minerai pour faire les Pignes.

CE que l'on appelle *Pignes*, ſont des maſſes d'argent poreuſes & legeres, faites d'une pâte deſſechée, qu'on avoit formée par le mélange du mercure & de la poudre d'argent tirée des minieres, comme je vais le raconter.

Après avoir concaſſé la pierre qu'on tire de la veine métallique, on la moud dans ces moulins à meule dont nous avons parlé, ou avec des *Ingenios reales* qui ſont compoſez de pilons, comme nos moulins à plâtre. Ils conſiſtent ordinairement en une roue de 25 à 30 pieds de diametre, dont l'eſſieu prolongé eſt garni de triangles émouſſez, leſquels en tournant acrochent les bras de Pilons de fer, & les enlevent à une certaine hauteur, d'où ils échapent tout d'un coup à chaque revolution; & comme ils pe-

ſent ordinairement environ 200 livres, ils tombent ſi rudement, qu'ils écraſent & réduiſent en poudre la pierre la plus dure, par leur ſeule peſanteur; on tamiſe enſuite cette poudre par des cribles de fer, ou de cuivre, pour tirer celle qui eſt la plus fine, & remettre la groſſe au moulin. Lorſque le minerai ſe trouve mêlé de certains métaux qui l'empêchent de ſe pulveriſer, comme du cuivre, on le met calciner au fourneau, & on le repile enſuite.

Dans les petites minieres où l'on ne ſe ſert que de moulins à meule, on moud le plus ſouvent le minerai avec de l'eau, qui en fait une boue liquide qu'on fait couler dans un reſervoir; au lieu que quand on le moud à ſec, il faut enſuite le détremper, & le bien pêtrir avec les pieds pendant long-temps.

Pour cet effet, dans une cour faite exprès appellée *Buiteron*, on range cette boue par tables d'environ un pied d'épais, qui contiennent chacune un demi caxon ou 25 quintaux de minerai ce qu'on appelle *Cuerpo*; on jette ſur chacun environ 200 livres de ſel marin, plus ou moins, ſuivant

la

la qualité du minerai, que l'on pêtrit & qu'on fait incorporer avec la terre pendant deux ou trois jours. Enſuite on y jette une certaine quantité de vif argent, en preſſant de la main une bourſe de peau dans laquelle on le met, pour en faire ſortir quelques goutes dont on arroſe le Cuerpo également; ſuivant la qualité & la richeſſe du minerai, on en met à chacun 10, 15, ou 20 livres, car plus il eſt riche, plus il faut de mercure pour ramaſſer l'argent qu'il contient: ainſi l'on n'en connoît la doſe que par une longue experience. On charge un Indien du ſoin de pêtrir une de ces tables huit fois par jour, afin que le mercure puiſſe s'incorporer avec l'argent; pour cela on y mêle ſouvent de la chaux, quand le minerai eſt gras, en quoi il faut uſer de précaution; car on dit qu'il s'échauffe quelquefois tellement, qu'on n'y trouve plus ni mercure ni argent, ce qui paroît incroyable. Quelquefois on y ſeme auſſi du minerai de plomb ou d'étain, pour faciliter l'operation du mercure, qui ſe fait plus lentement dans les grands froids, que dans les temps moderez, d'où vient qu'au Potoſi & à Lipes,

on eſt ſouvent obligé de pêtrir le minerai pendant un mois ou un mois & demi; mais dans des païs plus temperez, il s'amalgame en huit ou dix jours.

Pour faciliter l'operation du mercure, on fait en quelques endroits comme à Puno & ailleurs, des Buterons voutez ſous leſquels on fait du feu, pour échauffer la poudre du minerai pendant 24 heures ſur un payé de briques.

Lorſqu'on croit que le mercure a ramaſſé tout l'argent, *l'Enſayador* ou l'Eſſayeur prend de chaque Cuerpo un peu de terre à part, qu'il lave dans une aſſiette de terre, ou un baſſin de bois, & l'on connoît par la couleur du mercure qu'on trouve au fond de ce baſſin, s'il a eu ſon effet, car lorſqu'il eſt noirâtre, le minerai eſt trop échauffé, on y remet du ſel, ou autre drogue. Ils diſent alors que le vif argent *Diſpara*, s'enfuit; ſi le vif argent eſt blanc, on en prend une goute ſous le pouce & en l'appliquant vite deſſus, ce qu'il y a d'argent parmi, reſte attaché au doigt, & le mercure s'échape en petites goutes. Enfin lorſqu'on reconnoît que tout l'argent

gent eſt ramaſſé, on tranſporte la terre dans un baſſin où tombe un ruiſſeau pour la laver, à peu près comme j'ai dit qu'on lavoit l'or, excepté que comme ce n'eſt qu'une boue ſans pierre; au lieu de crochet pour la remuer, il ſuffit qu'un Indien la remue avec les pieds pour la faire délayer. Du premier baſſin elle tombe dans un ſecond, où eſt un autre Indien qui la remue encore pour la bien délayer & en détacher l'argent; de ce ſecond elle paſſe dans un troiſiéme, où l'on en fait de même, afin que ce qui ne ſera pas tombé au fond du premier ni du ſecond, n'échape pas du troiſiéme. Planche XXII.

Après que l'on a tout lavé, & que l'eau eſt claire, on trouve au fond des baſſins qui ſont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on appelle *la Pella*; on la met dans une chauſſe de laine de Vicognes ſuſpendue, pour faire couler une partie du vif argent; on la lie, on la bat, & on la preſſe autant qu'on peut, en peſant deſſus avec des morceaux de bois plat; & quand on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planches de bois, leſquelles

étant liées enſemble, forment ordinairement la figure d'une pyramide octogone tronquée, dont le fond eſt une plaque de cuivre percée de pluſieurs petits trous; là-dedans on la foule pour l'affermir, & lorſqu'on veut faire pluſieurs pignes de differends poids, on les diviſe par petits lits de terre qui empêchent la continuité; pour cela il faut peſer la peille, & en déduire les deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, & l'on ſait à peu de choſe près, ce qu'il y aura d'argent net.

On leve enſuite le moule, & l'on met la pigne avec ſa baſe de cuivre ſur un chandelier ou trepied, poſé ſur un grand vaſe de terre plein d'eau, & on l'enferme ſous un chapiteau de terre qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement, & que le mercure qu'elle contient en ſorte en fumée; mais comme cette fumée n'a point d'eſſor, elle circule dans le vuide qui eſt entre la pigne & le chapiteau, & venant à rencontrer l'eau qui eſt au-deſſous, elle ſe condenſe, & tombe au fonds, transformée de nouveau en mercure:

re: ainſi l'on en perd peu, & le même ſert à pluſieurs fois, mais il faut en augmenter la doſe, parcequ'il s'affoiblit; neanmoins on conſumoit autrefois au Potoſi 6 à 7000 quintaux de vif argent par an comme le dit Acoſta, par où l'on peut juger de la quantité d'argent qu'on en tiroit.

Comme dans la plus grande partie du Perou, il n'y a ni bois ni charbon, mais ſeulement de cette herbe qu'on appelle *Icho*, dont j'ai parlé ci-devant; on chauffe les pignes par le moyen d'un four qu'on met auprès de la *Deſazogadera*, c'eſt à dire la machine à deſſecher l'argent & le purger du mercure, & l'on en communique la chaleur par un canal où elle s'enfoufre, comme on peut voir dans cette figure. Planche XXII. page 265.

Quand le mercure eſt évaporé, il ne reſte plus qu'une marque de grains d'argent contigus fort legere, & preſque friable qu'on appelle la *Piña*, qui eſt une marchandiſe de contrebande hors des minieres, parcequ'on eſt obligé par les Loix du Royaume, de la porter aux caiſſes Royales ou à la Monoye, pour en payer le quint au Roi. Là on les fond pour

mettre cet argent en lingots, ſur leſquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où ils ſont faits, leur poids & la qualité, avec l'aloi de l'argent, pour en faire la meſure de toutes choſes, ſuivant l'expreſſion d'un ancien Philoſophe.

On eſt toujours ſûr que les lingots quintez ſont ſans fourberie, mais il n'en eſt pas de même des pignes; ceux qui les font, mettent ſouvent au milieu, du fer, du ſable, & autres choſes pour en augmenter le poids, de ſorte qu'il eſt de la prudence de les faire ouvrir & rougir au feu pour s'en aſſurer; car ſi elle eſt falſifiée, le feu la fait noircir, ou jaunir, ou fondre plus facilement. Cette épreuve ſert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans les lieux où on les met exprès pour les rendre plus peſantes; en effet, on peut augmenter leur poids du tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles ſont toutes rouges, ſoit auſſi pour les purger du mercure, dont le bas de la pigne eſt toujours plus impregné que le haut. On voit auſſi qu'il peut arriver que la même pigne ſoit d'argent de different aloi.

Les pierres des minieres, le minerai,

rai, ou pour parler le langage du Perou, le *Métal* d'où on tire l'argent, n'eſt pas toujours de même qualité, conſiſtance ni couleur ; il y en a de blanc & gris mêlé de taches rouſſes, ou bleuâtres, on l'appelle *Plata blanca*; les minieres de Lipes ſont la plûpart de cette qualité. Pour l'ordinaire on y diſtingue à l'œil quelques grains d'argent, ſouvent même de petites palmes couchées dans les lits de la pierre.

Il y en a au contraire qui eſt noir comme du mache-fer où l'argent ne paroît point, il s'appelle *Negrillo*; quelquefois il eſt noir mêlé de plomb, c'eſt pourquoi on l'appelle *Plomo ronco*; l'argent y paroît en le gratant avec quelque choſe de rude, c'eſt ordinairement le plus riche, & celui qui revient à moins de frais, parcequ'au lieu de le faire pêtrir avec le mercure, on le fait fondre dans des fourneaux où le plomb s'évapore à force de feu, & laiſſe l'argent pur & net. C'eſt de ces ſortes de minieres dont les Indiens tiroient leur argent, parceque n'ayant pas l'uſage du mercure comme les Européens, ils ne travailloient que celles dont le minerai pou-

voit ſe fondre; & comme ils avoient peu de bois, ils faiſoient leurs fourneaux avec de l'icho & de la crote des Llamas, ou autres animaux, & ils les expoſoient ſur les montagnes pour que le vent entretînt le feu dans ſa force: voilà tout le ſecret dont les Hiſtoires du Perou parlent comme d'une choſe merveilleuſe. Il y a une autre eſpece de minerai ſemblable à celui-ci, également noir, & où l'argent ne paroît nullement; au contraire en le mouillant & le frotant contre du fer il devient rouge, c'eſt pourquoi on l'appelle *Roſſicler;* celui-ci eſt fort riche, & donne l'argent du plus haut aloi. Il y en a qui brille comme du Talc, celui-ci eſt ordinairement mauvais, & donne peu d'argent, ſon nom eſt *Zoroche.* Le *Paco* qui eſt d'un rouge jaunâtre, eſt fort mou & briſé en morceaux; mais il eſt rarement riche, & l'on n'en travaille les minieres qu'à cauſe de la facilité qu'il y a de tirer le minerai. Il y en a de verd qui n'eſt guéres plus dur que celui-ci, on l'appelle *Cobriſſo*, il eſt très rare, neanmoins quoique l'argent y paroiſſe ordinairement, & qu'il ſoit preſque friable, c'eſt le plus difficile à beneficier, c'eſt-

c'eſt-à-dire à en tirer l'argent ; il faut quelquefois après qu'il eſt moulu le brûler au feu, & employer pluſieurs moyens pour le ſeparer, ſans doute, parcequ'il eſt mêlé de cuivre. Enfin, il y a un autre genre de minerai fort rare qui s'eſt trouvé au Potoſi dans la ſeule mine de Cotamito ; ce ſont des fils d'argent pur entortillez comme du galon brûlé en ploton ſi fin, qu'on la nomme *Araña*, a cauſe de la reſſemblance qu'il a avec la toile d'araignée.

Les veines des minieres, de quelque qualité qu'elles ſoient, ſont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords ; & lorſqu'il arrive que deux veines ſe coupent, l'endroit où elles ſont confondues eſt toujours très-riche. On remarque auſſi que celles qui courent du Nord au Sud le ſont plus que les autres d'un giſſement different. Celles qui ſont près des lieux où l'on peut faire des moulins, & qui ſe travaillent plus commodément, ſont ſouvent préferables à d'autres plus riches qui demandent plus de frais ; d'où vient qu'à Lipes & au Potoſi il faut que le caxon donne environ dix marcs d'argent pour payer

payer les frais ; & dans celles de la Province de Tarama ils ſont payez avec cinq.

Lorſqu'elles ſont riches, & qu'elles s'enfoncent, elles ſont ſujettes à être noyées, & alors il faut avoir recours aux pompes & aux machines, ou les ſaigner par des mines perdues qu'on appelle *Soccabons*, qui ruinent ordinairement les Mineurs par les dépenſes exceſſives auſquelles ces ſortes de travaux les engagent inſenſiblement.

Il y a d'autres manieres de ſeparer l'argent de la pierre qui le renferme, & des autres métaux qui s'y trouvent mêlez, par le feu & par des eaux fortes ou fondans, dont on ſe ſert en quelques mines où je n'ai pas été, où l'on fait certains lingots qu'on appelle *Bollos* : mais comme la maniere la plus generale & la plus uſitée eſt celle de faire des Pignes, ſoit pour la commodité ou pour l'épargne du feu & des ingrediens, on peut renvoyer les curieux au Traité des Métaux d'*Agricola*, * où l'on voit l'uſage des

* Voyez auſſi Ceſalpin, Ceſius, Kentmant, Etker, Eucelius, Van-helmont, & Quercetan.

des mines d'argent d'Allemagne.

Quand on examine la maniere dont l'argent eſt mêlé avec la pierre en grains, ou pailles ſeparées par de grands intervales de pierre pure, ou en poudre ſubtile confondue avec la pierre même; il ſemble que la Nature a formé l'un & l'autre en même temps, bien des gens le penſent ainſi. Neanmoins, ſi l'on en croit les Eſpagnols, l'argent ſe forme tous les jours de nouveau dans certains lieux de minieres, non ſeulement dans la pierre vive, mais encore dans les corps étrangers qu'on y a mis depuis long-temps. L'experience a prouvé cette opinion dans la montagne du Potoſi, où l'on a tant creuſé en differents endroits, que pluſieurs mines ont abîmé & enſeveli les Indiens qui y travailloient avec leurs outils & étançons. Dans la ſuite des temps on eſt venu refouiller les mêmes mines, & l'on a trouvé dans le bois, dans les cranes, & dans les os, des filets d'argent qui les pénetroient comme la veine même. Comment ſe forme l'argent.

Ce fait eſt rapporté par tant de perſonnes, qu'on ne peut le regarder comme une fable. M. Chambon dans ſon Traité des Métaux, en raconte

un

un fort ſemblable à celui-ci, que l'on peut neanmoins ſoupçonner d'un peu d'exageration. Il dit que dans une mine d'or & d'argent, apparemment en Hongrie, on l'aſſura qu'on avoit trouvé trois figures humaines, de la même matiere dont les filons de la mine ſont compoſez, & que quoique ces figures euſſent été briſées par les marteaux & par les coins, l'aſſemblage qu'ils firent de ce qui avoit été enlevé, fut ſi bien rapporté, qu'on n'eut plus lieu de douter que ce n'euſſent été des hommes: Que ces figures avoient leurs filons particuliers, que la tête interieure & tous les oſſemens étoient de pur or, & que c'étoit-là la cauſe pourquoi ces figures avoient été détruites.

Paliſſi dans ſon Traité des Métaux, nous parle d'un pareil Phenomene: Il aſſure avoir vû *une pierre de mine d'airain où il y avoit un poiſſon de même matiere*; & il ajoûte qu'*au pays de Mansfeld ſe trouvent grande quantité de poiſſons réduits en métal.*

C'eſt encore un fait indubitable, qu'on a trouvé beaucoup d'argent dans les mines de Lipes, d'où on en avoit tiré long-temps auparavant. Je ſai

ſai qu'on répond à cela, qu'autrefois elles étoient ſi riches qu'on negligeoit les petites quantitez ; mais je doute que lorſqu'il n'en coute guéres plus de travail, on perde volontairement ce que l'on tient. Si à ces faits nous ajoûtons ce que nous avons dit des lavoirs d'Adacoll, & de la montagne de Saint Joſeph où ſe forme le cuivre, on ne doutera plus que l'argent & les autres métaux ne ſe forment tous les jours dans certains lieux : l'experience le prouve évidemment pour ce qui eſt du vif-argent, s'il eſt vrai qu'il s'engendre dans la terre ou dans une cave, en y mettant un mêlange de ſoufre & de ſalpêtre, comme l'aſſure le même M. Chambon. Job. 18.

D'ailleurs il ne manque pas de Phyſiciens qui mettent les métaux au nombre des vegetaux, & qui prétendent qu'ils viennent d'un œuf : ſentiment neanmoins qui ne plaît pas à tout le monde, & pour lequel on cite des faits * qui

* Theophraſte aſſure qu'en l'Iſle de Cypre il croît une eſpece de cuivre qui reſſemble fort à l'or, qui étant ſemé en parcelles, pouſſe comme une Plante. Paliſſi dit qu'en Hongrie on a vû un or très-fin, qui entortillant en forme de filets une certaine Plante, recevoit de temps en temps de l'accroiſſement. Voyez *John Webſter Metallographia. Lond.*

qui tiennent trop du merveilleux pour les croire ſans peine.

Que le Soleil ne forme pas les métaux.

Les anciens Philoſophes, & quelques modernes ont attribué au Soleil la formation des métaux: mais outre qu'il eſt inconcevable que ſa chaleur puiſſe penetrer juſqu'à des profondeurs infinies, on peut ſe desabuſer de cette opinion en faiſant reflexion à un fait inconteſtable, que voici.

Il y a environ trente ans que la foudre tomba ſur la montagne d'*Ilimañi* qui eſt au-deſſus de *la Paz*, autrement *Chuquiago*, Ville du Perou à 80 lieues de Arica; elle en abattit un morceau dont les éclats, qu'on trouva répandus dans la Ville & aux environs, étoient pleins d'or; neanmoins cette montagne, de temps immémorial, a toujours été couverte de neige: Donc la chaleur du Soleil qui n'a pas eu aſſez de force pour fondre la neige, n'a pas dû avoir celle de former l'or qui étoit deſſous, & qu'elle a couvert ſans interruption.

Ce fait prouve encore qu'on eſt ici mal informé du païs des mines, car Vallemont dans ſa Philoſophie occulte, dit „ qu'on connoît les minieres „ lorſqu'il y a de la gelée blanche ſur

„ la

„ la terre, & qu'il n'y en a point ſur
„ les veines des métaux, parcequ'il
„ s'en exale des vapeurs ſeches &
„ chaudes qui empêchent qu'il n'y
„ gele; que c'eſt par la même raiſon
„ que la neige n'y dure guéres. Si cela eſt vrai de quelques endroits, il ne l'eſt pas de celles du Perou, ni des mines d'argent de Saint Juan du Chili, qui ſont couvertes de neige pendent huit mois de l'année.

Pour moi qui n'admets de conjectures que celles qui ſont fondées ſur l'experience, j'en attribuerois plutôt la formation aux feux ſouterrains; & ſans m'embarraſſer du feu central de certains Philoſophes, je ne manquerois pas de preuves pour faire voir que toute cette partie de l'Amerique en eſt pleine, comme il ſe manifeſte par les volcans qu'on y voit crever & s'embraſer de temps en temps; tels ſont ceux d'Ariquipo, de Quito & du Chili, qui ſont dans le païs des minieres. Il n'eſt pas même impoſſible que ceux du Mexique y ayent quelque part, quoiqu'en apparence un peu éloignez, car rien n'empêche qu'on ne compare la terre à un four à charbon, où un trou ſuffit pour donner de l'air & con-

Comment ſe forment les métaux.

conſerver le feu dans le côté oppoſé.

Cette chaleur étant bien établie, elle doit y mettre en mouvement les ſels, les ſoufres & les autres principes que la terre renferme, & qui peuvent entrer dans la compoſition des métaux, leſquels étant pouſſez & rarefiez comme une vapeur, s'inſinuent dans les pores de la pierre, & particulierement de ces bancs de rochers qui ſont, comme une planche ou un corps étranger, enfermez dans des maſſes heterogenes. Là cette exhalaiſon ſe fige & ſe condenſe comme de la cire, par la diſpoſition des pores où elle eſt pouſſée. Nous en avons une experience ſenſible dans le mercure, qui ſe volatiliſe en fumée, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & ſe condenſe de nouveau lorſqu'il rencontre de l'eau. Si ce métail peut prendre la conſiſtance des autres, comme le prétendent les Alchimiſtes, *la con-

* 1. Paracelſe dit que l'or eſt un mercure coagulé.

2. Chriſtian I. du nom, Electeur de Saxe, convertiſſoit le mercure, le cuivre & les autres métaux en veritable or & argent; & le Prince Auguſte, environ l'an 1590. convertit avec une par-

conjecture ſe trouve bien fondée.

Je ne donnerai point ici dans les viſions de ces chercheurs de pierre philoſophale; je veux même croire, malgré tout ce qu'on nous dit de plus apparent † ſur les experiences qu'on en

a

partie d'une certaine teinture ſeize cens & quatre fois autant de mercure en or, qui ſouffrit toute ſorte d'examen. *Joan. Kunkeli Obſervationes. Lond.*

† 3. Zwelfer dans ſon Livre intitulé *Pharmacopæa Regia, Part.* 1. *cap.* 1. dit que l'Empereur Ferdinand III. ayant fait de ſa propre main deux livres & demi de bon or avec trois livres de mercure ordinaire, par le moyen d'une certaine teinture des Philoſophes, en fit faire une Medaille où étoit d'un côté un Apollon avec une Inſcription qui certifioit cette métamorphoſe; & ſur le revers il rendoit à Dieu des actions de graces de ce qu'il avoit communiqué aux hommes une partie de ſa Science divine : ce qu'on pourra mieux voir dans les termes originaux du Latin, dont je mets ici l'arrangement.

Autour de l'Apollon.

DIVINA METAMORPHOSIS.

Enſuite,

EXIBITA PRAGÆ
XV IAN. A° MDCXLVIII.
IN PRÆSENTIA
SAC. CÆS. MAIESTAT.
FERDINANDI
TERTII

Sur

a vû faire, que ce ſont des tours de fourberie qui ont mis cette vaine occupation en credit : mais quoiqu'ils n'ayent pas atteint le degré de la perfection de l'or, il eſt toujours certain qu'ils l'ont très-bien imité avec le mercure. C'en eſt aſſez pour établir mon opinion ſur la formation des métaux. Ne peut-on pas inferer de là que la Méchanique de la Nature dans ſes productions, ne differe de celle-ci que parcequ'elle eſt plus parfaite ? Je ne dois cette penſée qu'à la ſeule attention-

Sur le revers.

RARIS
HÆC VT
HOMINIBVS NOTA
EST ARS ITA RARO IN
LVCEM PRODIT
LAVDETVR DEVS
IN ÆTERNVM
QUI PARTEM INFINITÆ
SVÆ SCIENTIÆ ABIEC
TISSIMIS SVIS CREATV
RIS COMMVNI
CAT

Le même Zwelfer a ſoin de faire remarquer que cet or étoit très-bon, *minimè ſophiſtico*, & que l'Empereur étoit trop habile homme pour ſe laiſſer tromper par quelque adroite ſuppoſition d'or naturel, au lieu de celui qu'il faiſoit.

tention que j'ai fait aux differentes ſortes de minerai qui me ſont tombées entre les mains, quoique dans le fond elle ait quelque conformité avec celle de Mrs Voſſius & Vallemont, qui reconnoiſſent les feux ſouterrains pour le premier principe de la formation des métaux.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il ſort continuellement de fortes exhalaiſons des mines : les Eſpagnols qui vivent au-deſſus, ſont obligez de boire très-frequemment de l'herbe du Paraguay, ou Maté, pour s'humecter la poitrine, ſans quoi ils ſouffrent une eſpece de ſuffocation. Les mules même qui paſſent dans ces endroits, quoique beaucoup moins rudes & montueux que d'autres, où elles vont en courant, ſont obligées de ſe repoſer preſque à tout moment pour reprendre haleine. Mais ces exhalaiſons ſont bien plus ſenſibles au dedans, elles font un tel effet ſur les corps qui n'y ſont pas accoutumez, qu'un homme qui y entre pour un moment, en ſort comme perclus, ſentant une douleur dans tous les membres à ne pouvoir ſe remuer ; elle dure même ſouvent plus

Exhalaiſons des minieres.

d'un jour : & alors le remede eſt de rapporter le malade dans la mine. Les Eſpagnols appellent ce mal *Quebrantahueſſos* ; c'eſt à dire, qui briſe les os. Les Indiens même qui y ſont accoutumez, ſont obligez de ſe relever alternativement preſque tous les jours.

Il eſt auſſi arrivé quelquefois qu'en travaillant à certaines parties des minieres, il en eſt ſorti des exhalaiſons empeſtées qui ont tué les ouvriers ſur le champ, de ſorte qu'on a été obligé de les abandonner. Par la même raiſon dans ces mines d'or & d'argent de Hongrie qui ſont argileuſes & ſi gluantes qu'on eſt obligé de faire bon feu pour les deſſecher, les ouvriers ſont contraints d'en ſortir auſſitôt. Ces ſortes de mines argileuſes ſont apparemment fort rares au Perou, car je n'en ai jamais entendu parler.

Pour ſe garantir du mauvais air que l'on reſpire dans les mines, les Indiens y mâchent continuellement de la *Coca* eſpece de Betel, & ils prétendent que ſans cela ils ne pourroient y travailler.

Les minieres qui donnent à preſent

ſent le plus d'argent, ſont celles d'*Oruro* petite Ville éloignée de 80 lieues de Arica. L'année 1712 à *Ollachea* auprès du Cuſco, on en découvrit une ſi abondante, qu'elle a donné juſqu'à 2500 marcs par Caxon, c'eſt à dire, près d'un cinquième ; mais elle a beaucoup diminué, & on ne la met plus aujourdhui qu'au rang des ordinaires. Après celles-ci ſont celles de Lipes qui ont eu le même ſort. Enfin celles du Potoſi donnent peu, & entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur.

Pour ce qui eſt des mines d'or, elles ſont fort rares dans la partie du Sud du Perou ; il n'y en a que dans la Province de *Guanuco* du côté de Lima, dans celle de Chicas où eſt la Ville de Tarija, & à *Chuquiaguillo*, à deux lieues de la Paz & autres environs, qu'on appelle pour cette raiſon en Indien *Chuquiago*, c'eſt à dire, maiſon ou grange d'or. Effectivement, il y a des lavoirs très-abondans où l'on a trouvé des *Pepitas*, ou grains d'or vierge, d'une grandeur prodigieuſe ; entr'autres deux, dont un qui peſoit 64 marcs & quel-

Que les mines d'or ſont rares au Perou.

ques onces, fut acheté par le Comte de la *Moncloa*, Viceroi du Perou, pour en faire un preſent au Roi d'Eſpagne ; l'autre eſt tombé entre les mains de Dom *Juan de Mur*, en 1710, pendant qu'il étoit Corregidor de Arica. Celui-ci eſt fait comme un cœur de beuf en petit, & peſe 45 marcs, de trois alois differens, autant que je puis m'en ſouvenir, de 11, 18, & 21 caracs, ce qui eſt remarquable dans une même mine.

Pourquoi les lieux des minieres ſont ſteriles.

Tous les endroits de minieres que j'ai nommé ci-devant ſont ſi froids & ſi ſteriles, que les habitans ſont obligez de venir chercher des vivres à la Côte. La raiſon de cette ſterilité eſt ſenſible, ſi l'on fait attention aux mauvaiſes exhalaiſons qui ſortent continuellement des minieres, comme nous l'avons remarqué ci-devant, leſquelles contiennent, ſans doute, des ſouffres & des ſels contraires à la vegetation des Plantes.

Si ces lieux ſont peuplez, ce n'eſt que par rapport à leurs grandes richeſſes, qui y attirent tous les beſoins de la vie ; neanmoins il ne manque pas de mines vers la Côte, dans des lieux

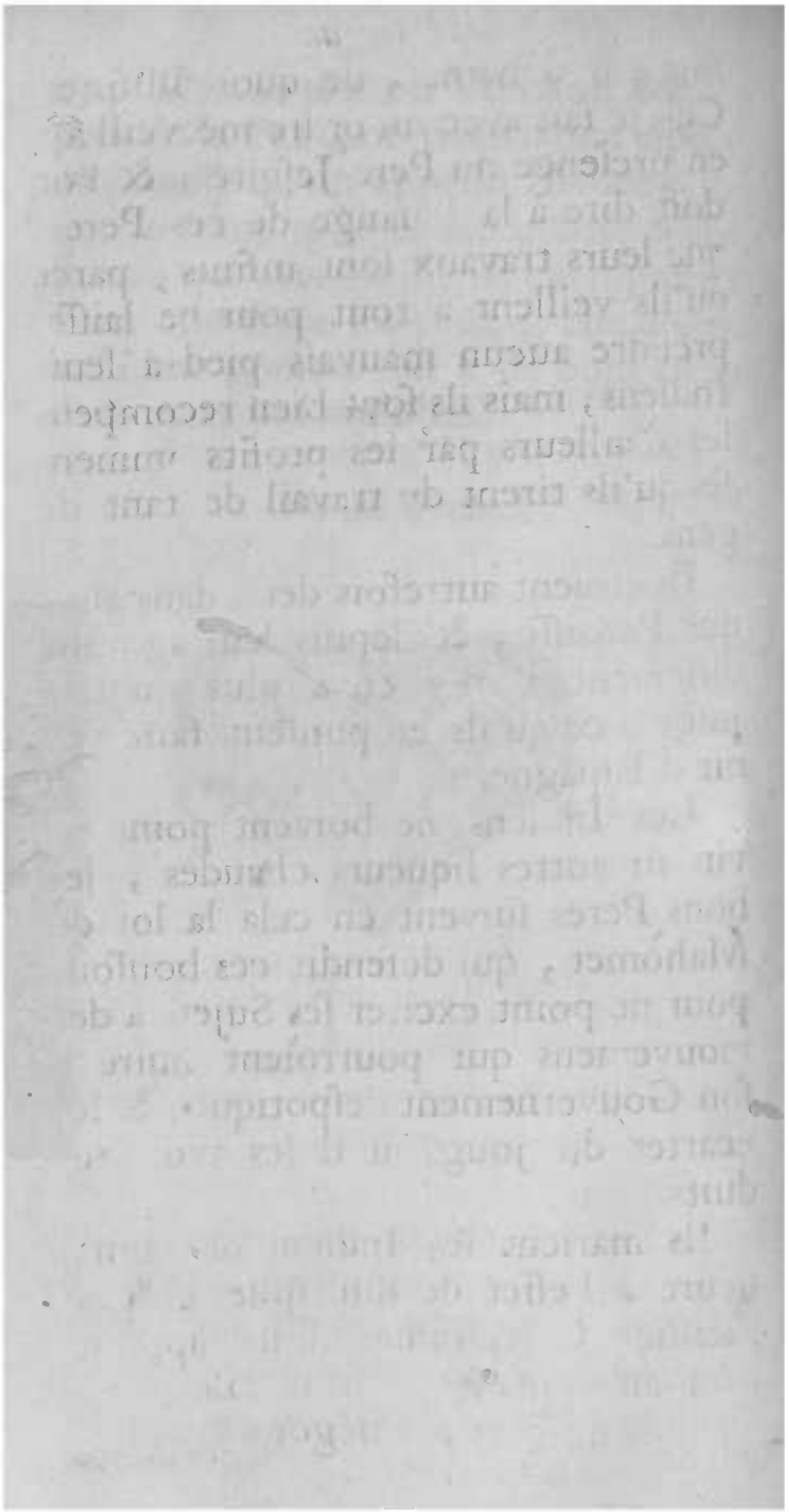
lieux plus temperez, comme on le voit par celle qu'on a nouvellement découverte à Iquique ; on prétend même que dans toutes les montagnes des environs de Arica il y en a, mais qui ne ſont pas aſſez riches pour meriter qu'on y faſſe de la dépenſe.

Dans ces mêmes montagnes il y a une infinité de mines de Sel, quelques-unes de Gip à faire du Plâtre ; on y trouve auſſi de ces pierres ſpongieuſes qui ſervent à filtrer l'eau, & une ſorte d'Albâtre tranſparent dont on ſe ſert en quelques endroits, comme de vitres, pour les maiſons.

Au reſte, elles ſont toutes ſteriles, on n'y voit de verdure qu'au fond des vallées ; dans celle de Arica on y trouve du Jalap dont la racine eſt d'un grand uſage en Medecine ; on y trouve auſſi la Squine & le Mechoacan, que les habitans appellent, ſi je ne me trompe, *Jonqui*. Il y a du Molle, arbre dont nous avons parlé dans l'article de Valparaiſſo ; de la Tara, arbre qui reſſemble un peu à l'Acacia ; ſon fruit qui eſt une gouſſe comme des Haricots, ſert à faire de l'encre à écrire, comme j'ai dit de l'Algarrova. Dans les montagnes auprès

près de la Paz, on trouve une eſpece de mouſſe qu'on appelle *Hiareta*, laquelle étant miſe au feu, donne une fumée qui aveugle ſur le champ ceux dont elle frape les yeux ; elle donne auſſi une gomme qui a de bons effets dans certaines maladies.

Fin du Tome I.



B. Picart del. 1710.

RELATION
DU
VOYAGE
DE LA MER DU SUD
AUX COTES
DU CHILI, DU PEROU, ET DU BRESIL

Fait pendant les années 1712, 1713, & 17

Par M. FREZIER, Ingenieur Ordinaire du R

Ouvrage enrichi de quantité de Planches en Taille-douce.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE HUMBERT*,

M. DCC. XVII.

RELATION
DU
VOYAGE
DE LA MER DU SUD
AUX COTES
DU CHILI, DU PEROU ET DU BRESIL.

SUITE DE LA II. PARTIE.

Changement de Navire.

APrès avoir attendu à Arica pendant plus d'un mois une occaſion pour continuer mon voyage, je m'embarquai le huitième du mois d'Août dans un petit Navire de 150 tonneaux commandé par Mr. de Ruſſy qui devoit ſe rendre à Ylo, & delà au Callao, joindre ſon Commandant *le grand Saint Eſprit.*

Le même jour on publia une Treve de quatre mois entre les Couronnes d'Europe, & un ordre à tous les Corregidors, d'arrêter & confiſquer les biens des François qui ſe trouveroient au Perou & au Chili, & de les obliger de s'embarquer pour s'en retourner en France.

Nous ſûmes auſſi par le même Courier, qu'un Corſaire Anglois avoit pris un Navire Eſpagnol chargé de Sucre auprès de Guayaquil, qu'il avoit armé la prit dans laquelle il avoit mis la moitié de ſon monde; on le diſoit de 24 canons. Le Vicerοi envoya M. de Saint Joan, Capitaine de la Sainte Roze pour le chercher; mais le Navire s'étant perdu à la Côte, il ne trouva que deux ou trois hommes.

Départ de Arica.

Le 10 Août nous ſortimes au matin avec un petit frais de N E, vent de terre, qu'on attend ordinairement pour ſe tirer de l'anſe de Arica, où les marées abattent & retiennent ſouvent les Navires, en calme, pendant pluſieurs jours vers le fond de la *Quiaca*, où elles portent continuellement.

La

La plûpart éprouvent la difficulté de cette ſortie, parcequ'au vent terral, qui vient depuis minuit juſqu'au jour, ſuccede la biſe de SO, qui eſt trop près pour doubler le Cap ou Morne de *Sama*, ſitué à ONO de celui de Arica, d'autant plus que les marées chargent deſſus ſenſiblement; c'eſt la difficulté de le doubler qui le fait apeller ſur nos Cartes *Morne des Diables*; heureuſement le vent de terre nous mit aſſez au large pour ne rien craindre pendant cinq jours de calme, parcequ'alors les marées n'étoient pas fort ſenſibles. En cas qu'on fût trop abattu à terre, & qu'on ne pût s'en relever, on a la reſſource de pouvoir mouiller à une lieue vers le S. de la Quiaca, à 30 & 40 braſſes d'eau fond de vaſe verdatre, comme couleur d'olive, mêlée en quelques endroits de ſable.

Enfin après huit jours de traverſée pour faire 30 lieues, nous arrivâmes à *Ylo* le 18 Août. Cette rade eſt reconnoiſſable du côté du vent, par une langue de terre plane & baſſe en comparaiſon des hautes montagnes; de cinq à ſix lieues au large, on la prendroit preſque pour une Iſle; c'eſt ce qu'on appelle la pointe *de Coles*, au

Reconnoiſſance de Ylo.

bout de laquelle eſt un rocher fort bas comme un briſant, qui paroît augmenter de hauteur à meſure qu'on en approche.

Deſcription de la Rade de Ylo.

Planche XXIII.

Comme la rade n'eſt preſque qu'une Côte droite, on apperçoit de dehors les Navires qui y ſont mouillez; c'eſt auſſi par la même raiſon qu'il doit y avoir beaucoup de mer, de tous vents. Effectivement, on ne peut mettre à terre qu'en un ſeul endroit, parmi des rochers qu'on voit à l'entrée de la vallée à E¼NE, ou ENE du mouillage, lorſqu'on eſt à 15 ou 12 braſſes d'eau, fond de ſable fin un peu vaſeux, & au Nord de l'Iſlot, qui eſt à la pointe de Coles.

Débarquement.

La haye des rochers qui couvre la Calete où l'on débarque avec des Chaloupes, eſt coupée en deux; la ſeconde coupure fait à tribord une petite anſe, où malgré l'abri des rochers la mer eſt ordinairement male & impraticable, quand il y a un peu d'enflement dans la rade. Il faut prendre garde qu'en rangeant les premiers briſans, il y a une baſſe qui ne découvre point,

PLAN DE LA RADE DE YLO

Scituée a la Côte du Perou par 17d 37' de latitude Australe

A. Mouillage

B. La jarroisse

C. arc ou debarquent les Chaloupes

D. Calete de Guane pour une Seule Chaloupes

E. Tombeaux des jndiens

F. Ruiseau de ylo ou lon fait leau.

A rouleaux de cuivre entre les quels S'ecrasent les cannes a Sucre

B. Pignons de meme metail

C. coins pour serrer les roule aux

D. auge ou canal dans lequel tom[be] le Suc des Cann.

E. Canal qui le port[e] dans les chaudieres

Levier auquel est appliqué la puissanc

Elevation du moulin

Plan du moulin

6 pied.

F hauteur et épaisseur des rouleaux de Cuivre montez sur l'axe de bois G axe moteur qui fait tourner les rouleaux des cotés ensens contraire pour pincer les cannes

nord de laimant 1713

Nord du monde

Punta de Coles

Vue de reconnoissance de la punta de coles au nne

Echelle d'une lieues marine

1 lieue

point, & qui eſt au NO d'une autre qui découvre, & ſe fait toujours appercevoir ; on peut s'en garantir en tenant la pierre la plus avancée par une terre rouge qui eſt à la Côte, à demie lieue vers le Sud de ce paſſage; là il y a auſſi un débarquement où l'on décharge la Guaine, mais il eſt ſi petit qu'il n'y a de place que pour un Canot, ou une Chaloupe ſeule.

La vallée de Ylo ne paroît en entrant dans la rade, que comme une petite crevaſſe que l'on voit s'ouvrir peu à peu à meſure qu'on en approche, juſqu'à ce qu'on découvre l'Egliſe, & une cinquantaine de Cabanes de branches d'arbres, diſperſées çà & là auprès du ruiſſeau qui ſerpente au milieu de la vallée; c'eſt en cela que conſiſte le Village de Ylo, preſque tout bâti & peuplé par les François. Certainement c'eſt lui faire trop d'honneur de l'appeller comme Dampier, une petite Ville.

Ce ruiſſeau où l'on fait l'aigade pour les Navires, eſt quelquefois ſujet à ſe deſſecher pendant les ſix mois que le Soleil eſt dans la partie du Sud, lorſque l'Hyver n'a pas été pluvieux dans les hautes montagnes. On éAigade.

trouva cette ſechereſſe en 1713. où l'on étoit obligé d'enterrer dans le ſable, des barriques pour recevoir l'égoût des terres, d'où coule une eau qui eſt mauvaiſe & mal ſaine; on lui a attribué les grandes maladies qui détruiſirent cette année plus de la moitié des équipages des Vaiſſeaux François qui s'y trouverent; mais ce fut une eſpece de peſte qui ſe fit ſentir à 18 lieues de là, à Moquegua, même juſqu'à Ariquipa qui en eſt à 40 lieues.

La commodité de faire du bois y eſt plus ſûre que celle de l'eau, parceque la vallée eſt couverte d'arbres; mais la grande quantité que les François en ont coupé depuis 14 ans, l'a reculée à une lieue loin de la mer. Outre le bois à feu, cette vallée eſt plantée en pluſieurs endroits de belles allées d'Olviers, dont on tire la meilleure huile du Perou, & de quantité d'arbres fruitiers, d'Orangers, Citroniers, Figuiers, Gouyaviers, Bananiers & de Lucomos dont nous avons parlé. On y voit auſſi de cette eſpece de fruits qu'on appelle *Paltas* au Perou, & Avocats dans les Antilles, ils ſont faits comme une groſſe

XXIV

Jnga Peruviana
Siliquâ quadrangula
Vulgo Pacay

Pois Sucrins du Perou

groſſe Poire, qui contient un noyau rond un peu en pointe, de la conſiſtance & de la groſſeur d'une Châtaigne, mais qui ne ſert à rien que pour la teinture en muſc ; la ſubſtance qui l'envelope eſt verdâtre, & preſque molle comme du beurre dont elle a un peu le goût, mêlé de celui de la Noiſette, en la mangeant avec du ſel.

La meilleure maniere de la manger eſt de la battre avec le Sucre & le jus de Citron ; ce fruit eſt fort ſain & bien faiſant, on dit qu'il provoque à l'Amour.

Je vis un arbre appellé *Pacay*, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du Noyer ; mais de grandeurs inégales. Elles ſont rangées par paires ſur une même Côte, de maniere qu'elles vont en augmentant à meſure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs ſont à peu près les mêmes que celles de l'*Inga* de Piſon, & du P Plumier, mais ſes fruits ſont differens. La gouſſe dont ce Pere nous a donné la figure eſt hexagone, & celle du Pacay eſt ſeulement à quatre faces, dont les deux grandes ſont larges de ſeize à dix-huit lignes, & les petites de ſept

Voyez la Planche XXIV.

a fruit ; pour ce qui eſt de la longueur, elle eſt fort inégale, il y a des gouſſes de quatre pouces, & d'autres qui ont plus d'un pied de long. Elles ſont diviſées au dedans en pluſieurs petites loges, qui enferment chacune un grain ſemblable à une Féve plate, enveloppée dans une ſubſtance blanche & filamenteuſe, qu'on prendroit pour du Coton ; mais ce n'eſt en effet qu'une huile criſtaliſée que l'on mange pour ſe rafraîchir, & qui laiſſe dans la bouche un petit goût muſqué fort agréable, ce qui lui a donné le nom de *Pois Sucrin* parmi nos François.

On trouve auſſi dans la même vallée quelques-uns de ces arbres qui portent la Caſſe, que les gens du païs appellent *Caña fiſtula*. Ce fruit ſi renommé dans la Medecine pour purger doucement, eſt une gouſſe ronde, longue de douze à quinze pouces, qui vient dans un grand arbre dont la feuille eſt ſemblable à celle du Laurier fin. Elle eſt pleine d'une ſubſtance jaunâtre qui enferme les grains de la ſemence, qui noircit & devient viſqueuſe en meuriſſant.

Dans le même endroit où étoit cet ar-

arbre, je vis auſſi une Sucrerie. Les cannes dont on exprime le ſuc pour tirer cet agréable ſel ſont aſſez connues de tout le monde, la maniere de le faire ne l'eſt pas moins; mais comme la forme du moulin dont on ſe ſert pour les écraſer m'étoit en quelque façon nouvelle, & que la connoiſſance des machines eſt attachée à mon état, j'en voulus avoir les proportions. Ce moulin conſiſte en trois rouleaux de cuivre jaune, dont celui du milieu fait tourner les deux autres, par le moyen des pignons de fonte de la même piece qui s'engrainent les uns dans les autres. Ces rouleaux qui tournent en ſens contraire, pincent les cannes qu'on preſente entre deux, & les attirent en les écraſant, de maniere que tout le ſuc en ſort, tombe dans un canal qui le porte dans les chaudieres; là on le fait bouillir à trois repriſes, ayant toujours grand ſoin de l'écumer, & d'y jetter du jus de Limon & autres ingrediens; & quand il eſt ſuffiſamment cuit, on le met dans des pots de figure de cone tronqué, où il ſe congele en grumeaux fort bruns. Pour le rafiner & le blanchir, on ne fait que le couvrir de quatre ou cinq pouces

Voyez la Planche XXIII.

Moulin à Sucre.

terre détrempée d'eau, & qu'on entretient fraîche en l'arroſant tous les jours. Cette humidité fait couler le ſuc le plus fin, qui degoute peu à peu & le reſte ſe congele en pain blanc. On le rafine de même au Breſil avec de l'Argile détrempée, dont la plus blanche eſt la meilleure, mais il faut auparavant racler une peau dure qui ſe forme au-deſſus du pot, & qui empêcheroit l'eau de paſſer au travers; enfin dans les Rafineries de France, on le rend plus blanc & plus dur par le moyen de la chaux & de l'alun.

Au reſte, on cultive dans la vallée de Yloun peu de bled & de legumes, mais beaucoup plus de Luzerne, dont il ſe fait une grande conſommation, lorſqu'il y a quelques Vaiſſeaux en rade; parceque les Marchands qui viennent de pluſieurs endroits fort éloignez, ſont obligez d'y amener une grande quantité de Mules, pour rechanger celles qui ſont chargées, de peur que venant à ſe laſſer dans des endroits deſerts, elles ne crevent en chemin, dès qu'elles ne peuvent ſuivre les autres. On diviſe les troupeaux ou *Requas*, en pluſieurs *Piaras* de dix Mules chacune, qu'on met ſous la con-

conduite de deux hommes ; & comme il y a quelquefois des journées de 30 & 40 lieues de hautes & rudes montagnes, ſans eau ni pâturage, les Mules de rechange montent ſouvent au double des piaras ; malgré cette précaution il en perit une ſi grande quantité, que les chemins du Perou ne ſont pas mieux connus par les traces de leurs pieds, que par les ſquelettes de celles qui ſe laſſent hors des vallées où elles ne peuvent trouver de quoi ſubſiſter, car il n'y a preſque jamais d'eau ni d'herbe ; c'eſt pourquoi on eſt obligé de faire venir tous les ans quatre-vingt ou cent mille Mules du Tucuman & du Chili, pour remplacer cette perte continuelle.

Conſommation de Mules.

Neanmoins malgré les peines qu'il faut ſouffrir en voyageant dans des lieux ſi deſerts, les gens du pays ne s'épouvantent pas d'une route de deux & trois cens lieues. Les Marchands viennent à Ylo du *Cuſco*, de *Puno*, de *Chucuito*, d'*Ariquipa*, & de *Moquegua*, comme au Port le plus proche ; & s'il n'y a pas de Vaiſſeaux à Arica, ils viennent auſſi de la Paz, d'Oruro, de la Plata, du Potoſi, & de Lipes, de ſorte qu'alors ce Port eſt le meilleur

de toute la Côte pour le commerce des marchandiſes d'Europe.

La Ville de Cuſco eſt une des principales pour la conſommation de ces marchandiſes après le Potoſi, on y compte plus de 30000 Communians, dont il y a près des trois quarts d'Indiens. Ses Manufactures de Bayetes & de toiles de Coton font un peu de tort au commerce de celles d'Europe. On y fait auſſi de toutes ſortes d'ouvrages de cuir, tant pour l'uſage des hommes que pour les harnois des chevaux & des mules. Cette Ville eſt encore renommée par la grande quantité de Tableaux & de Peintures que les Indiens y font, & dont ils rempliſſent tout le Royaume quelques mauvaiſes qu'elles ſoient; elle eſt éloignée de 130 lieues de Ylo, dans un païs froid, où les ſaiſons ſont tellement dérangées qu'on les éprouve toutes dans un même jour.

Puno eſt une petite Ville d'environ 180 familles, à 70 lieues de Cuſco, & 76 de Ylo ſur le même chemin; elle eſt conſiderable par la quantité de minieres d'argent qui ſe trouvent aux environs. En 1713. elles fourniſſoient trois moulins à meule, & trois à pilons. C'eſt un mauvais Climat.

Ari-

Ariquipa eſt une Ville d'environ 600 familles Eſpagnoles qui font commerce de vin & d'eau de vie, elle n'eſt éloignée de la mer que de 24 lieues; mais comme le Port de Quilca n'eſt guéres frequenté, parcequ'il eſt mauvais, les Marchands viennent faire leurs emplettes à Ylo. La ſituation de cette Ville eſt au pied d'un volcan qui ne jette pas de feu à preſent, mais qui en a jetté autrefois en ſi grande quantité, que les cendres furent pouſſées juſqu'à 20 lieues à la ronde, où on les voit encore.

Moquegua eſt une petite Ville de 150 familles, dans la dépendance de laquelle il peut y avoir 4000 hommes capables de porter les armes. On y fait grand commerce de vin & d'eau de vie qu'on tranſporte à la *Puna*, c'eſt à dire dans les montagnes. Il eſt incroyable que dans un petit terrain tel qu'on le dit, on y en cueille tous les ans environ 100000 botiches, qui montent à plus de 3200000 pintes de Paris, qui à 20 reaux la botiche, donnent 400000 piaſtres, c'eſt à dire à preſent 1600000 livres de notre monoye. Une nation d'Indiens amis libres, appellez *Chunchos*, qui

habitent la Cordillere du côté de l'Eſt, viennent tous les ans à Moquegua en faire emplette pour le porter chez eux. En paſſant au Potoſi ils vendent des ouvrages de plume d'autruches, comme paraſſols, chaſſes-mouches, &c. Ils apportent auſſi du fruit du Quina-quina qui eſt ſemblable à une amande, dont on ſe ſert dans pluſieurs maladies, & autres choſes d'uſage dans le païs; de l'argent qu'ils en tirent ils font proviſion de vin & de quelques marchandiſes d'Europe propres à leurs uſages.

A 40 lieues de Moquegua, & à cinq lieues de Cailloma, l'on a découvert les minieres de Saint Antoine qui promettent beaucoup, & dont l'argent eſt du plus haut aloi du Perou. On travailloit en 1713 à y établir des moulins, qui feront encore valoir le Port de Ylo.

Si le voiſinage de pluſieurs minieres fait de ce rapport une bonne Echelle, il eſt d'ailleurs bien mauvais pour les commoditez de la vie: l'eau, comme je l'ai dit, eſt ſujette à y manquer, parcequ'on en conſume beaucoup pour arroſer les vignobles de Moquegua. Les beufs y ſont rares,

&

& la viande mauvaiſe, excepté en Hyver, parceque les brouillards qui regnent dans cette ſaiſon rafraichiſſent & humectent le haut de la montagne, ce qui fait pouſſer un peu de pâturage. Enfin les autres vivres y manquent quelquefois, même aux habitans. Il n'y a preſque point de chaſſe, excepté une eſpece de petits Cerfs appellez *Venados*, qu'on trouve dans les coulées de la montagne. Le Poiſſon ne manque pas dans la rade; mais la mer eſt ſi male au rivage qu'on ne peut ſenner nulle part.

La vallée de Ylo, qui n'eſt aujourd'hui peuplée que de trois ou quatre métairies, a ſuffi autrefois pour une Ville d'Indiens, dont on voit encore les veſtiges à deux lieues de la mer; les maiſons qui étoient bâties de cannes, y paroiſſent raſées au rez de chauſſée; triſte effet des ravages que les Eſpagnols ont fait chez les Indiens.

On voit des marques encore plus touchantes du malheur de cette pauvre Nation auprès de Arica, au-deſſus de l'Egliſe de Ylo, & tout le long du rivage juſqu'à la pointe de Coles: c'eſt une infinité de tombeaux où ils ſe

Tombeaux des Indiens.

ſe ſont enterrez tout vifs avec leurs familles & leur bien ; d'où vient qu'en creuſant encore aujourd'hui, on trouve des corps preſque tout entiers, avec leurs habits, & ſouvent des vaſes d'or & d'argent. Ceux que j'ai vû ſont creuſez dans le ſable de la hauteur d'un homme, & environnez d'une muraille de pierres ſeches. Ils ſont couverts d'une claye de cannes, ſur laquelle eſt un lit de terre & du ſable par deſſus, afin qu'on ne s'apperçût pas du lieu où ils étoient.

Quoique les Eſpagnols conviennent aſſez facilement des cruautez qu'ils ont exercées ſur les Indiens dans le temps de la Conquête, il s'en trouve neanmoins qui n'attribuent pas à la terreur de ces Peuples l'invention de ces tombeaux, ils diſent que comme ils adoroient le Soleil, ils le ſuivoient dans ſa courſe, s'imaginant de pouvoir en approcher, & qu'enfin arrêtez par la mer qui les bornoit au Couchant, ils s'enterroient au rivage pour le voir avant que de mourir juſqu'au moment où il ſemble ſe cacher dans les eaux. La coutume des Grands, qui ordonnoient en mourant qu'on les por-

portât au bord de la mer, eſt une preuve de ce ſentiment : mais la plus commune opinion eſt qu'ils furent tellement épouvantez, qu'ils crurent tous perir lorſqu'ils apprirent que les Conquerans n'avoient pas même épargné leur Roi Atahualpa, qui paſſoit chez eux pour le fils du Soleil. Pour échaper aux mains des Eſpagnols, ils ſe ſauverent le plus loin qu'ils purent du côté du Couchant; mais étant arrêtez par la mer, ils ſe cacherent ſur ſes bords pour implorer la miſericorde du Soleil qu'ils croyoient avoir grandement offenſé, puiſqu'il leur envoyoit de ſi cruels & de ſi puiſſans ennemis qui ſe diſoient auſſi ſes deſcendans.

Il faut ici faire une grande difference de ces tombeaux volontaires d'avec ceux qu'ils dreſſoient à des gens de conſideration ; ces derniers ſont hors de terre, bâtis de briques crues, & en rond comme de petits colombiers, de 5 à 6 pieds de diametre, de 12 à 14 de haut, & voûtez en cul de four, dans leſquels on les aſſeyoit, puis on les enfermoit de murailles. En voyageant dans les terres on en trouve quantité qui ſubſiſtent, même

dès

dès avant la conquête des Eſpagnols.

Changement de Navire.

Il y avoit à Ylo deux Vaiſſeaux François venus de la Chine depuis ſix mois, l'un étoit de 44 canons, commandé par M. de Ragueine Mareuil Lieutenant de Vaiſſeau, qui avoit fait emplette de Soiries à Canton; l'autre de 16 canons, commandé par le Sr. du Bocage du Havre, qui avoit chargé des mêmes marchandiſes à Emoï. Le premier ſe trouvoit indigent pour avoir beaucoup ſouffert des tempêtes, & avoit beſoin de carener: mais parceque le port de Ylo n'eſt pas propre à cette manœuvre, & que les défenſes du commerce de la Chine ſont rigoureuſes au Callao, qui eſt le meilleur Port pour carener, il jugea à propos d'acheter le Saint Charles, & de le charger de ſes marchandiſes, afin d'être en état de ſouffrir la viſite. Cette vente m'obligea de profiter de l'honnêteté de M. de Ragueine qui m'accordoit paſſage pour me rendre au Callao.

Départ de Ylo.

Le 5 Septembre nous ſortîmes de la rade de Ylo accompagnez d'un Vaiſſeau Eſpagnol qui nous avoit demandé eſcorte, craignant le Corſaire Anglois : nous fûmes favoriſez d'un bon frais d'E S E, qui en quatre jours nous mit auprès du *Morro Quemado*. Avant que d'y arriver nous reconnûmes la *Meſa de Doña Maria*, qui eſt une montagne plate par en haut comme une table, dont elle porte le nom.

Huit lieues plus au Nord eſt l'Iſle de *Lobos*, qui eſt à une lieue & demie au N O du Morro Quemado ; elle eſt de moyenne hauteur, d'environ ¾ de lieue de longueur dans ſon plus grand diametre S E & N O. Entre cette Iſle & le Morne ſont des rochers plats & fort bas, qui s'allongent vers la terre ferme à mi-canal, & laiſſent un paſſage où pluſieurs Navires ont entré, le prenant pour celui d'entre l'Iſle de *Saint Gallan* & la terre de *Paraca* ; mais il eſt facile de s'y reconnoître, parceque dans celui-ci il n'y a pas de rocher bas comme au

Difference des marques du Port du Morro Quemado & de Piſco.

au pied de l'Iſle de Lobos, & un briſant en pain de ſucre. D'ailleurs la terre de Paraca eſt également haute, & celle du Morro Quemado vient en baiſſant du côté du Nord juſqu'à une petite anſe où il y a mouillage à tribord. En cas qu'on ſe fût avancé dans ce paſſage, il faut prendre garde qu'en ſortant par le Nord de l'Iſle de Lobos, il y a une baſſe à tiers canal du côté de la terre ferme. J'ai auſſi appris de ceux qui étoient entrez dans cette baye par mépriſe, qu'au Nord de l'Iſle il y a un banc de Galet qui forme une anſe où la mer eſt ſi tranquile qu'un Navire y peut mouiller à huit braſſes d'eau, & même, s'il en avoit beſoin, y carener en toute ſûreté.

Aſſurez par la reconnoiſſance de l'Iſle de Lobos de la diſtance où nous étions de celle de Saint Gallan, nous mîmes la nuit en Pane, & le lendemain nous paſsâmes entre cette Iſle & la terre de Paraca, que nous rangeâmes à un quart de lieue, c'eſt à dire à tiers canal, de peur d'une baſſe qui eſt à demi lieue au SSE de l'Iſle.

Ra-

Rade de Piſco.

Nous rangeâmes en paſſant à la diſtance de deux cablures, une petite anſe appellée *Enſenada del Viejo*, où quelques Navires François ont mouille en dix & douze braſſes pour décharger en ſecret leurs marchandiſes. Le calme nous ayant pris enſuite à une cablure de la pointe du Nord de cette anſe, nous trouvâmes quinze braſſes d'eau fond de ſable & coquillage, de là nous vînmes mouiller dans l'anſe de *Paraca*, à cinq braſſes d'eau fond de ſable vaſeux, au NO de la *Bodega*; ce ſont ſix ou ſept maiſons pour la décharge des Navires, qui aiment mieux mouiller là, quoiqu'à deux lieues loin de *Piſco*, que d'aller audevant de la Ville, parceque la mer eſt ſi male au rivage, qu'il eſt preſque impoſſible d'y débarquer pendant la journée; neanmoins on peut quelquefois au matin mettre pied à terre avec un bon grelin, une bonne anchre, mais c'eſt toujours avec beaucoup de peine & de riſque. Les Navires qui mouillent devant la Ville font le bois & l'eau demie lieue plus

Planche XXV.

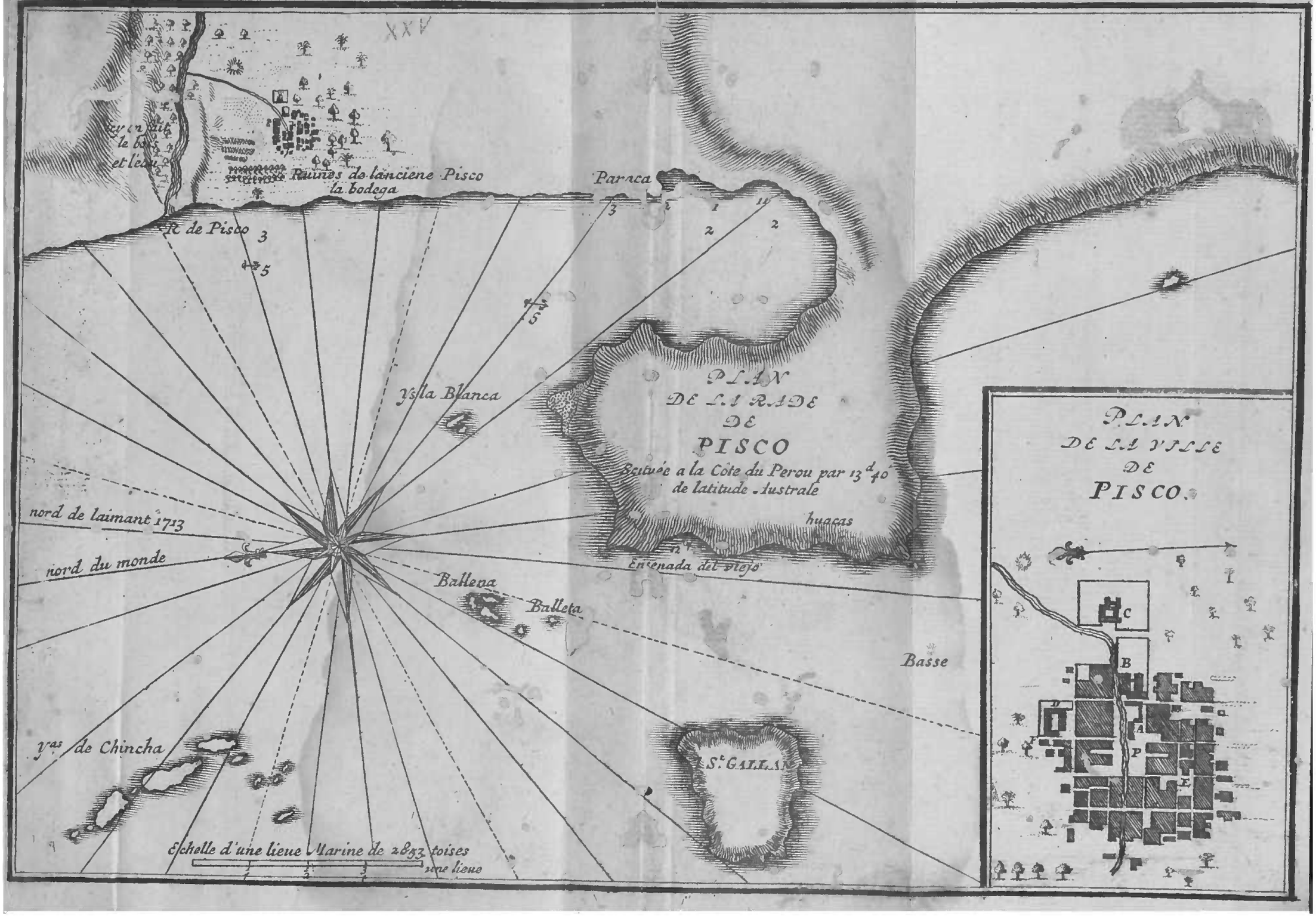
Mouillage de Paraca.

au

au Nord dans la coulée où paſſe la riviere de Piſco ; & ceux qui mouillent à Paraca, la font dans le ſable à une demie lieue au SE des maiſons, comme à Arica.

Rade de Piſco. La rade de Piſco eſt d'une grandeur à pouvoir contenir une Armée Navale entiere ; elle eſt ouverte au Nord, d'où il ne vient point de vent dangereux par cette latitude, & l'on y eſt à couvert des vents ordinaires qui regnent depuis le SSO, au SE. Si l'on vouloit carener, on peut entrer au fond de l'anſe de *Paraca*, où il n'y a point de mer, & il y a par tout mouillage, depuis onze juſqu'à cinq braſſes d'eau. Du côté de l'Oueſt, il y a pluſieurs petites Iſles qui ſont toutes ſaines, & entre leſquelles on peut paſſer ſans crainte ; mais ordinairement il convient mieux de paſſer au-dedans de celle de Saint Gallan, & ranger la terre de Paraca pour gagner au vent. On vient enſuite mouiller vers les maiſons à quatre ou cinq braſſes d'eau. Parmi ces petites Iſles il y en a une qui eſt percée à jour en deux endroits, de maniere qu'elle paroît de mouillage, comme un Pont.

Depuis les maiſons de Paraca à la Vil-


XXV
Ruines de lanciene Pisco
la bodega
Parica
R de Pisco
Ysla Blanca
PLAN
DE LA RADE
DE
PISCO
Située a la Côte du Perou par 13d 40'
de latitude Australe
huacas
Ensenada del viejo
nord de laimant 1713
nord du monde
Ballena
Balleta
Basse
Yas de Chincha
St. GALLAN
Eschelle d'une lieue Marine de 2853 toises
une lieue
PLAN
DE LA VILLE
DE
PISCO.
C
B
A
P
E

Ville, il y a deux lieues de plaine ſabloneuſe & aride.

Deſcription de la Ville de Piſco.

Cette Ville, qui étoit autrefois au bord de la mer, en eſt à preſent éloignée d'un quart de lieue ; ce changement eſt arrivé en 1682 le 19 d'Octobre, par un tremblement de terre ſi rude, que la mer ſe retira d'une demie lieue, & remonta enſuite avec tant de violence, qu'elle inonda preſqu'autant de terrain au-delà de ſes bornes ; de ſorte qu'elle ruina la Ville de Piſco, dont on voit encore les maſures s'étendre depuis le rivage juſqu'à la nouvelle Ville. Pluſieurs Curieux ayant ſuivi la mer à meſure qu'elle ſe retiroit, furent engloutis à ſon retour : depuis ce temps-là on a replanté la Ville, au lieu où le débordement n'atteignit pas.

Elle eſt diviſée par quartiers reguliers, comme on le voit dans le plan que j'en donne ; l'Egliſe Paroiſſiale de Saint Clement eſt au milieu de la Ville, ſur une Place de l'étendue d un quartier. Derriere cette Egliſe eſt celle des Jeſuites : plus à l'Eſt celle de Planche XXV.

de Saint François, petite, mais fort propre. Au Nord eſt l'Hôpital de Saint Jean de Dieu, & au Sud de la Place, eſt la Madeleine, Chapelle des Indiens, audevant de laquelle eſt une petite Place.

Environ trois cens familles compoſent cette Ville, la plûpart de Meſtices, Mulâtres & Noirs; les Blancs y ſont le plus petit nombre. Il y a un Corregidor & un Cavildo pour adminiſtrer la Juſtice, & fort ſouvent un Juge pour empêcher le commerce des François, & la fraude des pignes qu'on apporte des minieres.

Lorſque les François n'avoient pas la facilité d'aller negocier au Callao, ce Port étoit un des meilleurs pour le commerce, parcequ'il eſt naturellement l'échelle des Villes de *Yca*, *Guancavelica*, *Guamanga*, & *Andaguelais*, & de toutes celles qui répondent à Lima dans la partie du Nord.

Yca eſt une Ville trois fois plus peuplée que Piſco, on y fait commerce de verre qui s'y fait avec du ſalpêtre; il eſt verd, ſale & mal manié; il en vient auſſi quantité de vins & d'eau de vie.

Guan-

Guancavelica eſt une petite Ville d'environ cent familles, éloignée de 60 lieues de Piſco ; elle eſt riche & fameuſe par la grande quantité de vif argent qu'on tire d'une miniere qui a 40 vares de front, & qui ſeule fournit tous les moulins d'or & d'argent du Royaume. Les Particuliers y travaillent à leurs frais, & ſont obligez de remettre au Roi tout ce qu'ils en tirent, ſous peine aux Contrevenans de confiſcation de tous leurs biens, d'exil & d'eſclavage perpetuel à Baldive. Sa Majeſté le paye à un certain prix fixé, qui eſt à preſent 60 piaſtres le quintal, ſur les lieux, & le vend 80, dans les mines écartées. Lorſqu'on en a tiré une quantité ſuffiſante, le Roi fait fermer l'entrée de la mine, & perſonne n'en peut avoir que de celui de ſes magazins. Miniere de vif argent.

La terre qui contient le vif argent eſt d'un rouge blanchâtre, comme de la brique mal cuite, on la concaſſe & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voûte en cul de four, un peu ſpheroïde ; on l'étend ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *Icho*, qui

eſt plus propre à cela que toute autre matiere combuſtible, c'eſt pourquoi il eſt défendu de la couper à vingt lieues à la ronde ; la chaleur ſe communique au travers de cette terre, & échauffe tellement le minerai concaſſé, que le vif argent en ſort volatilisé en fumée ; mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, elle ne trouve d'iſſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre rondes, & emboitées par le col les unes dans les autres ; là cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen d'un peu d'eau qu'il y a au fond de chaque cucurbite, où le vif argent tombe condenſé & en liqueur bien formée ; dans les premieres cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernieres ; & comme elles s'échauffent ſi fort qu'elles caſſeroient, on a ſoin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau.

Eau qui ſe petrifie.

On voit dans cette Ville une particularité ; c'eſt une fontaine dont l'eau ſe petrifie ſi facilement & ſi vîte, que la plûpart des maiſons de la Ville en ſont bâties. J'en ai vû quelques pierres à Lima qu'on y avoit tranſporté, qui ſont blanches, un peu jaunâtres, legeres & aſſez dures.

Guan-

Guamanga eſt une Ville Epiſcopale à 80 lieues de Piſco, qu'on dit renfermer environ 10000 Communiers; ſon principal commerce conſiſte en cuirs & en boëtes de confitures, de pâtes, marmelades, gelées, dotagnac, & autres qui ſont les plus eſtimées du Royaume, où il s'en fait une conſommation conſiderable. On y fait auſſi des pavillons qui ſervent de rideaux pour les lits, dont il y a une celebre Manufacture, & de pluſieurs ſortes d'ouvrages de cuirs eſtampez & dorez. Elle eſt ſituée au pied d'une haute montagne dans un païs plat, fort ſain & fertile en toutes ſortes de denrées.

Je ne parle point ici des Bourgades de Avancay & d'Andaguelais, qui ſont de petits lieux de ſoixante à quatre-vingt familles; neanmoins ſi elles ne ſont pas remarquables par le nombre des habitans, elles le ſont par la grande quantité de ſucre qu'on en tire, qui eſt le meilleur du Perou.

Auprés d'Andaguelais on voit le fameux Pont de Apurima, dont on m'a parlé comme d'une choſe merveilleuſe. On dit qu'il ſe trouve dans une montagne une coupure d'environ

120 braſſes de large & d'une profondeur affreuſe, que la nature a taillée à plomb dans le rocher, pour ouvrir paſſage à une Riviere; & comme cette Riviere roule ſes eaux avec tant d'impetuoſité, qu'elle entraîne de fort groſſes pierres, on ne peut la traverſer à gué qu'à 25 ou 30 lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, & la neceſſité de paſſer dans cet endroit, ont fait inventer un Pont de cordes faites d'écorce d'arbres, qui eſt large d'environ ſix pieds, entrelaſſé de traverſes de bois ſur leſquelles on paſſe, même avec les charges des Mules, non ſans crainte; car vers le milieu on ſent un balancement capable de cauſer des vertiges: mais comme il faudroit faire un détour de ſix ou ſept journées pour paſſer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandiſes de Lima au Cuſco, & dans le haut Perou, paſſe pardeſſus ce Pont. Pour l'entretenir on exige quatre Reaux de chaque charge de Mule, ce qui donne au Roi des ſommes immenſes, au-delà de ce qu'il en coûte pour l'entretien.

Commerce de Piſco.

Le commerce des marchandiſes d'Europe n'eſt pas la ſeule raiſon qui amene

amene les Vaiſſeaux à Piſco, on y vient auſſi pour faire des proviſions de vin & d'eau de vie, qu'on y trouve à meilleur marché, & en plus grande quantité qu'en aucun Port; parce-qu'outre ceux que produit le terroir, il en vient, comme je l'ai dit, de *Ica*, de *Chincha* à ſix lieues au Nord de Piſco, où étoit un Temple du Soleil avant la Conquête des Eſpagnols; enfin il en vient de *Lanaſque*, à 20 lieues au SE, qui ſont eſtimez les meilleurs du Perou, mais tous ces vins ſont extrêmement violens & peu bienfaiſans, d'où vient que les Eſpagnols n'en boivent preſque point, le débit qui s'en fait n'eſt proprement que pour les Noirs, les Indiens, les Mulâtres, & autres pareilles gens. Au lieu de vin beaucoup d'Eſpagnols boivent de l'eau de vie par une bizarre prévention.

Les vignes des environs de Piſco qui ne peuvent commodément être arroſées par des canaux, ſont plantées d'une maniere à n'en avoir pas beſoin, quoiqu'il n'y pleuve jamais. Chaque ſep eſt dans un creux de quatre à cinq pieds de profondeur, où regne une humidité generale que la nature a re-

pandue dans la terre pour ſuppléer au défaut d'eau de riviere & de pluye, car le païs eſt defert & ſi aride, qu'il n'y a de lieux habitables que peù de plaines, & de vallées où ſe trouve ce ſecours; encore le fond eſt-il preſque de ſel pur, d'où vient ce goût ſalé qui ſe fait ſentir dans la plûpart des vins du crû.

On trouve encore aux environs de Riſao toutes ſortes de fruits, Pommes, Oranges, Citrons, Gouyaves, Bananes, Dates, &c. Pluſieurs ont crû remarquer que lorſqu'un Datier eſt ſeul, il ne donne pas de fruit, à moins qu'il ne ſoit en preſence d'un autre qu'on appelle la femelle, neanmoins tout le monde n'en convient pas, quelques habitans m'ont parlé de cette remarque comme d'une erreur. Il y a une eſpece de Concombre qui vient d'une plante que le P. Feuillée appelle *Melongena lauri folio fructu turbinato variegato*, les gens du païs *Pepo* ou *Pempo*; il eſt fort rafraîchiſſant, & a un peu le goût de Melon, mais fade. Les *Camotes* ou Patates y ſont moins bonnes qu'au Breſil, il y en a de rouges, de jaunes, & de blanches.

On

On y cueille auſſi un fruit qui ſe forme dans une gouſſe qui ne ſort pas de terre, dans laquelle ſont quelques grains comme des haricots ronds, leſquels étant rotis au four dans leur gouſſe, ont un goût agreable de noiſette rotie. On en mange beaucoup, quoiqu'il échauffe extraordinairement, & provoque à l'amour : C'eſt apparemment l'*Anaquidna* de quelques Botaniſtes ; les habitans l'appellent *Many*.

L'abondance des vivres du païs jointe à un bon commerce, rend les habitans à leur aiſe, de ſorte qu'ils ſe divertiſſent ſouvent à des ſpectacles publics de courſes de Taureaux, de Comedies & de maſcarades.

Je m'y trouvai dans le temps que les Mulâtres firent une Fête à l'honneur de Notre-Dame des Carmes. Ces pauvres gens, comme tous les autres Creoles Eſpagnols, ſont tellement infatuez de mille apparitions ou vrayes ou prétendues, * qu'ils en font

Fête du Scapulaire.

* Voyez le Traité de M. de Launoy, *De Viſione Simonis Stokii & origine Scapularii*, où il fait voir que fort long-temps après la mort de Simon Stok, deux Carmes appellez l'un *Gregorius*

le principal objet de leur devotion. La cauſe de cet abus vient de l'ignorance des Moines, qui n'ayant ni litterature, ni critique pour diſcerner le vrai du faux, s'abandonnent à une tradition & à des uſages établis avant eux par ceux de leur Ordre pour leurs propres interêts. Comme il n'y a point de Carmes dans tout le Perou ni dans le Chili, les Peres de la Mercy ſe ſont attribuez la direction de la Confrairie du Scapulaire; & parcequ'ils n'ont point de Convent à Piſco, il en vient un de Lima pour aſſiſter à cette Fête.

Le Jeudi au ſoir 14 Septembre, les Mulâtres commencerent la ſolemnité par la Comedie du *Prince Puiſ-*

rius à Sancto Baſilio, l'autre *Marcus-Antonius à Cazamate*, s'étoient aviſez d'établir le Scapulre ſur une apparition de la Vierge à Simon, & ſur deux Bulles, l'une de Jean XXII, citée dans leurs Ecrits d'une maniere ſi differente, non ſeulement par rapport aux termes, mais encore par l'inégalité de la longueur du diſcours, qu'il paroît évidemment qu'elle eſt ſuppoſée, ſans parler des autres raiſons qui le manifeſtent; la ſeconde d'Urbain V. datée de Rome où ce Pape, qui mourut à Florence, n'avoit jamais été depuis ſon couronnement.

Puiſſant, el Principe Poderoſo, compoſée par un Poëte Eſpagnol d'Europe. Comme le goût dépravé de cette Nation eſt de mêler dans leurs ſpectacles le ſacré avec le profane, je remarquai que dans celui-ci ils s'étoient abandonnez à leur genie naturel au-delà des bornes du bon ſens & de la bienſeance : en effet on ne pouvoit rien voir de plus ridicule que la décoration du fond du theatre, dont le point de perſpective étoit terminé par un autel ſur lequel on voyoit l'image de Notre-Dame du Mont-Carmel entourée de cierges allumez, & tous les Acteurs commencerent leur Prologue à genoux par une dedicace de la piece à la Vierge. On auroit jugé par cette pieuſe invocation que cette Comedie alloit édifier les ſpectateurs ; mais je fus bien deſabuſé de cette idée, lorſque je vis ſur la ſcene le contraſte de la pieté de Sigiſmond embraſſant un Crucifix à qui il s'adreſſoit dans une adverſité, avec la licence des boufons de la piece & des intermedes qu'on y mêloit, dont les diſcours n'étoient qu'un tiſſu d'obſcenitez groſſieres ou peu envelopées.

Courſe de Taureaux.

Le lendemain on donna le ſpectacle de

de la Courſe des Taureaux, qui ne valoit pas mieux que celle de Valparaiſſo dont j'ai parlé ; ſpectacle auſſi peu propre à honorer la Vierge que de telles Comedies, puiſqu'il eſt défendu par les Loix Eccleſiaſtiques, à cauſe du danger de mort où l'on s'expoſe ſans neceſſité, comme effectivement il arrive tous les jours ; peu s'en fallut même qu'à celui-ci la triſte experience ne s'en fît ſur un Noir, le Taureau le laiſſa ſur la place ſi maltraité, qu'on doutoit qu'il en pût réchaper.

Mascarade. La nuit du Samedi on fit une maſcarade de gens qui couroient par les rues à la lueur des chandelles, comme l'on fait en France au temps de Carnaval. Les principaux Acteurs étoient en charrete, précedez par d'autres qui les accompagnoit à cheva Sur cette charrete je remarquai u homme habillé en Moine de S. J. d Dieu, qu'on m'aſſura être vraiment un Moine ; mais je n'ai pû me perſuader que ce ne fût un maſque, car là-deſſus il danſoit debout avec des femmes une danſe de poſtures telles qu'en font les Noirs des Iſles à leur *Bangala* ; c'eſt tout dire en fait de modeſtie.

deſtie. Quoiqu'il en ſoit, le nom de *Na Sa del Carmen* retentiſſoit ſouvent dans leurs cris extravagans parmi les injures & les ſotiſes les plus infâmes dont ils attaquoient les paſſans, dans le temps même que d'un autre côté on faiſoit la Proceſſion du Roſaire. Toute ridicule que paroiſſe cette coutume, on peut dire qu'on a vû d'auſſi grandes extravagances en France dans la *Fête des Fous*. „ Les Prêtres & les „ Clercs alloient en maſque à l'Egliſe, „ & au ſortir de là ſe promenoient dans „ des chariots par les rues, & montoient „ ſur des theâtres, chantant toutes les „ chanſons les plus vilaines, & faiſant „ toutes les poſtures & toutes les bouffonneries les plus effrontées, dont „ les Bâteleurs ayent accoutumé de „ divertir la ſote populace. Cette fête dura en France plus de 150 ans, depuis le douziéme juſqu'au quinziéme ſiecle. *Mez. Phil.* 11.

Le Dimanche au ſoir on repreſenta la Comedie de la vie de Saint Alexis par *Moreto*, que j'ai trouvée depuis ce temps-là dans la dixiéme partie d'un Recueil de Comedies Eſpagnoles, imprimées à Madrid avec approbation en 1658, ſous le titre de *Nuevo Thea-*

tro de Commedias varias de differentes Autores. Je trouvai fort étrange dans la premiere *Journée*, [c'eſt l'*Acte* des Eſpagnols] de voir l'Ange Gardien de Saint Alexis & le Diable ſe diſputer à qui devoit l'engager de quitter ou de demeurer avec ſa femme. Dans la ſeconde le Demon ſe traveſtit en Pauvre, & dans la troiſiéme en Matelot, & ſur la fin de la ſeconde, un Chœur d'Anges renfermé dans un hermitage, y chante par deux fois le commencement du *Te Deum* au ſon des cloches. La bizarrerie de ces imaginations & des perſonages que le Poëte met ſur la ſcene, étoit pour nos François qui ſe trouverent à ce ſpectacle, un ſujet de plaiſanterie d'autant plus grand, qu'ils étoient accoutumez à des Pieces châtiées, & dans leſquelles la veneration que l'on a pour les choſes ſaintes, n'admet point de mélange du ſacré avec le profane, comme dans celle dont je parle, où la licence des intermedes faiſoit paroître un nouveau ridicule. Je ne fais point ce récit comme d'une choſe extraordinaire ou nouvelle en Europe, il n'eſt perſonne de ceux qui ont voyagé en Eſpagne qui ne ſoit informé du goût de

de leurs Poëmes dramatiques, où les ſujets de devotion ont toujours quelque part; de ſorte qu'on voit encore chez eux ce qui ſe paſſoit dans la naiſſance de notre Theatre François, comme le raconte un de nos Poëtes:

Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré,
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſotement zelée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par pieté.
Le ſavoir à la fin diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.

Deſpreaux Art Poët. Chant III.

Pour ce qui eſt des défauts particuliers de la Piece, la difference du temps & du lieu y eſt choquante. Saint Alexis dans la premiere & dans la derniere journée ſe trouve à Rome, & pendant la ſeconde il demeure pluſieurs années à parcourir la Terre Sainte; neanmoins cette diverſité ne paſſe pas pour un défaut parmi les Eſpagnols, comme l'a remarqué Deſ-

preaux dans ſon Art Poëtique *. Mais ce qui doit être reprehenſible dans tous les païs, c'eſt que la conduite de Saint Alexis eſt celle d'un Saint peu ſcrupuleux ſur le menſonge : car l'Auteur lui fait faire des reſtrictions mentales qui le valent bien, comme dans la ſeconde & la troiſiéme journée, lorſqu'il veut ſe cacher à un homme qui le cherche de la part de ſon pere; il dit de lui-même qu'il connoît Saint Alexis, † mais qu'il eſt déja bien loin de là.

Au reſte dans une ſi petite Ville on ne devoit rien attendre de mieux pour les décorations du théatre qui étoit fait en petit à notre maniere, & l'on peut di-

* *Un rimeur, ſans péril, de là les Pyrenées,*
Sur la Scene, en un jour, renferme des années.
Là ſouvent le Héros d'un Spectacle groſſier,
Enfant au premier Acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous, que la Raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action ſe ménage :
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
Tienne juſqu'à la fin le Spectacle rempli.

† Con oſco eſſe Cavallero
Porque he venido con el,
Y me contò ſu ſuceſſo,
Mas va ya muy adelante.

dire que les Acteurs pour être des gens de la lie du peuple, (car ils étoient tous Mulâtres) & qui ne font pas profeſſion d'être Comediens, jouoient aſſez bien leur rôle dans le goût Eſpagnol. Je remarquai dans leurs intermedes une affectation d'y mêler des Docteurs revêtus en habits de ceremonie, faiſant des extravagances. Je ne ſai comment les Eccleſiaſtiques, qui ſont preſque les ſeuls Docteurs en titre, ont la complaiſance de s'accommoder de ces jeux ; car s'il y a quelque impertinence à faire, les bonnets ſont toujours de la partie.

Après la repreſentation de la Comedie de Saint Alexis, ils jouerent Sigiſmond, & firent d'autres courſes & maſcarades pour achever l'Octave, ue je ne pus voir finir, parceque le temps nous preſſoit de partir.

Nous laiſſâmes en rade la Princeſſe ommandée par Martin, venant d'Emoï dans la Chine, & la Marguerite de Saint Malo venant de France.

Le Jeudi 21 Septembre nous mîmes à la voile pour aller au *Callao*, favoriſez d'un bon frais de SE ; le lendemain nous eûmes connoiſſance de l'Iſle d'*Aſia* ; le Samedi les calmes nous retin- Sortie de Piſco.

tinrent à la vûe du *Morro Solar* & de
Planche XXVI. l'Iſle de *Saint Laurent* qui nous paroiſſoit ainſi vers le Nord.

Reconnoiſſance du Callao. Cette Iſle eſt reconnoiſſable, parcequ'elle eſt de moyenne hauteur, ſeparée de la petite Iſle du Callao, & que dans l'ouverture on voit deux Iſlots ou petits rochers; on en aperçoit un troiſième fort bas qui eſt à demi lieue au large vers le SSE de la pointe du NO de l'Iſle de Saint Laurent. Nous ſondâmes environ à deux cablures de cette pointe, & nous trouvâmes 60 braſſes d'eau fond de vaſe. Enfin nous mouillâmes à une lieue à l'Oueſt du Callao en 14 braſſes d'eau fond de vaſe de couleur d'olive.

M. de Ragueine demeura ainſi au large à l'ouverture de la rade, juſqu'à ce qu'il eût permiſſion du Viceroi de mouiller ſous le canon de la Ville pour carener, ce qui lui fut accordé ſans difficulté. Alors il s'approcha & ſalua la Ville de neuf coups de canon, & on ne lui en rendit aucun, quoiqu'on ſût qu'il étoit Officier du Roi. Deux Navires François de Saint Malo, & la Marianne de Marſeille qui étoient en rade, firent l'honneur qu'ils devoient à ſa dignité, chacun le ſalua

de

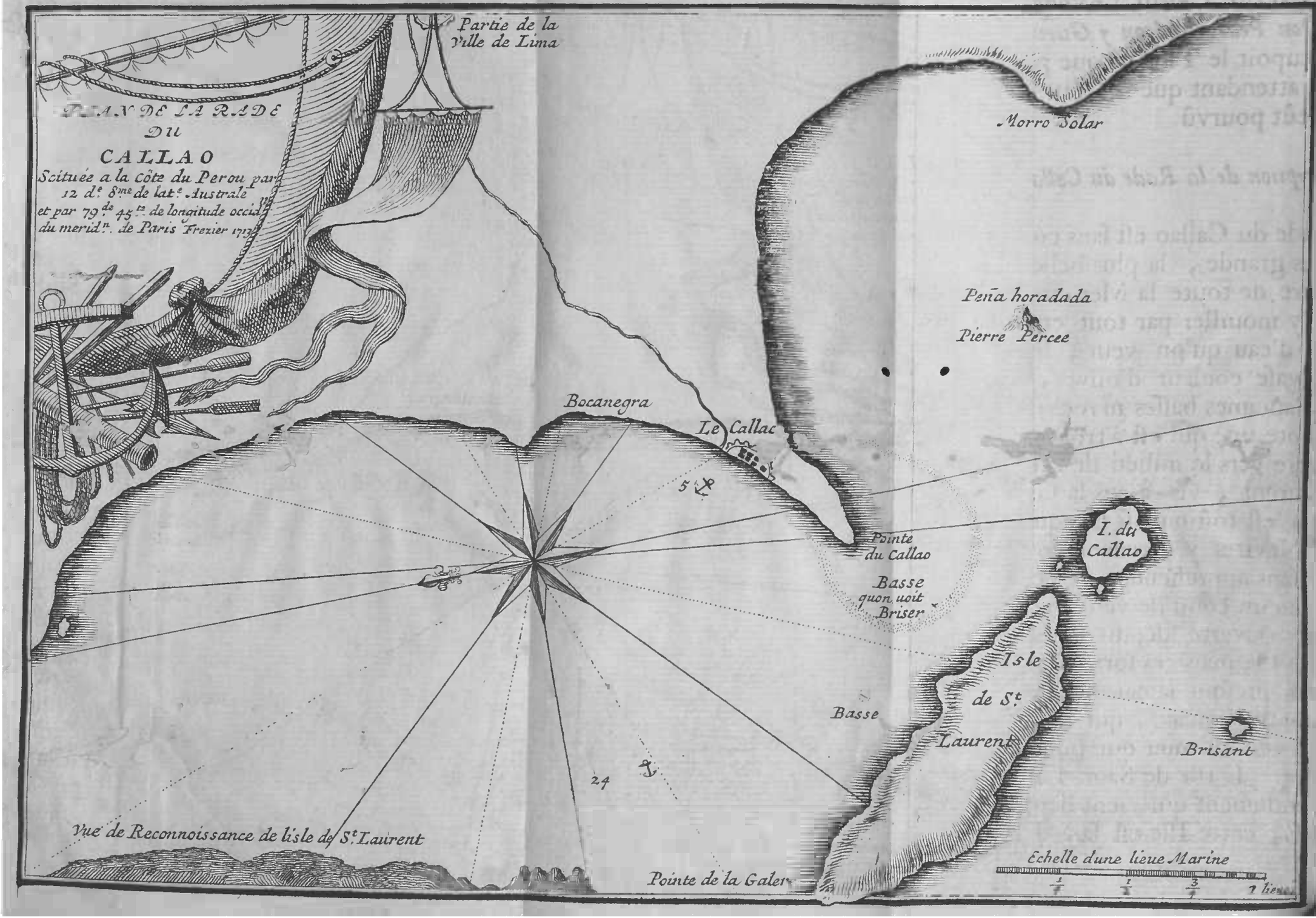
de ſept coups, que M. de Ragueine leur rendit à chacun en particulier. Outre ces trois Navires il y en avoit dix-huit Eſpagnols, entr'autres l'Incarnation, priſe Portugaiſe de trois ponts, que le Sr. Brignon de Saint Malo venoit de vendre au Vicerοi 10000 piaſtres pour le compte du Roi; Son Excellence en vint prendre poſſeſſion en perſonne le 30 Septembre. A ſon arrivée au Callao il fut ſalué de tout ce qu'il y avoit d'artillerie montée ſur les ramparts de la Ville; & lorſqu'il ſortit de la rade, il fut ſalué de treize coups de canon de chaque Vaiſſeau François. On s'étonnera qu'on ait vendu un Navire de cette grandeur à ſi bas prix dans un païs où ceux de 400 tonneaux valent quatre fois davantage. Ce fut un tour du Viceroi qui renouvella les défenſes aux Eſpagnols d'acheter aucun Vaiſſeau François, afin d'en tirer tel bon marché qu'il voudroit.

Enfin il s'en retourna à Lima le même jour: au ſortir du Callao il fut encore ſalué de dix coups de canon. Sa ſuite conſiſtoit en quelques Gardes à cheval, & ſon cortege n'avoit rien qui pût donner l'idée de la Viceroyauté. Viceroi.

té. A la verité c'étoit l'Evêque de Quito *Don Pedro Ladron y Guevarra*, qui n'occupoit le Thrône que par *interim*, en attendant que la Cour d'Eſpagne y eût pourvû.

Deſcription de la Rade du Callao.

Planche XXVI. La Rade du Callao eſt ſans contredit la plus grande, la plus belle, & la plus ſûre de toute la Mer du Sud. On peut y mouiller par tout en telle quantité d'eau qu'on veut, ſur un fond de vaſe couleur d'olive, ſans crainte d'aucunes baſſes ni rochers, ſi j'en excepte une qui eſt à trois cables nes de terre vers le milieu de l'Iſle de Saint Laurent, vis-à-vis la Galere. La mer y eſt toûjours ſi tranquille, que les Navires y carenent en tous temps, ſans apprehender d'être ſurpris par aucun coup de vent; elle eſt neanmoins ouverte depuis le O juſqu'au NNO, mais ces ſortes de vents ne regnent preſque jamais que par un petit frais de bonace, qui ne cauſe aucune levée de mer qui puiſſe incommoder. L'Iſle de Saint Laurent rompt l'enflement qui vient depuis le SO au SE; cette Iſle eſt ſans défenſe,


Partie de la
Ville de Lima
PLAN DE LA RADE
DU
CALLAO
Scituée a la côte du Perou par
12 d.s 8me de latt.e Australe
et par 79.d 45.tes de longitude occid.e
du merid.n de Paris Frezier 1713
Morro Solar
Peña horadada
Pierre Percee
Bocanegra
Le Callao
5
Pointe
du Callao
Basse
quon voit
Briser
I. du
Callao
Isle
de St
Laurent
Basse
Brisant
24
Vue de Reconnoissance de lisle de St Laurent
Pointe de la Galer
Echelle dune lieue Marine
1 lieue

ſe, elle ſervit en 1624. de retraite à Jaques l'Hermite, qui s'y fortifia pour prendre le Callao; mais n'ayant pû y réuſſir, il brûla plus de 30 Vaiſſeaux qui étoient en Rade. Elle eſt auſſi l'exil des Noirs, & des Mulâtres condamnez pour quelques crimes à tirer du moilon pour les édifices publics, & indirectement pour ceux des Particuliers. Comme cette peine eſt comparée à celle des Galeres en Europe, on donne ce nom à la pointe de l'Iſle du côté de l'Oüeſt. Nous avons dit ailleurs que la Galere des Blancs étoit d'être exilé à Baldivia.

Le mouillage ordinaire de la Rade eſt à l'E¼NE de la pointe de la Galere, à deux ou trois cablures de la Ville. Là on eſt encore à l'abri des vents du Sud par la pointe du Callao, qui fait une langue de terre baſſe entre laquelle & l'Iſle du Callao, il y a un canal étroit & un peu dangereux; neanmoins on y paſſe en rangeant l'Iſle de près, à quatre & cinq braſſes d'eau. Du côté de terre ferme eſt un banc prolongé depuis la pointe juſqu'à une baſſe qu'on voit briſer de loin.

Dans le Port du Callao on trouve tou-

toutes les commoditez neceſſaires à la navigation, l'aigade ſe fait avec facilité à la petite riviere de Lima, qui ſe dégorge dans la mer au pied des murs du Callao ; le bois y coûte un peu plus de peine, on le va querir à demie lieue au Nord, à *Bocanegra*; on le coupe demie lieue avant dans la terre, & l'on en paye aux Jeſuites 25 & 30 Piaſtres pour chaque Chaloupée. Pour le débarquement des Chaloupes, il y a au pied des murs trois eſcales de bois, & un mole de pierre deſtiné à la décharge des canons, anchres, & autres choſes de poids, qu'on éleve avec une eſpece de Gruau. Ce mole n'y durera pas long-temps, car la mer le démolit de jour en jour.

Deſcription de la Ville de Callao.

Planche XXVII. La Ville du Callao eſt bâtie ſur une langue de terre baſſe & plate au bord de la mer par 12^{d} 10′ de latitude Auſtrale, elle fut fortifiée ſous le regne de Philippe IV & la Vice-Royauté du Marquis de Mancera, par une enceinte flanquée de dix Baſtions du côté de terre, & de quelques Redans & Baſtions plats ſur le bord de la mer, où

PLAN DE LA VILLE DU CALLAO

Scituée a la Côte du Perou par 12. de latiude Australe

frezier Ingr. du Roy 1713.

Profil des courtines

Profil des bastions.

1 2 3 4 toises

Chemin de lima

La Boucherie

Petipiti le nouveau

Petipiti le Vieux

Palais de l'Inde

Mole

Aiguade des navires

Partie du port

50 100 200 300 toises.

Vüe de la Ville du Callao

ou ſont établies quatre batteries de canons pour commander le Port & la Rade ; cette partie étoit en mauvais état en 1713. il y avoit cinq breches, & la mer détruit de jour en jour la muraille, depuis qu'on a fait un Quai de pierre, dont la ſituation arrête la lame du SO, & cauſe un retour de marée du côté du Nord qui ſape les murs de la Ville.

Fortification. Voyez le haut de la Planche XXVII.

La largeur du Rempart eſt de deux profils differens, les courtines n'ont par le haut que huit pieds de large, deux & demi de terre plein, autant de banquette, & trois de chemiſe de moilon à mortier, de chaux & ſable ; le reſte de l'épaiſſeur eſt de briques crues, avec un petit mur de moilon en dedans, le Rempart des Baſtions à cinq toiſes de terre plein, pavé de dales à joints incertains, pour ſervir de plate forme aux canons, le tout de maſſonnerie peu ſolide par la mal façon.

Artillerie.

Chaque Baſtion eſt voûté & a ſon magazin de poudre, balles, & autres choſes neceſſaires pour fournir l'artillerie dont il eſt armé. Ordinairement il y a 2, 3, ou 4 pieces de fonte toujours montées ſur chacun ; dans le

le pourtour il y en avoit de mon tems 41, & il doit y en avoir 70 de differens calibres, depuis 12 juſqu'à 24 livres de balle, poids d'Eſpagne, ce qui fait pour nous des calibres bâtards. Parmi ces pieces, il y a 10 coulevrine de 17 à 18 pieds de long, du calibre de 24, dont il y en a 8 montées pour battre en Rade, qui portent à ce qu'on dit, juſqu'à la pointe de la Galere de l'Iſle Saint Laurent, c'eſt-à-dire près de deux lieues.

Outre l'artillerie du Rempart, il y a 9 pieces de campagne montées, & prêtes à ſervir. On voit encore plus de 120 pieces de fonte de differens calibres, deſtinées à l'armement des Vaiſſeaux du Roi l'*Amirante*, *la Capitana*, & le *Gouverno*, qui ſervoient du temps que les Gallions venoient à *Portobelo*, à eſcorter l'*Armadilla de Panama*, & à tranſporter au Perou les marchandiſes qui venoient d'Europe, & au Chili *le Real Situado*, & le ſecours de monde dont on avoit beſoin avant la Paix des Indiens. Aujourd'hui ces Vaiſſeaux ſont tellement negligez, qu'ils ſont incapables de prendre la mer ſans un radoub conſiderable; neanmoins le Roi entretient

toujours des Troupes de Marine dont voici l'état à la ſuite de celles de terre.

ETAT DES TROUPES de Terre payées par le Roi d'Eſpagne au Callao en 1713.

LE Gouverneur General, 7000 piaſtres.

Un Meſtre de Camp de la Place, nommé par le Roi; il a d'appointemens par an, 3217 piaſtres 4 reaux.

Un Sergent Major de la Place, auſſi nommé par le Roi, 1200

Un Aide-Major par an, 600

Sept Compagnies d'Infanterie Eſpagnole de cent hommes chacune.

Chaque Capitaine a par an, 1800

Sept Enſeignes, chacun 672

Sept Sergens, chacun 348

Quatorze Tambours, chacun 240

Sept Porte-Enſeignes, *Idem* 240

Sept Fiffres, *Idem* 240

Un Adjudant, 396

Six cens hommes d'Infanterie dont eſt compoſée la Garniſon, chacun 240

Cha-

Chaque Compagnie a quatre Chefs de Brigade, qui ſont ordinairement les plus anciens Soldats, dont deux marchent au devant du Drapeau, & deux derriere ; ils ont chacun par mois, 20 piaſtres.

Un Tambour Major de la Place par an, 240

Tous les Officiers ci-deſſus, ſont nommez par le Viceroi avec l'agrément du Roi, excepté les trois premiers que le Roi nomme.

Artillerie par Terre.

Un Lieutenant General par an, 1944 piaſtres.
Un Maître Canonier, 486
Un Capitaine d'Artillerie, 606 & 1. r.
Dix Maîtres Canoniers, chacun 400
Deux Aides-Majors, chacun 396
Soixante-dix Canoniers, *Idem.* 396

Troupes de Marine entretenues.

Le General de la mer par an, 3600

Il a les mêmes honneurs & privileges que le General des Gallions.

L'A-

L'Amirante, auſſi nommé par le Roi, 2200

Deux premiers Pilotes, chacun 1200

Quatre Maîtres de Navire, chacun 540

Quatre ſeconds Maîtres, chacun 396

Quatre Maîtres Canoniers, chacun 444

Cinq Chapelains, dont un ſert à la Chapelle de l'Iſle du Callao, chacun 396

Quatre Commis principaux, chacun 600

Quatre Ecrivains, chacun 396

Quatre Dépenſiers, *Idem.* 396

Quatre Maîtres Charpentiers, *Idem* 396

Quatre Maîtres Galfats, *Idem* 396

Quatre Plongeurs, *Idem.* 396

Vingt-quatre Canoniers, *Idem.* 396

Un Major de la Marine, 600

Deux Aides-Majors, ou Adjudans, chacun 396

Vingt-quatre Officiers-Mariniers, chacun 240

Quarante Matelots, chacun 180

Seize Mouſſes, chacun 180

Troupes de Marine pour ſervir dans deux petites Fregates.

Deux Capitaines qui doivent avoir chacun leur Fregate, & chacun 600
Quatre Officiers-Mariniers, chacun 244
Huit Matelots, chacun 180
Tous les Officiers & Matelots outre leur paye, ont leurs rations chacun ſuivant ſon rang.

Milices.

Dans la Place du Callao, il y a trois Compagnies qui n'ont point de gages.

La premiere eſt compoſée de Gens de mer.

La ſeconde, de Bourgeois & Marchands de la Ville.

La troiſième, des Maîtres Charpentiers, Galfats, & autres Ouvriers de ces deux Maîtriſes, où entrent auſſi les Mulâtres & Noirs libres, qui travaillent dans les ateliers du Roi.

Plus, quatre Compagnies d'Indiens avec leurs Officiers de la même Nation, dont il y en a une de ceux de la Ville, une des Fauxbourgs de Petipi-

te,

te, & deux de ceux de la Madeleine, *Mira Flores* & *Churillos*, & autres Métairies circonvoiſines. Ceux-ci ſont obligez de ſe rendre à la Ville au ſignal d'un coup de canon; ils ſont deſtinez au tranſport des munitions de bouche & de guerre; ces Compagnies ont un Major à part. Voilà les forces d'hommes, voyons celles de la ſituation du lieu.

Le niveau du terrain de la Ville n'eſt élevé que de neuf à dix pieds au-deſſus de la plus haute mer, qui ne marne que de quatre à cinq pieds; elle ſurmonte neanmoins quelquefois, de maniere qu'elle inonde les dehors de la Ville & en fait une Iſle, comme il arriva en l'année 1713 au mois de Septembre; de ſorte qu'il y a lieu de craindre qu'un jour elle ne la détruiſe.

Quoique les dedans ne ſoient pas diviſez par quartiers de la meſure ordinaire de la *Quadra*, les rues y ſont bien alignées; mais d'une malpropreté de pouſſiere qui n'eſt ſuportable que dans un Village.

Sur le bord de la mer eſt la maiſon du Gouverneur, & le Palais du Vicerοi, qui ſont les deux côtez d'une

Place, dont l'Egliſe Paroiſſiale fait le troiſième, & une batterie de huit pieces de canon fait le quatrième ; le Corps de Garde & la Salle d'Armes s'y trouvent auſſi raſſemblez auprès du logement du Viceroi. Dans la même rue du côté du Nord, ſont les magazins des marchandiſes que les Vaiſſeaux Eſpagnols apportent du Chili, du Perou, & du Mexique.

Commerce du Callao.

Du *Chili*, viennent les cordages, les cuirs, les ſuifs, les viandes ſeches, & le bled ; du Chiloé, les planches d'Alerze, bois très-leger dont nous avons parlé, des lainages, & ſur-tout des tapis à façon de Turquie, pour mettre ſur les eſtrades.

Du Perou, les ſucres d'Andaguelais, de Guayaquil, & autres lieux, les vins & eau de vie de Lanaſque & de Piſco ; les mâts, les cordages, le bois mairin, & le Cacao de Guayaquil & des environs, du tabac & un peu de miel de ſucre. Le Cacao ſe tranſporte enſuite au Mexique.

Du Mexique, comme de *Sonſonate*, *Realejo*, *Guatemala*, de la braye, & du gaudron qui n'eſt bon que pour le bois, parcequ'il brûle les cordages ; des bois pour les teintures, du ſoufre, &

& du baume, qui porte le nom *de Baume du Perou*; mais qui vient effectivement preſque tout de Guatemala. Il y en a de deux ſortes, de blanc & de brun; ce dernier eſt le plus eſtimé, on le met dans des cocos quand il a la conſiſtance de la braye; mais communément il vient dans des pots de terre en liqueur, alors il eſt ſujet à être falſifié, & mêlé d'huile pour en augmenter la quantité; de ces mêmes endroits on apporte des ouvrages de Caray, & des marchandiſes de la Chine par Acapulco, quoique de contrebande.

Outre ces magazins, il y en a un pour l'entrepôt des marchandiſes d'Europe, qu'on appelle l'*Adminiſtration*; les Navires François qui ont eu permiſſion de négocier au Callao, ont été obligez d'y mettre tout ce qu'ils en avoient à bord. On exige ſur le prix de la vente treize pour cent, de ceux qui viennent avec leur cargaiſon entiere, & quelquefois juſqu'à ſeize, de ceux qui ont déja beaucoup vendu dans les autres Ports de la Côte; & trois par mille, pour autres Droits Royaux & du Conſulat, ſans parler des preſens qu'il faut faire ſe-

cretement au Viceroi, & aux Officiers Royaux, qui ne contreviennent pas aux Loix du Royaume pour rien, dans un endroit où ils ont la force en main. Il ne faut pas s'étonner que l'on corrompe ces Officiers affamez d'argent, qui n'achetent des Charges que pour s'enrichir, & s'embaraſſent peu de l'interêt de l'Etat, lorſqu'ils y trouvent leur compte. Il eſt vrai qu'il ſemble que le commerce des François pouvoit être permis dans ces derniers temps de guerre, en faveur des beſoins de marchandiſes où ſe trouvoit le païs, par la deſtruction de celui des Galions; mais il faut avouer auſſi que les Eſpagnols l'ont ſouffert ſans diſcretion, avec une facilité qui a fait tort aux uns & aux autres, parceque les François s'y étant jetté tête baiſſée, ont apporté des marchandiſes beaucoup au-delà de ce que le païs en pouvoit conſumer; cette abondance les a obligé de les donner à très-bas prix, & a ruiné les Marchands Eſpagnols, & par conſequent les François pour pluſieurs années. Trois Navires d'environ un million d'emplete chacun, auroient pû ſuffire au Perou tous les ans: car le Chili ne

peut

peut dépenſer qu'environ pour 400000 piaſtres ; les Marchands auroient acheté avec plus de certitude de gagner, & un Navire François auroit apporté plus de profit que trois, & même davantage ; mais c'eſt aſſez s'arrêter à une reflexion inutile.

Après les édifices publics que je viens de nommer, il n'y en a de remarquables que les Egliſes, leſquelles pour être de *Cañaſta*, c'eſt-à-dire de Colombages de cannes, recouvertes de terre ou bois peint en blanc, ſont cependant aſſez propres. Il y a cinq Convents de Religieux, des Dominiquains, des Cordeliers, des Auguſtins, des Peres de la Merci, des Jeſuites, & l'Hôpital de Saint Jean de Dieu ; le nombre des habitans ne paſſe pas 400 familles, on y en compte neanmoins 600.

Quoique le Roi d'Eſpagne ordonne des fonds de 292171 piaſtres par an, pour entretenir garniſon au Callao, à peine y a-t-il aſſez de Soldats pour monter la garde dans la Place d'Armes.

Le Gouverneur eſt ordinairement un homme de conſideration d'Europe, que la Cour d'Eſpagne envoye

relever de cinq en cinq ans. Sa Majeſté Catholique y entretient auſſi un Ingenieur qui ſert pour toutes les Places de l'Amerique Meridionale, qui ſont *Baldivia*, *Valparaiſſo*, *le Callao*, *Lima*, & *Truxillo*.

Depuis la mort de Mr. Roſſemin Ingenieur François, le ſoin des Fortifications a été donné au Sieur Peralta Creole de Lima, Aſtrologue & Aſtronome de la Ville; mais quoique le Roi fourniſſe 30000 piaſtres aſſignées ſur la *Sciça*, ou Boucherie, pour l'entretien des murs du Callao, on les laiſſe tomber en ruine du côté de la mer, de ſorte qu'on ſera obligé d'en rebâtir près de la moitié.

Hors les murs du Callao ſont deux Fauxbourgs d'Indiens appellez *Peupiti*, on les diſtingue par les noms de vieux, & de nouveau; ce premier eſt au Sud, l'autre au Nord, dans lequel paſſe la petite riviere de *Rimac*, ou de Lima.

C'eſt de ce côté qu'eſt la ſortie pour aller à Lima qui n'en eſt éloignée que de deux lieues de beau chemin, dans une belle plaine. A moitié de cette diſtance eſt une Chapelle de Saint Jean de Dieu, appellée la *Legua*. Un

quart

quart de lieue plus avant, le chemin ſe diviſe en deux, dont celui de la main gauche mene à la Porte Royale de Lima; & l'autre à celle de *Juan Simon* qui donne au milieu de la Ville, & qui par conſequent eſt plus frequenté que l'autre.

Ce fut par là que j'entrai le 2 Octobre 1713. pour venir demeurer à Lima en attendant qu'il partît un Vaiſſeau pour France. Deux jours après mon arrivée on y celebra la Fête de Saint François d'Aſſiſe, qui n'eſt pas une des moindres de l'année; car les Eſpagnols obſedez & infatuez des Moines, particulierement des Cordeliers & des Dominiquains, regardent les Fondateurs de ces deux Ordres comme les plus grands Saints du Paradis: la veneration particuliere qu'ils ont pour eux s'étend juſqu'aux habits de leur Ordre beaucoup au-delà des autres habits Monaſtiques. Arrivée à Lima.

Ils croyent gagner ſur tout de grandes Indulgences en baiſant celui de Saint François. Les Cordeliers pour entretenir cette prévention, envoyent de leurs Moines dans les Egliſes les plus frequentées, donner la manche à baiſer à ceux qui entendent la Meſ-

ſe. Il n'eſt pas juſqu'aux Freres Quêteurs qui ſe mêlent d'interrompre les aſſiſtans pour qu'on leur rende cet honneur. Mais pour ſoutenir avec éclat l'eſtime generale qu'on a pour leur Ordre, & en faire ſentir la grandeur en public, ils font le jour de la Fête du Fondateur, des feux d'artifices & des Proceſſions magnifiques, & embelliſſent leurs Cloîtres par dedans & par dehors de ce qu'ils peuvent trouver de plus riche. C'eſt ainſi qu'ils jettent de la poudre aux yeux d'un Peuple charnel qui ſe paye de ces beaux dehors, & les quitte en quelque façon de la vie veritablement Religieuſe.

La Fête commença aux Vêpres de la veille par une Proceſſion de Dominiquains, où dix hommes portoient la ſtatue de Saint Dominique qui venoit faire viſite à ſon ami Saint François, il étoit paré de riches étoffes d'or, & brillant par de petites étoiles de clinquant dont il étoit parſemé pour être apperçu de loin.

Saint François informé de l'honneur que ſon ami venoit lui faire, vint au devant de lui juſqu'à la Place qui eſt à peu près à moitié chemin. De-

vant

vant la porte du Palais ils ſe firent des complimens par les organes de leurs Enfans, car quoiqu'ils fiſſent des geſtes, ils n'avoient pas toutefois l'uſage de la parole. Ce dernier plus modeſte que l'autre, étoit vêtu de drap de Cordelier; mais dans cette pauvreté il étoit environné d'un arc de rayons d'argent, & avoit à ſes pieds tant de vaſes & autres ornemens d'or & d'argent, que dix-huit hommes plioient ſous le faix des richeſſes.

Fête de Saint François.

Ils furent reçus tous les deux à l'entrée de l'Egliſe de Saint François par quatre Geans de toutes couleurs, Blanc, Noir, Mulâtre & Indien, qui vinrent dans la place danſer au-devant de la Proceſſion; c'étoient des paniers d'artifices couverts de papier peint, & par leur figure, maſques, chapeaux, perruques, c'étoient de vrais épouventails. Au milieu des Geans étoit la *Taraſque*, cette bête chimerique connue en quelques Provinces de France, portant ſur ſon dos un panier d'où ſortoit une marionette qui danſoit & ſautoit pour amuſer les paſſans. Enfin ils entrerent dans l'Egliſe au milieu d'un grand nombre de cierges & de petits Anges de deux à trois pieds de haut,

poſez ſur des tables comme des poupées entremêlées de grands chandeliers de ſix à ſept pieds de haut.

A nuit fermante on fit un feu d'artifice dans la place au-devant de l'Egliſe, il conſiſtoit en trois Châteaux, de huit à neuf pieds de large chacun, & de quinze à ſeize de haut. Sur le ſommet de l'un on voyoit un Taureau, & ſur l'autre un Lion. Les Clochers de l'Egliſe étoient ornez de Pavillons & d'Etendars de toutes couleurs, & éclairez par une illumination de lanternes. On commença par jetter quelques fuſées volantes, petites & malfaites; on détacha enſuite des courantins, un deſquels ſe ſepara en trois girandoles qui occuperent le milieu *, & les deux bouts de la corde laiſſant dans les intervales deux petits globes de feu clair; celui-ci fut le ſeul artifice qui meritât d'être regardé. Enfin un Cavalier deſcendit d'un Clocher par une corde, & vint combattre en l'air contre un des Châteaux; on y mit le feu, & ils brûlerent ſucceſſivement avec les Geans la Taraſque; & tout fut enfin réduit en cendres.

Le

* On peut voir dans mon Traité des Feux d'Artifices comment cela ſe fait.

Le lendemain, longue Prédication & Muſique, où l'on chantoit des Motets en Eſpagnol. Le Cloître fut ouvert aux femmes, & le ſoir une autre Proceſſion reporta Saint Dominique chez lui. Alors, quoique de jour, on fit un autre feu d'artifice, où un Geant deſcendit par une corde pour combattre contre un Château & un Serpent à trois têtes.

Cette Fête, quoique de grande dépenſe, étoit, à ce qu'on dit, beaucoup inferieure aux précedentes, qui etoient quelquefois ſi magnifiques, qu'on a été obligé de les limiter; d'où l'on peut conjecturer combien ces Moines ſont en credit, puiſque de leurs beſaces ils fourniſſent, non ſeulement de quoi nourrir en quatre Convents plus de quinze cens perſonnes, tant Moines que Domeſtiques, & à faire des bâtimens ſomptueux pour le païs, car le Convent de Saint François eſt le plus beau & le plus grand de tous ceux de Lima; mais il leur reſte encore de quoi faire des dépenſes de pure oſtentation, qui ont monté quelquefois juſqu'à 50000 piaſtres du bien des Pauvres, qui ne manquent pas dans cette Ville non plus qu'ail-

leurs. Effectivement ſi le ſuperflu des ſeculiers leur appartient, à plus forte raiſon celui de ces Moines, qui font eux-mêmes profeſſion de pauvreté avec tant de rigueur, qu'ils ne prétendent pas ſeulement avoir droit ſur le pain qu'ils mangent actuellement, comme on le ſait par ce plaiſant trait d'hiſtoire ſi connu par une Bulle du Pape Jean XXII.

On ne doit pas être ſurpris de ces dépenſes, ſi l'on fait attention au produit extraordinaire de la quête, puiſque le ſeul grand Convent a vingt-quatre Quêteurs dans Lima, dont l'un d'eux, qui mourut en 1708. avoit amaſſé en vingt ans 350000 piaſtres : d'ailleurs il eſt fort ordinaire parmi les Eſpagnols de fruſtrer leurs plus proches parens de ſommes conſiderables, & même de leur heritage legitime, en faveur de l'Egliſe & des Convents; ce qu'on appelle dans le païs laiſſer ſon ame heritiere, *dejar ſu alma heredera.*

En ſecond lieu on peut remarquer combien peu de goût & de genie il ſe trouve parmi eux, puiſqu'il n'y a dans leurs Spectacles ni entente, ni deſſein, ni ſujet. Mais c'eſt trop s'arrêter à une Fête qui n'en vaut pas la peine, il eſt

temps

PLAN
DE LA VILE DE
LIMA
Capitale du Perou

Scituée Par 12.° 6.' 28.'' de Lati.de Just.le
a 2. lieues du Port de Calao
Frezier 1713.

Echelle
50 100 200 300 400 500 toises.

temps de parler de ce que j'ai vû de remarquable à Lima pendant le ſéjour que j'y ai fait.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE LIMA.

LA Ville de LIMA, Capitale du Perou, eſt ſituée à deux lieues du Port du Callao, par 12d 6′ 28″ de latitude Auſtrale *, par 79d 45″ de longitude Occidentale, ou difference du Meridien de Paris: Elle eſt bâtie dans une belle plaine au bas d'une vallée qu'on appelloit autrefois *Rimac* du nom d'une fameuſe Idole des Indiens qui rendoit de grands oracles; d'où, par corruption, & par la difficulté que ces Peuples avoient de prononcer l'r auſſi rudement que les Eſpagnols, eſt venu le nom de Lima qui eſt different de celui que ſon Fondateur lui impoſa dans ſon établiſſement; car François *Pizarre* qui la commença ſous le Regne de *Don Carlos* [Charlequint] & de *Doña Juana* ſa mere, tous deux regnans enſemble dans le Royaume de Caſtille, l'appella la Vil-

Sa poſition.

* Suivant Peralta & ſuivant le P. Feuillée, par 12d 1′ 15″ de latitude, & 79d 9′ 30″ de longitude.

D'où vient le nom de Lima.

Son nom.

Ville des Rois, *los Reyes*; peut-être auſſi parceque les Eſpagnols conquirent cette vallée le jour des Rois, comme pluſieurs le prétendent. L'Ecuſſon des Armes de la Ville ſemble favoriſer l'un & l'autre ſentiment; on y voit trois couronnes d'or, deux & une, en champ d'azur, ſurmontées en chef d'une étoile rayonnante : quelques-uns font entrer dans l'Ecuſſon les deux colonnes d'Hercules, mais en pluſieurs endroits elles ne paroiſſent que comme ſupport, avec ces deux mots *plus ultrà*, & les deux lettres I & K pour exprimer les noms de *Juana* & *Carlos*, dont elles ſont initiales*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce nom ne lui vient pas pour avoir été fondée le jour de l'Epiphanie, comme le dit le Pere Feuillée après *Garcillaſſo de la Vega*, & en l'année 1534. mais le 18 Janvier en 1535. jour de la Fête de la Chaire de Saint Pierre, comme le raconte *Francisco Antonio de Montalvo* dans la Vie du Bienheureux *Toribio* Evêque de Lima, imprimée ſous le titre de *El Sol del Nuevo Mundo*, par les ſoins de *D. J. Fr. de Valladolid*, Ecolâtre de la Metropole de cette Ville, & Procu-

* Voyez la Planche XXVIII.

Sa Fondation.

reur

reur General à Rome pour la Canoniſation de ce Prelat. Cette circonſtance, & le détail du nom des Commiſſaires députez pour le choix de la ſituation de la Ville & des premiers habitans, ſont de forts préjugez contre Garcillaſſo. Il eſt vrai que Herrera convient avec lui du jour de la fondation; mais il convient avec Montalvo de l'année 1535.

Cette époque ſe trouve encore déterminée par les raiſons que Pizarre avoit de bâtir une Ville dans l'endroit où eſt aujourd'hui Lima; car le même Herrera nous apprend que le Bailif ou *Adelantado Don Pedro de Alvarado*, étant venu de Guatemala au Perou avec une bonne armée, à deſſein de s'en rendre maître, Pizarre vint faire un établiſſement dans la vallée de Lima auprès du Port de Callao, qui eſt le meilleur de la Côte; afin de l'empêcher de venir par mer, pendant que *Don Diego Almagro* alloit lui faire face dans la Province de Quito.

Les Eſpagnols, qui par une louable émulation ſont toujours attentifs aux devoirs exterieurs de la Religion, avant que d'ériger aucun bâtiment, jet-

jetterent les fondemens de l'Egliſe à peu près au milieu de la Ville; enſuite Pizarre planta les rues, diſtribua les Iſles des maiſons par quartiers de 150 varres, ou 64 toiſes en quarré, comme nous l'avons dit de Santiago. Douze Eſpagnols qui en furent les premiers Citoyens ſous ſes ordres, commencerent à s'y loger; enſuite trente hommes de *San Gallan*, & quelques autres qui étoient à *Xauxa*, vinrent ſe joindre à eux, & formerent en tout le nombre de ſoixante & dix habitans qui ſe ſont conſiderablement accrus, puiſqu'aujourd'hui c'eſt la plus grande Ville de toute l'Amerique Meridionale.

Son Plan. La diſtribution du Plan en eſt fort belle, les rues y ſont parfaitement bien alignées, & de largeur commode. Dans le milieu de la Ville eſt la Place Royale, où ſe trouvent raſſemblez tous les beſoins publics. Le côté Oriental eſt occupé par la Cathedrale & l'Archevêché; celui du Nord par le Palais du Viceroi; l'Occidental par la maiſon du Cabildo, la Juſtice, la Priſon, & la Salle d'armes, avec une ſuite de porches uniformes: enfin le côté du Midi eſt comme celui-

lui-ci orné de porches & de boutiques de Marchands.

Au milieu de la Place eſt une Fontaine de bronze, ornée d'une belle Statue de la Renommée, & de huit Lions de même matiere qui doivent jetter de l'eau tout autour. Cette Fontaine eſt encore cantonnée de quatre autres petits baſſins fort riches en métail.

A un quartier près de la Place Royale du côté du Nord, paſſe la riviere de Lima, qui eſt preſque toujours guéable, excepté en Eté, dans le temps des pluyes de la montagne, & de la fonte des neiges; on la ſaigne en pluſieurs endroits pour arroſer les campagnes, les rues & les jardins de la Ville, où on la conduit à peu près comme à Santiago, mais par des canaux couverts.

La partie que cette riviere retranche du côté du Nord, a communication avec le gros de la Ville par un Pont de pierre compoſé de cinq arches d'aſſez bonne conſtruction, qui fut bâti ſous la Viceroyauté de Monteſclaros; la rue qu'il enfile conduit directement à l'Egliſe de Saint Lazare, Paroiſſe d'un Faubourg qu'on appel-

pelle *Malambo*, & ſe termine auprès de la *Lameda*, qui eſt une promenade de cinq allées d'Orangers longue d'environ 200 toiſes, dont la plus large eſt ornée de trois baſſins de pierre pour les fontaines. La beauté de ces arbres toujours verds, les ſuaves odeurs que les fleurs répandent preſque toute l'année, & le concours des caleches qui s'y aſſemblent tous les jours à l'heure de la promenade, font de ce Cours un lieu de délices ſur les cinq heures du ſoir.

Vers le milieu eſt une Chapelle appellée *Santa Liberata*, qui a été bâtie en 1711, en un endroit où furent trouvées les Hoſties du Saint Ciboire de la Cathedrale, qu'on avoit volé & enterré au pied d'un arbre. Ce petit Cours aboutit au pied de la montagne, où eſt un Convent d'Obſervantins Reformez par Saint François *Solano* natif du Paraguay. Plus à l'Eſt eſt une autre montagne continue avec celle-ci, où eſt l'Hermitage de Saint Chriſtophle dont elle porte le nom, au pied de laquelle coule un bras de la riviere, dont le reſervoir ſert à faire moudre pluſieurs moulins à bled & un à poudre, & qui tient lieu de bain public.

Les

Les tremblemens de terre qui ſont très frequens dans le Perou, ont beaucoup endommagé cette Ville, & inquiétent tous les jours les habitans; il en fit un en 1678 le 17 de Juin, qui en ruina une grande partie, & particulierement les Egliſes dediées à la Vierge. Montalvo qui a fait cette remarque dans la vie du B. Toribio, dit qu'il ſemble que Dieu le Fils y ait été pouſſé par ſa Mere; mais celui de 1682 fut ſi violent, qu'il la démolit preſque entierement, de ſorte qu'on mit en déliberation ſi on ne devoit point la tranſplanter en quelque ſituation plus avantageuſe: la memoire de cet affreux tremblement s'y renouvelle encore tous les ans, le 19 Octobre, par des prieres publiques. Si l'on en croit la voix commune, il fut prédit par un Religieux de la Merci, qui pluſieurs jours auparavant couroit par les rues comme un nouveau Jonas, criant: *Faites pénitence.* Effectivement le jour vint qu'elle trembla ſi extraordinairement, que de demi quart en demi quart d'heure, elle donnoit d'horribles ſecouſſes, de ſorte qu'en 24 heures on en compta plus de 200.

Tremblement de terre.

Parece que Dios Hijo ſe avia levantado por ſu Madre.

Quel-

Quelque affreux que ſoit ce tremblement, il en arriva un bien plus inouï en 1692, dans la Province de *Quito*, aux Villes de *Ambato*, *Latacunga* & *Riobamba;* celui-ci émut tellement la terre, qu'il en détacha de grandes portions, qu'on vit couler toutes entieres à trois & quatre lieues loin de l'endroit où elles étoient, & tranſporter ainſi les campagnes, avec les arbres & maiſons debout, ce qui donna occaſion aux procès les plus extraordinaires du monde qui furent agitez à Lima, ſavoir à qui ces biens appartenoient; les uns diſoient, ils ſont dans mon Domaine, & les autres diſoient, je ſuis ſur mes Terres.

Pareil cas étoit arrivé en 1581 auprès de *Chuquiago*, ou la Paz, au rapport d'Acoſta, l. 3. ch. 27. Le Bourg appellé *Angoango*, habité par des Indiens, tomba inopinément en ruine; & la terre courut & coula ſur le païs, l'eſpace d'une lieue & demie, comme ſi c'eût été de l'eau ou de la cire fondue *, de maniere qu'elle boucha & rem-

* *Montes ſicut cera fluxerunt à facie Domini.* Pſ. 96.

remplit un Lac, & demeura ainſi étendue parmi cette Contrée †

On ne peut faire attention à des Phénomenes ſi extraordinaires, ſans que la curioſité naturelle nous porte à en chercher la raiſon ; celle que les Phyſiciens donnent ordinairement des tremblemens de terre, ne paroît pas toujours ſatisfaiſante, on les attribue aux vents & aux feux ſoûterrains ; mais il ſemble qu'on doit encore mieux les regarder comme un effet des eaux, dont la terre eſt arroſée au dedans, comme les corps animez le ſont par les veines. Il n'y a qu'à creuſer, & l'on voit preſque partout la verité de cette ſuppoſition : or les eaux peuvent cauſer les tremblemens en pluſieurs manieres, ſoit en délayant les ſels répandus dans la terre, ſoit en pénétrant des terres poreuſes, & mêlées de pierres qu'elles détachent inſenſiblement, dont la chûte ou le remue-

Conjectures ſur les tremblemens de terre.

† Il en eſt arrivé un bien plus ſurprenant au Canada, qui commença le 5 Février 1663, & qui dura juſqu'au mois de Juillet de la même année, & fit des changemens incroyables ſur la ſurface de la terre en plus de 400 lieues de païs. *Voyez la Vie de la Venerable Mere Marie de l'Incarnation, Urſ... de la Nouvelle France, à Paris* 1677.

muement doit cauſer une percuſſion & une ſecouſſe, telle qu'on en ſent dans les tremblemens. Enfin l'eau pénétrant certains corps ſulphureux, doit y cauſer une fermentation, & alors la chaleur produit des vents, & de rudes exhalaiſons qui infectent l'air lorſqu'elles ouvrent la terre, d'où vient qu'après les grands tremblemens il meurt une infinité de gens, comme nous l'avons raconté de Santiago & de Lima. La facilité de cette fermentation ſe prouve par l'exemple de la chaux, & par une experience curieuſe de M. Lemery, détaillée dans les Memoires de l'Academie des Sciences de l'année 1700.

Si après avoir mêlé avec de l'eau des parties égales de limaille de fer & de ſoufre en certaine quantité, comme de trente ou quarante livres, on enfouït cette pâte dans la terre à un pied de profondeur, au bout de huit ou neuf heures on la voit ſe gonfler, s'entr'ouvrir, jetter des vapeurs chaudes, & enſuite des flâmes.

Or dans le Perou & le Chili la terre eſt toute pleine de mines de ſels, de ſoufre & de métaux : ajoûtons à cela qu'il s'y trouve des volcans qui cal-

calcinent les pierres & dilatent les ſoufres: donc les tremblemens y doivent être fort frequens, & particulierement le long des côtes de la mer qui ſont plus abreuvez d'eau que vers le haut de la Cordillere; ce qui s'accorde très-bien avec l'experience, car il y a tels endroits où ils ſont fort rares, comme à Cuſco, à Guamanga, & ailleurs; par la même raiſon qu'ils ſont plus frequens en Italie que vers les Alpes. Enfin on ne peut s'empêcher de reconnoître que l'eau a beaucoup de part aux tremblemens de terre, lorſqu'on voit couler les campagnes comme de la cire fondue, & que l'on voit des lacs ſe former ſubitement dans les endroits qui s'abîment, parceque la terre s'affaiſſant dans l'eau, l'oblige de ſurmonter, ſi la quantité en eſt conſiderable; ou couler comme du ſable lorſque la baſe eſt delayée & ſur un plan incliné.

Pourquoi les tremblemens ſont plus frequens à la Côte qu'avant dans les terres.

Comment la terre peut couler.

La crainte des frequens tremblemens de terre n'a pas cependant empêché qu'on n'ait élevé à Lima quantité de belles Egliſes & de hauts Clochers. Il eſt vrai que la plûpart des voûtes ne ſont que de bois blanchi, ou

de *Cañaſta*, mais ſi bien maniée, qu'à moins que d'en être informé, on ne peut s'en appercevoir. Les murs des grands édifices ſont de briques cuites, & ceux des petits, d'*Adobes*, ou briques crues. Les maiſons ne conſiſtent qu'en un rez de chauſſée, ſur lequel on voit quelquefois un premier étage bâti de cannes pour le rendre leger ; enfin elles ſont toutes ſans toit, parcequ'il n'y pleut jamais.

Un Phenomene ſi contraire à ce que nous voyons dans nos Climats, fait d'abord naître deux queſtions.

La premiere, comment la terre peut produire ſans pluye.

La ſeconde, d'où vient qu'il ne pleut jamais le long de la Côte, quoiqu'il pleuve à quinze & vingt lieues de la mer au dedans des terres.

Comment la terre produit ſans pluye.

Pour ſatisfaire à la premiere, je dirai que cette diſette de pluye rend effectivement preſque tout le païs inculte dans les hauteurs, il n'y a que les ſeules vallées où coulent quelques ruiſſeaux venant des montagnes où il pleut & neige, d'où l'on puiſſe tirer quelque recolte, par conſequent qui puiſſent être habitées ; mais dans ces

ces endroits la terre eſt ſi fertile, & le païs d'ailleurs eſt ſi peu peuplé, que ces vallées ſuffiſent, & même fourniſſent abondamment à la nourriture des habitans. Les anciens Indiens étoient extrémement induſtrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations, on voit encore en pluſieurs endroits des acqueducs de terre & de pierres ſéches menez & détournez fort ingenieuſement le long des côteaux par une infinité de replis; ce qui fait voir que ces Peuples, tout groſſiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art de niveler. Pour ce qui eſt des montagnes de la Côte, on y trouve de l'herbe dans quelques endroits peu expoſez à l'ardeur du Soleil, parceque les nuages s'abaiſſent en Hyver à leur ſommet, & l'humectent aſſez pour fournir le ſuc neceſſaire aux Plantes.

Pourquoi il n'y pleut jamais.

Quant à la ſeconde queſtion, *Zarate* dans ſa *Conquête du Perou*, a tâché de rendre raiſon de la ſéchereſſe éternelle qu'on obſerve à cette Côte. „ Ceux, dit-il, qui ont ſoigneuſement „ examiné la choſe, prétendent que „ la cauſe naturelle de cet effet eſt un

„vent du Sud-Oueſt qui regne pen-
„dant toute l'année le long de la Cô-
„te, & dans la plaine, & qui ſouffle
avec tant de violence, qu'il emporte
„les vapeurs qui s'élevent de la terre
„ou de la mer, ſans qu'elles puiſſent
„monter aſſez haut en l'air pour s'y
„aſſembler & former des goutes d'eau
„qui retombent en pluye. En effet,
„ajoûte-t-il, il arrive ſouvent qu'en
„regardant de deſſus les hautes mon-
„tagnes, on voit ces vapeurs fort
„au deſſous de ſoi, qui font paroî-
„tre l'air épais & nebuleux ſur la
„plaine, bien qu'il ſoit fort clair
„& fort ſerain ſur la montagne.

Ce raiſonnement n'a rien de vrai-ſemblable, car il n'eſt pas vrai que les vents de Sud-Oueſt empêchent les vapeurs de s'élever, puiſqu'on voit des nuages agitez de ce vent à une très-grande hauteur. Et quand même on en conviendroit, ces vents n'empê-cheroient pas pour cela que les va-peurs ne ſe formaſſent en pluye, puiſque l'experience nous prouve évidemment, dans les Alpes, que les nuées baſſes en donnent auſſi-bien que les plus hautes; on voit très-ſouvent le Ciel ſerain ſur le ſom-

ſommet pendant qu'il pleut à verſe au pied de la même montagne. Bien loin de là, elles devroient plus naturellement en donner, puiſqu'étant plus baſſes elles ſont plus peſantes, & par conſequent compoſées de goutes d'eau d'un plus grand volume que les nuées les plus hautes.

Il me ſemble que j'entrevois une meilleure raiſon, fondée ſur les differents degrez de chaleur de la Côte, & de l'interieur des terres. Nous ſavons par experience que la chaleur que le Soleil communique à la terre, reſout en pluye, & attire d'autant plus les nuages, qu'elle eſt plus vivement échauffée. J'expliquerai comment ſe fait cette attraction. On obſerve en France qu'il pleut autant, c'eſt à dire qu'il tombe autant d'eau, & même plus pendant les mois de Juillet & Août, que pendant les autres mois de l'année, quoiqu'il ne pleuve que très-rarement, parceque les goutes d'eau ſont alors d'un bien plus grand volume qu'en Hyver. Cette obſervation eſt ſoutenue par la grande abondance de pluye qui tombe dans la Zone Torride pendant cer-

tains mois de l'année, après que la terre a été échauffée par les rayons les moins obliques. Or on ſait que la partie interieure du Perou qui eſt preſque toute dans cette Zone, eſt très-échauffée dans les vallées, qui reçoivent pendant tout le jour des rayons preſque perpendiculaires, dont l'action eſt encore augmentée par la grande quantité des rochers arides dont elles ſont environnées, qui font refléchir ces rayons de tous côtez, & qu'enfin cette chaleur n'eſt point temperée par les vents. On ſait encore que les hautes montagnes de la Cordillere & des Andes, preſque toujours couvertes de neige, rendent le païs extrémement froid en certains endroits; de ſorte qu'à très-peu de diſtance on trouve les deux extrémitez contraires. Le Soleil par ſa preſence cauſe donc une violente dilatation, & une chaleur ardente dans les vallées pendant le jour, c'eſt à dire la moitié du temps; & pendant la nuit, ou l'autre moitié, les neiges circonvoiſines refroidiſſent ſubitement l'air qui ſe condenſe de nouveau. C'eſt à cette viciſſitude de condenſation & de rarefaction qu'on doit

ſans

ſans doute attribuer, comme au premier principe, l'inégalité du temps qu'on remarque à Cuſco, à Puno, à la Paz, & ailleurs, où on éprouve preſque tous les jours toutes les variations du temps, des tonnerres, des pluyes, des éclairs, du temps ſerain & nébuleux, du froid & du chaud; mais en d'autres endroits il y fait chaud pendant long-temps ſans interruption, enſuite les pluyes ont leur tour.

Il n'en eſt pas de même à la Côte, où ſoufflent regulierement les vents de SO & de SSO, leſquels venant des climats froids du Pole Auſtral, rafraîchiſſent continuellement l'air, & le tiennent toujours à peu près au même degré de condenſation. Bien plus, ils y doivent encore apporter des parties ſalines qu'ils ramaſſent des frimats de la mer, dont l'air doit ſe remplir & s'épaiſſir à peu près comme nous concevons que la ſaumure l'eſt par le ſel qu'elle contient. Cet air a donc plus de force pour ſupporter les nuages, & n'eſt pas aſſez chaud, ni en aſſez grand mouvement pour en agiter les parties, & par conſequent raſſembler les petites goutes d'eau,

& en former de plus groſſes que le volume de l'air auquel elles répondent; & quoique ces nuages s'approchent fort de terre dans la ſaiſon où ils ſont moins attirez par le Soleil, ils ne ſe reſolvent pas pour cela en pluye; ainſi à Lima le temps eſt preſque toujours couvert, & il n'y pleut jamais.

S'il falloit à preſent expliquer pourquoi les terres les plus chaudes attirent la pluye, je pourrois me ſervir des conjectures de quelques Philoſophes modernes*, qui penſent que les nuées ſont des vapeurs gelées, ou une eſpece de glace fort éparſe comme la neige. Suivant cette idée il eſt évident que lorſque la chaleur de la terre échauffe aſſez l'air pour ſe communiquer juſqu'à la hauteur des nues, elles doivent alors ſe fondre, & tomber en pluye: mais ce raiſonnement, que je crois ſouvent fort juſte, ne l'eſt pas toujours, comme je puis l'aſſurer par ma propre expérience, m'étant trouvé ſur de hautes montagnes, où dans le même temps que je voyois flotter des nues au-deſſous & au-deſſus de moi, je me trouvois auſſi enveloppé par des moyennes qui me paroiſſoient

* Regis,

à

à la verité très-froides, mais au reſte ne differer en rien du brouillard qu'on voit traîner ſur la terre. C'eſt donc avec peu de fondement qu'ils diſtinguent ces nues d'avec les brouillards.

Quoi qu'il en ſoit, la chaleur peut encore attirer la pluye en donnant aux parties de l'air un mouvement ſpiral qui peut ramaſſer pluſieurs petites goutes d'eau en une ſeule plus groſſe. Ce mouvement eſt facile à concevoir par celui qu'on remarque dans le courant des rivieres, ou, ſi l'on veut encore, par celui d'une vis d'Archimede ; ſi c'eſt ainſi que le Soleil attire les vapeurs, il ne faut point s'étonner que la terre échauffée attire les nues.

Enfin je pourrois encore établir cette attraction ſur une experience qui nous fait voir que le feu a beſoin du flux de l'air pour ſubſiſter. Si dans une bouteille on met un charbon ardent, & qu'on la bouche exactement, on le voit auſſi-tôt s'éteindre. En raiſonnant du plus au moins, on peut comparer un corps fort échauffé à un charbon, & penſer que cette chaleur ne peut ſubſiſter ſans un flux de l'air circonvoiſin, lequel étant plus condenſé pouſſe & ſe porte du côté du feu,

comme on voit l'air exterieur entrer dans une chambre par de petits trous avec plus de rapidité lorſqu'elle eſt échauffée que lorſqu'elle eſt ſans feu.

Au reſte je laiſſe aux Philoſophes le ſoin de rendre des raiſons plus convaincantes de cette ſechereſſe, il ſuffit à un Voyageur, en expoſant des faits, de les expliquer legerement, pour trouver créance, & préparer le Lecteur à ce qu'il dit d'extraordinaire. Ainſi parce qu'il ne pleut jamais à Lima, les maiſons ne ſont couvertes que d'une ſimple nate poſée de niveau, avec un doigt de cendre au-deſſus, pour abſorber l'humidité du brouillard; & les plus belles ne ſont bâties que de briques crues, c'eſt-à-dire de terre pétrie avec un peu d'herbe, & ſéchée ſimplement au Soleil, ce qui dure neanmoins des ſiecles, parceque la pluye ne la délaye jamais.

Fortifications. Les murs de la Ville, qui doivent être un ouvrage éternel, ne ſont pas bâtis d'autre matiere, ils ſont de dix-huit à vingt pieds de haut, & de neuf d'épaiſſeur au cordon, de ſorte que dans tout le contour de la Place il n'y a pas un ſeul endroit aſſez large pour y mettre une piece de canon, ce qui me

me fait croire qu'ils n'ont été faits que pour mettre la Ville à couvert des entrepriſes que pourroient faire les Indiens. L'enceinte eſt flanquée par des baſtions de quinze toiſes de flanc perpendiculaire à la courtine, & d'environ trente toiſes de face, qui font l'angle de l'épaule de 130 degrez, d'où vient une défenſe ſi fichante, que les deux tiers de la courtine ſont en ſecond flanc, & que les angles flanquez ſont ſouvent trop aigus; comme les courtines ſont de 80 toiſes, la grande ligne de défenſe eſt d'environ 110. Au reſte il n'y a ni foſſé ni dehors. Ces Fortifications ont été conduites ainſi vers l'an 1685. ſous la Viceroyauté du Duc *de la Palata*, par un Prêtre Flamand appellé D. Jean Ramond.

Nombre des habitans.

Le nombre des familles Eſpagnoles de Lima peut monter à huit ou neuf mille Blancs, le reſte n'eſt que de Meſtices, Mulâtres, Noirs, & quelques Indiens, quoiqu'en tout il y ait près de 25 à 28000 ames, compris les Moines & les Religieuſes, qui occupent au moins un quart de la Ville.

Comme on compte les Caroſſes dans les Villes d'Europe, pour en in-

diquer la magnificence, on compte de même à Lima 4000 Caleches, voiture ordinaire du païs, tirée par des Mules ; mais pour donner une idée de l'opulence de cette Ville, il ſuffit de rapporter ce que les Marchands y étalerent de richeſſes vers l'an 1682. à l'entrée du Duc *de la Palata*, lorſqu'il vint prendre poſſeſſion de la Ville ; ils firent paver dans l'étendue de deux quartiers, les rues de la *Merced* & *de los Mercaderes*, par où il devoit entrer à la Place Royale où eſt le Palais, de lingots d'argent quintez, qui peſent ordinairement environ deux cens marcs, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, & épais de deux à trois, ce qui pouvoit faire la ſomme de 80000000 d'écus, & environ 320000000 de livres de notre monnoye ſur le pied qu'elle eſt à preſent : Il eſt vrai que Lima eſt en quelque façon le dépôt des Treſors du Perou, dont elle eſt la Capitale. On a ſupputé il y a quelques années qu'il s'y faiſoit pour plus de ſix millions d'écus de dépenſe ; il en faut beaucoup rabattre aujourd'hui, depuis que le commerce des Fran[illegible] apporté les marchandiſes d'Europe [illegible]

Richeſſe de Lima.

compte, & que celui qu'ils font à Arica, Ylo & Piſco, détourne l'argent qui venoit autrefois à Lima, d'où vient qu'à preſent la Ville eſt pauvre en comparaiſon de ce qu'elle a été autrefois.

Les hommes & les femmes ſont également portez à être magnifiques en habits, les femmes non contentes de la richeſſe des plus belles étoffes, les ornent à leur maniére d'une quantité prodigieuſe de dentelles, & ſont inſatiables pour les perles & les pierreries, pour les braſſelets, pendants d'oreilles, & autres attirails, dont la façon qui en abſorbe beaucoup, ruine les maris & les galans. Nous avons vû des Dames qui avoient pour 60000 piaſtres de bijoux ſur le corps, c'eſt à dire pour plus de 240000 livres. Generalement parlant elles ſont aſſez belles, d'un air vif, & engageant plus qu'ailleurs, peut-être auſſi doivent-elles une partie de leur beauté à l'oppoſition des Mulâtreſſes noires Indiennes, & autres viſages hideux qui font le plus grand nombre dans tout le païs.

La Ville de Lima eſt le Siege ordi- Ses Di-
naire [illegible] qui eſt ab- gnitez,
ſolu com[illegible] dans les Au-
dien-

diences de *Lima*, *Chuquiſaca*, *Quito*, *Panama*, *du Chili*, & *Tierra firme*, en qualité de *Gouverneur* * *& Capitaine General de tous les Royaumes & Provinces de ce nouveau Monde*, ainſi qu'il eſt porté dans ſes titres. Il a 40000 piaſtres d'appointement par an, ſans parler des autres gages extraordinaires, comme lorſqu'il ſort pour viſiter quelques Provinces, il lui eſt aſſigné 10000 piaſtres, & 3000 pour aller ſeulement au Callao, qui n'eſt éloigné de Lima que de deux lieues. Il nomme à plus de cent *Corregimientos*, ou Gouvernemens; enfin il eſt Maître de tous les Emplois triennaux, tant du Civil que du Militaire.

Il faut remarquer que la plûpart des Charges ne ſe donnent, ou ne ſe vendent que pour un temps.

Les Vicerois & les Preſidens les poſſedent ordinairement pendant ſept ans, quelques Corregidors, ou Gouverneurs les ont pour cinq, & la plûpart ſeulement pour trois: il eſt aiſé de découvrir l'intention de ce Reglement; c'eſt ſans doute afin d'empêcher

Politique du Gouvernement.

* C'eſt la même perſonne qui a ces deux titres que le prétendu Manuſcrit de Oexmelin diſtingue. Voyez *l'Hiſtoire des Flibuſtiers.*

cher qu'ils n'ayent le temps de ſe faire des créatures, & de former des partis contre un Roi qui eſt ſi éloigné d'eux, qu'il faut des années pour en recevoir les ordres ; mais auſſi il faut convenir que cette politique a beaucoup d'inconveniens inévitables, qui ſont à mon ſens la principale cauſe du mauvais Gouvernement de la Colonie, & du peu de profit qu'elle donne au Roi d'Eſpagne : car les Officiers regardent le temps de leur Charge comme un Jubilé, qui ne leur doit arriver qu'une fois dans la vie, à la fin duquel on ſe moquera d'eux, s'ils n'ont pas fait leur fortune ; & comme il eſt difficile de ne pas ſuccomber à la tentation de tolerer en ſecret, pour de l'argent, certains abus érigez en coutume par un long uſage, les plus honnêtes gens ſuivent les traces de leurs Prédeceſſeurs, prévenus que de quelque maniere qu'ils faſſent, on ne manquera peut-être pas de les accuſer d'une mauvaiſe adminiſtration, dont le ſeul moyen de ſe purger, eſt d'appaiſer leurs Juges par des preſens, leur faiſant part de ce qu'ils ont volé au Roi & à ſes ſujets. Je tiens ce

Munera, crede mihi, placant homineſque, Deoſque.

ce raiſonnement de ſource, & ne le donne point ici comme une conjecture.

Delà vient que tant de pignes ſortent des minieres, traverſent de longs païs, & paſſent enfin dans les Vaiſſeaux négocians à la Côte, ſans payer le quint au Roi ; parceque les Marchands payent au Gouverneur tant par cent, le Corregidor paye au Juge de confiſcation, ou *Jues de Deſcamino*, & celui-ci peut-être encore aux gens du Viceroi.

Delà vient que preſque aucun d'eux ne prend à cœur le bien public, prévenu qu'il en ſera bien-tôt déchargé, & hors d'état de continuer le bon ordre qu'il auroit établi, & qu'un nouveau Succeſſeur renverſera peut-être à ſon arrivée.

Delà vient enfin que les ordres de la Cour d'Eſpagne ne ſont point du tout, ou très-mal exécutez ; on ſe contente de les publier ſeulement pour la forme, * la crainte de perdre par la déſobéiſſance une Charge dont on doit jouïr toute ſa vie ne les éguillonne point, ils ſont ſûrs de la perdre en peu de temps ; & d'ailleurs ils en ſont quittes à bon marché auprès du Vice-

* Se obedece la orden y no ſe cumple.

ce roi qui raſonne tout comme eux, quoiqu'il ait une autorité ſouveraine & la force en main.

Sa garde ordinaire eſt compoſée de trois Compagnies, dont il y en a une de quarante Hallebardiers, une de cent Chevaux, & une de cent Hommes d'Infanterie; ces deux dernieres ſont payées par le Roi, & celle des Hallebardiers eſt entretenue des fonds qu'a laiſſé en mourant une Dame de Lima qui étoit très-riche; il y a une quatriéme Compagnie qui eſt de cinquante perſonnes choiſies, tous gens de conſideration, qui marchent à ſes côtez lorſqu'il fait ſon entrée.

Il y a dans ſon Palais une Chapelle Royale compoſée de ſix Chapelains, un Sacriſtain, & un Chœur de Muſiciens gagez du Roi.

La garniſon de Lima n'eſt compoſée que de Troupes de Milices Bourgeoiſes, qui ne tirent aucun gage du Roi, excepté les Officiers Generaux, & les Sergens des Compagnies d'Infanterie. En voici le détail: Troupes de Milices.

Quatre Compagnies d'Infanterie Eſpagnole & Bourgeoiſe.

Sept Compagnies du Corps du Commer-

merce, qui ont de plus que les précedentes, un Sergent Major & deux Aides de Camps.

Huit Compagnies d'Indiens natifs de Lima, leſquelles outre les Officiers ordinaires, ont un Meſtre de Camp, un Major & un Aide-Major.

Six Compagnies de Mulâtres & de Noirs libres, qui ont un Major, deux Aides-Major, & un Lieutenant General.

Toutes les Compagnies ci-deſſus ſont de cent hommes chacune, & n'ont pour Officiers qu'un Capitaine, un Enſeigne, & un Sergent.

Dix Compagnies de Cavalerie Eſpagnole de cinquante hommes chacune, dont il y en a ſix de la Ville, & quatre des Maiſons de campagne, ou Métairies circonvoiſines.

Chaque Compagnie a un Capitaine, un Lieutenant, & un Cornette.

Officiers Generaux gagez du Roi.

Le Capitaine General & Viceroi a par an 40000 piaſtres.

Le Gouverneur General, 7000

Le Lieutenant General de la Cavalerie, 1500

Le

Le Commiſſaire General de la Cavalerie, 1500

Le Lieutenant de la Meſtre de Camp, 1200

Le Lieutenant du Capitaine General, 1200

Autres Officiers nommez par le Viceroi.

Le Capitaine de la Salle-d'Armes, 1200

Un Lieutenant d'Artillerie, 1200

Deux Aides d'Artillerie, chacun 300

Quatre Maîtres Canoniers, qui ont chacun 544

Un Armurier principal, 1500

Quatre Armuriers, qui ont chacun 600

Un Maître Charpentier, 1000

On dit qu'en cas de beſoin le Viceroi peut mettre ſur pied cent mille hommes d'Infanterie & vingt mille chevaux, dans toute l'étendue du Royaume ; mais il eſt certain qu'il n'auroit pas de quoi en armer la cinquiéme partie, à ce que j'en ai pû apprendre des gens qui ont un peu couru le dedans du Perou.

Après

Après l'autorité du Viceroi, le gouvernement du Royaume roule ſur celle de l'*Audience Royale*, à laquelle il préſide pour les affaires de conſequence. Ce Tribunal que l'on peut en quelque façon comparer à un Parlement, eſt compoſé de ſeize *Oidors* ou Audienciers, de quatre Alcaldes de Cour, de deux Fiſcaux, d'un Alguacil Mayor ou grand Huiſſier, & d'un Protecteur General des Indiens; toutes ces places ont chacune trois mille piaſtres treize reaux d'appointement annuel, mais les Oidors ont de plus d'autres gages attachez aux Chambres où ils ſont employez. Ce Corps a auſſi des Officiers en titre, comme Avocats, Procureurs, Notaires, Sergens, &c.

L'Audience Royale eſt ſubdiviſée en une *Chambre de Juſtice*, une *Chambre Criminelle*, une *Chambre des Comptes*, & en *deux Chambres du Treſor*, dont il y en a une chargée des rentes que les Indiens riches ont laiſſé en mourant pour ſubvenir aux neceſſitez des pauvres de leur Nation. Enfin elle comprend *la Chancellerie*, qui n'eſt compoſée que d'un Oidor & d'un Chancelier à qui on donne ce titre

avec

avec de très petits appointemens, parceque le grand Chancelier eſt toujours en Eſpagne.

Le *Cabildo*, ou le Tribunal de la Police ſuit après celui de l'Audience Royale. Il y a plus de *Regidors* qu'à ceux des autres Villes. Juſtice.

Il y a de plus un Sergent Major de la Ville ou Alguacil Mayor, pour les affaires de la guerre, & un Grand Prevôt ſous le nom de *Alcalde de la Hermandad*, qui peut condamner à mort en pleine campagne.

Le Tribunal de la Treſorerie Royale eſt établi pour la caiſſe des deniers Royaux, comme le quint de l'argent qu'on tire des minieres, le droit de *Alcavala*, qui eſt de quatre pour cent ſur toutes ſortes de marchandiſes & de grains, & autres droits, qui dans cette Colonie ſont en petit nombre; il a ſes Juges *Contadors*, Secretaires, &c. Treſorerie.

Il y a auſſi une Chambre de la Monoye qui a ſes Treſoriers, Contrôleurs, Directeurs, Gardes, Ecrivains, &c. il y a de plus un Oidor, qui en tire des appointemens indépendamment de ceux de l'Audience Royale.

Le commerce a pour Tribunal le Conſulat, [illegible] un Prieur & deux Conſulat.

deux Conſuls, qu'on choiſit parmi les Marchands les plus intelligens dans le commerce.

Et afin que rien ne manque à cette Ville de tout ce qui peut y conſerver le bon ordre & la faire fleurir, on y a établi pluſieurs Tribunaux de Juriſdictions Eccleſiaſtiques.

Le premier eſt celui de l'Archevêché, qui eſt compoſé du Chapitre de la Metropole, & de l'Officialité, il a pour Officiers un Fiſcal, un Alguacil, & des Notaires.

Inquiſition. Le ſecond & le plus redoutable de tous les Tribunaux, eſt celui de l'Inquiſition, dont le ſeul nom jette la terreur par tout, parceque, 1. le Delateur eſt compté pour témoin. 2. On ne donne aucune connoiſſance aux Accuſez de ceux qui les accuſent. 3. Il n'y a point de confrontation de témoins; ainſi tous les jours on arrête des innocens, dont tout le crime conſiſte à avoir des gens intereſſez à leur perte. On dit neanmoins à Lima qu'on n'a pas lieu de ſe plaindre des Inquiſiteurs, peut-être parceque le Viceroi & l'Archevêque ſont à la tête de ce Corps.

L'Inquiſition fut établie à Lima en

en 1569, avec tous les Miniſtres Conſeillers, *Calificadores* & Familiers, Secretaires & *Alguacil Mayor*, comme en Eſpagne. Il y a trois Juges ſuperieurs qui ont chacun 3000 piaſtres de rente; ſa Jurisdiction s'étend dans toute l'Amerique Meridionale Eſpagnole.

Le troiſiéme Tribunal Eccleſiaſtique eſt celui de la Croiſade, qui fait en quelque façon partie de l'Audience Royale, parcequ'il y entre un Oidor de la Chambre de Juſtice; il fut établi à Lima en 1603, ſous la direction d'un Commiſſaire General qui tient ſes Audiences chez lui, où il juge aſſiſté d'un Juge-Conſervateur, d'un Secretaire, d'un Contador, d'un Treſorier, & autres Officiers neceſſaires à la diſtribution des Bulles, examen de Jubilé, & Indulgences. Ses appointemens ne ſont que de mille piaſtres, c'eſt encore trop pour un emploi ſi inutile. Croiſade.

Enfin, il y a un quatriéme Tribunal pour les teſtamens & dernieres volontez des Défunts, il fait rendre compte aux *Albaceas* ou Collecteurs, prend ſoin des Chapelenies, & de leurs titres, pour leſquels il y a pluſieurs Officiers.

Pour

Pour fournir de bons ſujets à tant de Tribunaux, Charles-quint fonda à Lima en 1545, *une Univerſité* ſous le titre de *Saint Marc*, il lui accorda pluſieurs privileges qui furent confirmez par Paul III. & Pie V. qui l'incorpora en 1572, à celle de Salamanca, pour la faire jouïr des mêmes exemptions & prérogatives. Elle eſt gouvernée par un Recteur dont on fait élection tous les ans, on y compte environ cent quatre-vingts Docteurs en Theologie, aux Droits Civil & Canonique, Faculté de Medecine & des Arts, & ordinairement près de deux mille Etudians. Il en ſort d'aſſez bons ſujets pour la Scholaſtique & la chicane de l'Ecole, mais très-peu pour la poſitive.

Univerſité.

Dans l'Univerſité il y a trois Colleges Royaux avec vingt Chaires bien rentées. Le premier fut fondé par *Don Fr. Toledo* Viceroi du Perou, ſous le titre *de Saint Philippe & de Saint Marc*. Le ſecond par le Viceroi *Don Martin Henriquez*, pour l'entretien de quatre-vingts Collegiaux ou Ecoliers d'Humanitez, Juriſprudence & Theologie, les Jeſuites en ſont Recteurs & Profeſſeurs; on l'appelle Saint Martin.

Colleges

Martin. Le troiſiéme par l'Archevêque *Toribio Alphonſo Mogroveyo*, ſous le titre de *St. Toribio* Evêque, pour l'entretien de vingt-quatre Collegiaux qui ſervent au chœur de la Cathedrale; ils ont l'habit gris & une bande violette qui leur pend en double par derriere, ils étudient les Sciences Eccleſiaſtiques ſous un Prêtre qui en eſt le Recteur. Le College entretient auſſi ſix Enfans de chœur, ſous la conduite du Maître de la Chapelle, & du Vicaire ou ſous-Diacre qui y demeure. Ce College a plus de 14000 piaſtres de rente.

Le Chapitre ou Cabildo de la Metropolitaine eſt compoſé d'un Doyen, Archidoyen, Chantre, Ecolatre, Treſorier, & de dix Chanoines, dont on en a retranché un pour en donner la rente à l'Inquiſition; chacune de ces Dignitez a 7000 piaſtres, & les Chanoines 5000; les ſix *Rationeros* Prebendiers en ont 3000 chacun, & les trente Chapelains en ont chacun 600, ſans parler des Muſiciens & Enfans de Chœur.

Cette Egliſe, qui fut le premier Edifice de Lima, fut miſe par François Pizarre ſous le titre de l'*Aſſomption*;

tion ; mais Paul III l'ayant érigée en Cathedrale en 1541, lui donna celui de *Saint Jean l'Evangeliſte*, pour la diſtinguer de celle de Cuſco qui avoit déja ce nom. Elle fut ſuffragante de Seville juſqu'en 1546, que ce même Pape l'érigea en Metropolitaine, à laquelle on a donné pour ſuffragans les Evêchez de *Panama*, *Quito*, *Truxillo*, *Guamanga*, *Ariquipa*, *Cuſco*, *Santiago*, & *la Conception* du Chili.

Metropole.

Le premier Archevêque fut *D. Fray Geronymo* de *Loayſia* Dominiquain ; il aſſembla deux Conciles Provinciaux, le premier le 4 Octobre 1551, où il ne ſe trouva aucun Suffragant, mais ſeulement les Procureurs des Evêques de Panama, Quito & Cuſco ; le ſecond fut ouvert le 2 Mars 1567, les Evêques de la Plata, Quito & Ymperial y aſſiſterent avec les Procureurs des autres Cabildo. Il rétablit l'Egliſe ruinée, & la couvrit de mangliers.

Le troiſiéme Archevêque *Don Toribio* eſt réputé pour Bienheureux.

Le neuviéme, *Don M[illegible] de Liñan y Ciſneros*, à la mort du Marquis de Malagon, fut nommé Viceroi, Gou-

Gouverneur & Capitaine General des Provinces du Perou. Ce fut le premier en qui l'on a vû ces deux dignitez réunies, qui ne me paroiſſent guéres compatibles dans un même ſujet.

La Ville de Lima renferme huit Paroiſſes : la premiere eſt la Cathedrale, où il y a quatre Curez & deux Vicaires, ce qui eſt contre les Loix Canoniques, qui ne preſcrivent qu'un Curé à une Egliſe, parcequ'un corps ne doit avoir qu'une tête ; le vaiſſeau eſt aſſez beau, bien bâti, & à trois nefs égales : on y conſerve un morceau de bois de la vraye Croix. Paroiſſes.

La ſeconde eſt celle de *Sainte Anne*, qui a deux Curez & un Vicaire.

La troiſiéme *Saint Sebaſtien*, qui en a auſſi deux.

La quatriéme *Saint Marcel*, un Curé.

La cinquiéme *Saint Lazare*, un Curé-Vicaire de la Cathedrale.

La ſixiéme *Na Sa Antocha*, annexe & dépendante de la Cathedrale ; on l'appelle *los Naranjos*.

La ſeptiéme eſt le *Cercado*, qui étoit la Paroiſſe d'un Fauxbourg d'Indiens

diens qu'on a renfermé dans la Ville depuis qu'on en a fait l'enceinte ; les Jeſuites en ſont Curez.

La huitiéme eſt établie depuis peu d'années, on l'appelle *San Salvador*, ou Saint Sauveur.

Hôpitaux. Il y a pluſieurs Hôpitaux pour les malades & pauvres de la Ville. Le premier, appellé *Saint André*, eſt de fondation Royale pour les Eſpagnols ; c'eſt à dire les Blancs ; il eſt ſervi par les Marchands & quatre Prêtres.

Celui de *San Diego* eſt fondé pour ceux qui ſortent en convaleſcence de Saint André, ils ſont ſervis par les Freres de Saint Jean de Dieu.

Celui de *Saint Pierre* fut fondé uniquement pour les Prêtres par l'Archevêque Toribio dont nous avons parlé.

Celui du *Saint Eſprit*, pour les gens de mer, eſt entretenu par leurs contributions & aumônes, priſes ſur les Vaiſſeaux de charge.

Celui de *Saint Barthelemy* fut fondé pour les Noirs par le Pere *Barthelemy de Vadillo*.

Dans celui *de Saint Lazare* on a ſoin des lepreux ou verolez ; c'eſt une Fon-

Fondation Royale qui ſert à ceux qui tombent du mal caduque, & aux fous.

Il y a une Maiſon pour les Enfans Trouvez joignant N. D. de Antocha, appellée *los Huerfanos.*

L'Hôpital *de Saint Coſme & de Saint Damien* a été fondé par les habitans de Lima pour les femmes Eſpagnoles.

Celui de *Sainte Anne* fut fondé par le premier Archevêque Jerôme *de Loayſia* pour les Indiens, le Roi en fait aujourd'hui la dépenſe.

Il y en a un pour *les Incurables*, ſervi par les Bethlemites.

Un autre pour les Indiens convaleſcens au dehors de la Ville, où ſont reçus ceux qui ſortent de Sainte Anne & autres Hôpitaux.

Il y a auſſi des Officiers pour diſpoſer des Fondations que les plus riches Indiens ont fait pour les pauvres de leur nation, comme je l'ai dit.

Enfin il y en a un fondé par un Prêtre pour les Prêtres convaleſcens.

Outre les Hôpitaux des Malades, il y a une Maiſon de la Charité dans

la Place de l'Inquiſition pour les pauvres femmes. On y marie les filles, ou on les fait Religieuſes.

Dans le College de *Sa Cruz de las Niñas*, on éleve un certain nombre de filles trouvées, que les Inquiſiteurs dotent quand elles ſe marient.

Un Prêtre a auſſi laiſſé une Fondation de plus de 600000 piaſtres, ſous la direction du Doyen de la Cathedrale, & du Prieur de Saint Dominique, pour marier vingt filles, & leur donner 500 piaſtres chacune.

La Confrairie de la Conception en marie une quarantaine à 450 piaſtres de dot chacune.

Il y a une Fondation ſous le titre de *N. D. de Cocharcas*, pour les pauvres filles des Caciques, & un College pour élever les garçons, où ils ont toutes ſortes de Maîtres.

Couvents. L'Etat Monaſtique qui a inondé toute l'Europe, s'eſt encore étendu au-delà des vaſtes mers dans les Colonies les plus éloignées, où il remplit juſqu'aux derniers recoins habitez par des Chrétiens : mais c'eſt particuliérement à Lima qu'on voit des legions de Moines, dont les Maiſons ont abſorbé la plus belle & la plus grande partie de la Ville. *Les*

Les Dominiquains y ont quatre Convents : le principal eſt celui du Roſaire, enſuite la Recollection de la Magdeleine, Saint Thomas d'Aquin où eſt leur Etude, & Sainte Roſe de Lima.

Les Cordeliers en ont quatre ; celui de Jeſus, ou le grand Convent, qu'on appelle auſſi Saint François, enferme plus de 700 hommes, tant Moines que Domeſtiques, il occupe l'eſpace de quatre quartiers, c'eſt le plus beau de la Ville. Le ſecond eſt la Recollection de Sainte Marie des Anges, ou Guadalupe ; & le troiſiéme eſt le College de S. Bonaventure. Le Convent des Déchauſſez de San Diego fait le quatriéme.

Les Auguſtins en ont auſſi quatre qui contiennent plus de 500 Moines, *Saint Auguſtin*, *Na Sa de Copacavana*, le College de Saint Ildefonſe, & le Noviciat qui eſt hors de la Ville, ou la Reforme de *N. D. de Guia*.

L'Ordre de la Mercy en a trois, la Mercy, la Recollection de N. D. de Bethléem, & le College de Saint Pierre Nolaſque.

Les Jeſuites en ont cinq, Saint Paul, Saint Martin, le Noviciat ou Saint

Antoine, le Cercado ſous le nom de Saint Jacques où ils ſont Curez, & los Deſamparados ou N D. de Douleur qui eſt leur Maiſon Profeſſe.

Les Benedictins ont celui de Notre-Dame de Montſerrat.

Les Minimes occupent depuis peu l'Égliſe de N D. del Socorro ou du Secours, qui porte auſſi le nom de S. François de Paule, & une Chapelle de Na Sa de la Victoria, où étoit le grand Convent, qu'on appelle du nom de leur Patriarche.

Les Freres *de Saint Jean de Dieu* ont la direction de l'Hôpital de San Diego.

Les Bethléémites en ont deux, celui des Incurables, & Notre-Dame du Carmel qui eſt hors de la Ville. Ces Moines ſont ſortis depuis peu de la Ville de Guatemala au Mexique, où le venerable Frere Pierre Joſeph *Betancur* * les inſtitua pour ſervir les Pauvres. Innocent XI en approuva la

* C'eſt peut-être un des deſcendans d'un Gentilhomme François nommé *Betencourt*; qui ayant enlevé une Demoiſelle, s'étoit retiré dans l'Iſle de Madere où il avoit établi le premier une Colonie Chrétienne. Le Pere du Tertre page 59, dit qu'il vit en 1642, dans cette Iſle, un Cordelier qui ſe diſoit de cette famille.

la Regle en 1697. Ils ont déja neuf Convents dans le Perou. Ces Moines, quoique d'un exterieur fort ſimple, paſſent pour de fins politiques, on en peut juger par le nom de Quinteſſence de Carmes & de Jeſuites qu'on leur donne dans le monde. Ils ſont tous Freres. Pour leur Aumônier ils choiſiſſent un Prêtre ſeculier qu'ils tiennent chez eux à gage, & qui n'a aucune voix au Chapitre; Ils ſont habillez comme les Capucins, à cela près que ſous la barbe ils ont une bavette en pointe d'un quart d'aulne de long. Leur Fondateur, à ce que diſent ces bons Freres, a été accompagné pendant onze ans de Notre-Seigneur portant viſiblement ſa Croix. Les autres apparitions & revelations qu'ils mettent ſur ſon compte, & qu'ils publient de vive voix & par des peintures, ſont de la même force.

Il y a un peu moins de Religieuſes à Lima que de Moines, on n'y compte que douze Convents. 1. Celui de l'*Incarnation*, de Chanoineſſes Régulieres de Saint Auguſtin. 2. *La Conception*, Ordre de la même Regle. 3. La Trinité, de l'Ordre de Saint Ber-

Convents de Religieuſes.

nard. 4. *Saint Joſeph* de la Conception, plus auſtere que l'autre, enferme las Decalſas de la Regle de Saint Auguſtin. 5. *Sainte Claire*, de la fondation de Toribio, conſerve le cœur de ſon Fondateur, il contient plus de 300 Filles de l'Ordre de Saint François. 6. *Sainte Catherine de Sienne*, de l'Ordre de Saint Dominique. 7. *Sainte Roſe* de Sa Maria, du même Ordre. 8. Celui qu'on appelle *del Prado* eſt peuplé d'Auguſtines Recoletes. 9. *Sainte Thereſe*, de l'Inſtitut du Carmel. 10. *Sainte Roſe de Viterbe.* 11. *Les Trinitaires.* 12. Et *le Jeſus-Maria* des Capucins, établies en 1713 par quatre Religieuſes venues d'Eſpagne, par Buenoſaires dont nous abons parlé ailleurs. Enfin on y compte plus de 4000 Nonains, parmi leſquelles il y a quatre ou cinq Convents de Religieuſes fort régulieres.

Abus ſur le divorce.

On pourroit ajoûter ici une Maiſon de la fondation de Toribio pour les femmes en divorce. Il eſt incroyable à quel excès on y pouſſe cet abus, tous les jours on voit des gens ſe démarier avec autant de facilité que ſi le mariage n'étoit purement qu'un contrat

trat civil, ſur de ſimples plaintes de meſintelligence, de peu de ſanté ou de contentement; & ce qui eſt encore plus étonnant, ils ſe remarient enſuite à d'autres.

Cet abus leur eſt venu d'Eſpagne dans le temps même de l'établiſſement de cette Colonie. Le commerce qu'on y avoit eu avec les Maures l'avoit rendu ſi commun, que le Cardinal Ximenès ſe crut obligé d'y chercher du remede; & parceque le prétexte d'affinité ſpirituelle autoriſoit ſouvent les divorces, le Concile de Tolede qu'il aſſembla en 1497, ordonna que dans les Baptêmes on auroit ſoin d'écrire le nom des Parrains & Marraines, afin qu'on connût la vérité.

Les Filles Repenties ont auſſi une retraite, que je ne crois pas fort peuplée, par le peu de ſcrupule qu'on ſe fait dans ce païs du libertinage, & par le peu de ſoin qu'on prend de le reprimer: on les appelle *les Amparadas de la Conception.*

Il ſemble que par le dénombrement de tant de Convents & de Maiſons Religieuſes de tout ſexe, on doive conjecturer que Lima eſt une Ville où re-

regne une grande devotion : Mais il s'en faut de beaucoup que ce bel exterieur ſoit ſoutenu par la pieté de ceux qui les habitent ; car la plûpart des Moines y menent une vie ſi licentieuſe, qu'il n'eſt pas juſqu'aux Superieurs & aux Provinciaux qui tirent des Convents de leur dépendance des ſommes conſiderables pour fournir aux dépenſes d'une vie mondaine, & quelquefois à des débauches ſi peu cachées, qu'ils ne font point de difficulté d'avouer les enfans qui en viennent, & d'avoir auprès d'eux ces temoins inconteſtables de leur déreglement, auſquels ils laiſſent fort ſouvent pour heritage le froc dont ils ſont revêtus ; ce qui s'étend quelquefois à plus d'une generation, ſi j'en dois croire ce qu'on m'a dit ſur les lieux.

Les Religieuſes, à l'exception de trois ou quatre Convents, n'ont auſſi qu'une apparence de regularité qu'elles doivent ſeulement à la clôture ; car au lieu de vivre en commun & dans la pauvreté, dont elles font vœu, elles vivent en particulier à leurs frais, avec une grande ſuite de Domeſtiques & d'Eſclaves Noires & Mulâtreſſes, dont el-

elles ſont les miniſtres de la galanterie qu'elles entretiennent à la grille.

On ne peut parler de la vie de l'un & de l'autre ſexe ſans leur appliquer ces paroles de Saint Paul, *Tollens membra Chriſti faciam membra meretricis.* 1. Cor. c. 6.

Sur l'exemple des gens qui par leur état doivent édifier les ſeculiers, il eſt aiſé de deviner quelle eſt la paſſion dominante dans ce païs. Sa fertilité, l'abondance de toutes choſes, & la molle tranquillité dont on y jouït perpetuellement, ne contribuent pas peu au temperament amoureux qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intemperie de l'air, qui conſerve toujours un juſte milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le Ciel, pour garantir cet heureux climat des rayons que le Soleil y darderoit perpendiculairement; & ces nuages ne ſe changent jamais en pluye qui puiſſe y troubler la promenade, ni les plaiſirs de la vie, ils s'abaiſſent ſeulement quelquefois en brouillard, pour rafraîchir la ſurface de la terre, de ſorte qu'on eſt toujours aſſuré du temps

Beauté du Climat.

temps qu'il doit faire le jour ſuivant; & ſi le plaiſir de vivre dans un air toujours également temperé, n'étoit pas troublé par les frequens tremblemens de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu plus propre que celui-ci, à nous donner une idée du Paradis terreſtre, car la terre y eſt encore fertile en toutes ſortes de fruits.

Fruits, Outre ceux qu'on y a tranſportez d'Europe, comme, Pommes, Figues, Raiſins, Olives, &c. on y trouve ceux des Iſles Antilles, comme Ananas, Gouyaves, Patates, Bananes, Sandies, Melons, & d'autres qui ſont particuliers au Perou; de ce genre les plus eſtimez ſont les *Chirimoyas*, qui reſſemblent en petit à l'Ananas & à la Pomme de Pin; ils ſont pleins d'une ſubſtance blanche & ferme, mêlée de grains gros comme des Haricots; la feuille reſſemble un peu à celle du Meurier, & le bois au Coudre.

Les Granadillas ſont une eſpece de Grenades remplies de grains noirâtres, qui nagent dans une ſubſtance viſqueuſe, de la même couleur que le blanc d'œuf, elle eſt fort rafraîchiſſante, & d'un goût aſſez agreable;

ſes

ſes feuilles reſſemblent un peu à celle du Tilleul, & l'imagination des Eſpagnols trouve dans les fleurs tous les inſtrumens de la Paſſion. Le Pere Feuillée qui a deſſiné ce fruit, l'appelle *Granadilla Pomifera Tiliæ folio.*

Les Higos de Tuna ſont le fruit d'une eſpece de Raquette ou d'Euphorbe, gros comme une Noix verte, couverte de piquans preſque auſſi rudes que celui de la caloufe de Châtaigne, on le trouve bon & bienfaiſant. Les Lucumas, Pacayes, Pepinos, Ciruelas, Prunes comme des Jujubes, s'y trouvent en grande quantité.

On a cette commodité à Lima, que pendant toute l'année il y a de toutes ſortes de Fruits, parceque dès qu'ils commencent à manquer dans la plaine, ils ſont en maturité dans les montagnes circonvoiſines, d'où on les apporte en Hyver; c'eſt encore une particularité à remarquer, que les Saiſons ſoient ſi inégales dans la même latitude, que celles qui conviennent à la latitude Auſtrale dans les montagnes, y ſoient dans le temps de celles de la latitude Septentrionale.

Pluſieurs perſonnes m'ont demandé com-

comment cela ſe pouvoit faire, & pourquoi cette Zone torride que les anciens Philoſophes, & même de grands Hommes comme Saint Auguſtin & Saint Thomas, ont crû inhabitable par un excès de chaleur, le ſoit en pluſieurs endroits, par un froid inſuportable, quoiqu'immediatement au-deſſous du Soleil.

On ne doit pas exiger d'un Voyageur qu'il explique les Phenomenes dont il parle, & j'aurois renvoyé les Lecteurs qui ne ſont pas initiez dans la Phyſique à l'Hiſtoire des Antilles du P du Tertre, ſi les trois raiſons qu'il donne pour la temperature de cette Zone, pouvoient s'appliquer au païs dont je parle; mais il y en a deux qui ne lui conviennent point : car les vents Alizez ne ſoufflent pas dans toute la Zone, & les terres qui ſont au-dedans de l'Amerique Meridionale ne ſont pas rafraîchies par le voiſinage de la mer.

Il n'y a donc de raiſon generale, que celle qui eſt fondée ſur l'égalité du temps, de la preſence & de l'abſence du Soleil, & ſur l'obliquité de ſes rayons pendant quelques heures, à ſon lever, & à ſon coucher; mais quoi-

quoiqu'elle prouve beaucoup, elle ne ſuffira pas pour Lima, ſi l'on compare le peu de chaleurs qu'il y fait, avec celles qu'on reſſent à la Baye de tous les Saints, qui eſt à peu près ſous le même parallele & au bord de la mer. Il faut donc y ajoûter que le voiſinage des montagnes qui traverſent le Perou, contribue beaucoup à temperer l'air qu'on y reſpire.

Mais on inſiſte, & on demande pourquoi ces montagnes y ſont auſſi froides que dans nos climats. Je réponds à cela, qu'outre les raiſons generales qu'on en peut donner, la ſituation des montagnes de la Cordillere ou des Andes, en eſt une nouvelle cauſe : car elles giſent ordinairement Nord & Sud, d'où il ſuit.

1. Que s'il ſe trouve des rochers R, à plomb comme une muraille, il eſt évident que les faces expoſées au Levant & au Couchant, ne recevroient le Soleil que pendant ſix heures, quand même ils ſeroient au milieu d'une plaine ; & s'il ſe trouve quelque montagne au-devant, ils en recevront beaucoup moins, c'eſt à dire moins de la moitié des rayons que reçoit la plaine, & environ, ſeule-

Voyez la Planche XX. dag. 242.

lement, pendant le quart du jour naturel.

2. Mais pour faire une ſuppoſition ſur laquelle on puiſſe raiſonner en general, nous donnerons à la pente de nos montagnes un angle de 45 degrez, qui peut être regardé comme un juſte milieu entre celles qui ſont plus roides, & plus couchées. Alors on connoîtra que celles qui ne ſont point offuſquées par d'autres montagnes comme peut être AC, doivent être éclairées pendant les trois quarts du jour. Mais on ſait que depuis le lever du Soleil, juſques vers les neuf heures, l'obliquité de ſes rayons ſur la ſurface generale, & la reſiſtance d'un air condenſé par le froid de 15 heures d'abſence, ſur lequel il faut qu'ils agiſſent pour ſe mettre en mouvement, rendent ſon action peu ſenſible juſqu'à ce qu'il ſoit élevé à une certaine hauteur : car ſuivant quelques bons Phyſiciens, le froid conſiſte dans une ceſſation de mouvement.

3. Si une montagne eſt contigue à une autre, il eſt évident qu'elle en ſera couverte, juſqu'à ce que le Soleil ait atteint la hauteur de l'angle TDC, que forme l'Horiſon avec la ligne

ligne tirée du pied d'une montagne par le ſommet de l'autre ; donc le Soleil n'agira ſur toute la ſurface E D, que pendant long-temps, il n'en ſera pas plus échauffé, parceque les rayons ſe refléchiſſent en haut comme S A en N, où leur action eſt interrompue par le flux continuel de l'air, dont la violente agitation en ligne droite eſt contraire à la chaleur, comme l'experience le prouve par le vent, ou ſi l'on veut par un ſouffle pouſſé avec force, en ſerrant les levres, lequel rafraîchit la main qui le reçoit.

Enfin, lorſque le Soleil étant au Zenith, échauffe violemment la plaine, il n'échauffe qu'à demi la montagne, comme il eſt évident à ceux qui ſavent un peu de Geometrie, puiſqu'en ſuppoſant les rayons du Soleil paralleles, la ſurface E D, n'en reçoit pas plus que la perpendiculaire E Y, égale à X D, qu'on peut conſiderer dans la plaine, quoique la ligne E Y ſoit beaucoup plus longue ; mais le triangle étant rectangle & iſoſcele, les quarrez de ces lignes qui expriment les ſurfaces ſemblables, étant entre eux comme 25 à 49, c'eſt à dire à peu près comme un eſt à deux,

on

on connoîtra que la montagne reçoit la moitié moins de rayons que la plaine, ce qui revient au quart du jour naturel, comme dans le premier cas; donc le Soleil employera la moitié plus de temps pour rendre la terre capable de produire dans la montagne, qu'il ne lui en faut dans la plaine; donc la recolte ſe doit faire long-temps après, & il n'eſt pas étonnant que cette difference puiſſe aller à ſix mois.

Je ne m'arrêterai point aux objections qu'on peut faire, ni à l'application de ce raiſonnement aux vallées & aux montagnes qui giſent Eſt & Oueſt, il ne me convient pas d'en dire davantage, je paſſerai à une autre remarque ſur la vallée de Lima.

Depuis le tremblement de 1678, la terre n'y produit pas du bled comme auparavant, c'eſt pourquoi on trouve meilleur marché de la faire venir du Chili, d'où l'on tire tous les ans de quoi nourrir 50 ou 60000 hommes, comme je l'ai ſupputé ailleurs; la montagne & le reſte du païs ſuffit pour nourrir les habitans.

Pour

Pour ce qui eſt des fleurs de Jardin, je n'en ai vû aucune particuliere à ce païs, ſi j'en excepte les *Niorbes*, qui reſſemblent un peu à la fleur d'Orange; l'odeur en eſt moins forte, mais plus ſuave.

Je ne dois pas oublier ici les particularitez de quelques Plantes du païs dont j'ai entendu parler à des gens dignes de foi. Il y a une herbe appellée *Carapullo*, qui croît comme une touche de gramen, & donne un épic dont la décoction fait tomber en délire pendant quelques jours ceux qui en boivent. Les Indiens s'en ſervent pour connoître le naturel de leurs enfans. Dans le temps qu'elle fait ſon effet, ils mettent auprès d'eux les inſtrumens de tous les métiers qu'ils peuvent embraſſer, par exemple; à une Fille une quenouille, de la laine, des ciſeaux, de la toile, des batteries de cuiſine, &c. à un Garçon un harnois de cheval, des alénes, des marteaux, &c. & celui de tous ces outils auquel ils s'attachent le plus dans leur délire, eſt la marque ſûre du métier auquel ils ſont propres, ainſi que me l'a aſſuré un Chirurgien François qui a été témoin de cette rareté.

Dans

Dans les plaines de Truxillo il ſe trouve un' arbre qui porte 20 ou 30 fleurs toutes differentes & de diverſes couleurs, jointes enſemble comme une grape de dattes, on l'appelle *Flor del Paraiſſo*, Fleur du Paradis.

Aux environs de *Caxatambo* & de *San Matheo*, Village de la Contrée de Lima à la chute des montagnes, on trouve certains arbriſſeaux qui portent des fleurs bleues, leſquelles en ſe changeant en fruit, produiſent chacune une croix ſi bien faite, qu'avec l'équerre & le compas on ne pourroit pas mieux la faire.

Dans la Province de *los Charcas*, ſur les bords de la grande riviere de *Miſque*, il croît de grands arbres qui ont la feuille comme l'*Arrayan* ou le Mirthe, dont le fruit eſt une grape de cœurs verds, un peu plus petit que la paume de la main, leſquels étant ouverts, découvrent pluſieurs petites toiles blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille eſt un cœur, au centre duquel on voit une croix avec trois cloux au pied. Je ne doute point que l'imagination Eſpagnole ne faſſe une partie de ces repreſentations.

Dans

Dans cette même Province ſe trouve l'herbe appellée *Pito Real*, laquelle reduite en poudre diſſout le fer & l'acier : on l'appelle ainſi du nom d'un oiſeau qui s'en purge, il eſt verd, fait à peu près en petit comme un Perroquet, excepté qu'il a une eſpece de couronne & le bec long. On dit qu'au Mexique pour avoir de cette herbe, on bouche avec des fils de fer le trou de leurs nids, qu'ils font dans des arbres, & que l'oiſeau coupe ces fils par le moyen de cette herbe dont il apporte des feuilles qu'on trouve ſur le lieu. On ajoûte même que des priſonniers ſe ſont ſauvez par ce moyen en coupant les grilles. Cela paroit un peu ſuſpect.

On y trouve auſſi le *Maguey* dont on tire du miel, du vinaigre & de la boiſſon ; les tiges & les feuilles ſont bonnes à manger ; on les peut auſſi travailler comme le chanvre, on tire le fil qu'on appelle *Pita* ; le bois ſert à couvrir les maiſons, ſes épines ſervent d'aiguilles, & ſon fruit ſert de ſavon pour les Indiens.

La Salſepareille, le Quinaquina, arbre dont le fruit eſt ſemblable à une amande ; la Queſnoa ou Quiuna, petite

tite ſemence blanche ſemblable à la moutarde, mais inégale, dont on ſe ſert pour les chutes, & pour une maladie qu'ils appellent *Paſmos*, dont les accidens conſiſtent en des convulſions; le Sang de dragon, un peu de Rhubarbe, le Tamarin, l'huile de Camina, & l'Alamaaca, ſe trouvent auſſi au Perou; le Baume qui en porte le nom n'y vient qu'en petite quantité, on l'apporte du Mexique, comme je l'ai dit.

Il reſte encore à parler ici d'un petit animal fort incommode qu'on appelle *Pico*, il entre inſenſiblement dans les pieds entre cuir & chair, où il ſe nourrit & devient gros comme un pois, & ronge enſuite la partie ſi on n'a pas ſoin de l'arracher; & comme il eſt plein de petits œufs gros comme de landes, ſi on le creve en l'arrachant, ces landes qui ſe répandent dans la playe, engendrent autant de nouveaux animaux; mais pour les faire mourir on y met du tabac ou du ſuif.

MOEURS DES ESPAGNOLS DU PEROU.

AVANT que de quitter le Perou, il eſt bon de dire ici quelque choſe de ce que j'ai pû remarquer des mœurs des Eſpagnols-Creoles de ce Païs. A commencer par la Religion, je dirai que comme ceux de l'Europe ils ſe piquent d'être les meilleurs Chrétiens de toutes les Nations ; ils prétendent même ſe diſtinguer de nous par cette qualité, ainſi chez eux un Chrétien & un François eſt une maniere de parler fort en uſage, qui ſignifie un Eſpagnol & un François. Mais ſans fouiller dans l'interieur des uns & des autres, ils n'ont rien dans l'exercice exterieur de la diſcipline Eccleſiaſtique qui doive leur meriter ce titre par préeminence. L'abſtinence des viandes eſt fort alterée chez eux par l'uſage de la *Groſſura*, qui conſiſte en langues, têtes, entrailles, pieds & extrémitez des animaux dont ils mangent les jours maigres, ſans parler de l'uſage de la *Man-*

teca, ou graiſſe de cochon & de beuf dont ils ſe ſervent au lieu d'huile & de beurre. Excepté la Meſſe, ce n'eſt pas l'uſage d'aſſiſter à aucun autre Office divin; ceux qui ſont éloignez de plus de trois lieues de l'Egliſe Paroiſſiale, & les Indiens Chrétiens d'une lieue ſeulement, ſont diſpenſez d'entendre la Meſſe les jours d'obligation; on ſe diſpenſe même à Lima d'aller à l'Egliſe de Paroiſſe, parcequ'il eſt peu de bonne maiſon qui n'ait ſon Oratoire, c'eſt à dire une Chapelle où l'on dit la Meſſe pour la commodité des Bourgeois, ce qui entretient leur pareſſe, & les éloigne de leur devoir de Paroiſſiens.

Enfin, à bien examiner leur devotion particuliere, il ſemble que tout ſe reduit à celle du Roſaire, on le recite dans toutes les Villes & Bourgades deux & trois fois la ſemaine, dans les Proceſſions qui ſe font de nuit, en famille, ou bien chacun en particulier au moins tous les ſoirs à nuit fermante. Les Religieux le portent pendu au cou, & les Seculiers ſous leurs habits, la confiance qu'ils ont en cette pieuſe invention de Saint Do-

mi-

minique Guzman, laquelle ils croyent deſcendue du Ciel, eſt ſi forte qu'ils fondent là-deſſus leur ſalut, & n'en attendent rien moins que des miracles, amuſez qu'ils ſont par le recit fabuleux qu'on leur en fait tous les jours, & par l'idée des bons ſuccès que chacun d'eux attache à cette devotion dans le cours de ſes affaires. Mais, ce qu'on aura peine à croire, j'ai ſouvent remarqué qu'ils y comptent auſſi pour la réuſſite de leurs intrigues amoureuſes.

Après le Roſaire ſuit la devotion du Mont-Carmel, de laquelle les Moines de la Merci ne retirent guéres moins d'avantage que les Dominiquains font de la précedente.

Celle de l'immaculée Conception vient enſuite, les Cordeliers & les Jeſuites l'ont tant accreditée, qu'on en fait mention au commencement de toutes les actions, même les plus indifferentes. Loué ſoit, diſent-ils, au commencement d'un Sermon, aux graces, & le ſoir en allumant de la chandelle dans la maiſon, loué ſoit le Très-Saint Sacrement de l'Autel, & la Vierge Marie Notre-Dame conçue ſans tache ni peché originel depuis le

premier inſtant de ſon être naturel, *deſde el primero inſtante de ſu ſer natural:* on ajoûte aux Litanies *Abſque labe concepta.* Enfin cette queſtion eſt mêlée par tout où elle ne peut ſervir ni à l'inſtruction, ni à l'édification des Fideles, & les expreſſions des Hymnes qu'ils chantent en l'honneur de cette croyance, ſont ſi ſingulieres, qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici quelques ſtrophes notées.

In Sole poſuit tabernaculum ſuum.

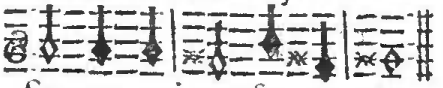
On y remarquera une application du cinquiéme verſet du Pſeaume 18 ſuivant la Vulgate, Dieu *a mis ſa tente dans le Soleil*, par laquelle on reconnoît que l'Auteur de cette Hymne n'étoit pas fort verſé dans la langue de l'Ecriture ſainte, que les Eſpagnols étudient rarement; car s'il avoit conſulté l'Hebreu, il auroit ſans doute reconnu que le ſens de ce paſſage eſt que Dieu a mis le thrône du Soleil dans les Cieux, *Soli poſuit ſolium ſuum in eis*, id eſt Cœlis; ce qui ne convient guéres au ſujet.

Ma-

Ma ri a todo es Ma ri a, *Marie, tout eſt Marie,*

Ma ri a to do es à vos; *Marie, tout eſt à vous:*

Toda la noche y el di a *Toute la nuit & le jour*



Se me voi penſar en vos. *Je ne fais que penſer à vous.*

Toda vos reſplandeceis
Con ſoberano arrebol,
Y vueſtra caſa en el Sol
Dice David que teneis.

Vous brillez toute
Avec un ſouverain éclat,
Et David dit que vous avez
Votre maiſon dans le Soleil.

Vueſtro calçado es la Luna,
Vueſtra veſtidura el Sol,
Manto bordado de Eſtrellas,
Por corona el miſmo Dios.

Votre marche-pied eſt la Lune,
Votre habit eſt le Soleil,
Votre manteau eſt bordé d'Etoiles,
Et votre couronne eſt Dieu même.

Aunque le peſe al Demonio,
Y reviente Satanas!
Alabemus à Maria
Sin pecado original.

Quoique le Diable en enrage,
Et que Satan en creve dans ſa peau,
Loüons Marie conçue
Sans peché originel.

El Demonio eſta muy mal,
Y no tiene mejoria.
Porque no puede deſturbar
La devocion de Maria.

Le Diable eſt fort malade,
Sans eſperance d'en guerir,
Parcequ'il ne peut détourner
La dévotion à Marie.

Ce fragment de Poëſie peut encore ſervir à faire connoître le goût de la Nation Eſpagnole, qui n'aime que des métaphores & des comparaiſons extraordinaires tirées du Soleil, de la Lune, des Etoiles, ou des pierres précieuſes, ce qui les jette ſouvent dans un ridicule, & dans un égarement qu'ils prennent pour du ſublime; c'eſt ainſi que dans cette Hymne le Poëte attribue à la Vierge, la Lune pour marche-pied, les Etoiles pour la bordure de ſon manteau, dans le temps qu'il met ſa maiſon dans le Soleil, qui doit par conſequent renfermer tout cela : mais s'il a manqué de jugement dans ſon Enthouſiaſme Poëtique, on peut dire qu'il s'eſt bien trompé, lorſqu'il dit que le Diable creve dans ſa peau de voir la dévotion à la Vierge en credit au Perou. Cette dévotion eſt certainement trop mêlée de vices & de ſenſualité, pour nous faire penſer qu'elle leur ſoit beaucoup meritoire : je ſai bien qu'ils ſont fort ſoigneux de réciter pluſieurs Roſaires par jour; mais en cela on peut dire qu'ils ſont de vrais Phariſiens,* & qu'ils

* *Putant enim quod in multiloquio ſuo exaudiantur.* Mat. c. 6.

qu'ils croyent que la priere conſiſte à parler beaucoup, quoique du bout des levres & avec ſi peu d'attention, qu'ils marmottent ſouvent même leur Chapelet, en converſant de choſes qui ne ſont guéres compatibles avec de pieux Exercices. D'ailleurs ils vivent tous dans une forte préſomption de leur ſalut, fondez ſur la protection de la Vierge & des Saints, qu'ils croyent meriter par quelques exercices de Confrairie, dans leſquelles les Moines les ont aſſociez, ſans leur faire obſerver que la premiere dévotion conſiſte dans la réforme du cœur, & dans la pratique des bonnes mœurs; il ſemble au contraire que par les revelations, & les miracles peu averez qu'ils affectent de leur debiter continuellement en chaire, dans leurs Prédications, ils veuillent abuſer de la facilité ſurprenante avec laquelle ces Peuples croyent les choſes les plus ridicules & contre la bonne Morale, ce qui eſt ſans doute très-pernicieux à la pureté de la Religion, & très-défendu par une Conſtitution de Leon X, donnée en 1516. J'en pourrois citer quelques exemples, ſi la groſſiereté de ces fictions ne me ren-

doit ſuſpect d'en faire accroire : de là vient que ces gens ne ſavent preſque ce que c'eſt que prier Dieu, mais ils s'adreſſent ſeulement à la Vierge & aux Saints ; ainſi l'acceſſoire de la Religion étouffe parmi eux le principal.

Ce Peuple n'eſt pas ſeulement credule au dernier point, mais encore ſuperſtitieux ; ils joignent au Roſaire qu'ils portent pendu au cou des *Avillas*, eſpece de Châtaignes de mer, & un autre fruit de même nature, approchant de la figure d'une Poire appellée *Chonta*, avec des Noix muſcades, & avec autres pareilles choſes, pour ſe garantir des Sorciers & du mauvais air. Les Dames portent autour de leur collier des amuletes, qui ſont des Medailles ſans empreinte, & une petite main de Jayet large de trois lignes, ou de bois de Figuier appellé *Higa*, fermée à la reſerve du pouce, qui eſt élevé. L'idée de la vertu qu'elles attribuent à ces amuletes, eſt de ſe garantir du mal qu'elles s'imaginent que peuvent leur communiquer ceux qui admirent leur beauté ; mal, qu'elles appellent *le mal des yeux* ; on fait de ces préſervatifs d'un plus gros

volume pour les enfans. Cette ſuperſtition eſt familiere aux Dames & au Peuple, mais il y en a une autre preſque generale, & de grande conſequence pour éviter les peines de l'autre vie, c'eſt d'avoir ſoin de ſe munir pendant celle-ci d'un habit de Moine, qu'ils achetent pour mourir, & ſe faire enterrer dedans, perſuadez que revêtus d'une telle livrée ſi reſpectée ici bas, ils ſeront admis ſans difficulté dans la gloire, & ne pourront être chaſſez dans les *tenebres exterieures*, ainſi que les Moines leur font entendre. Il ne faut pas s'en étonner, on ſait que cette dévotion, qui a commencé en France dans le douziéme ſiecle, tournant à compte aux Communautez, fit avancer aux Cordeliers * que *Saint François faiſoit reglement tous les ans une deſcente en Purgatoire, & en tiroit tous ceux qui étoient morts dans le ſaint habit de ſon Ordre*, & quelques autres rêveries qui furent condamnées au Concile de Baſle dans le quin-

* *Morientes in profeſſione & habitu Ordinis Minorum ultra annum, non paſſuros in pœnis Purgatorii, quoniam B. Franciſcus ex divino privilegio quotannis ad Purgatorium deſcendit, ſuoſque omnes ad Cœlum deducit.* Spond. an. 1443.

ziéme ſiecle, à quoi ces Moines ont eu peu d'égard au Perou, & dans ce que j'ai vû de Colonies Portugaiſes; car leurs Egliſes ſont encore pleines de Tableaux qui repreſentent cette annuelle deſcente de Saint François au Purgatoire; les autres Ordres n'en diſent pas moins de leur Patriarche.

Ils ont encore trouvé un autre moyen, en abuſant de la credulité des riches, de s'attirer quelque portion de leurs treſors; c'eſt de leur perſuader que plus ils ſe font enterrer proche de l'autel, plus ils participent aux ſuffrages des prieres des Fideles; & il ſe trouve des dupes aſſez ſots pour les croire, & ſe flater tacitement qu'il y aura *acception de perſonnes auprès de Dieu :* tels furent deux Particuliers, quelques jours avant que je ſortiſſe de Lima, qui avoient donné chacun 6000 piaſtres, c'eſt à dire plus de 24000 francs, pour être enterrez dans le Charnier des Auguſtins de cette Ville.

Non enim eſt acceptio perſonarum apud Deum. Rom. c. 2.

Comme l'experience fait voir que ces honneurs & ces avantages imaginaires finiſſent avec la ſolennité de l'enterrement, malgré les ſommes conſiderables qu'ils ont coûté, on a recours aux legs pieux ſous le nom de fon-

fondation de Meſſes, ou autres prieres: Il n'eſt point de mourant à qui l'on ne perſuade la neceſſité d'en faire pour éviter les peines de l'autre vie; on leur exagere ſi fort le merite de ces donations, que tout le monde veut ainſi racheter ſes pechez au préjudice de ce que la charité & les ſentimens naturels exigent à l'égard des plus proches parens, des creanciers & des pauvres, par les mains deſquels nous devons les racheter, ſuivant le précepte de l'Ecriture: mais parceque le bien que l'on fait aux uns & aux autres eſt bien-tôt enſeveli dans l'oubli, l'amour propre qui laiſſe encore dans le cœur une envie de s'éterniſer lorſqu'on ſe voit retrancher du nombre des hommes, fait préferer les fondations aux autres bonnes œuvres, parcequ'elles ſont plus propres à cette fin, peut-être auſſi parcequ'on les croit plus efficaces. En un mot, ſoit par la crainte des peines qui nous preſſe le plus vivement, ou par amour de Dieu & de ſoi-même, la coutume en eſt ſi generale, & a tellement enrichi les Convents de Lima & de quelques autres Villes, depuis une centaine d'années, qu'il ne reſte preſque plus de

Peccata tua eleemoſynis redime, & iniquitates tuas miſericordiis pauperum. Daniel c. 4.

biens en fond aux gens du monde, la nature de leurs biens eſt réduite aux effets mobiliers, il en eſt peu qui ne ſoit feudataire de l'Egliſe, ou pour ſa maiſon, ou pour ſes métairies. Pour le bien de la Colonïe il conviendroit qu'on y fit le même reglement que les Venitiens firent en 1605, qui défend l'alienation des biens en fond en faveur de l'Egliſe ou de main-morte, ſans le conſentement de la République, à l'imitation de ceux de quelques Empereurs * & Rois de France † Mais la Cour de Rome alarmée fit ſuſpendre pour un temps ce decret dans un païs où elle a moins de credit qu'en Eſpagne; ainſi cet abus, ſelon toutes les apparences, y durera, & dans peu de temps les Seculiers ſe trouveront plus dépendans des Communautez pour le temporel, qu'ils ne le ſont pour le ſpirituel.

* Valentinien, Charlemagne & Charlequint.

† Depuis S. Louïs juſqu'à Henri III.

Je ne dirai rien ici de la maniere dont ils honorent les Images; à voir le ſoin qu'ils prennent de les orner dans les maiſons, & de brûler de l'encens devant elles, je ne ſai ſi on ne pourroit point les ſoupçonner de pouſſer ce culte bien près de l'idolatrie. Les Quêteurs, gens attentifs à pro-

ſiter des préjugez du peuple pour s'attirer ſes aumônes, en portent dans les rues, à pied & à cheval, enchaſſées dans de grandes bordures ſous un verre, qu'ils donnent à baiſer moyennant la retribution. Il eſt vrai qu'en Europe comme en Amerique, on voit aſſez communément abuſer des meilleures choſes, ce qui engagea les Evêques de France à demander au Concile de Trente une reforme ſur cet article.

Par interêt & par ignorance, le Clergé & les Moines ſe mettent peu en peine de les deſabuſer, & de leur apprendre à adorer Dieu en eſprit & en verité, à en craindre les Jugemens, & à ne compter ſur la protection de la Vierge & des Saints qu'autant qu'ils feront les imitateurs de leurs vertus: Au contraire s'ils en font des Panegyriques, ils les élevent ſans diſcretion, & n'y mêlent jamais aucun trait de morale; de ſorte que ces Sermons qui ſont les plus frequens pendant l'année, leur deviennent infructueux, & les entretiennent dans leurs préſomptions ordinaires.

Au reſte, quand de telles gens prêcheroient de bouche les vertus chré-

tiennes, quel fruit pourroient-ils faire pendant qu'ils donnent de ſi mauvais exemples ? Sera-ce ſur la modeſtie & la douceur ? ils ſont effrontez au dernier point : oſerai je le dire, la plûpart ſont toujours armez d'un poignard ; on ne doit pas penſer que ce ſoit pour égorger, mais au moins pour reſiſter à qui voudroit s'oppoſer à leurs plaiſirs, ou leur faire de la peine. Sera-ce ſur la pauvreté & le détachement des richeſſes ? les plus réguliers negocient, & ont leurs Eſclaves de tout ſexe : pluſieurs Eccleſiaſtiques font même parade d'habits de couleur ornez de dorure, ſous leur habit ordinaire. Sera-ce ſur l'humilité ? ils ſont d'un orgueil inſupportable, veritable image des Phariſiens qui vouloient préſider par tout, * & être ſaluez en place publique. En effet non contens des profondes reverences qu'on leur fait, ils preſentent leurs manches à baiſer en pleine rue & dans les Egliſes, où ils vont exprès interrompre les Fideles attentifs au Sacri-

* *Amant autem primos recubitus in cœnis, & primas Cathedras in Synagogis. Et ſalutationes in foro & vocari ab hominibus Rabbi.* Mat. c. 23.

crifice, pour faire rendre hommage à leur prétendue dignité; en cela bien éloignez des ſentimens du premier des Moines d'Occident Saint Benoiſt, qui choiſit pour ſes Religieux l'habit des pauvres de ſon temps, & Saint François un habit ridicule pour ſe rendre mépriſable aux yeux des hommes. Au reſte on ſait que pour les empêcher de ſe mêler des affaires du monde, il a falu autrefois que le Roi d'Eſpagne † ſe ſoit ſervi de ſon autorité, encore n'en eſt-il pas venu à bout. Enfin prêcheront-ils d'exemple ſur la continence? c'eſt ici le vice general qui ne ſouffre preſque point d'exception parmi ceux en qui l'âge ne l'a point aboli. Ils ont même peu de reſerve ſur cet article, & s'excuſent ſur la neceſſité d'avoir une amie qui ait ſoin d'eux, parceque, à l'exception de la nourriture, les Convents ne leur fourniſſent rien; d'où vient qu'ils ſont obligez de s'intriguer pour s'en-

† El Rey encargò à Don Luis Velaſco Viſſorey, que procuraſſe que los Prelados y Religioſos eſtuvienſſen en los limites de ſus officios, ſin entremeterſe en los agenos como lo avian hecho algunas vezes, porque eſto tocava el Rey y à ſus Lugartenientes. *Herrera an.* 1551.

s'entretenir avec elles, en ſe mêlant de marchandiſes, & quelquefois de tours de mains qui ont ſouvent averti nos François negocians à la Côte, de ſe défier d'eux comme d'habiles gens. Le Capitaine de la Marianne, dans laquelle j'ai paſſé, en a fait une dure experience, un d'eux lui prit un ſac de 800 piaſtres dans ſa dunette.

Cette diſſipation eſt auſſi la cauſe qu'ils n'étudient preſque point; hors des grandes Villes on en trouve ſouvent qui ſavent à peine lire le latin pour dire la Meſſe. J'ai même connu un Profeſſeur de Theologie dans ſon Convent qui s'en tiroit fort mal. Après tout, il eſt évident que la plûpart ne ſe font Moines que pour mener une vie plus molle & plus honorable. On dit que le Roi d'Eſpagne s'apperçoit de ce mal, & qu'il doit regler le nombre des Communautez.

Je dois ce témoignage à la verité, que ces remarques ne touchent point les Jeſuites, qui étudient, prêchent, catechiſent, même dans les Places publiques, avec beaucoup de zele, & je crois que ſans eux les Fideles ſeroient à peine informez des principaux articles de foi.

Je

Je dois encore reſpecter ici la probité & les bonnes mœurs des Evêques, à qui l'on ne doit pas tout à fait imputer le déreglement de leurs oüailles, qui par une ancienne coûtume ſont en quelque façon en poſſeſſion de vivre d'une maniere un peu licentieuſe, particulierement les Moines qui ſont les maîtres, & ne reconnoiſſent d'autre Juriſdiction Eccleſiaſtique que celle de leurs Superieurs, prétendant ne relever que d'eux ſeuls & du Pape en dernier reſſort : monſtrueuſe indépendance, ſuivant l'ingenieuſe penſée de Saint Bernard * ; comme ſi l'on tiroit un doigt de la main pour l'attacher immédiatement à la tête.

Il m'eſt échapé de comparer les Moines aux Phariſiens, au lieu que ſuivant l'inſtitution de leur état, j'aurois dû les mettre en parallele avec les Eſſeniens : mais bien loin de faire voir que leur juſtice *abonde plus que celle de ces Juifs*, j'aurois montré des vertus qui confondroient la prétendue per-

* Lib. 3. Conſid. c. 4. *Monſtrum facis, ſi manui ſubmovens digitum, facis pendere de capite, ſuperiorem manui brachio collateralem; Tale eſt ſi in Chriſti corpore, membra aliter locas quam diſpoſuit ipſe.*

perfection de certaines Communautez chrétiennes. * „ Ils ne prenoient „ point d'enfans parmi eux à cauſe „ de l'inconſtance de l'âge. Ils ne „ demeuroient point dans les Villes, „ perſuadez que la trop grande fre- „ quentation du monde étoit à l'ame „ ce qu'un air contagieux eſt au corps. „ Ils ne portoient point de poignard. „ Ils n'exerçoient aucun de ces Arts „ qui font facilement trébucher la „ droiture du cœur, comme peut „ être la marchandiſe. Ils n'avoient „ point d'Eſclaves ; mais parceque „ tous les hommes ſont nez libres, „ ils ſe ſervoient les uns les autres, „ reconnoiſſant que nous étions tous „ enfans de la nature notre commu- „ ne mere, & que quoiqu'on ne nous „ ap-

* Euſeb. lib. 8. Evang. Præpar. *Nemo inter eos puer, nemo adoleſcens propter inſtabilitatem ætatis, ſed viri omnes aut ſenes ſunt. In Civitatibus non habitant exiſtimantes ut contagionem aëris corporibus, ſic converſationem vulgi animo nocere. Nemo eorum belli inſtrumenta factitat, ſed nec eas artes exercent, quibus facilè omnes in improbitatem labuntur: Nulla mercatura, nullus cauponatus, nulla eis cognoſcitur navigatio; non ſervus apud eos, ſed quum univerſi ſint liberi alteri alteris ſerviunt, omnes enim aiunt quaſi mater eadem natura genuit, quare quamvis non vocemur: ſumus tamen reipſa fratres.*

„ appelle pas freres, nous le ſommes
„ cependant en effet.

Au reſte, je ne prétens pas par ce que je viens de dire, exclure les gens de bien & de lettres du Perou & du Chili, je ſai qu'il s'en trouve dans tous les Etats, il en a paru d'une pieté éminente que l'Egliſe a reçus dans le Catalogue des Saints. Lima a vû naître dans ſa dépendance *Sainte Roſe de Sainte Marie* du Tiers-Ordre de Saint Dominique. Son Evêque *Toribio* Européen s'y eſt ſanctifié, & l'on y honore le B. *François Solano* natif du Paraguay: mais après tout, je ſuis fort éloigné du ſentiment de l'Auteur de la vie du B. Toribio, qui dit que *ſuivant les apparences, le Perou donnera plus de Saints au Ciel, qu'il n'a donné d'argent à la terre.* La vertu me paroît même plus ordinaire parmi les Seculiers que parmi les Moines & les Eccleſiaſtiques; je ne fais point de difficulté de le dire, ce ſeroit une fauſſe délicateſſe d'épargner des gens qui deshonorent leur état impunément, ſous prétexte qu'ils ſont conſacrez à Dieu par des vœux ſolemnels.

Tiene traza el Peru de dar mas Santos al Cielo, que a dado plata à la tierra.

Omne

Omne animi vitium tanto conſpectius in ſe,
Crimen habet quanto major qui peccat habetur. Juvenal.

C'eſt ce que je trouve à redire comme Voyageur qui remarque ce qui ſe paſſe dans le païs où je me trouve, & qui tire une conſequence de la conduite de telles gens, qu'ils ont peu de religion dans le cœur, malgré leur faſte & leur affectation exterieure.

Des Creoles.

Si nous examinons enſuite le caractere & les inclinations des Creoles ſeculiers, nous y trouverons, comme parmi les autres Nations, un mêlange de bon & de mauvais. On dit que les habitans de la *Puna*, c'eſt à dire des montagnes du Perou, ſont d'un aſſez bon commerce, & qu'il ſe trouve parmi eux de très-honnêtes gens, genereux, & prêts à rendre ſervice, particulierement s'ils peuvent en tirer vanité, & faire éclater leur grandeur d'ame, qu'on appelle dans le païs le *Punto*, ou le point d'honneur, dont la plûpart ſe piquent comme d'une qualité qui les met au-deſſus des autres Nations, qui eſt une preuve de pure-

pureté du ſang Eſpagnol, & de la Nobleſſe dont tous les Blancs ſe vantent. Il n'eſt pas juſqu'aux plus gueux & miſerables Européens qui ne deviennent Gentilshommes dès qu'ils ſe voyent tranſplantez parmi les Indiens, Noirs, Mulâtres, Meſtices, & autre ſang mêlé. Cette Nobleſſe imaginaire leur fait faire la plus grande partie de leurs bonnes actions. J'ai trouvé au Chili qu'ils exerçoient beaucoup l'hoſpitalité, particulierement dans les campagnes, où ils reçoivent fort genereuſement les étrangers, & les gardent aſſez long-tems chez eux ſans interêt. C'eſt ainſi que les petits Marchands Biſcayens & autres Eſpagnols d'Europe, font de grands voyages à peu de frais.

Dans les grandes Villes & à la Côte, nous trouvons aujourdhui que les Creoles ſont déchus de ces bonnes qualitez que nos premiers François leur avoient trouvé, & dont tout le monde ſe loüoit; peut-être que l'antipathie naturelle qu'ils ont pour notre Nation, s'eſt accrue avec le mauvais ſuccès du commerce qu'ils ont fait avec nous. Cette antipathie

s'é-

s'étend juſques à diminuer l'affection qu'ils doivent avoir pour leur Roi, parcequ'il eſt François. On a vû dans les commencemens Lima diviſé en deux partis, & dans la Montagne, le Clergé & les Moines prier effrontément pour ſon Concurrent : mais les Biſcayens diſperſez dans le païs, & la plûpart des Eſpagnols Européens, informez de la valeur & de la vertu de Philippe Quint, lui ont toûjours marqué leur fidelité ; de ſorte que les Creoles revenus de l'erreur de leurs préjugez, commencent à prendre de l'attache pour le *Saint Roi*, c'eſt ainſi qu'ils l'appellent ; & quand il reſteroit encore quelques eſprits opiniâtres, ils deviendront plus retenus, voyant ſa Couronne affermie par le conſentement unanime de toutes les Nations. Ils ſont craintifs, & faciles à gouverner, quoique diſperſez & écartez des Superieurs, & qu'ils ayent mille retraites de deſerts & de campagnes pour fuir le châtiment, & que d'ailleurs il n'y ait pas de païs où la Juſtice ſoit moins ſevere, car on ne punit preſque perſonne de mort : neanmoins ils apprehendent les Officiers Royaux ; quatre Soldats de *à Cavallo*, qu'on peut

peut comparer à ce que nous appellons *Hoquetons*, venant de la part du Viceroi, font trembler tout le monde à 400 lieues loin de lui.

Pour ce qui eſt de l'eſprit en general, les Creoles de Lima n'en manquent point, ils ont de la vivacité, & de la diſpoſition aux Sciences; ceux des Montagnes en ont un peu moins: mais les uns & les autres s'en croyent beaucoup plus que les Eſpagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *Cavallos*, c'eſt à dire bêtes; peut-être eſt-ce un effet de l'antipathie qui regne entr'eux, quoiqu'ils ſoient Sujets du même Monarque. Je crois qu'une des principales raiſons de cette averſion, eſt de voir toujours ces Etrangers occuper les premieres Charges de l'Etat, & faire le plus beau de leur commerce, en quoi conſiſte la ſeule occupation des Blancs, qui dédaignent de s'appliquer aux Arts, pour leſquels ils n'ont point de goût.

Au reſte ils ſont peu amis de la guerre, la molle tranquillité dans laquelle ils vivent, leur fait craindre la perte du repos; neanmoins ils ſupportent la fatigue des longs voyages par

par terre avec beaucoup de facilité, 400 & 500 lieues de chemin par des deſerts & de rudes montagnes, ne les épouvantent point, non plus que la mauvaiſe chere qu'on y fait; d'où l'on peut conclure qu'ils ſont bons pour le païs qu'ils habitent.

En fait de commerce ils ſont, autant que les Européens, ruſez & fins connoiſſeurs; mais comme ils ſont mous & pareſſeux, & qu'ils ne daignent pas s'en mêler s'ils ne font des profits conſiderables, les Biſcayens & les autres Eſpagnols d'Europe, qui ſont plus laborieux, s'y enrichiſſent plutôt. Les Ouvriers même, qui ne vivent que du travail de leurs mains, ſont ſi indolens qu'ils ne ſe refuſent pas le ſommeil de la *Sieſta* ſur le midi; d'où vient que perdant la plus belle partie de la journée, ils ne font pas la moitié de ce qu'ils pourroient faire, & rendent ainſi tous les ouvrages exceſſivement chers.

Il ſemble que la molleſſe & la faineantiſe eſt attachée au païs, peut-être parcequ'il eſt trop bon; car on remarque que ceux qui ont été élevez au travail en Europe, y deviennent lâches en peu de temps, comme

les

les Creoles. Effectivement dans un mauvais païs les hommes ſont beaucoup plus robuſtes & laborieux que dans les païs fertiles. Ce fut par cette raiſon que Cyrus ne voulut jamais permettre aux Perſes d'abandonner le païs rude, montueux & ſterile qu'ils habitoient, pour en chercher un meilleur; diſant que les mœurs des hommes ſe relâchent & ſe corrompent par la beauté du ſéjour où ils vivent. En effet la force s'entretient par l'exercice du corps, l'aiſe l'amollit par trop d'inaction, & l'énerve par les plaiſirs. Plut. de Dictis Regum.

En general, les Creoles ſont d'un exterieur compoſé, & ne ſortent point de cette gravité qui leur eſt naturelle. Ils ſont ſobres pour le vin, mais ils mangent avidement & malproprement, quelquefois tous dans un même plat, ordinairement en portion comme les Moines. Dans un repas d'apareil, on fait paſſer ſucceſſivement devant chacun des Conviez, pluſieurs petits plats de differents ragoûts, & chacun d'eux les donne enſuite à ſes domeſtiques, & aux aſſiſtans qui ne ſont pas à table, afin, diſent-ils, que tout le monde ait part

à la bonne chere. Lorſque les Creoles venoient manger dans nos Vaiſſeaux où l'on ſervoit à la Françoiſe, dans de grands plats diſpoſez avec art & ſymetrie, ils les enlevoient effrontément pour les donner à leurs eſclaves, quelquefois avant qu'on y eût touché; mais lorſque les Capitaines n'oſoient leur faire ſentir cette impoliteſſe, nos Cuiſiniers jaloux de leur travail, ne manquoient point de leur reprocher, qu'ils dérangeoient la belle ordonnance du feſtin. Comme ils n'ont pas l'uſage des fourchettes, ils ſont obligez de ſe laver à la fin du repas, ce qu'ils font tous dans un même baſſin; & de cette lavûre generale & dégoûtante, ils n'ont point de repugnance de ſe laver les levres. Les viandes qu'ils mangent ſont aſſaiſonnées de quantité d'Agi ou piment, cette épicerie dont nous avons parlé, qui eſt ſi piquante, qu'il eſt preſque impoſſible aux Etrangers d'en goûter; mais ce qui les rend encore plus mauvais, c'eſt un goût de ſuif que la graiſſe donne à tous leurs ragoûts: d'ailleurs ils n'entendent point l'art de faire rôtir de grandes pieces, parcequ'ils ne les tournent pas continuellement comme nous;

c'eſt

c'eſt ce qu'ils admiroient le plus de tous nos mets. Ils font deux repas, un à dix heures du matin, l'autre à quatre heures du ſoir, qui tient lieu de dîner à Lima, & une colation à minuit: ailleurs on mange comme en France.

Herbe du Paraguay, ce que c'eſt.

Pendant la journée ils uſent beaucoup de *l'herbe de Paraguay*, que quelques-uns appellent *herbe de Saint Barthelemy*, qu'ils prétendent être venu dans ces Provinces, où il la rendit ſalutaire & bienfaiſante, de venimeuſe qu'elle étoit autrefois; comme on ne l'apporte que ſechée, & preſqu'en pouſſiere, je ne puis point en faire la deſcription. Au lieu d'en boire la teinture ſeparément, comme nous buvons celle du Thé, ils mettent l'herbe dans une coupe faite d'une Calebaſſe, armée d'argent, qu'ils appellent *Maté;* ils y ajoutent du ſucre, & verſent deſſus l'eau chaude qu'ils boivent auſſi-tôt, ſans lui donner le temps d'infuſer, parcequ'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous; ainſi la liqueur qu'on

Voyez la Planche XXIX.

ſuce par l'autre bout ſe dégage entierement de l'herbe ; l'on boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude ſur la même herbe à meſure que l'on boit. Au lieu de chalumeau ou *Bombilla*, quelques-uns écartent l'herbe avec une ſeparation d'argent percée de pluſieurs petits trous. La repugnance que les François ont montré de boire après toutes ſortes de gens, dans un païs où les Verolez ſont en grand nombre, a fait inventer l'uſage de petits chalumeaux de verre dont on commence à ſe ſervir à Lima. Cette liqueur à mon goût eſt meilleure que le Thé, elle a une odeur d'herbe aſſez agreable ; les gens du païs y ſont tellement accoutumez, qu'il n'eſt pas juſqu'aux plus pauvres, qui n'en uſent au moins une fois le jour en ſe levant.

Apartador.

Le commerce de l'herbe du Paraguay ſe fait à *Santa Fé*, où elle vient par la riviere de la *Plata*, & par charretes. Il y en a de deux ſortes, l'une qu'on appelle *Hierba de Palos*, & l'autre plus fine & de meilleure qualité, *Hierba de Camini*, cette derniere ſe tire des terres des Jeſuites. La grande conſommation s'en fait depuis la Paz

Commerce de l'herbe du Paraguay.

iuſ-

juſqu'au Cuſco, où elle vaut la moitié plus que l'autre, qui ſe debite depuis le Potoſi juſqu'à la Paz. Il ſort tous les ans du Paraguay pour le Perou plus de 50000 Aroves, c'eſt-à-dire 1250000 peſant de l'une & de l'autre herbe, dont il y a au moins le tiers de Camini, ſans compter environ 25000 Aroves de celle de Palos pour le Chili. On paye par paquet qui contient ſix ou ſept Aroves, quatre reaux de droit d'Alcavala; & les frais de la voiture de plus de 600 lieues, font doubler le prix du premier achat, qui eſt environ deux piaſtres; de ſorte qu'elle revient au Potoſi à cinq piaſtres l'Arove, ou 25 liv. Cette voiture ſe fait ordinairement par des charretes qui portent 150 Aroves depuis Santa Fé, juſqu'à *Jujuy*, derniere Ville du *Tucuman*, & de là juſqu'au Potoſi, qui en eſt encore éloigné de 100 lieues, on la tranſporte ſur des Mules.

J'ai remarqué ailleurs que l'uſage de cette herbe étoit neceſſaire dans le païs des mines, & dans les montagnes du Perou, où les Blancs croyent l'uſage du vin pernicieux; ils aiment mieux ne boire que de l'eau de vie, & laiſſent aux Indiens &

aux Noirs le vin, dont ils s'accommodent fort bien.

Si les Eſpagnols ſont ſobres pour le vin, ils ſont fort peu retenus ſur la continence : en fait d'Amour ils ne le cedent à aucune Nation, ils ſacrifient librement à cette paſſion la plus grande partie de leur bien, & quoiqu'aſſez avares en toute autre rencontre, ils ſont genereux ſans meſure pour les Femmes. Pour ajouter à leurs plaiſirs celui de la liberté, & ne les pas amortir par la dure neceſſité d'être attaché à une même perſonne pour toujours, ils épouſent rarement en face de l'Egliſe; mais pour me ſervir de leurs termes, ils ſe marient generalement tous derriere l'Egliſe, *detras de la Yglesia*, c'eſt à dire qu'ils ſont tous engagez dans un honnête concubinage, qui chez eux n'a rien de ſcandaleux: bien loin de là, c'eſt une honte de n'être pas *Amancebado*, c'eſt-à-dire attaché à une Maîtreſſe qu'ils entretiennent, à condition qu'elle ſoit uniquement à eux; mais elles ſont ſujettes à leur garder fidelité, auſſi exactement que les femmes à leurs maris en Europe. Il eſt même aſſez ordinaire de voir des gens ma-

riez

riez laiſſer leurs femmes pour s'atacher à des Mulatreſſes, & même des Noires, ce qui cauſe ſouvent du deſordre dans les familles ; ainſi l'on voit encore ſubſiſter dans ce païs les deux anciennes manieres de ſe marier ; celle de *l'Amancevamiento*, revient très-bien à celle qu'on appelloit *Uſu*, & de l'autre on en voit un reſte dans la ceremonie de leur mariage. L'Epoux met dans la main de l'Epouſe treize monoyes, qu'elle laiſſe enſuite tomber dans celle du Curé, ainſi dans le mariage *per Coemptionem*, l'Epoux & l'Epouſe ſe donnoient une piece d'argent, ce que l'on appelle *Convenire in manum.*

Les Prêtres & les Moines, comme je l'ai dit ci-devant, ne s'en font pas une affaire, & le Public n'en eſt ſcandaliſé qu'autant que la jalouſie s'en mêle, parcequ'ils tiennent ſouvent leurs Maîtreſſes d'un plus grand propre que les autres, en quoi les Mulatreſſes ſont ſouvent connoiſſables *. Pluſieurs Evêques pour arrêter cet abus, excommunient tous les ans à Pâques, ceux qui ſont engagez dans ce concubinage ; mais comme le

* *Eſt etiam fuſco grata colore Venus.* Ovid. Am. 2.

mal eſt univerſel, & que les Confeſſeurs ſont Parties intereſſées, ils ne ſont pas ſeveres ſur cet article ; d'où vient que ces Peuples d'ailleurs faciles à épouvanter par les foudres de l'Egliſe, ne craignent guéres ceux-ci. Les Moines en éludent les coups, ſur ce que n'étant pas libres, ils ne ſont pas cenſez amancevez dans toutes les formes, & que d'ailleurs ils n'ont pas intention de l'être : plaiſante défaite ! dont on doit ſans doute attribuer l'invention à quelque ruſé Caſuite, fondé ſur le Code Juſtinien, qui rend invalides les Traitez qui ne ſont pas entre gens libres, & ſur la ſage maxime expliquée par ces Caſuites ſi décriez en France, *que l'intention regle la qualité de l'action.* Enfin cette mode eſt ſi bien établie, ſi commode, & ſi generalement reçue, que je doute qu'on la puiſſe jamais abolir ; les Loix du Royaume ſemblent l'autoriſer, car les bâtards heritent à peu près comme les enfans legitimes, dès qu'ils ſont reconnus par le pere, & il n'y a point de honte attachée à cette naiſſance comme chez nous, où l'on impute mal à propos le crime à l'innocent, en quoi l'on ſeroit peut-être plus

in-

indulgent, ſi chacun étoit bien informé de ſon origine.

Quoique les femmes ne ſoient pas gênées comme les Eſpagnoles d'Europe, c'eſt neanmoins peu l'uſage qu'elles ſortent de jour ; mais à l'entrée de la nuit, elles ont la liberté d'aller faire leurs viſites le plus ſouvent où l'on ne s'attend pas, car les plus modeſtes en plein jour, ſont les plus hardies de nuit : alors le viſage couvert du rebos ou de la mante, ſans qu'on puiſſe les connoître, elles font les démarches que font les Hommes en France. Des Femmes.

La contenance qu'elles tiennent chez elles, eſt d'être aſſiſes ſur des carreaux, le long de la muraille, les jambes croiſées ſur une eſtrade, couverte d'un tapis à la Turque. Elles paſſent ainſi les journées entieres preſque ſans changer de poſture, pas même pour manger, parcequ'on les ſert à part ſur de petits coffres * qu'elles ont toujours devant elles pour mettre les ouvrages auſquelles elles s'occupent, delà vient qu'elles ont une démarche peſante, qui n'a point la grace de celle de nos Françoiſes.

* Voyez la Planche XXIX.

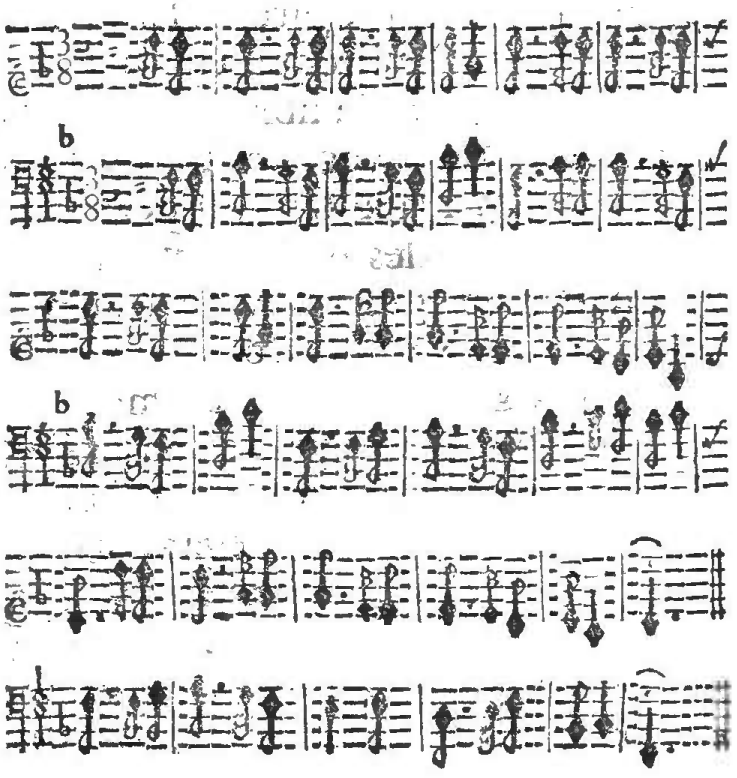
Ce que l'on appelle eſtrade eſt, comme en Eſpagne, une marche de ſix à ſept pouces de haut, & de cinq à ſix pieds de large, qui regne ordinairement dans tout un côté de la chambre de parade ; les Hommes au contraire ſont aſſis dans des fauteuils, & il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'eſtrade. Au reſte, on voit les Femmes chez elles avec autant de liberté qu'en France ; elles y reçoivent compagnie de fort bonne grace, & ſe font un plaiſir de l'égayer en jouant de la Harpe, ou de la Guitarre, qu'elles accompagnent de la voix ; & ſi on les prie de danſer, elles le font avec beaucoup de complaiſance & de politeſſe.

Leur maniere de danſer eſt preſqu'entierement differente de la nôtre, où l'on eſtime le mouvement des bras, & quelquefois celui de la tête. Dans la plûpart de leurs danſes, elles ont les bras pendans ou pliez ſous un manteau dont elles ſont enveloppées ; de ſorte qu'on ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des pieds. Elles ont pluſieurs danſes figurées, où elles quittent le manteau, mais les agrémens qu'elles

y mêlent ſont plutôt des actions que des geſtes.

Les Hommes danſent à peu près dans le même goût, ſans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe en devant, pour n'en être pas embaraſſez dans leurs ſauts, & dans leurs pliez, qui ſont quelquefois ſi grands, qu'on les prendroit pour des genuflexions. J'aurois bien ſouhaité ſavoir la Corégraphie, pour exprimer quelques-unes de leurs danſes; je mettrai neanmoins ici l'air d'une de celles qui ſont auſſi communes chez eux, que le menuet l'eſt en France: on l'appelle *Sapateo*, parcequ'on le danſe en battant alternativement du talon & du bout du pied, & en faiſant quelques pas & pliez, ſans changer beaucoup de place. On verra par ce morceau de Muſique, le goût ſec qui regne dans les pincez de la Harpe, de la Viguela, & de la Bandola, qui ſont preſque les ſeuls Inſtrumens uſitez dans le païs. Ces deux derniers ſont des eſpeces de Guitarres, mais la Bandola a un ſon beaucoup plus aigu & plus fort. Il faut remarquer que la Baſſe eſt faite en France, dans le goût de la Harpe.

SAPATEO, danſe du Perou & du Chili.



Ces agrémens que l'éducation donne aux Eſpagnoles, ſont d'autant plus touchans, qu'ils ſont ordinairement accompagnez d'un bon air. Elles ſont communément aſſez revenantes; elles ont le tein beau, mais de peu de durée, par le * grand uſage qu'elles font du fard de *Soliman*, qui eſt

* Ce qui eſt contraire à ce que dit Oexmelin, *Hiſtoire des Flibuſtiers*. Le Sublimé, dit-il, eſt auſſi affermé, quoique l'uſage n'en ſoit pas grand dans l'Amerique, car les Femmes ne s'y fardent point.

eſt un Sublimé préparé. Elles ont les yeux vifs, l'entretien enjoué, aimant une galanterie libre, à laquelle elles répondent avec eſprit, & ſouvent d'un tour qui ſent un peu le libertinage ſuivant nos manieres. Les propoſitions qu'un Amant n'oſeroit faire en France, ſans meriter l'indignation d'une honnête Femme, bien loin de les ſcandaliſer, leur font plaiſir, quand même elles ſeroient bien éloignées d'y conſentir, perſuadées que c'eſt la plus grande marque d'Amour qu'on puiſſe leur donner; elles en remercient comme d'un honneur qu'on leur fait, au lieu de s'en fâcher comme d'une mauvaiſe opinion qu'on ait de leur vertu. On reconnoît dans ces manieres ſimples & naturelles le plaiſir & le contentement ſecret que nous ſentons lorſque nous nous voyons rechercher. Cet effet de l'amour propre qui eſt la ſource de l'affection reciproque, l'eſt enſuite du déreglement, lorſque la bienſeance & la Religion n'en arrêtent pas le cours; mais ſans faire attention aux devoirs eſſentiels, la ſeule prudence humaine devroit ſuffire pour empêcher un Homme ſenſé de donner dans les piéges

des Coquettes de ce païs ; car leurs manieres engageantes ſont ordinairement un effet de leur avarice, plutôt qu'une marque de leur inclination. Elles entendent parfaitement l'art d'abuſer de la foibleſſe qu'on a pour elles, † & d'engager un homme dans des dépenſes continuelles & ſans diſcretion ; il ſemble même que c'eſt une gloire pour elles, d'avoir ruiné pluſieurs Amans, comme à un Guerrier d'avoir défait pluſieurs ennemis. Ce malheur n'eſt pas la ſeule punition de ceux qui s'y laiſſent prendre, ils y perdent ſouvent le treſor ineſtimable de la ſanté, qu'ils recouvrent rarement, non ſeulement, parceque dans ces Climats temperez on fait peu de cas des maladies veneriennes, malgré leſquelles on atteint à la plus longue vieilleſſe ; mais encore à cauſe que la rareté des Medecins, qui ne ſe trouvent que dans trois ou quatre grandes Villes, ne leur fournit pas l'occaſion de ſe guerir, quelques Femmes

† *Et inveni amariorem morte mulierem, quæ laqueus venatorum eſt, & ſagena eor ejus, vincula ſunt manus illius ; qui placet Deo, effugiet illam : qui autem peccator eſt, capietur ab illa,* Eccleſ. 7. v. 27.

mes ſeulement en paliẽt les maux avec la Zarzaparilla, des ptiſanes de Mauves, & d'autres herbes du païs, mais particulierement par des cauteres, qu'on regarde comme des Specifiques, dont tous les deux Sexes ſont également pourvûs, & dont les Femmes ſe cachent ſi peu, que dans les viſites ſerieuſes, elles ſe demandent des nouvelles de leurs *Fuentes*, qu'elles ſe panſent réciproquement; de ſorte qu'on peut leur appliquer ce paſſage de l'Ecriture: *Divitiæ veſtræ putrefactæ ſunt aurum & argentum veſtrum æruginavit & ærugo eorum manducabit carnes veſtras ſicut ignis*, car ils ſe ruinent en débauche avec les Femmes, & eux-mêmes remarquent que ſoit que Dieu les puniſſe de ces criminelles dépenſes, ſoit comme d'autres le penſent, que les biens qu'ils poſſedent ſoient injuſtement uſurpez ſur les Indiens, on ne voit preſque jamais qu'ils paſſent à la troiſiéme generation; ce que le pere amaſſe avec peine, ſouvent avec beaucoup d'injuſtice dans l'adminiſtration des Gouvernemens, les fils ne manquent point de le diſſiper, de ſorte que les petits-fils des plus Puiſſants, ſont ſouvent Jac. c. 5.

les

les plus pauvres : * ils ſont eux-mêmes ſi fort convaincus de cette verité, qu'elle a paſſé en Proverbe en Eſpagne, où ils diſent : *No ſe logra mas que hazienda de las Indias.*

Les Femmes, comme je l'ai dit, en ſont la principale cauſe, la vanité & la ſenſualité les rendent inſatiables en fait d'ornemens & de bonne chere.

Leurs habits. Quoique la façon de leur habit ſoit aſſez ſimple d'elle-même, & peu ſuſceptible du changement des modes, elles aiment à être magnifiques à quelque prix que ce ſoit, même dans les endroits les plus cachez. Il n'eſt pas juſques aux chemiſes & à un jupon de toile, appellé *Fuſtan*, qu'elles mettent par deſſus, qui ne ſoient chargez de dentelles ; la prodigalité va juſqu'à en mettre aux chauſſons & aux draps de lit. La jupe, appellée *Fuldellin*, qu'elles portent ordinairement, eſt ouverte par devant, & bordée d'un triple rang de dentelles, dont celles du milieu ſont d'or & d'argent, extraordinairement larges, couſues ſur des galons de ſoye qui en terminent les

Planche XXIX.

* *Pereunt enim in afflictione peſſimâ : generavit filium, qui in ſummâ egeſtate erit*, Eccleſ. c. 5. verſ. 13.

PLANCHE XXIX. XXIX

A. Espagnole enveloppée de sa mantille ayant le visage à moitié
Couvert. B. autre en Revos bordé de dentelles.
C. Creole du Perou en habit de Voyage.

PLANCHE XXX. XXX

A Espagnole du perou en Chupon et fatdellin. B. autre en Montera et gregorillo. C. autre assise tenant un chalumeau d'argent pour Sucer la teinture de l'herbe du paroguay. D Maté ou Coupe de Calebasse armee d'argent E pot d'argent pour Chaufer leau au milie de la quelle est le feu dans un reseruoir G.

les bords. Les Femmes du temps d'Henri IV, portoient de même en France des jupes ouvertes qui ſe croiſoient par devant. Leur pourpoint, qu'elles appellent *Chupon*, eſt d'une riche étoffe d'or, ou, dans la chaleur, de toile fine couverte d'une très grande quantité de dentelles confuſément arrangées; les manches en ſont grandes, & ont une poche qui tombe juſqu'aux genoux comme celles des Minimes, elles ſont quelquefois ouvertes comme de longues engageantes, à peu près dans le goût de celles qu'on portoit auſſi du temps d'Henri IV; mais au Chili ils commencent à ſupprimer la poche, & les taillent en bottes plus unies. Si elles ont un petit tablier, ou *Delantar*, ce ſont deux ou trois bandes d'étoffes d'or ou d'argent couſues avec des dentelles. Dans les païs froids, elles ſont toûjours envelopées d'un *Rebos*, qui n'eſt autre choſe qu'un morceau de * *Bayete* ſans façon, un tiers plus long que large, dont un des coins leur tombe en pointe ſur les talons. Les magnifiques ſont de riches étoffes couvertes de quatre ou cinq rangs de dentelles larges & rarement fines. Au reſte, leurs

* Eſpece de Flanelle.

Voyez la Planc. XXX.

leurs habits de ceremonie ſont les mêmes que ceux des Eſpagnoles d'Europe, c'eſt-à-dire, la mante de tafetas noir qui les couvre de pied en cap. Elles ſe ſervent de la *Mantilla* au lieu du Rebos pour ſe mettre plus modeſtement, c'eſt une eſpece de manteau rond par le bas, de couleur ſombre, bordé de tafetas noir. Leur habit de parade eſt d'être en mante de tafetas noir, & en *Saya*, qui eſt une jupe fermée, de couleur de muſc à petites fleurs, ſous laquelle eſt une autre jupe fermée qui eſt d'étoffe de couleur, appellée *Pollera*. Dans cet équipage elles vont aux Egliſes d'un pas grave, le viſage voilé de maniere qu'on ne leur voit le plus ſouvent qu'un œil; à cet exterieur on les prendroit pour des Veſtales, * mais ordinairement on ſe tromperoit fort. Au reſte elles n'ont point d'ornement ſur la tête, leurs cheveux pendent par derriere en treſſes, quelquefois elles ſe font un tour de tête de rubans or & argent, ap-

* Semblables à ces Courtiſanes Romaines, *Quæ dum foris ſunt nihil videtur mundius, Nec magis compoſitum quidquam, nec magis elegans*, &c. Ter. Eun. 5. S. 4.

appellé *Valaca* au Perou, *Hique* au Chili; quand le ruban eſt large, orné de dentelles, & qu'il couvre le front de deux tours, il s'appelle *Vincha*. Elles ont le ſein & les épaules à moitié nuds, à moins qu'elles n'ayent un grand mouchoir qui leur vient par derriere juſques à mi-jambes, qui ſert au Perou comme de petit manteau appellé *Gregorillo*. Au reſte elles ne pechent point contre la bienſéance lorſqu'elles ſe découvrent le ſein, que les Eſpagnols regardent avec indifference: mais par une ridicule bizarrerie ils ſont fort amoureux des petits pieds dont ils font grand cas, & par cette raiſon elles ont grand ſoin de les cacher, de ſorte que c'eſt une faveur de les montrer, ce qu'elles font avec adreſſe.

Je ne parle point des ornemens extraordinaires de pierreries & de perles, il en faut beaucoup aux pendans d'oreilles, aux braſſelets, aux coliers & aux bagues, pour remplir la grandeur de la façon, qui eſt à peu près la même que l'ancienne mode de France.

A l'égard des Hommes, ils ſont habillez aujourdhui à la Françoiſe, mais le

le plus ſouvent en habits de ſoye, avec un mêlange bizarre de couleurs vives. Par une vanité attachée à leur Nation, ils ne veulent pas convenir qu'ils ayent emprunté de nous cette mode, quoiqu'elle ne ſoit en uſage chez eux que depuis le regne de Philippe Quint, ils aiment mieux la qualifier d'habit de guerre.

Les gens de Robe portent la *Golille* & l'épée comme en Eſpagne, excepté les Oidors & Préſidens.

L'habit de voyage du Perou eſt un Juſte-au-corps fendu ſous les bras des deux côtez, ayant les manches ouvertes deſſus & deſſous avec des boutonnieres, il s'appelle *Capotillo de dos faldas*.

Leur Architecture.

Le logement des Eſpagnols du Perou ne répond nullement à la magnificence de leurs habits : hors de Lima, où les maiſons ſont aſſez belles, rien n'eſt plus pauvre que leurs maiſons, elles conſiſtent en un rez de chauſſée de 14 à 15 pieds de haut. La diſtribution des plus magnifiques eſt d'avoir une cour à l'entrée ornée de porches de charpente le long du corps de logis. Ce corps eſt toûjours ſimple au Chili, à cauſe de la grandeur qu'il fau-

faudroit donner au comble ; mais à la Côte du Perou on les fait ſi doubles qu'on veut, car lorſqu'on ne peut tirer du jour dans les murailles, on en tire dans les plat-fonds, parcequ'on n'a point de pluye à craindre. La premiere piece eſt une grande ſalle d'environ 19 pieds de large, & depuis 30 à 40 de long, d'où l'on entre dans deux ou trois chambres de ſuite : la premiere eſt celle de parade où eſt l'eſtrade, & le lit ſitué dans un coin en forme d'alcove, qui eſt ſpacieux au dedans, & dont la principale commodité eſt une fauſſe porte pour y admettre ou renvoyer compagnie, ſans que l'on puiſſe s'en appercevoir en entrant, même par ſurpriſe. Il y a peu de ces lits dans les maiſons, parceque les domeſtiques couchent à plate terre ſur des peaux de moutons.

La hauteur & l'étendue des pieces leur donneroit neanmoins un air de grandeur, s'ils ſavoient les percer regulierement ; mais ils y font ſi peu de fenêtres, qu'elles ont toujours un air obſcur & mélancolique ; & comme ils n'ont pas l'uſage des vîtres, ils les ferment avec des grilles de bois tourné qui en diminue encore beaucoup

le

le jour. Les meubles n'y relevent point la mauvaiſe ordonnance des bâtimens, l'eſtrade ſeule eſt couverte de tapis & de carreaux de velours pour aſſeoir les femmes, Les chaiſes pour les hommes ſont recouvertes de cuir eſtampé en demi relief. Il n'y a pour tapiſſerie qu'une grande quantité de méchans tableaux que font les Indiens du Cuſco. Enfin le plus ſouvent on n'y voit ni plancher, ni carrelage, ce qui rend les maiſons humides, ſur tout au Chili, où il pleut beaucoup en Hyver.

Materiaux. Les materiaux ordinaires des bâtimens particuliers ſont des *Adoves*, c'eſt-à-dire, de grandes briques d'environ deux pieds de long, un de large, & quatre pouces de haut pour le Chili, & d'un plus petit moule au Perou à cauſe qu'il n'y pleut jamais; ou bien ce ſont des murs de terre battue entre deux planches, ce qu'on appelle *Tapias*. Cette maniere de bâtir étoit en uſage chez les Romains, comme on peut voir dans Vitruve : elle eſt de peu de dépenſe, parceque la terre eſt par tout propre à faire ces briques, & neanmoins elle dure des ſiecles, comme on le voit par des reſtes d'Edi-

difices, & de Fortereſſes bâties par les Indiens, leſquelles ſubſiſtent au moins depuis deux cens ans. Il eſt vrai qu'à la pluye il n'en eſt pas de même, on eſt obligé de les couvrir en Hyver, du côté du Nord, de paillaſſons ou de planches. C'eſt ainſi qu'on les conſerve au Chili. Les Edifices publics ſe font le plus ſouvent de briques cuites & avec de la pierre de taille; à la Conception ils en ont de verdâtre de la qualité de celles qu'on appelle *Mollaſſe*, propre aux Amoleurs : à Santiago ils ont de bonne pierre de grain, qu'on tire à demi lieüe au Nord-Oüeſt de la Ville : à Coquimbo ils ont une pierre blanche & legere comme du tufau : au Callao & à Lima ils ont une pierre de grain qui vient de douze lieües loin par terre, elle eſt pleine d'un ſalpêtre qui fait qu'elle ſe ronge, quoique d'ailleurs elle ſoit fort dure; le Mole du Port, fait en 1694, en eſt bâti. Il y a dans les Montagnes des Carrieres de Gip, dont on fait le Plâtre; ils ne s'en ſervent que pour faire le Savon, & boucher les vaſes de terre : la Chaux s'y fait ſeulement de coquillages, d'où vient qu'elle n'eſt

n'eſt propre qu'à blanchir les murailles.

Au reſte pour ce qui eſt de leur goût d'Architecture, il faut avoüer que les Egliſes de Lima ſont bien conduites quant au vaiſſeau ſeulement, qui eſt bien proportionné, revêtu de pilaſtres ordinairement ravalez avec moulures & ſans chapiteaux taillez, ſur leſquels on voit de belles corniches & de belles voûtes en plein ceintre & à lunettes : mais dans les décorations des Autels, tout y eſt ſi confus, chargé & mauvais, qu'on ne peut s'empêcher de regretter les ſommes immenſes qu'ils dépenſent dans ces galimatias dorez.

DES INDIENS DU PEROU.

APRE'S avoir parlé des Eſpagnols Creoles du Perou, il convient de dire ici quelque choſe des Naturels du païs, qu'on diſtingue par le nom d'Indiens, dont les mœurs ſont fort differentes de celles des Naturels du Chili, dont nous ayons parlé ci-devant;

devant ; ce qu'ils ont de commun avec eux, c'eſt qu'ils ne ſont pas moins yvrognes & adonnez aux femmes, & qu'ils ſont également ſans ambition pour les richeſſes ; mais ils en different entierement pour ce qui regarde la bravoure & la hardieſſe : ils ſont timides & ſans cœur ; au reſte malins, diſſimulez, & ſournois : Ils ont de l'eſprit pour les Arts, grands imitateurs de ce qu'ils voyent, mais très-bornez dans leurs inventions.

La Religion Chrétienne, qu'on leur a fait embraſſer, n'a pas encore bien pris racine dans le cœur de la plûpart d'entre eux, ils y conſervent une forte inclination pour leur ancienne Idolatrie, on en découvre ſouvent qui adorent encore la Divinité de leurs peres, je veux dire le Soleil ; neanmoins ils ſont naturellement dociles, & capables de prendre de bonnes impreſſions pour les mœurs & la Religion, s'ils avoient de bons exemples devant les yeux : mais comme ils ſont mal inſtruits, & que d'ailleurs ils voyent ordinairement que ceux qui les enſeignent, démentent par leurs actions ce qu'ils diſent de bouche, ils ne ſavent ce qu'ils en doivent croire.

Effectivement lorſqu'on leur défend les femmes, & qu'ils voyent que le Curé en a deux ou trois, ils doivent tirer cette conſequence naturelle, ou qu'il ne croit pas ce qu'il dit, ou que c'eſt un bien petit mal de tranſgreſſer la Loi.

D'ailleurs le Curé eſt à leur égard, non pas un Paſteur qui ait ſoin d'eux, & qui cherche à les ſoulager; mais un Tyran qui va de pair avec les Gouverneurs Eſpagnols pour les ſuccer, & en tirer tout ce qu'il peut, qui les fait travailler pour ſon compte ſans les récompenſer de leurs peines; bien loin de là, au moindre mécontentement il les roüe de coups de bâton. Il eſt certains jours dans la ſemaine, où par l'Ordonnance du Roi, les Indiens ſont obligez de venir au Catechiſme; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction fraternelle du Curé eſt une volée de coups de bâton, appliquez ſans reſpect dans l'Egliſe même; de ſorte que pour ſe rendre le Curé propice, chacun d'eux apporte ſon preſent, ou du mays pour ſes mules, ou des fruits, des legumes, & du bois pour ſa maiſon.

S'il s'agit d'enterrer les morts, ou d'ad-

d'adminiſtrer les Sacremens, ils ont pluſieurs moyens pour augmenter leurs droits, comme de faire des ſtations, ou certaines ceremonies auſquelles ils fixent un certain prix. Il n'eſt pas juſqu'aux reſtes de l'Idolâtrie qu'ils ont conſervé, telle eſt leur ancienne coûtume de porter des viandes & de la boiſſon pour le défunt ſur le tombeau; ainſi leur ſuperſtition n'a fait que changer de face, en devenant une ceremonie utile aux Curez.

Si les Moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur Convent, ils la font à la maniere des Grivois de l'Armée; ils commencent par s'emparer de ce qui les accommode, & ſi l'Indien proprietaire ne veut pas lâcher de bonne grace cette aumône extorquée, ils changent leur apparence de prieres en injures, qu'ils ont ſoin d'accompagner de grands coups, afin d'obliger l'Indien de l'abandonner.

Les Jeſuites dans leurs Miſſions en uſent plus ſagement & plus adroitement, ils ſavent l'art de ſe rendre maîtres des Indiens, & par leurs bonnes manieres, ils trouvent le ſecret de les aſſujettir, tellement qu'ils diſpoſent d'eux comme ils veulent; & com-

me ils ſont d'aſſez bon exemple, ces Peuples en aiment le joug, & pluſieurs ſe ſont Chrétiens. Ces Miſſionnaires ſeroient à la verité, dignes de loüange, s'ils n'étoient pas accuſez de ne travailler que pour eux, comme ils ont fait auprès de la Paz, chez les *Yungos*, & les *Moxos*, chez qui ils font quelques converſions à la Foi, & beaucoup de ſujets à la Compagnie; de ſorte qu'ils n'y ſouffrent plus aucun Eſpagnol, comme ils ont fait dans le Paraguay; mais on peut voir leurs raiſons dans les Lettres édifiantes & curieuſes, Tom. 8.

„ Comme on a reconnu par une „ longue experience, que le com„ merce des Eſpagnols eſt très-pré„ judiciable aux Indiens, ſoit parce„ qu'ils les traitent avec trop de du„ reté, en les appliquant à des tra„ vaux pénibles, ſoit parcequ'ils les „ ſcandaliſent par leur vie licentieuſe „ & déreglée; on a obtenu un Decret „ de Sa Majeſté Catholique, qui dé„ fend à tous les Eſpagnols d'entrer „ dans cette Miſſion des Moxos, ni „ d'avoir aucune communication a„ vec les Indiens qui la compoſent; de „ ſorte que ſi par neceſſité, ou par ha-

zard,

„ zard, quelque Eſpagnol vient en ce
„ païs-là, le Pere Miſſionnaire après
„ l'avoir reçû avec charité, & exercé
„ en ſon endroit les devoirs de l'hoſpi-
„ talité Chrétienne, le renvoye enſui-
„ te dans les terres des Eſpagnols. “
Ce pretexte eſt ſpecieux, mais l'exemple du Paraguay ſemble découvrir une autre fin; car on ſait que cette Compagnie s'eſt rendue ſouveraine d'un grand Royaume, ſitué entre le Breſil & la Riviere de la Plata, où ils ont établi un ſi bon Gouvernement, que les Eſpagnols n'ont jamais pû y penetrer, quoique les Gouverneurs de Buenoſaires ayent fait pluſieurs tentatives par ordre de la Cour d'Eſpagne. En effet, outre la bonne diſcipline, ils ont introduit chez eux des ouvriers Européens pour les armes, & toutes ſortes de métiers neceſſaires à une Republique, leſquels en ont formé d'autres du païs. Ils élevent la jeuneſſe comme en Europe, en leur faiſant apprendre le Latin, la Muſique, la Danſe, & autres exercices qui lui conviennent, ainſi que je l'ai ſu de bonne part. Je n'entre point dans le détail de ce Gouvernement, dont je ne puis parler que ſur le rapport d'autrui, &

pour ne pas m'écarter de mon ſujet.

Les Curez ne ſont encore que la moitié du malheur des Indiens du Perou, les Corregidors ou Gouverneurs les traitent de la maniere du monde la plus dure, comme ils ont toûjours fait, malgré les défenſes * du Roi d'Eſpagne. Ils les font travailler pour eux, & ſervir au commerce qu'ils font, ſans leur rien fournir, pas même de quoi vivre; c'eſt ainſi qu'ils font venir du Tucuman & du Chili, des quantitez prodigieuſes de Mules, qu'ils s'attribuent tellement le droit de vendre, que perſonne n'en oſeroit prendre d'autre main, quoiqu'ils les vendent un prix exceſſif aux Indiens de leur Département, à qui ils font acheter leur propre peine. Le droit que le Roi leur accorde auſſi de vendre ſeuls dans leur Juriſdiction, les marchandiſes d'Europe dont les Indiens ont beſoin, leur fournit un autre moyen de vexations; ainſi lorſqu'ils ne ſont pas en argent comptant, ils obtiennent de leurs amis des marchandiſes à credit, qu'on leur vend le triple de ce qu'elles valent, ſur

* Mando el Rey ... que ningun Viſorey, ni Oidor, ni Miniſtro ſe ſirvieſſe de Yndios ſino fueſſe pagandoles ſus ſalarios. *Herrera, a. n.* 1551.

ſur ce prîncipe qu'en cas de mort, on court riſque de perdre la dette, comme il arrive preſque toûjours dans ce païs : on peut juger enſuite combien ils les rencheriſſent aux Indiens ; & parceque ce ſont des aſſortimens, il faut que le pauvre Indien ſe charge d'un tiſſu, ou de pareilles marchandiſes dont il n'a que faire, car bon gré malgré qu'il en ait, il faut acheter ce à quoi il eſt taxé.

Les Gouverneurs ne ſont pas les ſeuls qui ſe mêlent de piller les Indiens, les Marchands & les Eſpagnols qui voyagent leur prennent hardiment, & le plus ſouvent ſans payer, ce qui les accommode, ſans que le Proprietaire oſe dire le mot, à moins que de s'expoſer à être payé par des coups ; c'eſt un uſage fort ancien, qui pour être défendu * n'en eſt pas moins ordinaire, de ſorte qu'en pluſieurs endroits, ces Peuples outrez de tant de vexations, ne gardent rien du tout chez eux, pas même de quoi manger ; ils ne ſement du Mays qu'autant qu'il leur

* Y que nadie que paſſando por eſtancias y pueblos de Yndios pudieſſe recebir dellos mantenimientos, ſino dandoles de ſu voluntad, ò pagando el valor dellos. *Herrera, Decade* IV. *l.* 4.

en faut pour leur famille, & cachent dans quelques grottes la quantité dont ils ſavent par experience avoir beſoin pendant une année. Ils la diviſent en 52 parties, pour autant de ſemaines qui compoſent l'année, & le pere & la mere qui ſavent ſeuls le ſecret, vont à chaque ſemaine en tirer une pour la conſommation preſente. Il eſt hors de doute que ces Peuples pouſſez à bout par la dureté de la domination Eſpagnole, n'aſpirent qu'au moment de pouvoir la ſecouer. „ Ne t'imagine pas, di-„ ſoient les Scythes à Alexandre, que „ ceux que tu auras vaincu te puiſſent „ aimer, il n'y a jamais d'amitié entre „ le Maître & l'Eſclave, au milieu de „ la paix le droit de faire la guerre de-„ meure toûjours. " Ils ſont même de tems en tems quelques tentatives au Cuſco, où ils compoſent le gros de la Ville, mais comme il leur eſt expreſſément défendu de porter des armes ſans une permiſſion expreſſe *, & que d'ailleurs ils ſont peu courageux, les

* Mandoſe que ningun Yndio pudieſſe traer armas, y que ſi algun principal las truxeſſe fueſſe con licentia, y eſto ſe entendia eſpada y daga, por que à cauſa de ſu ordinario embriaguez muchos ſe matavan y herian ſin ninguna rienda en gran daño ſuo. *Herrera*, 1551.

les Eſpagnols ſavent les apaiſer par menaces, & les amuſer par de belles promeſſes.

D'ailleurs le parti des Eſpagnols ſe trouve encore un peu renforcé, par la grande quantité de Noirs Eſclaves qu'ils font venir tous les ans de Guinée & d'Angole par Portobelo, & Panama, où ſont les Bureaux de la Compagnie de l'Aſſiento. En voici la raiſon : comme il ne leur eſt pas permis d'avoir les Indiens pour Eſclaves, ils ont moins d'égard pour eux que pour les Noirs, qui leur coûtent beaucoup d'argent, & dont le nombre fait la plus grande partie de leur richeſſe, & de leur magnificence ; ceux-ci prévenus de l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Indiens, & prennent ſur eux un aſcendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Loix * du Royaume ont encore pris des précautions, pour empêcher qu'il ne ſe fît quelque liaiſon des uns aux

* Se mandò que para delante ningun Negro ni Negra ſe pudieſſe ſervir de Yndio, ſo pena que al Negro que ſe ſirvieſſe de Yndia ſe le cortaſſen los genitales, y ſi ſe ſirvieſſe de Yndio cien azotes por la primera vez. *Herrera*, 1551.

autres, car il eſt expreſſément défendu aux Noirs & aux Negreſſes, d'avoir aucune communication perſonelle avec les Indiens & les Indiennes, ſous peine aux mâles d'être mutilez des parties naturelles, & aux Negreſſes d'être rigoureuſement fuſtigées, ainſi les Noirs eſclaves qui dans les autres Colonies ſont les ennemis des Blancs, ſont ici les Partiſans de leurs Maîtres : cependant il ne leur eſt pas permis * de porter des armes, parcequ'ils pourroient en abuſer, comme on a vû quelquefois.

La haine implacable des Indiens que cette barbare conduite a attiré aux Eſpagnols, eſt cauſe que les treſors cachez, & les riches mines dont ils ſe communiquent entre eux la connoiſſance, demeurent inconnues & inutiles aux uns & aux autres; car les Indiens ne s'en ſervent pas même pour eux, contens de vivre de leur travail pauvrement, & dans la derniere miſere. Les Eſpagnols croyent qu'ils les enchantent, & font pluſieurs contes

* Y que ningun Negro, ni Loro, Horro, ni Eſclavo truxeſſe armas por los inconvenientes que de averſele conſentidos ſe aviar ſeguido.

tes de morts ſurprenantes arrivées à ceux qui leur en ont voulu découvrir quelques-unes ; comme d'avoir été trouvez morts, & étranglez ſubitement, d'avoir été enveloppez par des brouillards, des eclairs, & des tonnerres ; mais on ne doit pas faire grand cas des prodiges qu'ils racontent, car en fait de credulité ce ſont des enfans. Il eſt certain au reſte, que les Indiens connoiſſent pluſieurs mines riches qu'ils ne veulent pas declarer, de peur qu'on ne les y faſſe travailler, & afin que les Eſpagnols n'en profitent pas ; cela s'eſt manifeſté pluſieurs fois, mais particulierement dans la famcuſe mine de *Salcedo*, à un quart de lieue de *Puno*, dans la montagne de *Hijacota*, où l'on coupoit avec le ciſeau l'argent maſſif & en planche, car elle lui fut découverte par une Maîtreſſe Indienne qui l'aimoit éperdument. L'avarice & la jalouſie des Eſpagnols ayant ſuſcité des accuſations à Salcedo, qui le firent condamner à mort ſur un faux ſoupçon de revolte, parcequ'il devenoit trop puiſſant, firent naître des guerres civiles, il y a environ 50 ans, à qui ſuccederoit à ces ... ors immenſes ; mais pendant

ces débats, la mine ſe remplit tellement d'eau, qu'on n'a pas pû l'épuiſer depuis ce temps-là, ce que les Eſpagnols regardent comme une punition du Ciel. Le Roi d'Eſpagne ayant reconnu l'innocence de Salcedo, a redonné la mine à ſon fils avec quelques autres Charges.

Il ne faut pas trouver étrange que les Indiens gardent ſi exactement le ſecret ſur les minieres dont ils ont connoiſſance, puiſque ce ſont eux qui ont la peine d'en tirer les métaux, & n'en ont du tout point de profit. Il faut avouer qu'eux ſeuls ſont propres à cet ouvrage, où l'on ne peut employer les Noirs, * parcequ'ils y meurent tous; ceux-ci ſont robuſtes & infiniment plus durs au travail que les Eſpagnols, qui regardent les travaux du corps comme quelque choſe de honteux à un homme blanc: être *umbre de cara blanca* eſt une dignité qui diſpenſe les Européens du travail des

* L'Auteur de la Geographie Blaviene s'eſt trompé, lorſqu'il dit [Tome X,] qu'il faut que les Eſpagnols ſe ſervent pour les mines, des Negres d'Afrique ou d'autres Eſclaves des Indes Orientales qu'ils y menent; rien n'eſt plus éloigné de la verité que ce commerce d'Eſclaves des Indes Orientales.

des mains ; mais en récompenſe ils peuvent, ſans rougir, être petits Merciers, & porter la balle dans les rues.

On prétend que l'uſage de la *Coca*, cette herbe ſi renommée dans les hiſtoires du Perou, augmente beaucoup la force des Indiens. D'autres aſſurent qu'ils en font des ſortileges : lorſque, par exemple, la veine de la miniere eſt trop dure, ils jettent deſſus une poignée de cette herbe mâchée, & auſſi-tôt ils tirent le minerai avec plus de facilité, & en plus grande quantité. Les Pêcheurs mettent auſſi de cette herbe mâchée à leur hameçon lorſqu'ils ne prennent pas du poiſſon, & l'on dit qu'auſſi-tôt ils font meilleure pêche. Enfin ils l'employent à tant de differens uſages, la plûpart mauvais, que les Eſpagnols croyent communément qu'elle n'a ces effets qu'en vertu d'un pacte que les Indiens ont avec le Diable. C'eſt pourquoi l'uſage en eſt défendu dans la partie du Nord du Perou, & dans celle du Sud, on le permet en faveur de ceux qui travaillent aux minieres, qui ne peuvent s'en paſſer. Ces prétendus ſortileges, ou

Coca, ce que c'eſt.

peut-être, avec plus de raiſon, la vertu de cette feuille, ſont cauſe que l'Inquiſition punit les contrevenans à ces défenſes.

Cette feuille eſt un peu plus unie & moins nerveuſe que celle du Poirier, mais au reſte elle lui reſſemble beaucoup. D'autres la comparent à celle de l'Arboiſier, mais beaucoup plus mince : l'arbriſſeau qui la porte ne s'éleve que de quatre à cinq pieds. La grande récolte s'en fait à 30 lieues de *Cicacica* dans *las Yuñas*, ſur la frontiere des *Yunghos*. Son goût eſt d'une âpreté qui fait peler la langue à ceux qui n'y ſont pas accoutumez, elle fait jetter une écume dégoutante, & rend les Indiens, qui la mâchent continuellement, d'une puanteur inſupportable. On dit qu'elle ſupplée à la nourriture, & qu'avec cela on peut demeurer quelques jours ſans manger & ſans s'affoiblir ſenſiblement. Neanmoins ils ſont lâches dans le travail & pareſſeux, peut-être à cauſe que cette herbe leur ôtant l'appetit, fait qu'ils ne prennent pas aſſez de nourriture. On tient qu'elle affermit les dents & en ſoulage les maux. D'autres diſent qu'elle eſt bonne pour les playes.

PLANCHE XXXI. XXXI

1. Incas, ou Roy du Perou. B Coia ou Reine. ces deux figures ont eté dessuiées d'apres un tableau fait par les Indiens du Cusco. C Indien du Perou. D Indienne portant la mantilla. E leurs maisons. F moitié du plan de la Bicharra ou fourneau a bruler de l'herbe Icho. G profil de la Bicharra. différentes formes de vases trouvés dans les tombeaux des anciens Indiens

playes. Quoi qu'il en ſoit, elle ne ſert proprement aux Indiens que comme le Tabac à ceux qui ſont accoutumez de le mâcher ſans l'avaler.

Habits des Indiens du Perou.

Les habits des Naturels du Perou ſont peu differens de ceux du Chili, excepté que les femmes portent de plus une piece d'étoffe du païs bigarrée de couleurs vives, qu'elles ſe mettent quelquefois pliée ſur la tête, quelquefois ſur les épaules comme un Amict; mais à la Côte ordinairement ſur le bras, comme les Chanoines portent l'aumuſſe. Les hommes au lieu de Poncho ont un Sur-tout fait comme un ſac, dont les manches ne viennent qu'au deſſus du coude. Elles ont été ajoûtées depuis quelque temps, autrefois il n'y avoit ſimplement que des trous pour paſſer les bras, comme on peut voir dans une figure des anciens Incas que j'ai deſſiné d'après un tableau fait par les Indiens du Cuſco; c'étoit le premier d'une ſuite de douze autres grands comme nature, qui repreſentoient les douze Empereurs qu'ils ont eu depuis que Manco Capac reduiſit en Royaume le

Voyez la Planche XXXI.

Ta-

Taguantin Suyu, [c'eſt ainſi que s'appelloit le Perou avant la conquête des Eſpagnols] & qu'il leur donna des loix, & établit parmi eux le culte du Soleil dont il ſe diſoit le fils. Sur quoi je ferai ici une remarque: C'eſt que la tradition des Indiens ne s'accorde point avec ce que Garcillaſſo nous a laiſſé par écrit. Suivant ſon Hiſtoire & celle de Montalvo, on ne devroit compter que huit Ingas, & ſuivant la tradition des tableaux on en compte douze, dont je mets ici les noms avec ceux de leurs femmes dans l'ordre que je les ai vûs.

Noms des Incas.	*Noms de leurs femmes.*
1. Manco Capac,	Mama Oella Vaco.
2. Sinchi Roca,	Cora.
3. Llogue Yupangui,	Anavarqui.
4. Maita Capac,	Yachi.
5. Capac Yupangui,	Clava.
6. Ynca Roca,	Micay.
7. Yavarvac,	Chicia.
8. Viracocha Inca,	Runtu.
9. Pachacuti,	Anavarqui.
10. Inca Yupangui,	Chinipa Oello.
11. Tupac Inca Yupangui,	Mama Oello.
12. Guaina Capac,	Coia Pilico Vaco.

Noms

Noms des Incas ſuivant les Hiſtoriens.

1. Mango Capac.
2. Inga Roca.
3. Yaguarguaque.
4. Vira Cocha.
5. Pachacuti Inga Yupanqui.
6. Topa Inga Yupangui.
7. Guaina Capac.
8. Guaſcar y Atahuallpa.

La marque Royale étoit un flocon ou morceau de frange [*Borla*] de laine rouge qui leur pendoit au milieu du front. Le jour qu'ils la prenoient on faiſoit chez eux de grandes fêtes, comme nous faiſons en Europe pour le Sacre des Rois, avec quantité de Sacrifices où l'on étaloit une infinité de vaſes d'or & d'argent, & de petites figures de fleurs & de differens animaux, particulierement de ces moutons du païs dont nous avons parlé. On en trouve encore des reſtes dans les tombeaux ou *Huacas* que l'on découvre de temps en temps. Voyez la Planc. XXXI.

Malgré les guerres & la deſtruction des Indiens, il reſte encore une fa- Race des Incas.

famille de la race des Incas qui demeure à Lima, dont le chef, appellé *Ampuero*, eſt reconnu du Roi d'Eſpagne pour deſcendant des Empereurs du Perou. En cette qualité Sa Majeſté Catholique lui donne le titre de Couſin, & ordonne au Viceroi, à ſon entrée à Lima, de lui rendre une eſpece d'hommage en public. Ampuero ſe met dans un balcon ſous un dais avec ſa femme; & le Viceroi monté ſur un cheval dreſſé pour cette ceremonie, lui fait faire trois genuflexions, comme autant de reverences qu'il lui fait; ainſi à tous les changemens de Viceroi l'on honore encore, par une grimace, la memoire de la Souveraineté de cet Empereur qu'on a injuſtement dépouillé de ſes Etats, & celle de la mort d'*Atahuallpa* que François Pizarre fit cruellement égorger, comme l'on ſait. Les Indiens ne l'ont pas oublié; l'amour qu'ils avoient pour leurs Rois naturels, leur fait encore pouſſer des ſoupirs pour ces temps, qu'ils ne connoiſſent plus que par le récit de leurs peres. Dans la plûpart des grandes Villes avancées dans la terre, ils celebrent la memoire de cette mort par une

une eſpece de Tragedie qu'ils font dans les rues, le jour de la Nativité de la Vierge. Ils s'habillent à l'antique, & portent encore les images du Soleil leur Divinité, de la Lune, & les autres ſymboles de leur idolâtrie, comme des bonnets formez en tête d'Aigle ou de Condor, ou des habits de plumes & des aîles ſi bien accommodées, qu'ils reſſemblent de loin à des oiſeaux. Ces jours-là ils boivent beaucoup, & ont en quelque façon toute ſorte de liberté. Comme ils ſont très-adroits à tirer des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe ſous leurs coups dans ces fêtes, & pendant leur yvreſſe; les Eſpagnols ſi reverez parmi eux, ne ſont pas alors en ſureté; les plus ſages ſe renferment dans leurs maiſons, parceque les fins en ſont toûjours funeſtes à quelques-uns d'entr'eux. On tâche tous les jours de ſupprimer ces fêtes, & depuis quelques années on leur a retranché le theatre où ils repreſentoient la mort de l'Inca.

La maniere dont les Indiens ſe logent dans les pays de montagnes eſt ſinguliere; ils font leurs maiſons en rond comme un cone, ou plutôt comme

Maiſons des Indiens.

me on fait les glacieres, avec une porte ſi baſſe que l'on ne peut y entrer qu'en ſe courbant tout bas, afin d'y être plus chaudement. Comme le bois y eſt très-rare, ils ne brûlent que de la fiente de Mules, de Guanacos & de Llamas, quand ils ont aſſez de troupeaux pour s'en fournir. On la ramaſſe ſans peine, parceque ces animaux ont l'inſtinct d'aller tous ſe vuider dans un même endroit, auprès du lieu où ils paiſſent. Au défaut de crote ils brûlent de l'*Icho* : mais parceque cette herbe eſt de peu de durée, ils ont des fourneaux de terre appellez *Bicharras*, faits de maniere qu'avec quelques poignées qu'ils y mettent de temps en temps, ils font bouillir pluſieurs pots à la fois, comme on peut le voir par les plans & profil que je mets ici à la maniere de la Province de Tarama, où l'on voit que lorſqu'ils veulent faire bouillir le troiſiéme ſeulement, il faut qu'ils rempliſſent d'eau le premier & le ſecond, afin que la flâme trouvant les iſſues les plus prochaines bouchées, ſoit obligée de s'étendre juſqu'au troiſiéme pot.

Voyez la figure GE de la Planche XXXI.

Ils ſe ſervent ordinairement de vaiſſelle

ſelle de terre, ſuivant leur ancienne coutume, comme il paroît par celle que l'on trouve dans les tombeaux des anciens. Il m'eſt tombé entre les mains pluſieurs de leurs vaſes, qu'on peut voir dans la Planche XXX, & entr'autres un qui eſt dans le Cabinet de M. de la Falaiſe Chappedelaine de Saint Malo, qui a ramaſſé ce qu'il a pû trouver de vaſes de terre & d'argent, de tableaux d'Indiens, & autres curioſitez du païs où il a été. Ce vaſe eſt compoſé de deux bouteilles accouplées, chacune d'environ ſix pouces de haut, qui ont un trou de communication par le bas; l'une eſt ouverte, & l'autre a ſon orifice chargé d'un petit animal ſemblable à un ſinge mangeant une gouſſe, ſous lequel eſt un trou qui cauſe un ſifflement lorſqu'on verſe de l'eau par le col de l'autre bouteille, ou en remuant ſeulement celle qu'on y a mis; parceque l'air preſſé ſuivant la ſurface du ventre de l'une & de l'autre bouteille, eſt forcé de ſortir avec impetuoſité par ce petit trou; d'où j'ai conclu que ce pouvoit être un de leurs inſtrumens, puiſque la petiteſſe & la figure de ce vaſe ne le rendoit ni commo-

mode, ni ſuffiſant pour contenir des liqueurs à boire ; cet animal pourroit bien être une eſpece de ſinge qu'ils appellent *Carachupa*, qui a la queue pelée, les dents continues ſans diviſion, & deux peaux qui lui couvrent l'eſtomac & le ventre comme une veſte, dans leſquelles ils mettent leurs petits lorſqu'ils fuyent. On n'en voit point à la Côte ; ces animaux ſont communs au Miſſiſipi, on les appelle *Rats ſauvages*.

Le nombre des habitans de ce grand Empire du Perou, dont les Hiſtoriens parlent par millions, a conſiderablement diminué depuis la conquête des Eſpagnols ; le travail des mines y a beaucoup contribué, particulierement de celles de Guancavelica, parceque dès qu'ils y ont un peu demeuré, le vif argent les penetre de maniere, que la plupart deviennent tous tremblans, & meurent hebêtez.

Les cruautez des Corregidors & des Curez en ont auſſi engagé pluſieurs à s'aller joindre aux Nations voiſines d'Indiens qui ne ſont pas conquis, ne pouvant plus ſouffrir la tyrannique domination des Eſpagnols.

Chan-

Changement de Navire.

Comme il étoit de mon devoir de tâcher de me rendre en France le plutôt qu'il me ſeroit poſſible, parceque le temps preſcrit par mon congé étoit près de ſa fin, je fis en ſorte de paſſer dans le Vaiſſeau qui devoit ſortir le premier pour s'en retourner ; c'étoit la Mariane de Marſeille dont j'ai parlé ci-devant, commandée par M. Piſſon des Etats de Savoye, qui voulut bien me recevoir dans ſon bord, & de qui j'ai reçû tant d'honnêtetez pendant le voyage, que je ne puis aſſez me louer de ce galant homme, auſſi-bien que de M. Roux, Marchand du même Vaiſſeau.

Départ du Callao.

Je m'embarquai le Lundi 9 Octobre, & le lendemain 10 ſur le midi nous mîmes à la voile pour aller à la Conception faire les vivres, & les proviſions neceſſaires pour la traverſée, parcequ'ils y ſont meilleurs

leurs qu'au Callao, & à meilleur marché.

Le 14 du même mois, il nous mourut un Matelot d'un abcès dans l'eſtomach, qui l'étouffa. Le 15, après avoir navigé 14 jours ſans obſerver la latitude, nous nous trouvâmes un, & même ſuivant quelques-uns, deux degrez plus au Sud que notre eſtime, par les 17; d'où nous avons conclu que c'étoit un effet des courans. Les trois Navires qui ſortirent après nous, trouverent à peu près pareille erreur.

Pourquoi au large les courans ſont contraires à ceux de la Côte.

On conçoit facilement la raiſon de ces courans, dès qu'on eſt informé qu'au long de la Côte du Perou, la mer porte toûjours au Nord; ce flux continuel du même côté ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon; il faut donc qu'au large les eaux fluent au Sud, pour ſucceder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate dans ſon Hiſtoire de la Conquête du Perou, attribue ce courant du Nord, aux vents du S O, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année; & il ajoûte que les eaux de la mer du Nord, paſſant par le Détroit de Magellan avec impétuoſité, pouſſent celles de la Côte du

du Perou du côté du Nord, ſuivant ſon giſement. Ce dernier raiſonnement fait dans un tems où l'on n'avoit pas encore découvert qu'il y eût un plus grand paſſage au-delà de la Terre de Feu, auroit pû avoir quelque vrai-ſemblance, ſi l'on obſervoit le même courant dans la partie du Sud du Chili; mais le tems qui découvre toutes choſes, a fait voir que bien loin que la mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plûtôt lieu de croire que celle du Sud entre dans celle du Nord, puiſqu'au Cap de Horn les courans portent ordinairement du côté de l'Eſt, ce que pluſieurs Vaiſſeaux ont évidemment reconnu, non ſeulement par l'eſtime & par les Cartes, ſur leſquelles il ne faut point compter, mais à vûe de terre, ſuivant les meilleurs Journaux.

Les vents ordinaires qui regnent depuis l'ESE, au SE, nous accompagnerent juſqu'au 37^{d} de latitude avec un bon frais, & nous obligerent de courir la bordée environ 200 lieües au large, enſuite ils chargerent au Sud, SSO, & OSO. En courant à terre par cette latitude, nous appercûmes du changement dans les eaux,

étant encore plus de 60 lieües au large ; on fait ordinairement cette remarque dans ces parages, même à 80 lieües loin de terre.

Marque des approches de terre.

La regularité des vents d'ESE, SE, & des briſes de SO, le long de la Côte du Perou, rendoit la navigation ſi longue, avant qu'on ſe fût aviſé de courir bien au large, que les Vaiſſeaux n'alloient de Lima à la Conception qu'en ſix ou ſept mois, parcequ'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de terre pendant la nuit & une grande partie du matin ; cela prouve que l'ignorance de la Phyſique parmi les gens de mer, eſt un plus grand mal qu'on ne penſe ; car enfin il me ſemble que par le ſeul raiſonnement on eût pû faire cette découverte qui n'eſt peut-être dûe qu'au hazard.

Pourquoi les vents ſont oppoſez au delà de la Zone Torride.

Le flux de l'air venant continuellement de la partie de l'Eſt dans la Zone Torride ſur mer, & non pas ſur terre, où ces vents ne ſont point reguliers, doit être remplacé par un autre air venant auſſi de deſſus la mer ; par conſequent au-delà de cette Zone l'air doit fluer en ſens contraire.

Donc

Donc vers les Tropiques les vents doivent prendre de l'Oüeſt, & beaucoup du Sud, à meſure qu'on approche de la terre qui court à peu près N, & S, depuis le Détroit de Magellan juſqu'à Arica, par les 18d Sud.

Que les vents viennent toûjours de la partie de l'Eſt dans les vaſtes mers, le long de la Zone Torride ; c'eſt conſtamment une ſuite du mouvement journalier de la terre d'Occident en Orient, parceque cette Zone comprenant les plus grands cercles de la Sphere, eſt emportée avec plus de rapidité, que les autres qui s'approchent des Poles ; & comme la terre a plus de maſſe, elle a auſſi plus de viteſſe que l'athmoſphere de l'air qui l'environne ; on doit donc ſentir de la réſiſtance, comme ſi l'air fluoit ſur un corps immobile, & cette réſiſtance fait le vent ſur mer, & non pas ſur terre ; parceque l'inégalité de ſa ſurface mêlée de cavitez renfermées entre les montagnes, emporte la partie la plus baſſe que nous reſpirons.

Pourquoi les vents ſont toûjours du même côté dans la Zone Torride.

Pourquoi ces vents ſont reguliers ſur mer, & non pas ſur terre.

L'experience prouve toutes les circonſtances de ce raiſonnement, car comme la Mer du Sud eſt la plus vaſte ; c'eſt auſſi dans celle-là où ces

vents ſont les plus reguliers. Si l'on court de la Côte du Perou à la Chine, on trouve toûjours les vents dans la partie de l'Eſt. Dans la mer des Indes, on les trouve de même, ayant de chaque côté d'autres vents d'une direction oppoſée, c'eſt à dire, des vents d'Oüeſt plus au Nord, ou plus au Sud, ſuivant que la diſpoſition des terres les rejette, & ſuivant la ſaiſon; détail qu'il eſt inutile de rapporter ici.

Enfin, il eſt encore évident qu'entre les vents oppoſez, il doit y avoir des calmes & des irregularitez, cauſées par les tourbillons d'air qui ſe choquent, ce que nous avons auſſi experimenté par les 30 degrez Sud.

Après un peu de calme, nous atterrâmes à la pointe de *Labapie* preciſément, & à point nommé, ſuivant mon eſtime, en me ſervant de la Carte manuſcrite dont j'ai parlé, ſans avoir égard à ſa longitude, mais ſeulement à la difference du Meridien de Lima, en tranſportant parallelement toute la Côte à l'Oüeſt, ſuivant l'obſervation de Dom Pedro Peralta, plus occidentale d'un degré

45′ que celle qui étoit marquée dans la Connoiſſance des Temps de Paris de l'année 1712. Le Sieur Alexandre François demeurant à Lima, qui a obſervé ſeparément, & avec Peralta par les éclipſes des Satellites de Jupiter, la mettoit encore 30′ plus à l'Oüeſt, c'eſt à dire, par 80d 15′ ou 5 h. 21′ de difference du Meridien de Paris, ſuivant les Tables de M. Caſſini; mais le Pere Feuillée ſur une obſervation du Sieur Alexandre Durand, ne la met que par 79d 9′ 30″

Ceux qui s'étoient ſervis des Cartes gravées de Pieter Goos, Van Keulen, & Edmond Halley, ont navigé dans les terres 70, 80, & même plus de 110 lieues ſur celles de ce dernier, qui ſont les pires pour la Mer du Sud, quoique les plus nouvelles, & reformées à la Côte du Breſil ſur des Obſervations Aſtronomiques. Tous les Vaiſſeaux François qui remontent du Callao à la Conception, trouvent les mêmes erreurs; donc il faut conclure qu'elle eſt environ 5 degrez plus à l'Eſt que Lima, & par conſequent j'avois eſtimé que la longitude à peu de choſe

Erreurs des Cartes.

près, devoit être de 75 degrez 15′ ou de 5 h. 1 minute de difference Occidentale du Meridien de Paris, qui revient aux 303ᵈ 51′ de Tenerife : cette eſtime eſt auſſi confirmée par le giſement de la Côte, très-connu en pluſieurs endroits, ce qu'il ſeroit inutile & trop long de détailler ; mais enfin à mon retour, je l'ai trouvé rectifiée par l'obſervation du Pere Feuillée, qui met la Conception par 65ᵈ 32′.

Arrivée à la Conception.

Le lendemain de notre atterrage, 13 de Novembre 1713, nous allâmes mouiller à l'Irequin, dans la Baye de la Conception, où nous trouvâmes trois Vaiſſeaux François, le Saint Jean-Baptiſte, le François, & le Pierre, chargez de marchandiſes, & commandez par des Malouïns. Quinze jours après notre arrivée nous carenames à Talcaguana ſur un Navire Eſpagnol. Le Lundi 25 de Novembre le S. Michel, Vaiſſeau Eſpagnol qui venoit du Callao pour charger du bled, nous apporta la nouvelle de la Paix entre toutes les Couronnes d'Europe, excepté celle de l'Empire qui devoit ſe terminer en peu de jours. Cette nouvelle fut confirmée par le

Ber-

Berger, qui arriva quelques jours après du même Port.

Le 8 Decembre jour de la Conception, nous vîmes ſolemniſer cette Fête Patrone de la Ville, par une aſſemblée de Troupes, qui conſiſtoient en quatre Compagnies de Piquiers à cheval, & une de Fantaſſins, qui par le mauvais état de leurs vieux mouſquets à fourquine & de quelques fuſils qu'ils avoient, firent voir la diſette des armes dans le païs. Fête de la Conception.

Je ne parle point ici de la ceremonie de la reception d'un nouvel Alferes ou Enſeigne; il n'y avoit rien de remarquable, que la maniere dont le Cortege faiſoit marcher les chevaux en danſant à petits pas, & la plaiſante décoration de ſon cheval couvert juſqu'à terre, de rubans de toutes ſortes de couleurs; pour aſſortir cette magnificence, il étoit précedé par deux corps de Timbales de bois, & deux Timbaliers de livrée à jambes nues.

Le lendemain on publia un ordre du Préſident de faire ſortir tous les François du Royaume, & les obliger de s'embarquer dans deux jours, avec défenſe de leur donner des vivres & Ordre de chaſſer tous les François.

des logemens en Ville, & de leur loüer des chevaux, ſous peine de 500 piaſtres d'amende ; mais ces défenſes étoient encore plus expreſſes pour ſept Navires qui devoient avoir armé à Marſeille pour le compte des Genois, & venir dans ces païs negocier, ainſi qu'il étoit ſpecifié dans la Cedule du Roi.

Cependant après cette publication l'on vit arriver, pendant les mois de Decembre & Janvier, ſept Navires François, preſque tous commandez par des Malouïns ; le premier fut le Martial de 50 canons, le Chancelier, la Mariane, la Flûte ſous les ordres du Chancelier, la Bien-aimée qui avoit été arrêtée à Buenoſaires avec le Capitaine & le Marchand ; mais ce premier ayant trouvé le ſecret de s'évader, vint par terre rejoindre ſon Navire à la Conception ; le Poiſſon volant, après avoir demeuré huit jours en rade, s'en fut à Valparaiſſo, où on lui refuſa le Port, de ſorte qu'il fut obligé d'aller à Quintero y joindre l'Aſſomption qui étoit dans le même cas.

Outre ces Navires arrivez d'Europe, il s'en ramaſſa pluſieurs autres de ceux

ceux qui étoient à la Côte ; le Saint-Eſprit & le Prince des Aſturies arriverent du Callao, la Marguerite de Piſco, la Tartane la Sainte Barbe de Valparaiſſo, & du même endroit la Concorde, qui apportoit ſon argent pour envoyer en France ; de ſorte qu'on vit aſſembler dans la Conception quinze Bâtimens François tant petits que grands, & environ 2600 hommes.

Quoique le Corregidor, ennemi mortel de la Nation, cherchât tous les moyens de nuire aux François ; neanmoins il ne put faire executer les ordres publiez, ſoit qu'il fût retenu par ſes propres interêts, cherchant à leur extorquer quelques contributions, ſoit que cette multitude lui impoſât un peu, ſoit que les habitans de la Ville l'en diſſuadaſſent en ſecret pour ſe défaire avantageuſement de leurs denrées ; il ſe contentoit ſeulement de faire le plus d'affront qu'il pouvoit aux Equipages & aux Officiers, comme de faire couper les jarrets de leurs chevaux lorſqu'ils s'alloient promener hors de la Ville, de les empriſonner ſous le moindre prétexte de Police, & d'en parler en pu-

blic dans les termes de la canaille, & avec des injures les plus outrageantes. Ce méchant homme, petit Mercier revêtu, ſe vantoit à tous momens d'avoir fait pendre un François par les pieds n'étant encore que Lieutenant General, & ajoûtoit impudemment en pleine rue, qu'il ne mourroit pas content qu'il n'en eût fait pendre un autre par où la pudeur ne permet pas de priſe. Le hazard qui avoit fourni à ſon mauvais cœur l'occaſion de faire ſouffrir cette infamie, ſous un leger prétexte d'inſulte, au neveu d'un Capitaine d'un Vaiſſeau de la Compagnie des Indes qui ſe trouvoit en rade en 1712, lui fournit auſſi celle d'exercer une partie de ce noir deſſein.

Un Capitaine d'Armes du Vaiſſeau le Saint-Eſprit, tua un Eſpagnol d'un coup d'épée, dans un demêlé qu'il eut avec lui; auſſi-tôt il le fit mettre au ſep, & le condamna à mort; quelque offre qu'on lui fît, on ne pût l'adoucir, ni fléchir cette rigueur extraordinaire, dans un païs où l'on ne fait pas même juſtice des crimes les plus crians: mais comme nous étions à la veille de notre départ, Grout Capitaine

ne du Navire, laiſſa cet homme expoſé à la rage de Jean-Antoine le Corregidor, ou par prudence, ou peut-être par timidité, pouvant le demander pour en faire faire juſtice en France. Quoi qu'il en ſoit, nous avons appris dans la ſuite qu'il avoit été délivré par des Moines traveſtis qui forcerent les gardes pour de l'argent.

Ce même jour 17 Février, nous vîmes arriver le Ceſar Vaiſſeau de Marſeille, qui venoit de France négocier à la Côte.

Enfin après trois mois de relâche, le 19 Février nous mîmes à la voile pour nous en retourner en France en compagnie du Berger, du Prince des Aſturies, & du Saint-Eſprit que l'on reconnut pour chef de route, avec deſſein d'aller relâcher enſemble à la Baye de tous les Saints.

TROISIÉME PARTIE,

Qui contient le retour de la Mer du Sud en France.

DEPART DE LA CONCEPTION.

LE 19 Février 1714 nous partîmes quatre Navires enſemble, avec bon frais de SO & de SSO qui nous mit par les 39 degrez de latitude, & 80 lieues au large, où nous trouvâmes les vents de O & de NO beau frais, & le temps embrumé, enſuite grand vent. Comme nous n'étions pas ſi bons voiliers que nos Camarades, en forçant de voile pour les ſuivre, nous rompîmes notre grande vergue au racage.

Le 9 de Mars par les 57^{d} de latitude, & les 74^{d} 30′ de longitude, nous leur fîmes ſignal d'incommodité, & ils mirent à la cape pour nous attendre. Nous gréames auſſi-tôt un petit hunier à la place de la grande voile, pour leur faire perdre le moins de temps

temps qu'il nous ſeroit poſſible. Le lendemain la vergue fut racommodée & miſe en place.

Les mêmes efforts que nous faiſons pour les ſuivre, nous firent perdre le jour ſuivant une grande voile d'Etai.

Nos Camarades nous voyant un peu racommodez ſe crurent aparemment diſpenſez de la parole d'honneur qu'ils avoient donné de nous eſcorter juſqu'en France, quoique prévenus que nous ſerions moins bons voiliers qu'eux. Ils reſolurent de nous quitter ſans égard à ce que nous les avions attendu plus d'un mois. En effet nous craignions de rencontrer des Forbans que l'on diſoit être à la Côte du Breſil, où eſt la relâche ordinaire des Vaiſſeaux de retour, & entr'autres un de 300 hommes d'Equipage, qui devoit avoir armé à la Jamaïque pour venir à la Mer du Sud: ces conſiderations & quelques autres qu'il eſt inutile de rapeller ne les retinrent point; le 12 Mars ils pincerent le vent le plus qu'ils purent, & s'écarterent ainſi de nous à la faveur de la brume; de ſorte qu'à cinq heures du ſoir nous les perdîmes de vûe.

Nous eûmes beau mettre des fanaux pendant la nuit ; ils n'y répondirent point ; & ce fut en vain que le lendemain à la pointe du jour, nous tirâmes quelques coups de canon.

Nous étions alors par 58d 40′ de latitude, quoique rien ne nous eût obligé de pouſſer ſi fort au large ; car les vents étant toûjours favorables pour venir à l'Eſt, nous pouvions paſſer en toute ſûreté, environ 40 lieues plus au Nord, & abreger notre route de cinq à ſix jours, ſans pénétrer ſi avant dans ces rigoureux Climats, où l'on a beaucoup à ſouffrir, & où l'on peut trouver des dangers imprévûs.

En effet le lendemain 13 de Mars, pendant que nous étions occupez à les chercher parmi la brume, nous apperçûmes à trois quarts de lieue de nous à l'O, une glace qui pouvoit avoir au moins 200 pieds de hauteur hors de l'eau, & plus de trois cables-res de long. On la prit d'abord pour une Iſle inconnue ; mais le temps s'étant un peu éclairci, on reconnut diſtinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre reſſembloit en

Glace imprévûe par les 58d 40′ de lat. & par les 68d 22′ de long. Occid.

quel-

quelques endroits à une lieuë ; les glaçons que nous vîmes auſſi-tôt flotter à bord & babord du Vaiſſeau, ne laiſſerent plus lieu d'en douter.

Nous étions en calme, dans une mer fort mêlée ; & à peine un peu de fraîcheur de SO nous eut fait faire deux lieues au NE, c'eſt-à-dire à l'ENE du Monde, que nous vîmes à E¼NE, environ cinq quarts de lieue, un autre banc de glace beaucoup plus haut que le précedent, qui paroiſſoit comme une Côte rangée de quatre à cinq lieues de long, dont nous ne vîmes pas bien le bout dans la brume. Alors juſtement effrayez d'un péril ſi peu attendu, nous regrettions le beau temps de NO que nous avions perdu en ſuivant par compagnie une navigation détournée ſans meſure. Heureuſement les vents fraîchiſſant à l'O, nous permirent de faire le N, & dans moins d'une heure de temps, nous ne vîmes plus de morceaux de glace. Autre Banc de glace.

Quoique ces parages ayent été frequentez depuis quatorze ans en toute ſaiſon, très-peu de Navires ont trouvé des glaces, ainſi l'on ne s'en défioit point. Cependant le Vaiſſeau nom-

nommé l'Aſſomption avoit rencontré en 1708, un grand banc comme une Côte ; nos Camarades mêmes qui en pinçant le vent avoient gâgné à l'E NE, n'eurent pas connoiſſance de celles que nous avons vû ; mais ils aſſurent en avoir trouvé un gros morceau par les 54^{d} $\frac{1}{4}$. Cette rencontre doit ſervir d'avertiſſement à ceux qui entreprennent de paſſer le Cap de Hoorn en Hyver, comme nous l'avons fait dans le Saint Joſeph, parceque la longueur des nuits, & l'obſcurité des jours, ne donnent pas lieu de les éviter facilement ; peut-être auſſi que l'Automne eſt la ſaiſon la plus dangereuſe, parcequ'alors les glaces ſe rompent, & ſe détachent par le peu de chaleur qu'il a fait pendant l'Eté : neanmoins comme elles ſont extrêmement épaiſſes, elles ne doivent plus ſe fondre juſqu'à l'Eté ſuivant, car cette hauteur qui paroît hors de l'eau, n'eſt que le tiers de la vraie épaiſſeur dont le reſte eſt dedans.

On penſe differemment ſur la formation de ces glaces, quelques-uns croyent que lorſque la nége tombe abondamment pendant les grands froids de ces climats, elle ſe ge en

ſe

ſe fondant ſur la mer, & s'accumule ainſi en monceaux de glaces, d'autres prétendent qu'elles ne ſe forment en mer que des eaux douces qui coulent des terres voiſines.

Si ce dernier ſentiment qui eſt le plus generalement reçû eſt vrai, il faut conclure qu'il y en a vers le Pole Auſtral; mais il n'eſt pas vrai qu'il y en ait plus au Nord que les 63d de latitude dans l'étendue de plus de 200 lieues, depuis les 55 de longitude juſqu'aux 80; car cet eſpace a été parcouru par differents Navires que les vents de SO, & de SSO ont contraint de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des terres. Ainſi ces terres Auſtrales qu'on avoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, ſont de pures chimeres, qu'on a ſagement effacé des Cartes nouvelles.

Auſtrales chimeriques.

Mais quoiqu'on ait ſupprimé ces fauſſes terres, on a encore remis * le Détroit de Brouvers, qui n'eſt pas moins une imagination que les terres Auſtrales; car tous les Navires qui ont paſſé à l'Eſt de la terre des Etats, n'ont eu aucune connoiſſance d'autre terre plus à l'Eſt ſoit à vûe de terre, ſoit

* De Fer Amerique.

ſoit au large, où paſſent preſque tous les Vaiſſeaux qui reviennent de la Mer du Sud ; nous-mêmes nous avons ſans doute paſſé dans ces parages.

Erreur des Cartes Marines.

Enfin, l'on n'a pas encore corrigé les erreurs des terres connues qui ſont très-mal placées, tant en longitude qu'en laritude ; on y voit le Cap de Hoorn par les 57 ½ & 58^{d} de latitude, & à plus de 120 lieues, & même 140 lieues loin du Détroit de le Maire, quoiqu'il ne ſoit effectivement que par la latitude de 55^{d} 45 ou 50′, & à 40 ou 50 lieues tout au plus de ce Détroit. Je ne parle point ici de la longitude qui n'eſt pas poſitivement connue, mais que l'on peut regler à peu-près ſur celle de la Conception dont nous avons parlé, en ſuivant la plus grande conformité des eſtimes, depuis 310^{d} à 311^{d} du Meridien du Teneriffe, au lieu de 303 ou 304, comme le marquent les Cartes, ce qui fait une difference au moins de ſix degrez: de là vient auſſi la fauſſeté du giſement de la Côte, depuis ce Cap juſqu'à celui des piliers, qui courent enſemble SE ¼ E & NO ¼ O, au lieu de SE ¼ S & NO ¼ N, comme ils

Longitude eſtimée du Cap de Hoorn.

74
73
72
71
70
69
68
67
CARTE REDUITE
de l'Extremité De L'Amerique Meridionale
Dans la Partie du Sud
ou Sont Comprises les Nouvelles Isles decouvertes par les Vaissaux de St Malo depuis 1700 dont la partie de l'Ouest est encore Inconnüe le passage qu'on Apelle ici du nom de Ste Barbe a esté Nouvellement decouvert par une Tartane du mesme nom le 25e May 1713
Côte deserte
C. des Victoires
4 Evangelistes
B Gregoire
B Boucaut
C. Vesmiler
C des Piliers
Canal de St Ierome
B. de au fraiche
P. Famine
B. heureuse
B. de St Elizabet
P. Gallin
Entre de S. Sebastien
S Martin
C. Frouart
TERRE DE FEU
C Noir
Passage de S Barbe
Volcan Feu par le S. en 1712
Cette partie de Coste n'est pas bien Connue
I de Diego Ramires
Cap Horn
I. de St Alfonse
XVIII
XIX
XX
XXI
I Barnaucla
A I Ste Elizabeth
B I S. Barthelemy
C I. aux Lions Marins
D I. de Louis le Grand
E B. Daufine
F Port Philipeau
G C St Louis
I Canal de la Compagnie
K la Mort au Pain
L C de Garde ou de Quad
M C de St Ierome
N Moüillage Nouvellement
découvert
Les Chifre Romains
marquet la Variation
de la Boussole

ils ſont marquez ; & près du Cap de Hoorn elle prend encore plus de l'Oüeſt, comme l'ont remarqué ceux qui ont vû une grande partie de cette Côte, que la plûpart des Cartes marquent comme inconnue par une ponctuation ; mais aujourd'hui quoiqu'on ne ſoit pas bien informé du détail, on en connoît au moins le giſement principal.

Toutes ces conſiderations m'ont engagé à ramaſſer des Memoires pour dreſſer la Carte que je joins ici, dans laquelle on verra deux nouvelles découvertes. L'une eſt un paſſage dans la terre de Feu, par où le hazard a fait débouquer du Détroit de Magellan la Tartane *la Ste Barbe*, commandée par Marcand, le 15 Mai de l'année 1713. Voyez la Planche XXII.

Sur les ſix heures du matin, elle appareilla de la Baye Eliſabeth, mettant le Cap au S O & au S O $\frac{1}{4}$ S, ils prirent le Canal ordinaire pour celui de la riviere du Maſſacre, & portoient au S O, ſur une Iſle qu'ils prenoient pour l'Iſle Dauphine, aidez des courans qui étoient pour eux, & d'un bon frais de N E. Ils rangerent cette Iſle à une heure après l'avoir dé-

Nouveau Canal dans la Terre de Feu, découvert en 1713.

dépaſſée, ils ſe trouverent dans un grand Canal, où du côté du Sud, ils ne voyoient d'autre terre, que quantité de petits Iſlots mêlez de Briſans. Alors ſe voyant égarez, ils chercherent un mouillage, pour avoir le temps d'envoyer la Chaloupe reconnoître où ils étoient; ils trouverent une petite Baye où ils mouillerent en 14 braſſes d'eau fond de ſable gris, & petit gravier blanc.

Le lendemain 26 Mai, ils appareillerent ſur les ſept heures, & après avoir louvoyé pour ſortir de la Baye qui eſt ouverte à l'ESE, ils mirent le Cap au S, au S ¼ SO, & au SSO, & ſe trouverent à midi hors des terres; ils prirent hauteur par un très-beau temps, & l'obſervation leur donna 54d 34′ de latitude. Cette obſervation fut confirmée par celle qu'ils firent le lendemain, à vûe d'un Iſlot qui leur reſtoit à l'Eſt du monde, ils obſerverent 54d 29′.

Marques de reconnoiſſance du nouveau paſſage.

Cet Iſlot étoit au Sud d'une grande Iſle, dont la pointe du S E fut appellée *Cap noir*, parcequ'elle eſt de cette couleur. L'Iſlot dont nous parlons, eſt un rocher fait comme une Tour extrêmement haute, à côté duquel

quel il y en a un plus petit à peu près de même, par où l'on voit qu'il ſeroit impoſſible de manquer ce Canal, ſi l'on vouloit le chercher par ſa latitude, ſur des marques ſi ſingulieres. Les gens de l'équipage diſent qu'il y a beau fond, & que de gros Navires y peuvent paſſer ſans riſque, étant large d'environ 2 lieues.

Ce Détroit eſt peut-être le même que celui de Jelouchté, que M. de Liſle a mis dans ſa derniere Carte du Chili; mais comme les Memoires Anglois qu'il a bien voulu me montrer, ſemblent le placer au Sud du Cap Frouvart, on peut penſer que ce ſont deux Détroits differents.

C'eſt peut-être auſſi le même par où débouqua un Bateau de l'Eſcadre de M. de Gennes en 1696.

Si j'ai ſupprimé dans cette Carte des terres imaginaires, j'en ai ajoûté d'effectives par les 51^d de latitude, auſquelles j'ai donné le nom d'Iſles nouvelles, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plûpart par les Vaiſſeaux de Saint Malo; je les ai placées ſur les Memoires du Maurepas & du Saint Louïs, Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes qui les ont vûs de près, Nouvelles Iſles.

près, & même ce dernier y a fait de l'eau dans un Etang que j'ai marqué auprès du Port de S. Louïs; l'eau en étoit un peu rouſſe & fade, au reſte bonne pour la mer. L'un & l'autre ont parcouru differents endroits; mais celui qui les a côtoyé de plus près, a été le Saint Jean-Baptiſte commandé par Doublet du Havre, qui cherchoit à paſſer dans un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu; mais ayant reconnu des Iſles baſſes preſque à fleur d'eau, il jugea à propos de revirer de bord; cette ſuite d'Iſles ſont celles que M. Fouquet de Saint Malo découvrit, & qu'il appella du nom *d'Anican*, ſon Armateur. Les routes que j'ai tracées feront voir le giſement de ces terres par rapport au Détroit de le Maire, d'où ſortoit le Jean-Baptiſte lorſqu'il les vit, & par rapport à la terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoiſſance avant que de les trouver.

Iſles d'Anican.

La partie du Nord de ces terres qui eſt ici ſous le nom de *Côte de l'Aſſomption*, a été découverte le 16 Juillet de l'année 1708, par Poré de Saint Malo qui lui donna le nom du Vaiſſeau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle terre, éloignée d'en-

Côte de l'Aſſomption.

d'environ 100 lieues à l'Eſt des Iſles nouvelles dont je parle ; mais je n'ai point fait de difficulté de la joindre aux autres, fondé ſur des raiſons convaincantes.

La premiere, c'eſt que les latitudes obſervées au Nord & au Sud de ces Iſles, & le giſement des parties connues, concourent parfaitement bien au même point de réunion du côté de l'Eſt, ſans qu'il reſte du vuide entre deux.

La ſeconde, c'eſt qu'il n'y a point de raiſons pour eſtimer cette Côte de l'Aſſomption à l'Eſt des Iſles d'Anican ; car M. le Gobien de Saint Jean qui a bien voulu me communiquer un extrait de ſon Journal, eſtime qu'elle eſt au Sud de l'embouchure de la riviere de la Plata, ce qui étant pris à la rigueur, ne pourroit l'éloigner à l'Eſt que de deux ou trois degrez, c'eſt à dire environ 25 ou 30 lieues ; mais la diverſité des eſtimes eſt toujours une marque d'incertitude. La premiere fois qu'ils virent cette Côte en venant de l'Iſle de Sainte Catherine, ils l'eſtimerent par 329d, & la ſeconde en venant de la riviere de la Plata, où les vents contraires les avoient con-

contraints d'aller relâcher, après avoir tenté de paſſer le Cap de Horn; ils la jugerent par 322d, & ſuivant quelques-uns 324d ſur les Cartes de Pieter Goos, dont nous avons fait remarquer les erreurs pag. 51 & 52, ainſi on doit y avoir peu d'égard. Cependant comme ils y avoient de la confiance, ils ſe crurent fort loin de la terre ferme, & ſe comptant trop à l'Eſt, ils coururent auſſi 300 lieues trop à l'Oueſt dans la Mer du Sud; de ſorte qu'ils croyoient courir ſur la Guinée, lorſqu'ils atterrerent à Ylo: Mais la troiſiéme & la plus convaincante, c'eſt que nous & nos Camarades avons dû paſſer par deſſus cette nouvelle terre, ſuivant la longitude où elle étoit placée dans la Carte manuſcrite, & qu'il eſt moralement impoſſible qu'aucun Navire n'en eût eu connoiſſance, étant longue d'environ 50 lieues ESE & ONO: ainſi il ne reſte plus aucun lieu de douter que ce ne fût la partie du Nord des Iſles Nouvelles, dont le temps découvrira la partie de l'Oueſt, qui eſt encore inconnue.

Ces Iſles ſont ſans doute les mêmes que celles que le Chevalier Richard Hawkins découvrit en 1593.

Etant

Etant à l'Eſt de la Côte Deſerte par les 50d, il fut jetté par une tempête ſur une terre inconnue ; il courut le long de cette Iſle environ 60 lieues, & vit des feux qui lui firent juger qu'elle étoit habitée.

Juſqu'ici on a appellé ces terres les *Iſles Sebales*, parce-qu'on croyoit que les trois qui portent ce nom dans les Cartes, étoient ainſi marquées à volonté, faute d'une connoiſſance plus parfaite ; mais le Vaiſſeau *l'Incarnation*, commandé par le Sieur Brignon de Saint Malo, les a reconnu de près par un beau temps, en 1711, à la ſortie de Rio de Janeiro. Ce ſont effectivement trois petites Iſles d'environ demi lieue de long, rangées en triangle comme elles ſont marquées dans les Cartes ; ils n'en paſſerent qu'à trois ou quatre lieues, & ils n'eurent aucune connoiſſance de terre, quoique par un temps très-fin ; ce qui prouve qu'elles ſont ſeparées des Iſles Nouvelles au moins de ſept à huit lieues.

Enfin j'ai marqué par des chifres Romains les variations de l'Aimant qu'on obſerve dans ces parages, où ſa déclinaiſon eſt très-conſiderable au

NE; car nous en avons obſervé juſqu'à 27 degrez étant à l'Eſt des Iſles Nouvelles.

Après nous être tiré des glaces, nous fûmes favoriſez d'un grand frais de SO & de SSO juſques par les 35 degrez de latitude, & les 39 de longitude, où nous trouvâmes quelques calmes, & enſuite les vents de la partie de l'Eſt qui nous menerent juſqu'au tropique du Capricorne. Là nous eûmes quatre jours de calme & de pluye à verſe, ſi groſſe, qu'il ſembloit que les cataractes du Ciel étoient ouvertes.

Iſle de l'Aſcenſion.

Il nous vint enſuite un peu de vent, & le Dimanche huitiéme Avril nous eûmes connoiſſance de l'Iſle de l'*Aſcenſion*, lorſque par mon eſtime je devois la voir à point nommé ſur la Carte manuſcrite corrigée, comme je l'ai dit, étant parti de la Conception par 75d 15′ qui répondent aux 303d 5′ du Meridien de Tenerife, au lieu de 298 qui eſt celle des Cartes Hollandoiſes; ainſi j'ai trouvé cette Iſle par 32d 5′, qui répondent aux 346d 15′, c'eſt à dire trois degrez plus Oueſt qu'elle n'eſt marquée: Ceux qui avoient pris leur départ de la Conception ſur la

Car-

Cartes, la trouverent 150 lieues plus à l'Oueſt. Cette erreur de longitude n'eſt pas la ſeule, elle eſt encore mal placée en latitude par 20d 0′, car elle eſt par 20d 25′, comme je l'ai obſervé à l'anchre auprès de terre.

Cette Iſle, qu'on appelle du nom Portugais *Acençaon*, pour la diſtinguer d'une autre Iſle de l'Aſcenſion qui eſt par les 6 degrez vers la Côte de Guinée, n'eſt proprement qu'un Rocher d'environ une lieue & demie de long, très-reconnoiſſable du côté du Sud & de l'Oueſt par un Piton rond comme une tour, un peu conique, & preſque auſſi haut que l'Iſle: du côté de l'Eſt elle forme comme deux têtes qui terminent le Cap. On peut encore mieux la reconnoître par trois Iſlots, dont il y en a un d'environ ½ lieue de long qui eſt à E ¼ N E, du Compas, de la grande Iſle de l'Aſcenſion. Ces trois Iſlots ont donné occaſion à quelques uns de croire que cette Iſle & celle de la Trinité n'étoient que la même, fondez ſur ce qu'il eſt arrivé à des Navires de chercher l'autre par ſa latitude, ſans la trouver: mais auſſi je ſai que des Vaiſſeaux l'ont reconnue en revenant des Indes

Orientales, & même y ont fait de l'eau dans un étang. C'eſt donc mal à propos qu'Edmond Halley a ſupprimé dans ſa grande Carte l'Iſle de la Trinité, & qu'il a appellé de ce nom celle de l'Acençaon, qu'il met très-bien par ſa latitude de 20d 25′

Nous fûmes bien aiſe d'avoir rencontré cette Iſle, parceque nous eſperions y trouver de l'eau, & avec ce ſecours continuer notre route ſans perdre le temps à une relâche.

Mouillage. Nous vînmes donc mouiller à O 5d N, ou O ¼ NO du Monde de ce Pic, environ à quatre cablures de terre, en 30 braſſes d'eau fond de ſable & de teignant. On envoya auſſi-tôt la Chaloupe chercher un meilleur fond, & on en trouva à 25 braſſes, de gros ſable noir, au NNO d'un Iſlot fendu, plus au Nord que nous.

Le lendemain on envoya la Chaloupe chercher de l'eau, elle trouva une belle caſcade qui en auroit pû fournir à une Eſcadre entiere; mais le rivage de la mer eſt tellement bordé de groſſes pierres & la mer ſi male, qu'on ne peut mettre pied à terre ſans riſque; de ſorte que pendant toute la matinée on ne put faire que deux bar-

barriques d'eau, qui ſe corrompit en trois ou quatre jours, ſur quoi l'on peut douter qu'elle vienne de ſource; ainſi notre beau projet échoua, il falut penſer à aller relâcher à la Baye de tous les Saints, où étoit le rendez-vous.

Le Lundi 9 Avril nous appareillâmes, & nous nous apperçûmes qu'auprès de l'Iſle il y avoit du courant au NO & au NNO, parceque les calmes nous y arrêterent pendant quelques jours.

Enfin le 20 du même mois, par les 12d 50′ de latitude, nous eûmes connoiſſance de terre à la Côte du Breſil, que nous trouvâmes plus éloignée de l'Iſle de l'Aſcenſion que ne marquent les Cartes de *Pieter Goos*, *Robin*, *van Keulen*, & *Loots*, à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres; car il y a environ 9 degrez de longitude de l'Iſle à la prochaine terre.

Atterrage à la Côte du Breſil.

Erreur des Cartes.

De ce que je viens de dire, il eſt aiſé de conclure quelle devoit être l'erreur de ceux qui s'étoient reglez ſur les Cartes, puiſqu'ayant pris leur départ de la Conception 5 & 6 degrez trop à l'Oueſt, & la Côte du Breſil

étant trop avancée à l'Eſt d'autant de degrez, ils ont trouvé au moins 200 lieues d'erreur, ſuivant laquelle ils ont entré dans les terres, ainſi qu'il eſt arrivé dans les Vaiſſeaux de notre Eſcadre, de leur propre aveu : Ces erreurs ont toujours été à peu près les mêmes dans tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Breſil, ou à l'Iſle de Fernando Noronho en revenant de la Mer du Sud.

L'ignorance de la theorie qui regne parmi nos Navigateurs, leur faiſoit attribuer cette difference de l'eſtime & des Cartes aux courans qu'ils diſoient porter à l'Eſt, ſans qu'une eſpece d'uniformité d'erreur, non ſeulement à l'atterrage du Breſil, mais encore à celui de France, leur fit ouvrir les yeux depuis quatorze ans de navigation continuelle, quoiqu'ils viſſent qu'ils trouvoient les terres du Breſil trop à l'Oueſt, & que reformant leur point ſur les Cartes, ils trouvoient les Côtes d'Europe trop à l'Eſt, à peu près de la même quantité qu'ils y avoient rapporté leur eſtime; en cela du moins ils font voir leur peu docu-

rio

rioſité de ne pas chercher à s'éclaircir: Mais ils ſont encore plus excuſables que leurs principaux Hydrographes qui devoient profiter des Obſervations que Meſſieurs de l'Academie des Sciences donnent au Public dans la Connoiſſance des Temps. Mais comme ces choſes ſont trop au-deſſus de leur portée pour les entendre & les ſavoir reduire au calcul ordinaire des Cartes Hollandoiſes dont on ſe ſert ordinairement, ils ont la ſotiſe de les mépriſer comme des productions de gens lettrez qui n'ont pas d'experience. C'eſt ainſi que dans une *Inſtruction* manuſcrite, D. G. de Saint Malo ſoutient que la Côte du Breſil eſt bien ſituée en longitude ſur ces mêmes Cartes, où neanmoins, ſuivant les Obſervations faites à Olinde & à la Cayenne, il doit y avoir 6 degrez d'erreur trop à l'Eſt.

Le lendemain de notre atterrage [Dimanche matin], nous vîmes un petit Navire à deux mâts qui paroiſſoit faire, comme nous, le SO; après avoir un peu arrivé, il revira de bord ſur nous, pinçant le vent ſous les baſſes voiles ſeulement. Cette manœuvre extraordi-

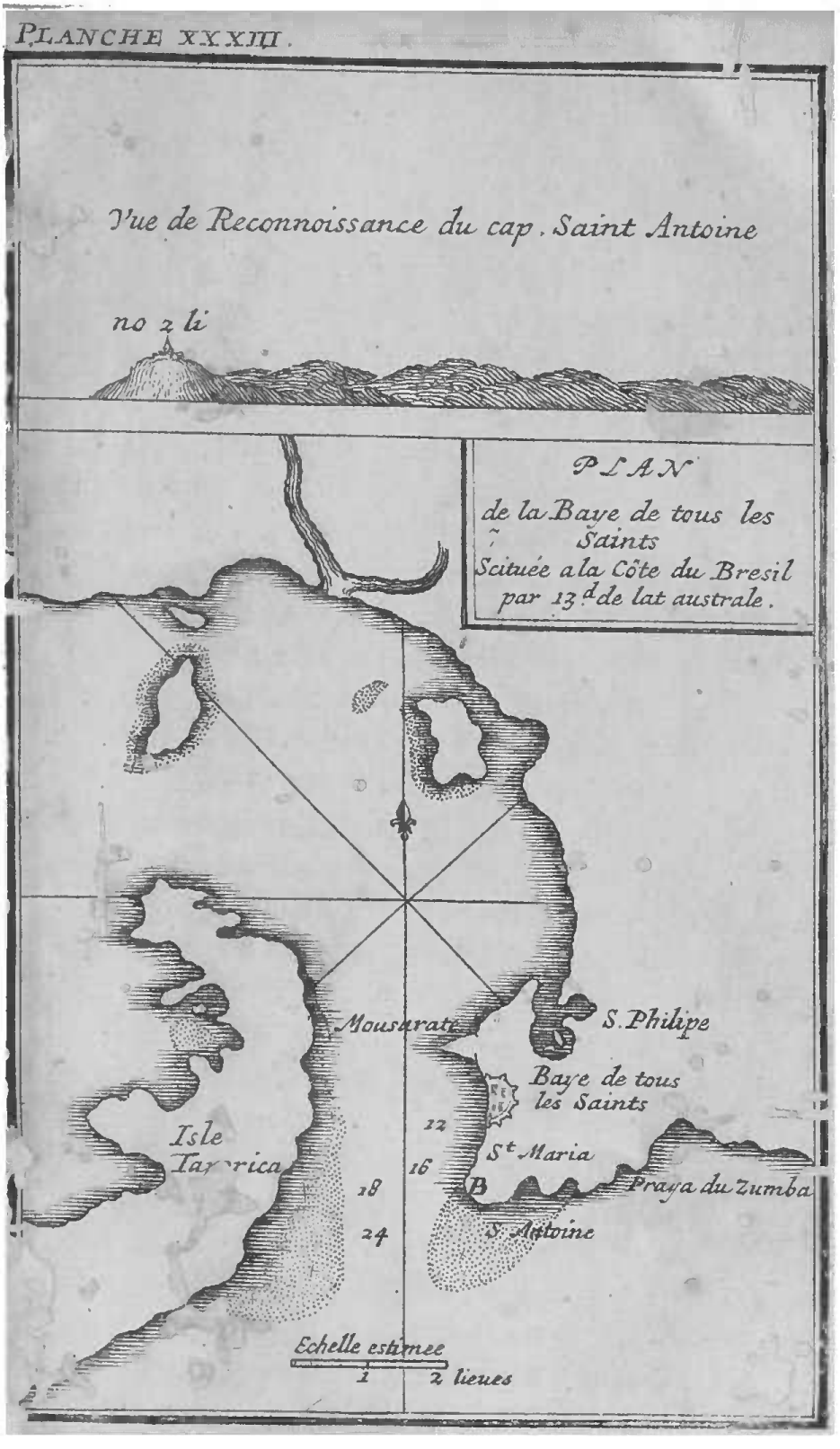
naire nous le fit prendre pour un Forban, d'autant plus qu'il paroiſſoit de fabrique Angloiſe ; nous nous baſtingâmes & l'attendîmes les armes à la main. Lorſqu'il fut à la portée du canon, nous lui montrâmes Pavillon François, & auſſi-tôt il répondit du Pavillon Portugais, & continua de pincer le vent le plus qu'il put. Nous n'avons ſû qu'en juger, parcequ'étant arrivez à la Baye, on nous aſſura qu'il n'étoit point ſorti de Navire depuis long-temps.

Nous continuâmes de courir ſur la terre où il paroiſſoit quantité de Tapions * blancs ; nous virâmes de bord pendant la nuit, & neanmoins nous nous trouvâmes au jour à une lieue près de la Côte, avec groſſe mer, des grains de vent & de la pluye à verſe ; ce qui nous fit peur, parcequ'elle eſt fort mal ſaine.

* C'eſt à dire Marques.

Ce mauvais temps nous obligea de courir au large pour en attendre un plus propre à chercher la Baye, & regagner au Sud contre les courans qui nous portoient ſenſiblement au NE, comme le remarque le grand Flambeau de mer, dans cette ſaiſon, depuis Mars juſqu'en Septembre, pen-

PLANCHE XXXIII.



pendant laquelle les vents de SE & SSE regnent auſſi, de ſorte qu'il faut alors ſe ranger au Sud, comme il en avertit ſagement.

Enfin le 26 Avril nous atterrâmes au vent de *Praya de Zumba*, terre très-reconnoiſſable par une infinité de Tapions blancs qui paroiſſent comme du linge mis à ſecher, juſques à deux ou trois lieues près du Cap de Saint Antoine; l'intervalle que l'ouverture de la Baye de tous les Saints met entre ce Cap & l'Iſle Taporica, le fait paroître ſans ſuite lorſqu'on le voit au NO, & l'Iſle ou la Côte de babord fort confuſément. Planche XXXIII.

En approchant de terre on voit, au bout du Cap, le Fort Saint Antoine, au milieu duquel eſt une Tour couverte en pointe, qui paroît comme un Pavillon. Reconnoiſſance de la Baye de tous les Saints.

Au devant de ce Cap eſt un banc de rocher, ſur lequel il y a quatre & cinq braſſes d'eau de mer baſſe; il s'avance environ à $\frac{3}{4}$ de lieue au SO.

L'Iſle *Taporica*, qui forme l'entrée du côté de babord, eſt encore moins ſaine, elle a au devant un banc qui s'avance plus d'une lieue au SE, & qu'on voit briſer fort haut de juſant:

ainſi il faut porter droit au Nord par le milieu du Canal pour entrer en ſûreté, & prendre garde aux marées qui ſont de 3 h. $\frac{3}{4}$.

Comme l'ouverture eſt large d'environ deux lieues & demi, Eſt & Oueſt, on peut paſſer hors de la vraye portée du canon des Forts de Saint Antoine & de *Sa. Maria*; ainſi ils ſont moins redoutables au paſſage, que propres à défendre un debarqnement dans les anſes de ſable à tribord.

A meſure qu'on entre on découvre de ce même côté ſur la hauteur, une partie de la Ville qui fait un aſſez joli coup d'œil, qui s'étend juſqu'au Cap le plus avancé au Nord, ſur lequel eſt le Fort de *Na. Sa. de Monſarate.*

Dans cette anſe, au pied de la Ville, eſt le Port où mouillent les Vaiſſeaux Portugais, il eſt fermé du côté du Sud & de l'Oueſt par le Banc *Alberto*, ſur lequel eſt le Château d'Eau, qu'on pourroit appeller *Paté* pour ſa figure ronde. En 1624, lorſque les Hollandois prirent ſur les Eſpagnols la Ville de Saint Sauveur, l'Amiral Willekens s'empara de cette batterie, qui étoit alors de dix canons; & en 1638,

1638, lorſque le Comte Maurice voulut enlever cette Ville aux Portugais, il commença auſſi par s'emparer du Fort d'Albert ; ce qui engagea les Portugais à jetter tout autour de groſſes pierres dans la mer, pour le rendre inacceſſible aux Bâtimens, & même aux Chaloupes.

Pour entrer dans ce Port, il faut porter au Nord un peu en dedans du Fort de Monſarate, & lorſqu'on eſt E & O du bout de la Ville, on eſt à l'ouverture du Port, & hors du Banc Alberto.

Nous apperçûmes en entrant dans la Baye, trois Vaiſſeaux qui étoient au dehors du mouillage ordinaire, & nous reconnûmes par les ſignaux que c'étoient nos camarades : nous ſaluâmes en paſſant la flâme du Saint-Eſprit, qui nous rendit le ſalut, & nous allâmes au S $\frac{1}{4}$ SO du Fort de Monſarate, & à O $\frac{1}{4}$ NO du Château, mouiller à 12 braſſes d'eau, mauvais fond de ſable & de rocher. Nous voulions nous mettre ailleurs ; mais le Gouverneur, qui n'avoit pas permis que les Vaiſſeaux François ſe miſſent au Port ordinaire, ne vouloit pas auſſi qu'on s'approchât de terre, où le fond étoit

Mauvais mouillage.

étoit meilleur ; ainſi nous y perdîmes un cable & une anchre dix jours après, en quoi nous lui fûmes peu obligez en particulier, de même que le Berger & le Fidele à qui pareil cas étoit arrivé ; ce dernier étoit encore un de ceux que les nouvelles de la Paix faiſoient courir à la Mer du Sud, comme à un tréſor qu'on va fermer ; mais ils alloient au débris de ce commerce, qu'ils ont entierement perdu par la multitude & la ſurabondance des marchandiſes qu'on y a porté.

Après avoir mouillé, nous ſaluâmes la Ville de ſept coups de canon, qu'elle nous rendit coup pour coup.

Nous travaillâmes enſuite à faire des vivres, de l'eau & du bois, & à nous r'agréer d'une grande vergue & d'un mât d'artimon qui étoit hors de ſervice.

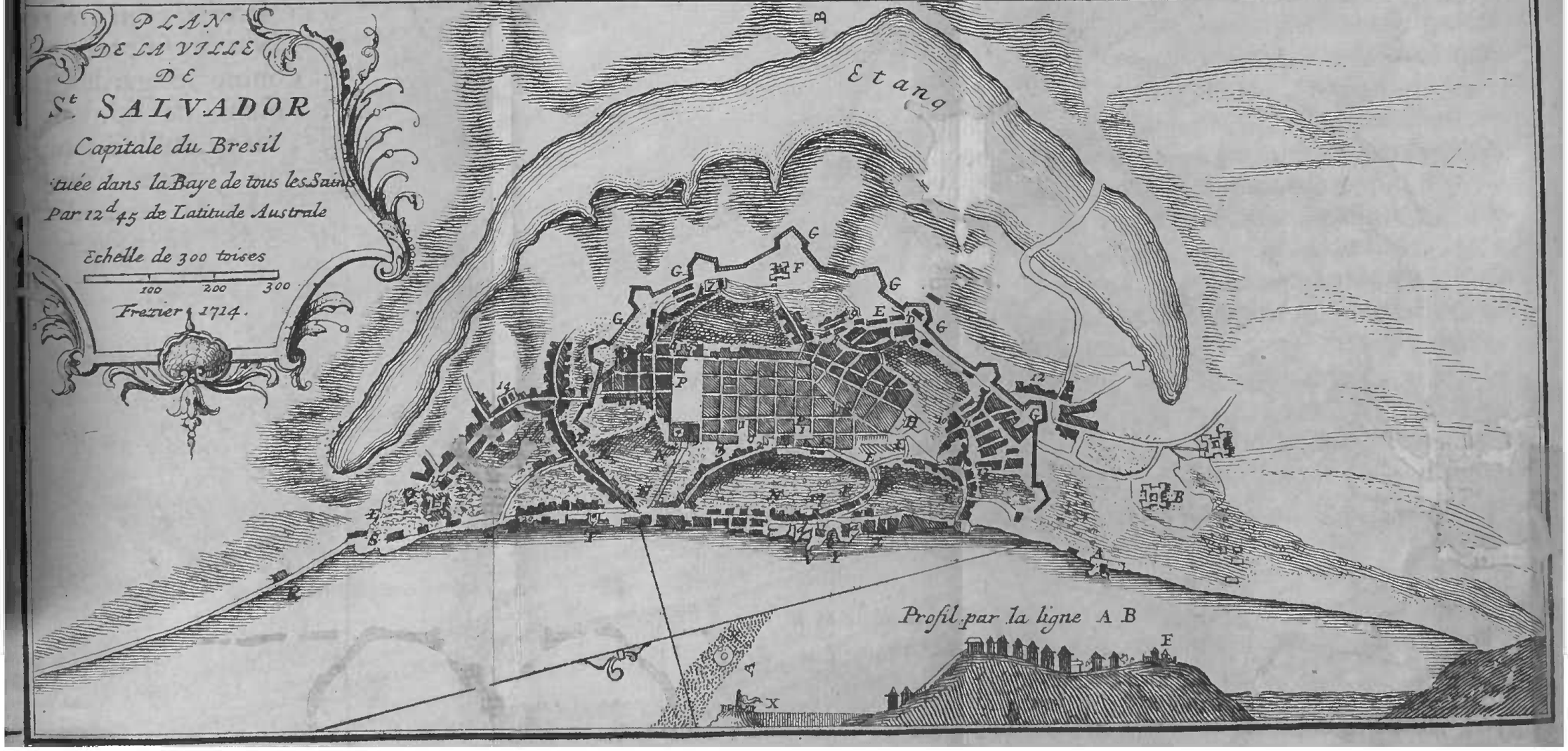
Pendant ce temps-là je m'occupai à viſiter la Ville & ſes environs, autant qu'il me fut poſſible, malgré les pluyes preſque continuelles, mêlées d'intervales de chaleur brûlante. Ces inconveniens joints au peu de durée de notre relâche, ne me permirent pas d'en lever un plan avec toute la juſteſſe que j'aurois ſouhait[illegible]

Vue de la Ville de S.t Salvador du côté de la Baye

PLAN
DE LA VILLE
DE
S.t SALVADOR
Capitale du Bresil
située dans la Baye de tous les Saints
Par 12.d 45 de Latitude Australe

Echelle de 300 toises
100 200 300

Frezier 1714.



moins le donner comme une très-bonne idée, peu differente de la verité dans l'eſſentiel. Au reſte il ne m'auroit de rien ſervi que nous y euſſions ſéjourné plus long-tems; quelques indiſcrets de notre Eſcadre m'ayant fait connoître aux Officiers Portugais pour Ingenieur, il ne me convenoit plus de m'expoſer à quelque affront dans un lieu où le ſouvenir de l'expedition de Rio de Janeiro, encore recent, rendoit la Nation ſuſpecte. En effet on avoit doublé les gardes par tout, & même établi de nouveaux corps de garde, ſur ce qu'il ſe trouvoit déja en rade cinq Navires François, parmi leſquels il y en avoit deux de force, un de 50 & l'autre de 70 canons.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE S^T SAUVEUR,

Capitale du Breſil.

LA Ville que nos Cartes & nos Relations appellent du nom de Saint *Salvador*, ou Saint Sauveur, s'appelle ſimplement en langage du pays *Cidade da Bayia*, Ville de la Baye: elle Planche XXXIV.

elle eſt ſituée par les 12d 45′ de latitude auſtrale, ſur une hauteur d'environ 100 toiſes qui forme la Côte orientale de la Baye de tous les Saints. L'accès en eſt ſi difficile par ſa grande roideur, que pour monter & deſcendre les marchandiſes du Port à la Ville, on a été obligé d'avoir recours à des machines.

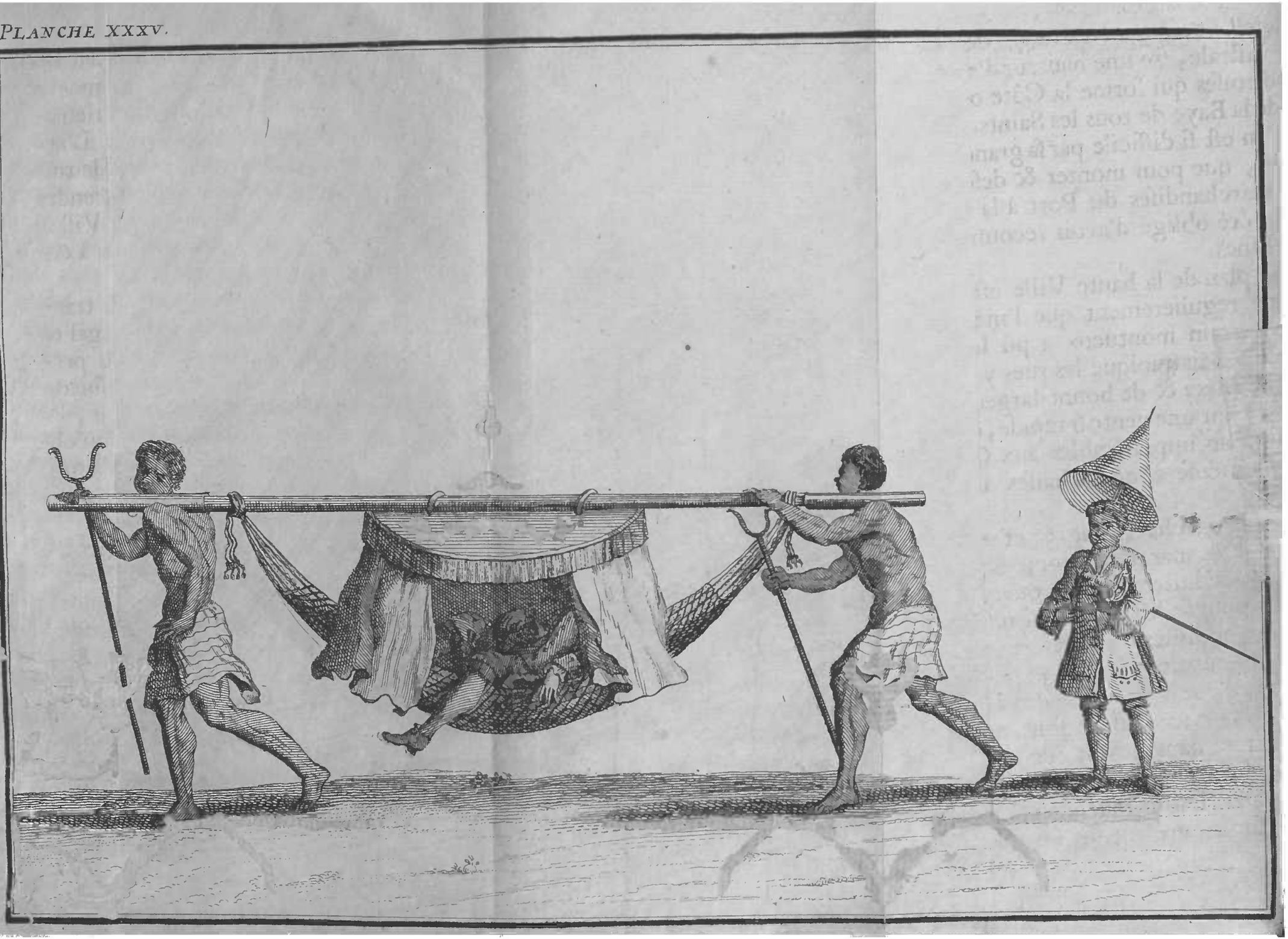
Le plan de la haute Ville eſt tracé autant regulierement que l'inégalité d'un terrain montueux a pû le permettre: mais quoique les rues y ſoient bien alignées & de bonne largeur, la plûpart ont une pente ſi rapide, qu'elles ſeroient impraticables aux Caroſſes, & même à nos Chaiſes à porteur.

Les gens riches, malgré cet inconvenient, ne marchent point à pied, toujours induſtrieux à trouver des moyens pour ſe diſtinguer du reſte des hommes, en Amerique comme en Europe, ils auroient honte de ſe ſervir des jambes que la nature nous a donné pour marcher: ils ſe font mollement porter dans des lits de coton à raiſeau, ſuſpendus par les deux bouts à un grand bâton que deux Noirs portent ſur la tête ou ſur les épaules.

Voyez la Planc. XXXV.

Et

PLANCHE XXXV.



Et afin d'y être caché, & que la pluye ou l'ardeur du Soleil ne les y incommode pas, ce lit eſt couvert d'une imperiale d'où pendent des rideaux que l'on tire quand on veut. Là tranquillement couchez, la tête ſoutenuë d'un chevet de riches étoffes, ils ſont tranſportez plus doucement qu'on n'eſt dans les Caroſſes ni dans les Chaiſes à porteur. Ces hamacs de coton s'appellent *Serpentin*, & non pas Palanquin, comme diſent quelques Voyageurs.

Si cette grande inégalité de terrain eſt incommode aux habitans, elle eſt en recompenſe bien avantageuſe pour les Fortifications; avec une mediocre dépenſe on en pourroit faire une Ville moralement imprenable, la nature y a fait des foſſez & des dehors flanquez d'eux-mêmes, où l'on pourroit diſputer le terrain pouce à pouce; la partie de l'Eſt eſt preſque inacceſſible, comme on le peut voir dans le profil par la ligne A B, elle eſt preſque toute environnée par un étang profond de 15 à 20 braſſes en quelques endroits, qui eſt enfoncé dans une vallée entre deux montagnes dont la pente eſt fort roide. Voyez la Planc. XXXIV.

De

De cet étang, qui s'approche fort de la mer du côté du Nord, on tire
Aigade. un petit ruiſſeau qui ſert à l'aigade des Navires.

Enfin pour venir à la Ville par le côté du Sud, il faudroit débarquer auprès des Forts dont j'ai parlé, ou plus en dedans parmi les batteries qui ſont à la Côte, ce qui ſeroit ſans doute très-difficile, pour peu qu'on y trouvât de réſiſtance.

Les Hollandois en 1624 ayant pris cette Ville ſur les Eſpagnols, la fortifierent du côté de la campagne par un rempart, ou plûtôt un grand retranchement de terre, qui enfermoit le corps de la haute Ville dans la longueur d'environ un tiers de lieue, ce qui n'empêcha pas que les Eſpagnols ne la repriſſent l'année ſuivante 1625. Cette enceinte aujourdhui eſt toute ruinée, on l'a negligée pour tâcher de défendre les approches par quantité de Fortins qu'on a fait aux environs.

Fortifications. Le premier, du côté du Sud, eſt le Fort *Nove* ou *de San Pedro*, bâti de terre, revêtu d'une chemiſe de maçonnerie à laquelle on travailloit lorſque nous y étions, c'eſt un quarré régulier

lier à quatre baſtions de 20 toiſes de face, autant de courtine, & quatre toiſes de flanc; il eſt garni d'artillerie qui bat en rade d'un côté, mais fort en plongeant; il eſt bordé d'un petit foſſé de cinq à ſix toiſes de large.

Le ſecond du même côté, plus près de la Ville, eſt le Fort *Diogo*; c'eſt auſſi un quarré bâti de maçonnerie ſans foſſé à quatre baſtions de huit toiſes de face, & environ ſeize de courtine & trois de flanc; c'eſt une batterie de bombes pour la Rade, qui ſert aujourdhui de magazin.

Le troiſiéme eſt le grand magazin à poudre, *Caſa da polvora*; c'eſt un quarré de même, bâti de maçonnerie & ſans foſſé; les baſtions ſont de ſix toiſes de face, les courtines en ont quatorze, & les flancs deux; il contient huit corps de magazins, voûtez & couverts en pyramide, couronnées d'autant de globes: on dit qu'il peut bien contenir deux à trois mille barrils de poudre; mais on y en tient ſouvent moins de cent.

Le quatriéme eſt le Fort de *Saint Antoine* du Nord, qui eſt directement au deſſus de l'Isgade. Il eſt de maçonne-

nerie, & quarré comme les autres, mais un peu plus grand, & mieux entendu ; ſes baſtions ont environ ſeize toiſes de face, quatre à cinq de flanc, & vingt-cinq de courtine, avec un bon foſſé au-devant. Il bat en rade d'un côté, mais il défend mal une coulée, par où l'on peut venir à couvert juſqu'à la contreſcarpe, & par laquelle on peut aller à la Ville. Vers le NE de celui-ci à demi portée de canon, on voit le Fort de *Na Sa da Victoria*, bâti de terre, où je n'ai pû aller, non plus qu'aux autres qui ſont plus loin, comme à celui de Saint Barthelemi, qui défend un petit Port où l'on peut carener, à celui de Monſarate, ni à ceux de l'entrée dont j'ai parlé.

Troupes. Pour garder ces Forts & la Ville, le Roi de Portugal entretient ſix Compagnies de Troupes d'Ordonnance en habit uniforme, & non pas en toile brune, comme le dit Dampier : cela a changé ; elles ſont bien diſciplinées & bien payées ; celles que j'y ai vû étoient en très-bon état, bien armées, & pleines de beaux hommes, il ne leur manque que la réputation d'être bons ſoldats.

La

La Ville de la Baye eſt, comme l'on ſait, la Metropole & la Capitale du Breſil, & le Siege ordinaire d'un Viceroi, neanmoins le Gouverneur n'a pas toujours ce titre, témoin celui qui y étoit de notre tems.

Les habitans ſont d'un aſſez bel exterieur pour ce qui regarde la politeſſe, la propreté & la maniere de ſe mettre de bon air, à peu près à la Françoiſe; j'entends les hommes ſeulement, car on y voit ſi peu de femmes, qu'on n'en peut parler que très imparfaitement. Les Portugais ſont ſi jaloux, qu'à peine leur permettent-ils d'aller à la Meſſe les jours de Fêtes & Dimanches; neanmoins malgré toutes leurs précautions, elles ſont preſque toutes libertines, & trouvent le moyen de tromper la vigilance des peres & des maris, s'expoſant à la cruauté de ces derniers qui les tuent impunément, dès qu'ils découvrent leurs intrigues. Ces exemples ſont ſi frequens, qu'on comptoit depuis un an, plus de trente femmes égorgées par leur maris; les peres en uſent plus humainement à l'égard de leurs filles, lorſqu'ils ne peuvent terminer leur honte par un mariage, ils les abandon- Mœurs.

donnent, & alors elles ont la liberté d'être publiques. Bel expedient!

Soit effet du Climat, ou de l'envie que nous avons naturellement de ce dont on veut nous priver par force, * il ne faut pas de grands efforts pour en venir aux dernieres familiaritez; les meres aident à leurs filles à ſe dérober aux yeux de leurs peres, † ou par commiſeration, ou par principe de la Loi naturelle, qui nous ordonne de faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fut fait; mais enfin quand elles ne feroient pas à demi les avances, la rareté des Blanches devroit leur attirer la preſſe, car les dix-neuf vingtiémes des gens qu'on y voit, ſont de Noirs & de Negreſſes tout nuds, à la reſerve des parties que la pudeur oblige de couvrir, de ſorte que cette Ville paroît une nouvelle Guinée. En effet, les rues ne ſont pleines que de figures hideuſes de Noirs & Negreſſes eſclaves, que la moleſſe & l'avarice, bien plus que la neceſſité, ont tranſplantez des Côtes d'Afrique pour ſervir à la magnificence des riches, & contribuer à l'oiſiveté des pauvres, qui ſe déchargent ſur eux de leur travail; de ſorte que pour

* *Quod licet ingratum eſt, quod non licet acrius urit.* Ovid.

† *Matres omnes filiis in peccato adjutrices, auxilio in paterna injuria ſolent eſſe.* Terent. Heaut. Act. 5. ſc. 8.

our un Blanc, il y a toujours plus e vingt Noirs. Qui le croiroit! il y des boutiques pleines de ces pauvres nalheureux qu'on y étale tout nuds, & qu'on y achete comme des bêtes, ur leſquels on acquiert le même pouvoir ; de ſorte que ſur de legers mécontentemens, on peut les tuer preſque impunément, ou du moins les maltraiter ſi cruellement qu'on veut. Je ne ſai comment on peut accorder cette barbarie avec les maximes de la Religion, qui les fait membres du même corps que les Blancs, dès qu'on les a fait baptiſer, & qui les éleve à la dignité de Fils de Dieu : *Filii excelſi omnes*, ſans doute qu'on ne veut pas ſe laiſſer convaincre de cette verité ; car ces pauvres eſclaves ſont trop maltraitez par leurs freres, qui dédaignent cette alliance.

Je fais ici cette comparaiſon, parceque les Portugais ſont des Chrétiens d'un grand exterieur de Religion, encore plus que les Eſpagnols ; la plûpart marchent dans les rues le Roſaire à la main, avec un Saint Antoine ſur l'eſtomach, ou pendu au cou ; & par un bizarre attirail, on leur voit les manches chargées d'une longue épée

épée à l'Eſpagnole ſur la gauche, & d'un poignard preſque auſſi grand que nos petites épées Françoiſes ſur la droite ; afin que dans l'occaſion il ne leur reſte point de bras inutile pour égorger leurs ennemis. Effectivement, ces marques exterieures de Religion ſont très-équivoques parmi eux, non ſeulement pour ce qui eſt de la vraie probité, mais encore pour les ſentimens Catholiques ; ils ſervent très-ſouvent à couvrir, aux yeux du public, grande quantité de Juifs cachez ; on en a vû dans cette Ville un exemple étonnant ; Un Curé après pluſieurs années d'un exercice édifiant au-dehors, ſe ſauva avec les Vaſes ſacrez en Hollande pour y vivre dans le Judaïſme : d'où vient que pour être Eccleſiaſtique, il faut prouver qu'on eſt *Chriſtian Viejo*, c'eſt à dire, d'ancienne famille de Chrétiens.

La haute Ville eſt ornée de pluſieurs Egliſes, dont la plus remarquable eſt la *SE*, ou Cathedrale, qui pour être ſous le titre de Saint Sauveur, a donné le nom à toute la Ville ; elle a au-devant une petite Place en Plate-forme, d'où l'on découvre toute la Baye, & pluſieurs Iſles qui for-

forment un agréable Païſage. A côté de cette Place eſt l'Hôpital, ſous le nom de *Na Sa da Miſericordia.* De la Cathedrale relevent les deux Paroiſſes *S. Antonio*, & *S. Pedro*, & ſi je ne me trompe, *Sa Barbara.* Au Nord de la *SE'*, eſt le Couvent des Jeſuites, dont l'Egliſe eſt bâtie de marbre tout apporté d'Europe ; la Sacriſtie en eſt fort belle, tant par la propreté de l'ouvrage des buffets, par les bois curieux, le caret & l'yvoire dont ils ſont compoſez, que par une ſuite de petits tableaux, dont ils ſont ornez. Mais il ne faut pas avec Froger, appeller belles peintures celles du plafond, qui ne meritent pas l'attention d'un Connoiſſeur : les autres Egliſes & Convents n'ont rien de remarquable. Il y a des Benedictins, des Recollets, des Carmes, des Dominiquains, des Auguſtins Déchauſſez, ou Petits Peres, & un Couvent de Capucins, qui étoit autrefois uniquement compoſé de François, mais on les a chaſſé dans ces dernieres guerres pour y mettre des Italiens ; on les appelle *os Barbudos.* Au reſte, je ne connois qu'un Couvent de Religieuſes, qu'on appelle *as Freiras da Incarnaçaõ.* Il y a dans

la

la baſſe Ville d'autres Chapelles de Confrairies, *Sa Barbara*, *Na Sa Do Roſario* & de *Pila*, celle-ci eſt pour les Soldats, *Cuerpo Sto* pour les pauvres gens, & la *Conceçaon* pour les Matelots.

Le grand commerce qu'on fait à la Baye des denrées du païs, met les habitans fort à leur aiſe; il vient tous les ans vers le mois de Mars, une Flotte d'environ vingt Navires de Lisbonne, chargez de toiles & d'étoffes de laine, particulierement des ſerges, perpetuanes, bayettes, & anaſcotes dont les femmes ſe ſervent pour ces voiles qu'on appelle *Mantes*, au lieu de tafetas noir, comme ſont celles qu'on porte en Eſpagne, dont elles ſuivent à peu près la mode; l'uſage de cette étoffe eſt une modeſtie forcée par les Ordonnances du Roi, qui défend celui de la ſoyerie. Les autres marchandiſes de débit, ſont des bas, des chapeaux, du fer, & de la clinquaillerie, mais ſur tout du biſcuit, de la farine, du vin, de l'huile, du beurre & du fromage, &c. Les mêmes Vaiſſeaux remportent en échange, de l'or, du ſucre, du tabac, des bois de teinture, appellez bois de *Breſil*,

fil, du baume, & de l'huile de Copahu, de l'*Hypecacuana*, quelques cuirs verds, & autres denrées.

Comme la Ville eſt ſur une hauteur fort roide, on a établi trois machines pour faire monter & deſcendre au Port les marchandiſes de la haute Ville ; de ces trois, il y en a une chez les Jeſuites, non ſeulement pour le public qui s'en ſert en payant, mais encore pour l'uſage de cette Communauté, qui certainement n'eſt pas ennemie du commerce. Ces machines conſiſtent en deux grandes roües à tambour, qui ont un aiſſieu commun, ſur lequel eſt paſſé un cable amaré à un traîneau, ou chariot, dans lequel ſont les balots de marchandiſes que l'on fait monter par des Noirs, qui en marchant dans les roües virent le cable ſur le treuil ; & afin que le traîneau ne trouve point de reſiſtance & coule facilement, il porte ſur un chaſſis d'aſſemblage continué depuis le haut juſqu'en bas de la montagne, dans la longueur d'environ 140 toiſes, & non pas 250, comme dit le Flambeau de mer.

Outre le commerce des marchandiſes d'Europe, les Portugais en font

un conſiderable en Guinée; ils y portent de la guildive & de la toile de coton, faite aux Iſles du Cap Verd, des coliers de verre, & autres bagatelles, & rapportent de l'or, de l'yvoire, & des Negres pour vendre au Breſil.

La correſpondance de la Ville de Rio Janeiro, auprès de laquelle ſont les mines d'or des Pauliſtes, qui en fourniſſent abondamment, contribue encore à l'opulence de la Baye. Les maiſons y ſont bien bâties, les Bourgeois proprement logez & meublez, les Hommes & les Femmes y ſont modeſtes dans leurs habits, parcequ'il leur eſt ſagement défendu de porter des galons d'or & d'argent; mais ils font briller leurs richeſſes dans certains ornemens d'or maſſif, même ſur les Negreſſes leurs eſclaves, qu'on voit parées de riches coliers faits de chaînes à pluſieurs tours, de grandes boucles en pendans d'oreille, de croix, de plaques qu'elles mettent ſur le front, & autres ornemens d'or fort peſans.

Contre la politique ordinaire des autres Couronnes, le Roi de Portugal ne permet point aux Etrangers d'y

d'y venir enlever les denrées du païs, même en les achetant avec de l'argent en eſpece, & moins encore d'y apporter des marchandiſes pour vendre ou troquer, en quoi il eſt plus fidelement ſervi que le Roi d'Eſpagne au Perou : ce reglement eſt fondé ſur deux bonnes raiſons. La premiere, afin d'engager ſes ſujets à travailler, & leur attirer ainſi tout le profit du commerce. La ſeconde & la principale, eſt d'empêcher que les droits qu'il tire ſur toutes ſortes de marchandiſes ne ſoient détournez par les Vicerois & Gouverneurs ; car en obligeant tous les Vaiſſeaux de venir décharger ſous ſes yeux à Lisbonne, il ne lui en peut rien échaper.

Quoique la Baye de tous les Saints ſoit un lieu fort peuplé, où l'on compte environ 2000 maiſons, ce n'eſt pas neanmoins une bonne relâche, ſur tout en Hyver, non ſeulement à cauſe des grandes pluyes qu'on y ſouffre dans ce tems ; mais encore parceque les vivres n'y ſont pas bons, la farine & le vin qu'on y apporte d'Europe ſe ſentent toujours un peu du tranſport ; le Beuf n'y vaut rien, il n'y a pas de Mouton, & les Poules

y ſont cheres & rares, les fruits de cette ſaiſon, comme les Bananes & les Oranges ſont de peu de durée en mer, & les jardinages y ſont preſque inconnus, ſoit par la nonchalance des Portugais, ſoit qu'en effet il leur ſoit difficile de les cultiver, par la grande quantité de Fourmis qui ravagent les plantes & les fruits, preſque par tout, de ſorte qu'elles ſont le fleau de l'Agriculture dans le Breſil.

Départ de la Baye.

Après avoir fait nos agrémens & nos proviſions, nous ſortîmes en compagnie de nos anciens Camarades, le Lundi ſeptiéme de Mai. Etant à midi à deux lieues $\frac{1}{2}$ au Sud du Cap de Saint Antoine, j'obſervai 13d 0′ de latitude, d'où je conclus qu'il eſt ſitué environ par 12d 50′, & la Ville par 12d 45′, & ſuivant l'obſervation d'Olinde marquée dans la Connoiſſance des tems de 1712, elle devroit être par 41d 30′ de longitude Occidentale, ou de difference du Meridien de Paris, ce qui eſt different de la poſition où les Cartes Hollandoiſes la mettent, de 6d plus Oüeſt, car au lieu des 336d 50′, elle

Erreur des Cartes.

eſt

eſt ſituée par les 343d du Meridien de Tenerife.

Le 18 Beauvais Grout nous vint demander notre point, peut-être moins pour aſſurer le ſien, que pour faire ſignal aux autres, que le lendemain ils euſſent à forcer de voile pour nous quitter. En effet ils n'y manquerent pas, ils arriverent pour faire plus de chemin, ſachant qu'il nous importoit plus qu'à eux de gagner à l'Eſt; ils y réuſſirent, nous les perdîmes de vûe avant la nuit, ſans tâcher de les ſuivre, & de conſerver une Compagnie, que les nouvelles de la paix rendoient inutile, & l'infidelité odieuſe.

Depuis notre relâche juſqu'à la ligne, nous eûmes preſque toujours un tems couvert mêlé de grains & de pluye, avec du calme & de la bonace, les vents venant depuis le SSE à l'ESE, & quoique le courant porte au N, auprès de la Côte, nous trouvions au large qu'ils nous portoient plutôt un peu vers le S; mais après avoir atteint les 4d Nord, nous trouvâmes au contraire de grandes différences à notre eſtime de ce côté. Nous les attribuâmes au courant general du

NO, qui regne par cette latitude le long de la Côte du Breſil, & de la Guiane.

Par cette latitude nous commençâmes à trouver les vents alizez depuis l'Eſt au NNE, d'aſſez beau frais, qui nous pouſſerent juſques par les 26d, & nous remirent par la longitude du Cap Saint Auguſtin ; alors les calmes commencerent à nous prendre, & nous retinrent preſque un mois à petites journées.

Nous commençâmes depuis là à nous appercevoir de quantité de courans, & de lits de marée, & à voir d'une ſorte de Goemon en petits grains comme des Groſeilles, que l'on dit venir du Détroit de Baham, qui neanmoins étoit éloigné de nous d'environ 600 lieues vers l'Oüeſt ; la raiſon de cette conjecture eſt, qu'il ne s'en trouve de cette ſorte, ni auprès des Açores, ni auprès des Canaries, qui ſont les terres les plus proches ; & que d'ailleurs en allant à l'Oüeſt, on les trouve en plus grande quantité : ſi cela eſt ainſi, il faut qu'ils ſoient apportez par les courans qui vont à l'Eſt. Les courans que l'on remarque vers les Côtes de la Guiane, ſervent donc à remplacer les

eaux

eaux qui fluent par ce Détroit, ce qui fait auſſi que les Vaiſſeaux qui viennent du Breſil, regagnent à l'Eſt ſous le Tropique du Cancer, ce qu'ils perdent à l'Oüeſt ſous la ligne.

Le 15 Juin par les 21d Nord, il nous mourut un Matelot du flux de ſang.

Le Mercredi 4 Juillet par les 36d 50′ de latitude, & les 35d 16′ de longitude, étant en bonace nous vîmes à la portée du canon une blancheur ſur l'eau, comme ſi elle eût un peu briſé; on jugea d'abord que ce pouvoit être une baſſe, le Capitaine s'en voulut éclaircir, mais la Chaloupe trop deſſéchée par deux mois de grandes chaleurs, ne ſe trouva pas en état de prendre la mer. La plûpart neanmoins ont cru que ce pouvoit être de l'écume, ou quelque choſe qui flotoit ſur l'eau. Doute d'une baſſe.

Le lendemain nous eûmes connoiſſance d'un petit Bâtiment qui paroiſſoit faire l'Eſt comme nous, le calme nous tint à la vûe l'un de l'autre pendant trois jours; nous nous baſtingâmes & nous lui fîmes ſignal d'un coup de canon, en amenant les huniers pour l'engager d'arriver ſur nous, & nous apprendre de nouvelles d'Euro-

pe ; mais le frais étant revenu à O, il porta au N ; nous lui donnâmes chaſſe pendant quelques heures, après quoi conſiderant que c'étoit du chemin perdu, nous remîmes à route ſans l'avoir reconnu.

Le Mardi 10 nous en vîmes un autre vers le ſoir, & le lendemain à la pointe du jour il ſe trouva auprès de nous à la portée du canon ; nous nous baſtingâmes, & mîmes en pane pour l'attendre ; mais il fit le SO, & nous laiſſa.

Atterrage au Pic des Açores.

Le ſoir du même jour nous eûmes connoiſſance du *Pic* d'une Iſle des Açores à qui cette Montagne a donné le même nom, il eſt fait en pain de ſucre, & ſi haut, qu'il peut être vû de 30 lieues, comme celui de Tenerife ; nous en étions alors environ à 25 lieues au S ¼ S E du Monde, & nous le voyions fort diſtinctement.

Cette reconnoiſſance de terre nous fit beaucoup de plaiſir ; les marques de courans que nous avions vû, nous mettoient dans une grande incertitude de nos eſtimes, & ce nous fut une double ſatisfaction de les trouver juſtes, à très-peu de choſe près. Je n'entens parler que de celles des Officiers,

ciers, qui n'ayant pas mépriſé ce que je leur avois fait remarquer de la poſition d'Olinde, étoient partis de 6 degrez plus Oüeſt que la longitude de la Baye ſur les Cartes Hollandoiſes; les courans que nous remarquions depuis quelques jours n'en devoient pas beaucoup troubler la juſteſſe, parceque tantôt ils portoient au Nord, tantôt au Sud; & à vûe de terre, nous avons reconnu que c'étoit au NO & au SE.

Ce fut par cette raiſon, & peut-être en partie par la défectuoſité des Cartes, que trois jours après avoir vû le Pic, nous trouvâmes l'Iſle de *Saint Michel* quelques 20 lieues plutôt que nous ne penſions. En effet il me ſemble que Pieter Goos approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Iſles.

Erreur des Cartes.

Nous remarquâmes auſſi la même erreur en approchant de l'Iſle de la *Terciere*, où nous jugeâmes à propos de venir relâcher, de crainte que la continuation des calmes ne nous mît dans la diſette de vivres.

Reconnoiſſance de l'Iſle de la Terciere au Sud.

Cette Iſle eſt de bonne hauteur, elle eſt reconnoiſſable du côté du S E par une longue de terre baſſe qui s'a-

longe vers l'Eſt, & par un Cap coupé du côté de l'Oüeſt, formé par une langue de terre où ſont deux Mondrains; enfin par deux Iſlots taillez à Pic, qui ſont une lieue à l'Eſt de ce Cap, on les appelle *Ilheos*. Demi lieue au SSE de ceux-ci, ſont trois briſans à fleur d'eau. Les uns & les autres ſont mal placez dans le Flambeau de Mer.

Mauvais moüillage.

Le Samedi 14 Juillet, à mi-jour-mante, nous vînmes mouiller dans la rade de la Ville d'*Angra* en 20 braſſes d'eau fond de ſable gris, coquillage pourri, & petit corail blanc, ayant le Cap de Saint Antoine au SO $\frac{1}{4}$ O, la Cathedrale au NO $\frac{1}{4}$ N, les Ilheos à ESE, & le Fort Saint Sebaſtien au NNO. Cette poſition eſt à remarquer, afin de l'éviter dans l'occaſion; car le fond y eſt mêlé de groſſes pierres. Nous ſaluâmes la Ville de neuf coups de canon, qu'elle nous rendit le lendemain au matin, coup pour coup.

Un Pilote de la Ville nous étant venu avertir de changer de place, lorſqu'il fut queſtion de déplanter l'anchre, elle ſe trouva engagée dans des pierres; de ſorte que pour l'en tirer il falut de ſi grands efforts que

la

la verge ſe caſſa : mais ce Pilote, ſoit par malice ou par ignorance, au lieu de nous mettre un peu plus au large en 30 braſſes, au milieu des Iſlots & des Mondrains, où mouillent les Navires de guerre, nous ayant mis à 66 braſſes d'eau, nous jugeâmes à propos de venir dans le mouillage ordinaire à 13 braſſes d'eau fond de ſable noirâtre & vaſeux, mêlé d'un peu de coquillage, & à diſtance de terre d'une bonne cablure ; nous avions alors le Fort Saint Sebaſtien au SO $\frac{1}{4}$ O, celui de S. Antoine au N $\frac{1}{4}$ NE ; nous y affourchâmes ſeulement avec une petite anchre à jet, parcequ'il y a très-peu de marée. On dit que le juſant commence au lever de la Lune, & porte au SE, & le flot au NO. Dans cet endroit on eſt près de la porte de la Ville où eſt le Quai & l'aigade.

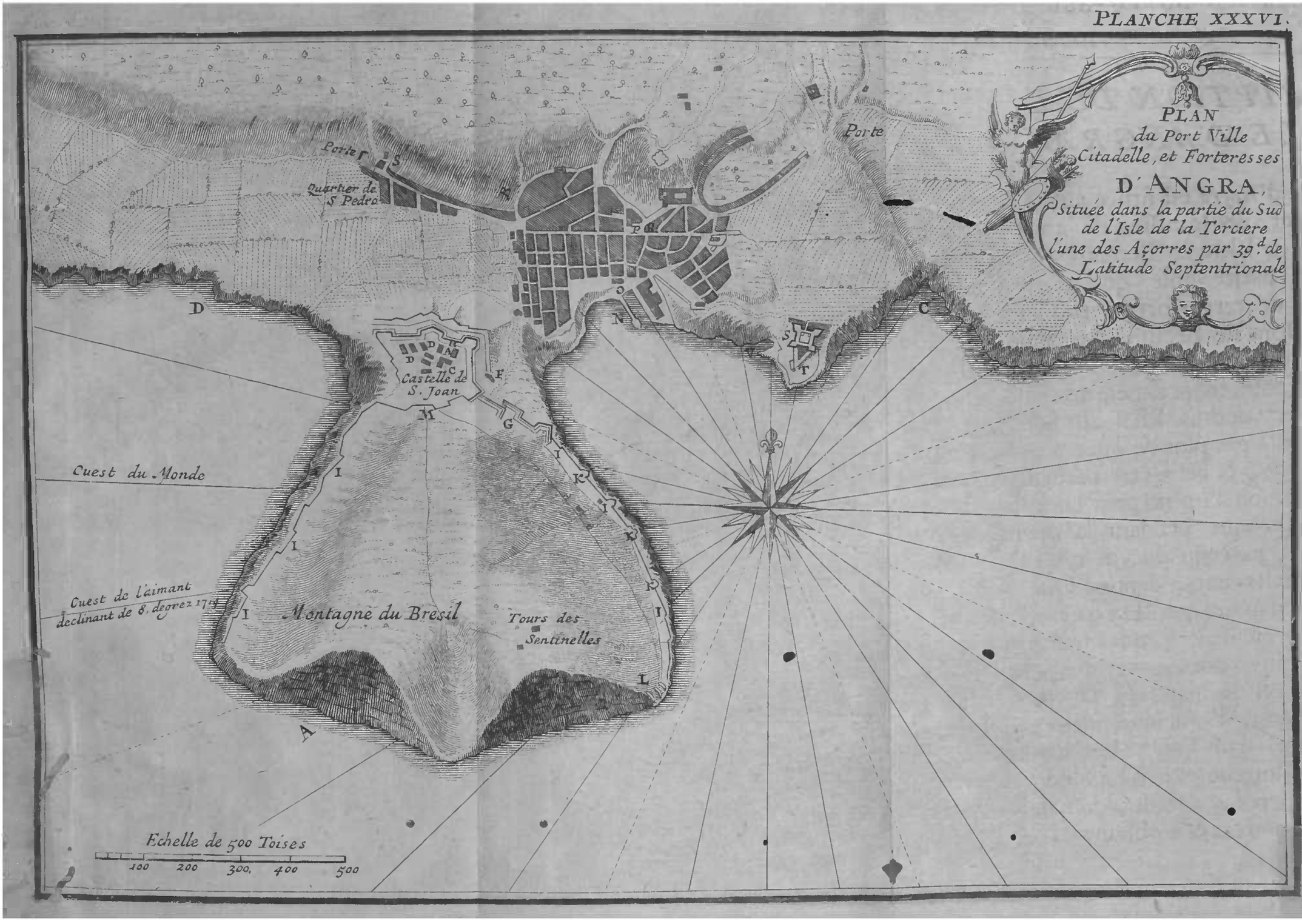
Bon mouillage.

DESCRIPTION DE LA VILLE D'ANGRA.

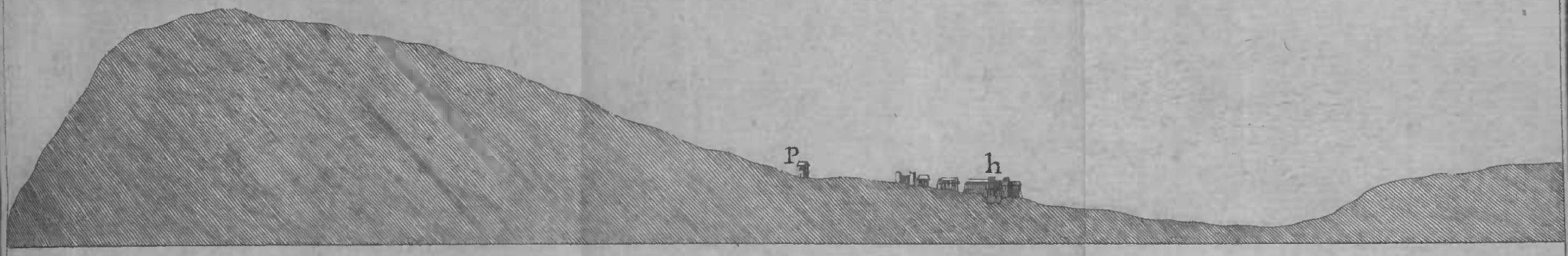
Voyez la Planche XXXVI.

LA Ville d'*Angra* eſt ſituée au bord de la mer vers le milieu de la partie du Sud de l'Iſle la Terciere, au fond d'une petite anſe que forme une langue de terre fort haute, appellée le Mont du Breſil, *Monte do Braſil.*

J'appelle anſe ce petit & mauvais Port, ouvert depuis l'Eſt au Sud-Oueſt, qui n'a pas plus de quatre cablures de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on ne peut encore être en ſûreté que pendant la belle ſaiſon d'Eté, parcequ'alors il n'y regne que de petits vents, depuis l'Oueſt au NNO; mais dès que l'Hyver commence, il y vient de ſi rudes tempêtes, que le plus court moyen de ſauver ſa vie, eſt de mettre à la voile auſſi-tôt qu'on voit quelques mauvaiſes apparences dans l'air. Les habitans par une longue experience ne s'y trompent gueres; car alors la haute montagne ſe couvre & s'obſcurcit, & les


PLAN
du Port Ville
Citadelle, et Forteresses
D'ANGRA,
Située dans la partie du Sud
de l'Isle de la Terciere
l'une des Açorres par 39.d de
Latitude Septentrionale
Porte
Porte
Quartier de
S Pedro
Castelle de
S. Joan
Cuest du Monde
Cuest de l'aimant
declinant de 8. degrez 17'
Montagne du Bresil
Tours des
Sentinelles
Echelle de 500 Toises
100 200 300. 400 500

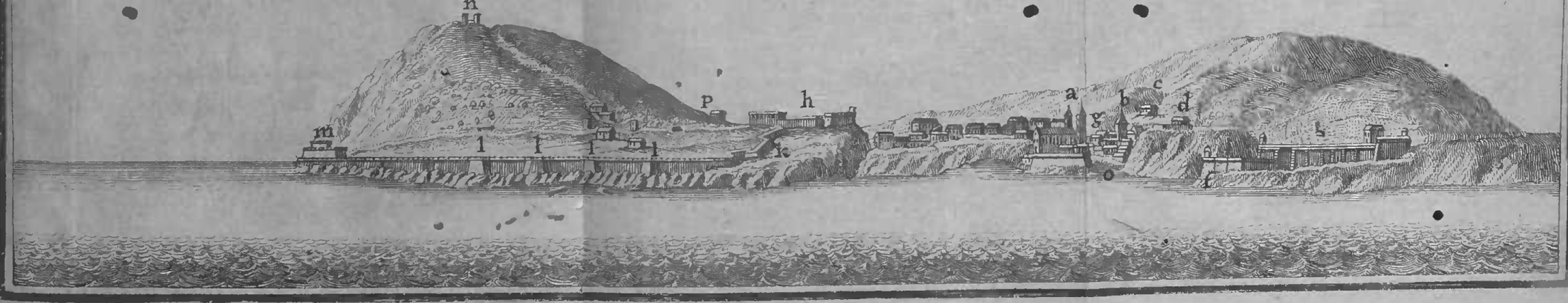
PROFIL PAR LA LIGNE A.B.



PROFIL par la ligne C.D. vu du côté de la Terre

Montagne du haut Bresil

VUE DE LA VILLE DE ANGRA du Côté du mouillage



les oiſeaux, quelques jours auparavant, viennent croaſſer & crier autour de la Ville, comme pour les en avertir.

Les Navigateurs qui ſe trouvent obligez de reſter en rade, retenus par leur commerce, abandonnent leurs Vaiſſeaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre au pied du Fort Saint Sebaſtien, & demeurent tous en Ville, juſqu'à ce que l'orage ait fini. Une funeſte experience a fait voir qu'ils faiſoient ſagement. Au mois de Septembre 1713 il y perit ſept Bâtimens qui furent jettez en Côte, ſans que perſonne des Equipages qui ſe trouvoient à bord, en pût réchaper.

Quelque petit & mauvais que ſoit ce Port, les Portugais l'ont très bien fortifié; ils ont fait une triple batterie, preſque à fleur d'eau, ſur le Cap le plus avancé à tribord en entrant, qui eſt celui de Saint Antoine, nom qui ne manque point dans les Places Portugaiſes; elle eſt continuée enſuite de bonne maçonnerie tout le long de la Côte, juſqu'à la Citadelle, avec des Redans & de petits Moineaux qui la flanquent ſans beaucoup de ne- Fortifications.

ceſſité ; car les Rochers la rendent inacceſſible aux Chaloupes.

Pour conſerver une communication de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait le long de la montagne un boyau traverſé par une petite crevaſſe, que l'on paſſe ſur un pont défendu par deux redoutes, au milieu deſquelles eſt une Chapelle de Saint Antoine, & une bonne fontaine.

Les batteries de la Côte ſe joignent aux Dehors de la Citadelle, leſquels viennent juſqu'au bord de la mer.

La Citadelle, que les Portugais appellent *Caſtello de San Juan*, eſt ſituée au pied de la montagne du Breſil, qu'elle enferme tant par l'enceinte du corps de la Place du côté de l'Oueſt, que par les dehors dont j'ai parlé, du côté du Port. Ces dehors, que l'on pourroit appeller une continuation d'enceinte, quoique ſans foſſé, ſerviroient peu en cas de ſiege par terre & par mer ; car un Vaiſſeau mouillé en 50 braſſes au S.E ¼ S. les rendroit preſque inutiles, en les battant de revers & en enfilade.

Le haut Fort n'a pas cette imperfec-

ſection, il eſt aſſez bien planté, conduit, & bâti de bonne maçonnerie, établie ſur un rocher dans lequel eſt creuſé un foſſé de quatre à cinq toiſes de profondeur, & de dix à douze de largeur. Dans le fond du foſſé, tout le long de l'Eſcarpe, on voit un rang de puits de deux à trois toiſes en quarré, & d'environ dix à douze pieds de profondeur, qui ſont ſi près les uns des autres, qu'ils ne ſont ſeparez que par une traverſe du même rocher, épaiſſe de deux à trois pieds; au devant de la courtine où eſt la porte, ces rangs de puits ſont triplez & avancez à quatre ou cinq toiſes près de la Contreſcarpe.

La profondeur du foſſé, le renfort de ces puits, la hauteur des murailles, & la ſolidité de leur maçonnerie, font penſer aux Portugais que leur Château eſt imprenable, d'autant plus que les Eſpagnols y ont ſoutenu trois ans de ſiege, juſqu'à ce qu'enfin un ſecours de 6000 François les força d'abandonner la Place, & de ſe ſauver par mer, où ils furent pris.

On peut juger de là quelles étoient les forces & les attaques des Portugais; car premierement cette Forte-

reſſe

reſſe n'a pour tout dehors qu'un petit fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert aujourdhui ſans paliſſade, dont le glacis, à l'angle ſaillant du baſtion vers la Ville, eſt ſi rapide, qu'on pourroit facilement s'en ſervir comme d'un rideau pour gagner le foſſé à la ſape, d'autant plus qu'il eſt preſque tout de terre rapportée, & que le rocher au deſſous paroît fort traitable.

Le foſſé enſuite n'eſt défendu que par trois pieces de canon, car les flancs du baſtion ſont ſi petits, qu'ils n'en peuvent pas contenir davantage, ſavoir une dans le flanc bas ou caſemate, une dans le flanc reculé au deſſus, & une dans l'épaulement.

A l'entrée du Fort ſous le rempart eſt un aſſez beau corps de garde, bien vouté, mais non pas, à mon avis, à l'épreuve de la bombe; je n'ai pas appris qu'il y eût d'autre ſouterrain que le magazin à poudre.

Il y a dans le Château deux belles Citernes; & en cas de beſoin, ils peuvent encore tirer de l'eau de la fontaine de Sainte Antoine qui eſt dans la montagne du Breſil, où l'on ne peut aller qu'en paſſant par le Fort, parce-

parceque la Côte de l'Oüeſt eſt bordée de batteries à peu près comme celle de l'Eſt, & que la partie du Sud eſt eſcarpée en falaiſes inacceſſibles; c'eſt pourquoi le Fort n'a qu'un ſimple mur de clôture de ce côté. Sur le haut du Mondrain de l'Eſt ſont deux Tours appellées *Facha*, où eſt toujours une ſentinelle pour la découverte des Navires qui approchent de l'Iſle; dont il marque le nombre par celui des Pavillons qu'il montre, juſques à cinq; & pour une Flote on met un autre ſignal.

Pour ce qui eſt de la conſtruction du corps de la Place, elle eſt revêtue d'une chemiſe de bonne maçonnerie de moilons, ſur laquelle eſt un parapet de ſix à ſept pieds d'épaiſſeur de même matiere. Le rempart qui eſt derriere eſt le plus ſouvent de niveau avec le terre-plein, & par reſſauts du côté de l'Oüeſt.

La défenſe des baſtions eſt raſante, les faces ont environ 28 toiſes, les flancs 8, & les courtines 35 à 40. Il y a environ 20 pieces de canon, & l'on dit qu'il y a un magazin de 4000 armes.

Comme le Château de Saint Jean a été

été bâti autrefois par les Eſpagnols à l'Oueſt du Port, plutôt pour commander à la terre qu'à la mer, les Portugais ont enſuite fait un Fortin du côté de l'Eſt, appellé le Fort de *San Sebaſtian*, ou Saint Sebaſtien, pour dominer ſur la rade. C'eſt un quarré de maçonnerie d'environ 60 toiſes de côté exterieur, qui a ſon entrée du côté de terre, avec un petit foſſé, & du côté de la mer, une batterie en angle ſaillant au devant de la courtine, défendue par les faces des petits baſtions. Au deſſous de celle-ci, à fleur d'eau, il y en a une autre, bâtie ſuivant le contour du rocher, qui bat très-bien dans la rade & dans le Port.

Artillerie. Toutes les batteries, & particuliérement celle de Saint Antoine, ſont bien garnies d'Artillerie, mais mal en ordre; on y compte plus de 200 pieces de canon de fer, & environ une vingtaine de fonte; de ces dernieres, je n'ai vû dans le Château qu'une couleuvrine d'environ 24 livres de balle, & de 16 à 17 pieds de long.

Troupes. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement 200 hommes, mais d'une maniere bien differente de ceux de la Baye de

de tous les Saints ; car il leur donne ſi peu de paye, qu'ils ſont tous mal équipez & miſerables. En effet on dit qu'ils n'ont par an que 7000 *Reis*, c'eſt à dire, à peu près 36 livres de notre monoye, ce qui revient à deux ſols par jour ; mais en cas de beſoin on trouve dans l'Iſle 6000 hommes capables de porter les armes, ſuivant l'énumeration qui en fut faite il y a quelques années, lorſqu'ils s'aſſemblerent pour s'oppoſer à M. Duguay qui ſe preſenta devant l'Iſle, & prit enſuite celle de Saint George.

Quoique la Ville d'Angra ſoit dans la meilleure de toutes les Iſles Açores, les habitans y ſont pauvres, parcequ'ils n'ont d'autre commerce que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbone ; ce qui ſuffit à peine pour les entretenir d'habits, de ſorte que l'argent y eſt très-rare ; de là vient, peut-être, qu'ils ſont encore plus honnêtes que ceux de la Baye de tous les Saints : mais quoique la pauvreté humilie en apparence, elle ne rend pas les hommes meilleurs, ainſi l'on ne doit pas tout-à-fait ſe fier à ce bel exterieur ; car quelques Portugais Européens

accu-

accuſent ceux-ci de n'avoir pas toujours dans le cœur ce qu'ils ont ſur les levres.

La rareté de l'argent n'a pas neanmoins empêché qu'on n'ait bâti une aſſez jolie Ville. Les maiſons n'y ſont qu'à un étage, rarement à deux, &, à la difference des nôtres, plus propres au dehors que riches en meubles au dedans. Les Egliſes y ſont aſſez belles, bâties d'un goût qui tient du grand par les beaux perrons, plateformes & corridors qui en préparent l'entrée, particulierement la Cathedrale, en langage du pays *la Sé* ou *San Salvador*. Les plus belles enſuite ſont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jéſuites, dont la maiſon paroît en face de la rade au deſſus de tous les autres bâtimens de la Ville, en cela reconnoiſſable, comme par tout ailleurs, par le bon choix de la ſituation avantageuſe où cette Compagnie ſait toujours ſe placer. Il y a deux autres Convents de moindre apparence, celui des Auguſtins à *Na Sa da Gracia*, & celui des Recolets qu'ils appellent auſſi Capucins, ſitué hors de la Ville ſur une éminence. Ceux-ci, qui ſont recommandables

bles par leurs bonnes mœurs, vivent dans une belle ſituation, & dans une agreable pauvreté, ſous les auſpices de leur Patron Saint Antoine, qui chez les Portugais eſt ce que Saint François eſt aux Eſpagnols du Perou, & Saint Patrice chez les Irlandois.

A quatre Convents d'hommes répondent quatre Convents de femmes, un de la Conception, Ordre venu de Tolede, un de Sainte Claire ſous le nom de *Noſſa Senhora da Eſperança*, un de *San Gonzalvo*, & un 4. de *as Capuchas*.

Je ne parle point ici de quantité de Chapelles qu'ils appellent *Hermita*. On peut les voir dans le Plan.

Quoique la Ville ne ſoit pas dans un plan de niveau, ni percée bien regulierement, elle eſt cependant fort agreable, on y jouït de la commodité de pluſieurs bonnes fontaines diſtribuées dans chaque quartier, & d'un ruiſſeau qui paſſe au milieu de la Ville pour faire moudre les moulins neceſſaires à l'utilité publique.

Auprès de ces moulins, qui ſont la plûpart au deſſus de la Ville, eſt un ancien Fortin, qu'on appelle, à cauſe

ſe du voiſinage, *Forto dos Moinhos*, & quelquefois auſſi *Caza da Polvora*, parcequ'il ſert aujourd'hui de magazin à poudre ; c'eſt un quarré de maçonnerie de 15 toiſes de côté, flanqué à l'antique d'une demi Tour ſur le milieu de chaque pan. De là on découvre toute la Ville à vûe d'oiſeau ; un agreable mêlange de terre, de mer, d'édifices & de verdure y fait voir un joli payſage & un coup d'œil fort riant.

Au reſte il n'y a autour de la Ville, du côté de la campagne, ni enceinte, ni aucune fortification détachée ; on pourroit neanmoins y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo* ou à *Saint Martin*, qui ſont à deux ou trois lieues de là, à l'Eſt & à l'Oueſt, où il y a bon mouillage, & peu de défenſe ; mais c'eſt un ſi petit avantage au Roi de Portugal d'avoir ces Iſles, que je ne crois pas qu'on doive lui en envier la poſſeſſion, car il n'en tire rien qui puiſſe les rendre recommandables, excepté un peu de bled. On y voit quantité de ces oiſeaux qu'on appelle *Canariens*, ils y ſont plus petits que ceux qu'on éleve en France ; mais en récompenſe ils les ſurpaſſent de beaucoup en force de voix.

De

Départ de la Terre.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, quelques proviſions de beufs, de volailles & de legumes, nous mîmes à la voile le Mercredi 18 Juillet.

Le 20 nous eûmes connoiſſance de l'Iſle de Saint Michel, elle nous paroiſſoit au S E comme diviſée en deux Iſles, au milieu deſquelles étoient pluſieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Iſlots, ſi l'on n'avoit ſu qu'elles étoient continues par une terre baſſe qui eſt noyée lorſqu'on la voit de quatre lieues au large, en quoi cette Iſle eſt fort reconnoiſſable du côté du Nord.

Le 19 au ſoir nous relevâmes au Sud, à nuit fermante, la pointe de l'Eſt à la diſtance d'environ douze lieues, & nous fîmes voile à l'Eſt pendant la nuit, ſans crainte d'une baſſe que les Cartes marquoient dans notre chemin à 10 ou 12 lieues au N E de la même pointe de Saint Michel; de ſorte que nous avons dû paſſer directement dans le lieu où elle eſt. Nous nous ſerions bien gardé de faire cette manœuvre ſi

Baſſe imaginaire.

ſi nous n'avions été aſſurez par la longue experience d'un Capitaine Portugais, que de toutes les baſſes que l'on voit ſur les Cartes autour des Açores, il n'y en a aucune que celle des *Formigas* qui eſt entre Sainte Marie & Saint Michel; que les autres ne ſont ſimplement que des hauts fonds ſur leſquels on ne trouve pas moins de 40 & 50 braſſes d'eau: mais il avertiſſoit qu'en ces endroits la mer y étoit beaucoup plus male qu'ailleurs; il n'excepta pas même les trois ou quatre baſſes qui ſont marquées à l'Oueſt, environ 60 lieues au large, ſur leſquelles il dit que les Inſulaires vont tous les jours faire la pêche, parcequ'ils y trouvent beaucoup de poiſſon. On peut l'en croire, ſans neanmoins s'y fier tout à fait, ni s'en inquieter aux approches; car ſans doute que Halley ne les a pas ſupprimé dans ſa nouvelle Carte ſans avoir eu de bonnes raiſons, puiſqu'il ne s'agit de rien moins que de la perte des Navires qui s'en ſerviroient avec confiance; en quoi il ſemble même qu'un Hydrographe doit plutôt pecher par l'excès, que par le défaut; de l'un il n'en peut arriver que quelques retardemens, ou quelques vai-

nes terreurs ; & de l'autre de funeſtes naufrages imprévus, s'il s'y trouvoit quelque choſe de ce dont on eſt en doute. D'ailleurs il ſe peut faire que la mer marne, & découvre dans un tems ce qui étoit couvert dans l'autre.

Je quitterai ici le fil de ma narration, pour rapporter ce que le même Capitaine nous dit des baſſes & des *Abrolhos* marquez ſous la ligne, vers le Nord du Cap S. Auguſtin. Il aſſure que pluſieurs voyages l'ont convaincu, & tous les autres Capitaines Portugais qui vont au Breſil tous les ans, qu'il n'y a aucune de ces ſaletez, excepté le *Penon de S. Pedro*, qui eſt un rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ 50 à 60 braſſes, & qui peut avoir à peu près 4 cablures de diametre, de ſorte qu'on peut le voir de 4 à 5 lieues loin ; ainſi il n'eſt pas dangereux, d'autant plus que tout autour il n'y a point de fond, ce qu'il eut la curioſité de ſavoir un jour qu'il ſe trouva en calme tout auprès, ayant envoyé ſa Chaloupe ſonder tout autour de ce rocher. Halley dans ſa Carte a auſſi ſupprimé toutes ces baſſes, avec celles des Açores ; mais,

comme je l'ai dit ailleurs, il a mal à propos retranché l'Iſle de l'*Acençaon*, pour la confondre avec celle de la Trinité. Le même Capitaine dont je parle, nous a confirmé que c'étoient veritablement deux Iſles diſtinctes, & à peu près ſituées comme le marquent les Cartes Hollandoiſes, l'une à l'égard de l'autre. Sans doute que l'autre Iſle de l'Aſcenſion qui eſt vers les 6 degrez, aſſez près du premier Meridien, a fait juger à M. Halley que celle qu'on diſtingue par le nom Portugais d'*Acençaon*, étoit une ſuppoſition. Revenons à notre Voyage.

Nous paſsâmes donc, comme je l'ai dit, ſur une baſſe imaginaire pendant la nuit : le lendemain & le jour ſuivant, les vents commencerent à devenir en ire, & la mer groſſe nous dura pendant quelques jours, pendant leſquels notre mizaine ſe déchira, & notre grand mât de hune éclata, de ſorte qu'il falut en changer auſſi-tôt. Pendant les premiers jours que nous nous éloignions des Iſles, nous trouvions un peu de difference avec l'eſtime du côté du Sud.

Dès que nous fûmes environ à mi-Canal des Açores & de terre ferme, les

les vents nous devinrent plus favorables, & la mer plus belle, & nous arrivâmes enfin le 31 de Juillet à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, ſans aucune erreur ſenſible; d'où l'on peut conclure que ces Iſles ſont bien ſituées dans le grand Flambeau de Mer.

En paſſant dans le Détroit nous entendîmes pluſieurs coups de canon du fameux ſiege de la Ville de Ceuta qui eſt aſſiegée depuis plus de trente ans, par les Maroquins, & à l'entrée de la nuit nous vîmes les feux de leur Camp.

Nous allâmes enſuite mouiller au Cap Moulin auprès de Malaga, pour prendre nos ordres. Enfin le 16 Août nous vinmes mouiller aux Iſles d'Hieres, & le lendemain à Marſeille.

FIN.

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIÈRES
Contenues dans cette Relation.

PREMIERE ſortie du Port de Saint Malo, & Relâche au Cap Frehelle, Page 2
Naufrage, 3
Retour à Saint Malo, 6
Seconde ſortie, *ibid.*

PREMIERE PARTIE.

Départ, 8
Atterrage à l'Iſle de Palme, 10
Remarques ſur l'eſtime, & la diviſion de la ligne de Lok, 11, 12
Dorades, Poiſſons volans, 13
Mer lumineuſe, 15
Atterrage & relâche à l'Iſle de Saint Vincent, 17
Remarques ſur l'eſtime, 18
Aigade & bois de cette Iſle, 19, 20
Pêche & Plantes, 21, 22
Connoiſſance du Volcan de l'Iſle de Feu, 24
Paſſage & Baptême de la ligne, 25
Atterrage à la Côte du Breſil; Remarques ſur l'eſtime, 26, 27
Sondes & reconnoiſſances de l'Iſle Sainte Catherine, 30, 31
Relâche à l'Iſle de Sainte Catherine, & ſes mouillages, 31
Deſcription de cette Iſle, 38
Nombre & nourriture des Inſulaires, 39
Fruits; Cotoniers differens de ceux du Levant, 42
Plantes & Pêche, 46, 47
Scie, Cheval marin; Chaſſe, 47, 48
Nouveau Port de Guarupa, 49

Dé-

Départ de Sainte Catherine ; Nouveaux Oiſeaux inconnus dans la partie du Nord, 50, 51
Sondes au large du Cap Blanc ; Erreur des Cartes, 51, 52
Atterrage à l'Iſle de Feu, 53
Reconnoiſſance du Détroit de le Maire, 55
Marée du Détroit, & ſes Ports, 56
Sauvages de l'Iſle de Feu, 58
Gros temps & courans au ſortir du Détroit, 60
Accidens arrivez à la Marie ; Vents ordinaires, 62
Météore nouveau, 64
Coup de vent, & difficulté de doubler le Cap de Horn, 65
Météore ; Atterrage inopiné à la Côte du Chili, 68
Remarques ſur l'eſtime, 69
Erreur des Cartes, 70
Conjectures ſur les courans, 72
Avis pour doubler le Cap de Horn, 73
Deſcription du Port de Baldivia, 75
Batteries, Artillerie & Garniſon, 78
Ville de Baldivia, 79
Iſle de Sainte Marie, 81
Reconnoiſſance de la Conception, 82

SECONDE PARTIE.

BAsse dans la Baye de la Conception, 84
Deſcription de ladite Baye, 86
Bon mouillage, 87
Deſcription de la Ville de Penco, ſon nom, ſa ſituation, ſa fondation, 89 ſon artillerie, 91
Gouvernement militaire, 91 Poſtes avancez, 92
Gouvernement Civil & Eccleſiaſtique, 93, 94
Des Indiens du Chili, leur Religion, leur Gouvernement, la ſervitude des ſubjuguez, origine de cette ſervitude ; leurs aſſemblées, leurs armes, leur adreſſe à lacer, leurs fêtes

tes & yvrogneries, leur temperament & nourriture, leur boiſſon ; leur couleur ſi c'eſt un effet du Climat; leurs habits, leurs logemens, leur adreſſe à cheval, leur écriture, & leur commerce, 97 à 128
Commerce de la Conception, 130
Fruits; Fraiſes du Chili, 133
Plantes, 133 à 139
Chaſſe; Pengoins & Loups marins, 140, 141
Pêche, 143
Minieres des environs, 144, 145
Revolte au Chiloé, 146
Geans, s'il eſt vrai qu'il y en ait, de 148 à 153
Départ de la Conception, 155
Deſcription de la Baye de Valparaiſſo, 156
Deſcription de la Forteresſe, ſon artillerie, 160 à 163
Habitans de la bourgade, 164
Fête du Roſaire, 166
Route de Valparaiſſo à Santiago, 169
Deſcription de la Ville de Santiago, Capitale du Chily, ſa ſituation, ſa fondation, ſon plan, ſes eaux, ſes dignitez, 172 juſqu'à 176
Nombre des Villes & Villages du Chili, & de ſes habitans, 176
Audience Royale, Gouvernement Eccleſiaſtique, 179 à 183
Minieres d'or de Tiltil; Deſcription des moulins à moudre le minerai; maniere de tirer l'or; pourquoi les mineurs d'or ſont pauvres, & leurs privileges, 184 à 188
A qui appartiennent les minieres, 188
Crucifix naturel, 190
Lavoir d'or, ce que c'eſt, 192
D'où vient l'or répandu dans la terre, 195
Commerce du Chili, 199
D'où vient le nom de Chili, 200
Plantes des environs de Valparaiſſo, 204
Fertilité du terroir, 207

Bal-

Balſes ou bateaux faits de peaux pleines de vent, 209
Pêche : Poiſſons ſinguliers, 210, 211
Oiſeaux monſtrueux ; Inſecte ſingulier, 213
214
Arrivée des Capucines au Perou, 216
Fête du Jeudi ſaint, 218
Départ de Valparaiſſo, 222
Reconnoiſſance de Coquimbo, 223
Deſcription de la Baye de Coquimbo, 224
Deſcription de la Ville de la Serena, 226
Beauté de ſa ſituation & du Climat, 227, 228
Son commerce, 231
Ses minieres de cuivre, 233
Curioſitez des environs, *ibid.*
Plantes, 235
Départ de Coquimbo. *Changement de Navire*, 237
Difficultez de la ſortie de ce Port, 238
Reconnoiſſance du Morne de Copiapò, 241
Deſcription des Ports *del Ingles* & de la Caldera, 242
Idée de la bourgade de Copiapò, ſes minieres d'or, 244
Soufre mineral, Guanacos, quel animal, 245, 246
Grand deſert. *Fin du Chili, commencement du Perou*, 247
Départ de Copiapò ; Reconnoiſſance de Cobija, 247, 248, 249
Route de Cobija à Lipes & au Potoſi, 250
Minieres de Lipes & de Potoſi, 251
Lions du Perou, quel animal, 254
Iſle de Iquique, & Guana, ce que c'eſt, 255
Reconnoiſſance de Arica, 257
Deſcription de la Rade, 258
Aigade ſinguliere ; Debarquement de Chaloupes, 259
Ville d'Arica 260

Agi, quel fruit, 262
Commerce d'Arica, 263
Maniere de ſe ſervir de la Guana, *ibid.*
Moutons du Perou, quel animal, 264
Vicognes, comment on en fait la chaſſe, 266
Alpaque, quel animal; Ancien commerce d'Arica, 267
Maniere de tirer l'argent des minieres, ou Manipulation du minerai pour faire les pignes, 269
Comment on le pêtrit avec le vif argent, 271
Comment on le lavè, comment on en fait la pigne, 273
Comment on dégage l'argent du mercure, 275
Comment on falſifie les pignes, 276
Differentes couleurs & qualitez de minerai, 277
Differences des veines des minieres, 279
Comment ſe forme l'argent; Phenomenes ſinguliers, 281
Que les métaux ne ſont pas des vegetaux, 283
Que le Soleil ne forme pas les métaux, 284
Conjectures ſur la formation des métaux, 285
Si l'on peut faire de l'or avec le mercure, 286
Exhalaiſons des minieres, 289
Que les minieres d'or ſont rares au Perou, 291
Pourquoi les païs de minieres ſont ſteriles, 292
Changement de Navire, 297
Départ de Arica, 298
Reconnoiſſance & deſcription de la Rade de Ylo, 299. 300
Aigade, bois, & fruits, 301, 302
Deſcription du Moulin à ſucre, 305
Conſommation de mules au Perou, 307
Idée des Villes dont Ylo eſt l'échelle pour le commerce des marchandiſes d'Europe, 308, 309
Tombeaux des anciens Indiens; pourquoi au bord de la mer, 311
Changement de Navire, 314

Dé-

Départ de Ylo, 315
Reconnoiſſances & differences des rades de Morro Quemado & de Piſco, *ibid.*
Rade de Piſco, 317
Deſcription de la Ville de Piſco, 319
Idée des Villes dont elle eſt l'échelle. Minieres de vif argent de Guancavelica, comment on le tire, 320, 321
Eau qui ſe petrifie, 322
Pont de Apurima, 323
Commerce des denrées de Piſco, 324
Fête du Carmel, 328
Courſe de Taureau; Maſcarade, 329, 330
Comedies; Critique des Comedies Eſpagnoles, 332, & ſuiv.
Départ de Piſco, 335
Reconnoiſſance du Callao, 336
Deſcription de la Rade du Callao, 338
Deſcription de la Ville du Callao, 340
Fortifications & Artillerie, 341
Etat des Troupes de terre, 343
Forces de marine, 344
Milices, 346
Commerce du Callao, 348
Convents & habitans de la Ville, 351
Arrivée à Lima, 353
Fête de Saint François, *ibid.*
Deſcription de la Ville de Lima Capitale du Perou, ſa poſition, ſon nom, ſa fondation, 359
Son Plan, 362
Ses incommoditez par les frequens tremblemens de terre, 365
Digreſſion ſur quelques tremblemens de terre extraordinaires dans le Perou & dans le Chili, *ibid.*
Conjectures ſur les tremblemens de terre, 367
Pourquoi ils ſont plus frequens à la Côte qu'avant dans les terres, 369

Comment la terre peut couler, *ibid.*
Pourquoi il ne pleut jamais à Lima & à la partie auſtrale de la Côte du Perou. Refutation des anciennes raiſons, 371
Nouvelles conjectures, 373
Fortifications, 378
Nombre des habitans, & richeſſes de Lima, 379
Ses Dignitez, 381
Politique du Gouvernement refutée, 383
Troupes de milice, 385
Officiers aux gages du Roi, 386
Audience Royale, Treſorerie, Conſulat, 388, 389
Inquiſition, Croiſade, 390, 391
Univerſité, Colleges, 392
Metropole, Paroiſſes, 394, 395
Hôpitaux, 396
Convents d'hommes, 398
Convents de femmes, 401
Abus ſur le divorce, & autres, 402
Beauté du Climat, & fruits, 405, 406
Diverſité des ſaiſons de la plaine & de la Cordillere, d'où vient, 407
Pourquoi il fait froid dans les montagnes de la Zone Torride, 409
Plantes, 413
Pico, quel animal, 416
Mœurs des Eſpagnols Creoles du Perou, leur goût ſur la devotion, 417
Sur la Poëſie, 422
Pratiques ſuperſtitieuſes, 424
Progrès des richeſſes de l'Egliſe, 427
Préſomption de leur ſalut, ſur quoi fondée, 429
Conduite peu reguliere des Moines, 430
Probité des Evêques, 435
Antitheſe naturelle des Eſſeniens avec les Moines du Perou, 433, 434
Saints reverez à Lima, 435
Des

Des Creoles ſeculiers, leur genie & inclinations, 436
Pareſſe naturelle, d'où vient, 440
Leur maniere de manger. 441
Herbe du Paraguay, ce que c'eſt, & de quel uſage, 443
Vaſes deſtinez pour en boire la teinture, *ibid.*
Commerce de l'herbe du Paraguay, 444
Abus contraire au Mariage, 446
Des Femmes, 449
Leur contenance, Inſtrumens de muſique, & maniere de danſer, 449, 450
Air de danſe noté, 452, & ſuiv.
Uſage du fard, liberté des converſations, & maladies, 452, & ſuiv.
Habits des femmes à la maiſon & dehors, 456
Habits des hommes, 459
Architecture du Perou & du Chili, 460
Materiaux, 462
Des Indiens du Perou, 464
Leurs ſoumiſſions aux Curez & aux Moines, 466, 467
Miſſions des Jeſuites, 468
Dureté des Gouverneurs & Eſpagnols à l'égard des Indiens, 470
Pourquoi les Negres eſclaves, prennent un aſcendant ſur les Indiens libres, 473
Secret des Indiens ſur les minieres, & pourquoi, 474, 475
Coca, quelle herbe, & de quel uſage, 477
Habits des Indiens du Perou, 479
Noms des Incas anciens Empereurs du Perou, quelle difference de la Tradition avec les Hiſtoriens, 480
Reſte de la race des Incas, 481, 482.
Maiſon des Indiens, & fourneaux pour faire le feu ſans bois, 483, 484
Vaſes trouvez dans les anciens tombeaux, 485
Départ du Callao, 487

Pourquoi au large les courans ſont contraires à ceux de la Côte, 488
Marques des approches de terre à la Côte du Chili, 490
Pourquoi au-delà de la Zone Torride les vents ſont oppoſez à ceux de cette Zone, *ibid.*
Pourquoi ils ſont toujours du même côté ſur mer, & non pas ſur terre, 491
Atterrage; Eſtime de la longitude de la Conception, 492
Erreur des Cartes, 493
Fête de la Conception, 495
Ordre de chaſſer les François, *ibid.*
Quinze Vaiſſeaux François aſſemblez à la Conception, 497

TROISIEME PARTIE.

DE'PART de la Conception en compagnie de trois Vaiſſeaux, 500
Glaces imprevûes, 502
Autre banc de glaces, 503
Critique ſur les terres auſtrales, 505
Erreurs des Cartes marines; Eſtime de la longitude du Cap de Horn, 506
Nouvelle Carte de l'extrémité de l'Amerique meridionale, 507
Nouveau paſſage dans la Terre de Feu, découvert en 1713, *ibid.*
Marques de reconnoiſſance de ce paſſage, 508
Nouvelles Iſles découvertes depuis 1700, 509
Côte de l'Aſſomption, 510
Atterrage à l'Iſle de l'Aſcenſion; Erreur des Cartes, 514
Mouillage de cette Iſle, 516
Atterrage à la Côte du Breſil, 517
Erreur des Cartes, [illegible]
Reconnoiſſance de la Baye de tous les Saints. 521
Mouillage à éviter, 524

Deſ-

Deſcription de la Ville de Saint Sauveur, Capitale du Breſil, 525
Maniere de ſe faire porter, 526
Ses Fortifications, 528
Sa Garniſon, 530
Idée des mœurs des Portugais, 531
Egliſes & Paroiſſes, 534
Convents, 535
Commerce de la Baye avec l'Europe, 536
Commerce en Guinée, 538.
Politique du Roi de Portugal pour le commerce, 539
La Baye eſt une mauvaiſe relâche. Départ, *ibid.*
Erreur des Cartes, 540
Atterrage au Pic des Açores, 544
Erreur des Cartes; Reconnoiſſance de l'Iſle de la Terciere; Relâche; Mouillage à éviter, 545, 546
Deſcription de la Rade d'Angra, & de la Ville, 548
Ses Fortifications, 549
Artillerie, 554
Garniſon & Forces, *ibid.*
Départ de la Tercière; Baſſe imaginaire, 559
Quelle doit être la prudence d'un Hydrographe ſur les Baſſes douteuſes, 560
Digreſſion ſur les Baſſes marquées ſous la ligne vers la Côte du Breſil, 561
Atterrage au Détroit de Gibraltar; Arrivée à Marſeille, 563

Fin de la Table des Matieres.

TABLE DES PLANCHES.

Planches.	Sujets.	
I.	CARTE *pour l'intelligence du Voyage*,	Pag. 1
II.	*Baye de Saint Vincent*,	17
III.	*Iſle de Sainte Catherine*,	31
IV	*Cotonier*,	44
V.	*Détroit de le Maire*,	55
VI.	*Baldivia*.	76
VII.	*Baye de la Conception*,	86
VIII.	*Ville de Penco*,	89
IX.	*Indiens en habits ſimples*,	122
X.	——— *en manteau*,	ibid.
XI.	*Fraiſier*,	133
XII.	*Valparaiſſo*,	156
XIII.	*Vûe & profils*,	ibid.
XIV	*Santiago*,	171
XV.	*Alvaquilla, ou Culen*,	204
XVI.	*Balſes*,	209
XVII.	*Poiſſons*,	210
XVIII.	*Baye de Coquimbo*,	224
XIX.	*La Serena*,	226
XX.	*Copiapò*,	242
XXI.	*Arica*,	258
XXII.	*Llamas*,	264
XXIII.	*Ylo*.	300
XXIV.	*Pacay*,	303
XXV.	*Piſco*,	318
XXVI.	*Rade du Callao*,	338
XXVII.	*Ville du Callao*,	340

XXVIII. *Lima*, 359
XXIX. *Eſpagnoles en habit de maiſon*, 456
XXX. ——— *en habit de Ville*, ibid.
XXXI. *Incas & Indiens du Perou*, 479
XXXII. *Carte du Cap de Horn*, 507
XXXIII. *Baye de tous les Saints*, 521
XXXIV. *Ville de la Baye*, 525
XXXV. *Negres portant le ſerpentin*, 526
XXXVI. *Ville & Port d'Angra*, 548
XXXVII. *Vûe & profils*, ibid.

MEMOIRE

*MEMOIRE

TOUCHANT L'ETABLISSEMENT DES PERES JESUITES DANS LES INDES D'ESPAGNE

DE tous les Etabliſſemens qui ſe font aux Indes depuis la conquête de ce vaſte Païs par les Eſpagnols, il n'y en a point eu, & il n'y en aura jamais de ſi conſiderable que celui que les Peres Jeſuites y ont formé. Cet établiſſement a commencé par cinquante Familles d'Indiens errans que les Jeſuites ramaſſerent & fixerent ſur le rivage de la Riviere de Japſur, dans le fond des Terres; & il a tellement augmenté, qu'il compoſe à preſent plus de trois cens mille familles qui occupent les plus belles Terres de tout le Païs, ſituées à deux cens lieuës des Portugais Pauliſtes, tirant vers le Nord, & ſeparées par la

* Ce Memoire n'eſt pas de Mr. *Frezier*, & ne ſe trouve point dans l'Edition de Paris.

Riviere de Loruguay, qui tombe dans celle du grand Parava & de Japſur, & toutes ſe rendent dans la Riviere du Paraguay. Cette derniere s'étend, ſuivant les découvertes des Jeſuites en 1702. & 1703. juſques aux pieds des Montagnes de Potoſi, qui ſont les plus belles découvertes que l'on ait encore faites. L'air y eſt temperé, les Terres fertiles, les Indiens qui y ſont habituez, dociles & laborieux, les Mines d'or & d'argent y doivent être abondantes. Ces Indiens ſe ſoumettroient ſans peine, ſi l'on trouvoit moyen de les cultiver. Les Jeſuites n'ont pû étendre leur Miſſion de ce côté faute de Peres, ce qui l'augmenteroit de plus de ſoixante mille Familles & de trois cens lieuës de Païs.

Pour reprendre le fil de ce Memoire & la ſituation des Terres de la miſſion, elle eſt, comme on vient de dire, à deux cens lieuës des Pauliſtes du côté du Nord, & du côté tirant vers le Sud, elle eſt à deux cens lieuës de la Province de Buenos Aires, cent quatre-vingt lieuës de celle de Tucuman, & cent lieuës de celle du Paraguay. Ces trois Provinces ſont ſéparées du Royaume du Chili & du Re-

rou par les Montagnes de la Cordeliere, & compoſoient un Royaume avant la réduction des Indes.

Les Terres de la Miſſion ſont fertiles, traverſées par beaucoup de Rivieres, qui forment nombre d'Iſles ; les Bois de haute futaye & les Arbres fruitiers y ſont abondants, les legumes excellens, le bled, le lin, l'indigo, le chanvre, le coton, le ſucre, le piment, l'ypecacuana, le galapa, le machecacuana, les racines lautrabanda, & pluſieurs autres ſimples merveilleux pour les remedes, & l'herbe qu'on appelle Paraguay y viennent abondamment. Les Savanes ou Pâturages y ſont remplis de Chevaux, Mules, Vaches, Taureaux & troupeaux de Moutons ; & par-deſſus cela toutes les Mines d'or & d'argent y ſont conſiderables : les bons Peres n'en veulent pas convenir, mais il y a trop de preuves pour en pouvoir douter.

Ces Peuples ſont doux & très-ſoumis, adroits & laborieux, & font toutes ſortes de métiers. Ils ſont à preſent diviſez en quarante-deux Paroiſſes, diſtantes depuis une juſqu'à dix lieuës l'une de l'autre, & s'étendant le long de la Riviere du Paraguay. Il

y a dans chaque Paroiſſe un Jeſuite qui gouverne ſon peuple ſouverainement, auquel tout obéït avec une crainte & une exactitude extraordinaire; la moindre faute eſt punie avec la derniere ſeverité.

L'uſage du châtiment eſt un nombre de coups de foüet proportionné à la faute. Les Cachiques & autres qui ont les premieres Charges de la Guerre & de la Police, n'en ſont pas exempts; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que celui qui a été rigoureuſement châtié, vient baiſer la manche du Pere, convient de ſa faute, & le remercie du châtiment qu'il a reçû. Un ſeul homme commande de cette maniere à dix mille Familles plus ou moins; & il faut convenir qu'il n'y a jamais eu de Peuple plus ſoumis, ni de ſubordination plus parfaite.

Cette maniere de gouverner eſt égale dans toutes les Paroiſſes de la Miſſion: mais ce n'eſt pas le tout; à cette ſoumiſſion exceſſive eſt joint un deſintereſſement ſi grand (dont les Jeſuites ont pris le ſoin de remettre leurs Indiens ſous l'eſperance des felicitez du ciel dont ils leur font la répartition dès ce monde) que ces Indiens

diens ſe contentent de la vie & de l'habit, & que tout le produit de leur travail tourne au profit des bons Peres, qui tiennent à cet effet de grands Magaſins dans chaque Paroiſſe, où les Indiens ſont obligez de porter les vivres, étoffes, & generalement toutes choſes ſans rien excepter, n'ayant pas même la liberté de manger une Poule de celles qu'ils élevent dans leurs maiſons; de ſorte que l'on peut regarder ce grand nombre d'Indiens comme autant d'Eſclaves qui ſervent les Jeſuites pour leur pain; & on ne peut mieux appliquer le vers de Virgile : *Sic vos, non vobis, ferris aratra Boves.* L'on doit concevoir en même tems les grands avantages que retirent ces ſouverains Peres du travail de tant de gens, & quel eſt le commerce qu'ils font dans toutes les Indes, des marchandiſes dont on vient de parler, & ſur tout de l'herbe du Paraguay dont ils font un debit conſiderable, parce qu'elle ne vient que dans les Terres de la Miſſion & dans la Province du Paraguay. Cette herbe ſe prend à peu près comme le Thé; les Eſpagnols des Indes en boivent le matin & au ſoir, Maîtres & Eſclaves.

L'on eſtime que le commerce de cette herbe, à la premiere main, monte à plus d'un million de piaſtres par an, dont les jeſuites en font plus de la moitié, ce qui joint aux autres Marchandiſes qu'ils vendent auſſi avantageuſement, & à la Poudre d'or que les Indiens vont chercher dans les ravines où l'eau a couru, après que les débordemens des rivieres ſont écoulez, produit aux Jeſuites un revenu de Souverain: & pour en donner une idée plus juſte, l'on ſupoſe que chaque Famille d'Indiens ne produit aux Jeſuites que cinquante livres par an, toute dépenſe faite, le produit general à raiſon de trois cens mille Familles, ſe trouvera monter à cinq millions de Piaſtres; mais la reflexion ſuffit pour faire comprendre que cela doit monter à beaucoup plus haut. Cependant, à entendre parler ces bons Peres, leur Miſſion leur donne beaucoup de peine & peu de profit; mais ce peu doit s'entendre de la maniere qu'ils parlent, qui veut dire, *Numquam ſatis.*

Les matieres & eſpeces d'or & d'argent que les Peres Jeſuites envoyent en Europe par toutes les occaſions qui

ſe

ſe preſentent, la magnificence de leurs Egliſes, où l'or & l'argent maſſif reluiſent de toutes parts, & leur commerce conſiderable, ce qui eſt connu de tous les Eſpagnols, en font juger autrement.

Il eſt à propos de faire une deſcription de l'Egliſe & du logement du Pere d'une des Paroiſſes, telle que l'ont raporté deux François de l'équipage du Vaiſſeau du Sieur de la Solliette d'Eſcaſeau de Nantes.

Ce Vaiſſeau étant au Port des Maldonades, leva l'ancre pour mettre à la voile; ces deux François, l'un Capitaine d'armes & l'autre Sergent, étant à terre & éloignez du bord de la Mer, arriverent trop tard pour s'embarquer dans la Chaloupe, & ne ſachant quel parti prendre, parceque toute cette côte eſt déſerte, s'avancerent dans les Terres, n'ayant d'autre reſſource pour vivre qu'au bout de leurs Fuſils. Ils trouverent le troiſième jour des Indiens qui avoient un Chapelet au cou; les Indiens les accoſterent & leur firent bon accueil par ſignes, parce qu'ils aiment naturellement les François, & les diſtinguent de toutes les autres Nations.

Ils les conduiſirent à une des Paroiſſes de la Miſſion à plus de deux cens lieuës d'où ils les avoient rencontrez, & vécurent en chemin de Vaches ſauvages, que les Indiens prennent à diſcretion avec une adreſſe incroyable. Ils leur jettent un las au cou de plus de quatre pas, leur coupent enſuite les jarets & les égorgent. Ces deux François arrivez à la Miſſion furent bien reçûs du Jeſuite, y reſterent quatre mois ſans ſortir de l'enclos de la Maiſon, & revinrent à Buenos Aires avec un détachement d'Indiens que le Gouverneur avoit demandé. Voici ce qu'ils ont rapporté. L'Egliſe de cette Paroiſſe eſt longue & large à proportion; à l'entrée principale eſt un portail où il faut monter pluſieurs degrez, au haut deſquels ſont huit colomnes de pierre travaillées avec beaucoup d'art, les colomnes ſoutiennent une partie de la face du portail; audeſſus de l'entrée de l'Egliſe eſt un Jubé fort grand, pour y chanter la Muſique dans le tems du Service: cette Muſique eſt compoſée de ſoixante perſonnes, tant Voix qu'Inſtrumens: il y a dans l'Egliſe le quartier des Femmes, qui eſt entouré de baluſtres.

Le

Le reſte de l'Egliſe eſt rempli de bancs, où les hommes prennent leurs places ſuivant leurs charges & leurs âges. Le grand Autel eſt fermé d'une baluſtrade d'un bois des Indes fort bien travaillé ; à gauche de l'Autel eſt un banc pour le Cachique &, les Officiers de Police, & à droit eſt un autre pour les Officiers de Guerre ; enfin tout y eſt placé ſuivant ſon état.

La face de l'Autel eſt ſuperbe, trois grands Tableaux avec de riches bordures d'or & d'argent maſſifs en font la premiere magnificence ; audeſſus de ces Tableaux ſont des lambris & bas reliefs d'or, & audeſſus juſqu'à la Voûte, regne une Sculpture de bois enrichie d'or ; aux deux côtez de l'Autel ſont deux pieds-d'eſtaux de bois couvert de plaques d'or ciſelé, ſur leſquels il y a deux Saints d'argent maſſif. Le Tabernacle eſt d'or, le Soleil où on expoſe le Saint Sacrement eſt d'or enrichi d'Emeraudes & autres pierres fines ; le bas & les côtez de l'Autel ſont garnis de drap d'or avec des galons ; enfin les Chandeliers & les Vaſes d'or & d'argent dont l'Autel eſt orné lors que l'on fait les

Services avec grand nombre de cierges ; le tout enſemble fait un aſpect qui ſurpaſſe toute magnificence. Il y a deux autres Autels à la droite & à la gauche qui ſont ornez & enrichis à proportion du grand Autel, & dans la Nef vers la Baluſtrade eſt un Chandelier d'argent à trente branches garni d'or avec une groſſe chaîne d'argent qui va juſqu'à la voûte. L'on peut après cette deſcription juger quelle eſt la richeſſe de cette Miſſion, ſi les quarante-deux Paroiſſes ſont ſur le même pied, comme il y a lieu de le croire.

Le Presbytere, ou la Maiſon du Pere, conſiſte en pluſieurs grandes Salles garnies de beaucoup de Tableaux & d'Images. C'eſt là que les Indiens attendent que le Pere ſorte de ſon apartement pour donner Audience. Il y a de grands magaſins où les Indiens apportent tout le fruit de leur travail ; le reſte de la Maiſon conſiſte en Cours, Jardins & pluſieurs Logemens pour les Indiens domeſtiques, & le tout, y compris l'Egliſe, fait un enclos de muraille d'environ ſoixante arpens

Les quarante-deux Jeſuites qui ont

ché-

chacun leur Paroiſſe à gouverner, ſont indépendans l'un de l'autre, & ne répondent qu'au Principal du Couvent de Cordua dans la Province de Tuqueman. Ce Pere Provincial vient faire ſa viſite une fois l'an dans les Miſſions, eſcorté d'un grand nombre d'Indiens. Lors qu'il arrive, tous les Indiens font des démonſtrations de joye & de reſpect inconcevables. Les Principaux ne s'approchent qu'en tremblant & toûjours la tête baiſſée, & les autres Peuples ſont à genou, les mains jointes lors qu'il paſſe. Il fait rendre compte pendant ſon ſéjour au Jeſuite de chaque Paroiſſe, de tout ce qui eſt entré dans les magaſins, & de la conſommation qui en a été faite depuis ſa derniere viſite.

Toutes les Marchandiſes dont on a parlé au commencement de ce Mémoire, ſont tranſportées par eau des Miſſions à Santafé, qui eſt le Magaſin d'entrepos, où il y a un Procureur General de l'Ordre, & de Santafé à Buenos Aires par terre, où il y a auſſi un Procureur General. C'eſt de ces deux endroits que l'on diſtribuë les Marchandiſes dans les trois

Provinces de Tucuman, du Paraguay & de Buenos Aires, & dans les Royaumes de Chili & du Perou, & l'on peut dire avec aſſurance que la Miſſion des Jeſuites fait ſeule plus de commerce que les trois Provinces enſemble.

La principale fonction des Cachiques ou Officiers de Police, eſt de connoître le nombre des Familles, de faire ſavoir à un chacun les ordres & intentions du Pere, de viſiter les maiſons, d'examiner le travail de chacun ſuivant ſon talent, & de promettre pour récompenſe à celui qui travaille le plus & le mieux, de lui faire baiſer la manche du Pere, qui eſt une Relique en grande veneration parmi ces Indiens, & le premier degré pour parvenir à la béatitude de l'autre vie. Il y a d'autres Inſpecteurs pour le travail de la campagne, auſquels les Indiens ſont obligés de déclarer tout ce qu'ils recueillent juſqu'à un œuf, dont ils ne peuvent diſpoſer, & ils ſont obligés de porter tout dans les magaſins ſans rien excepter, ſous des peines rigoureuſes. Il y a enſuite des Diſtributeurs pour diſtribuer à chaque Famille ſuivant le nombre, deux

fois

fois par ſemaine, de quoi ſubſiſter. Cela ſe fait avec un ordre merveilleux en préſence du Pere Jeſuite ; & l'on doit dire à la louange de ces Peres, que leurs travaux ſont infinis, parce qu'ils veillent à tout pour ne laiſſer prendre aucun mauvais pied à leurs Indiens ; mais ils ſont bien recompenſés d'ailleurs par les profits immenſes qu'ils tirent du travail de tant de gens.

Ils étoient autrefois deux dans chaque Paroiſſe, & depuis leur aggrandiſſement il n'y en a plus qu'un, juſqu'à ce qu'ils en puiſſent faire venir d'Eſpagne.

Les Indiens ne boivent point de vin ni autres liqueurs chaudes ; les bons Peres ſuivent en cela la loi de Mahomet, qui défendit ces boiſſons pour ne point exciter ſes Sujets à des mouvemens qui pourroient nuire à ſon Gouvernement deſpotique, & les écarter du joug où il les avoit réduits.

Ils marient les Indiens de bonne heure à l'effet de multiplier ; & le premier Catechiſme qu'ils apprennent aux enfans, eſt la crainte de Dieu & du Pere, le dégoût des biens

temporels, la vie ſimple & humiliée; ces diſpoſitions ſont pieuſes, il en faut convenir, mais il faut convenir auſſi que les Jeſuites trouvent de grandes reſſources dans cette inſtruction politique.

Le Gouvernement Militaire y eſt auſſi bien établi que le Politique. Chaque Paroiſſe doit avoir un nombre de Soldats diſciplinés par Régimens de Cavalerie & d'Infanterie, ſuivant la force de la Paroiſſe. Chaque Régiment eſt compoſé de ſix Compagnies de cinquante hommes, un Colonel, ſix Capitaines, ſix Lieutenans & un Officier General, qui fait faire l'exercice tous les Dimanches après Vêpres. Ces Officiers qui ſont élevés de pere en fils à la Guerre, entendent fort bien à diſcipliner leurs Soldats, & à conduire leurs Troupes lors qu'ils vont en détachement; ce n'eſt qu'en cette occaſion que les Paroiſſes ſe communiquent pour former un corps d'Armée que le plus ancien Officier General commande ſous un Pere Jeſuite qui eſt le Generaliſſime. Les armes de ces Indiens conſiſtent en Fuſils, Epées, Bayonnettes & Frondes; leurs pier-

res à fronde peſent juſqu'à cinq livres, ils s'en ſervent fort adroitement.

Les Miſſions enſemble peuvent mettre ſoixante mille hommes ſur pied en huit jours de tems; & le prétexte dont ils ſe ſervent pour tenir toûjours un ſi gros corps de Troupes en état, c'eſt à cauſe des Portugais Pauliſtes qui viennent faire des courſes dans les Miſſions pour enlever des Indiens; mais les Eſpagnols les plus ſenſés en jugent d'une autre maniere, & décident que les Jeſuites ne tiennent tant de Troupes ſur pied que pour empêcher à tout le monde ſans exception, la communication de leur Miſſion.

La précaution qu'ils ont de ne point apprendre à leurs Indiens la langue Eſpagnole, & de leur faire un cas de conſcience de frequenter les Eſpagnols lorſqu'ils vont travailler dans les Villes pour le ſervice du Roi, découvre aſſez la veritable intention des Peres Jeſuites. Les Etrangers qui tombent par hazard dans leurs Miſſions, comme les François dont on a parlé, les Eſpagnols même qui ſont obligés quelquefois d'y aborder

der allant & venant ſur la Riviere du Paraguay, ne ſortent point de l'enclos du Presbytere, ſi quelques Eſpagnols demandent à ſe promener dans la Ville, le Jeſuite ne les quitte point, & les Indiens qui ſont prévenus, ferment les portes de leurs maiſons & ne paroiſſent point dans les ruës, ce qui doit faire comprendre que les Jeſuites ont de fortes raiſons pour obſerver tant de circonſpection avec les gens de leur propre Nation. Ils ont encore la précaution de faire des détachemens de cinq à ſix mille hommes par troupes de quatre à cinq cens pour battre la campagne le long de la côte depuis les Iſles de Saint Gabriel juſqu'aux Montagnes des Maldonades & la Riviere que l'on appelle Rio de los Patos, pour empêcher la communication de ces Terres aux Européens & gens du Païs, par rapport aux mines d'or & d'argent qui y ſont abondantes.

L'on raportera pluſieurs preuves des courſes de ces Indiens le long de la côte. Le Vaiſſeau le Falmuth de Saint Malo ayant fait naufrage vers les Iſles de Flores en l'année 1706. les Indiens pillerent une partie des

Mar-

Marchandiſes, que le Gouverneur de Buenos Aires fit rendre, & qui ſont actuellement au Fort. Le Vaiſſeau l'Atlas qui périt aux Caſtilles au mois de Decembre 1708. d'où les Officiers ſauverent quelques hardes & voiles pour faire des tentes, le tout fut pillé par les Indiens dans l'intervalle que l'on alla par terre aux Maldonades, pour revenir par mer chercher l'argent que l'on avoit heureuſement enterré, qui montoit à plus de deux cens mille Piaſtres.

Il y a des Mines conſiderables aux pieds des montagnes des Maldonades à vingt-quatre lieuës du Port & quatorze lieuës de Montevide, qui ont été découvertes par Dom Juan Pacheco habitant de Buenos-Aires & ancien Mineur de Potoſi. Il en donna avis au Gouverneur de Buenos Aires, Dom Alonſo Juan de Valdes Inclan, qui fit un détachement de quinze hommes commandés par Dom Joſeph de Vermude Capitaine d'Infanterie, & Ingenieur à Buenos Aires. Ils s'embarquerent avec Dom Pacheco pour paſſer de l'autre côté de la Riviere, & ſe rendirent à la tête des montagnes des Maldonades, où ils fouil-

fouillerent la terre, & raporterent des pierres & mines d'or & d'argent; mais le Gouverneur gagné par les Jeſuites, fit entendre qu'il en avoit fait faire l'épreuve, & qu'elles ne valoient pas la peine d'y travailler. Dom Pacheco qui avoit conſervé les ſiennes comprit bien que c'étoit une intrigue des Jeſuites pour empêcher un établiſſement du côté de leur Miſſion.

L'on a raporté en France de ces piéces de mines, dont on pourra faire l'épreuve pour en connoître la valeur, avec cette circonſtance qu'elles ont été tirées rez terre avec des Pioches ſeulement. Ce même Dom Pacheco connu pour le plus experimenté Mineur qu'il y ait au Perou depuis long-tems, aſſure qu'il n'y a pas de meilleures terres à fouiller que celles qui environnent les montagnes des Maldonades & les Rivieres qui y ſont, où il ſoutient que l'on trouvera de la Poudre d'or au même titre que celui des Portugais Pauliſtes, & avec la même facilité. Les Indiens de Saint Dominique de Suvillant ont apporté pluſieurs fois à Buenos Aires de pareil or, qu'ils ont trouvé dans les Terres de la Miſſion, d'où l'on doit conclurre qu'il y

en

en a beaucoup, puiſque l'or dont on parle ſe prend à la dérobée par les jeunes Indiens moins ſcrupuleux que les autres.

En l'année 1706. le Sieur de la Sollinette d'Eſcaſeau de Nantes ayant mouillé au Port de la Maldonade, fut accoſté par des Indiens qui étoient en détachement avec un Chef ſur cette Côte pour ramaſſer des Vaches, & les conduire aux Miſſions. Le Sieur d'Eſcaſeau leur ayant fait quelque preſent, ils lui propoſerent par reconnoiſſance que s'il vouloit s'avancer dans les Terres à certaine diſtance (qu'ils lui firent voir,) il y trouveroit des Mines d'argent qu'il fouilleroit ſans peine, ce qui prouve que ces Mines ne ſont pas enfoncées dans la terre, & qu'elles ſont abondantes.

Les Jeſuites ont toûjours aprehendé la découverte de ces Mines par les Eſpagnols, & feront tout ce qu'ils pourront pour en détourner le travail; parce que l'établiſſement que l'on feroit ſur cette Côte, ſeroit de plein pied à leurs Miſſions, & les obligeroit à fournir des Indiens pour y travailler; ils ont même détruit tous les Chevaux qui étoient de ce côté-là,

pour

pour ôter la commodité à ceux qui s'y voudroient établir.

Il s'agit à preſent de faire une juſte application de la conduite des Peres Jeſuites ſur tout ce qui vient d'être dit, & de faire connoître que leur ambition de gouverner ſouverainement, & le deſir inſatiable d'amaſſer des richeſſes immenſes, ſont leur unique objet. La maniere dont ils élevent & gouvernent leurs Indiens, de qui ils tirent tout le fruit de leurs travaux, leur laiſſant ſeulement le neceſſaire de la vie frugale, la précaution qu'ils prennent que les Indiens ne ſe communiquent avec les Eſpagnols, leur circonſpection lorſque les Eſpagnols ou Etrangers tombent par hazard dans leur Miſſion, le nombre de gens armés qu'ils tiennent toûjours ſur pied, les détachemens continuels qu'ils font le long de la Côte pour empêcher la frequentation, ſont des preuves ſenſibles qu'ils veulent être indépendans, & que non ſeulement ils veulent ôter la connoiſſance des avantages des Terres qu'ils occupent, mais encore de celles qu'ils n'occupent pas; cependant ce Païs apartient ſans contredit au Roi d'Eſpagne, com-

me

me Maître & Souverain des Indes. Tant de Peuples ne doivent être aſſujettis que ſous ſon autorité ; ils devroient être libres, avoir des terres, & la diſpoſition de leur recolte & tra[illegible] e ſeroit pour lors une Colonie en regle, chacun feroit valoir ſon talent ; & avec les mines d'or & d'argent du païs, l'on battroit Monnoye, & le tout enſemble formeroit une circulation de Commerce, ainſi qu'il ſe pratique dans les autres Colonies, l'autorité du Roi y ſeroit reconnuë, & ſes Domaines conſervés ; mais rien de tout celá, les Jeſuites ſe ſont rendus Maîtres & Souverains de tous ces Indiens réduits, des terres qu'ils occupent, de leur recolte & travail, ils s'étendent tous les jours ſans titres & permiſſions. Les Indiens n'ont rien à eux, tout eſt aux Jeſuites ; & ces Peuples qui devroient être libres s'étant volontairement aſſujettis, ſont traités en veritables Eſclaves, & enfin trois cens mille familles & plus travaillent pour quarante Jeſuites, ne reconnoiſſent qu'eux & n'obéiſſent qu'à eux. Une circonſtance qui le fait connoître, c'eſt que lorſque le Gouverneur de Buenos Aires reçut l'or-

l'ordre de faire le Siège de S. Gabriel, où il y avoit un détachement de Cavalerie de quatre mille Indiens, un Jeſuite à leur tête, le Gouverneur commanda au Sergent major de faire une attaque à quatre heures du matin, les Indiens refuſerent d'obéïr, parce qu'ils n'avoient point d'ordre du Jeſuite, & ils étoient au point de ſe révolter, lorſque le Jeſuite qu'on avoit envoyé chercher, arriva, auprès duquel ils ſe rangerent, & n'executerent les ordres du commandement que par la bouche du Pere. L'on doit juger de là combien ces Peres ſont jaloux de leur autorité à l'égard de leurs Indiens, juſqu'à leur défendre d'obéïr aux Officiers du Roi, lors qu'il s'agit du Service.

Le droit de Capitation d'un Ecu par tête d'Indien que les Jeſuites doivent payer au Roi par an, ſe trouve non ſeulement abſorbé par le payement que l'on fait aux Indiens pour les travaux du Roi, mais il n'y a point d'années que Sa Majeſté Catholique ne ſoit à retour par trois raiſons également frauduleuſes ; la premiere, que les Jeſuites n'accuſent pas la moitié de leurs Indiens pour la Capitation ;

tion la ſeconde, que le Gouverneur de Buenos Aires, qui doit faire une fois ſa viſite dans les Miſſions pendant les cinq années de ſon Gouvernement, pour faire le dénombrement des Indiens, eſt prévenu par les Jeſuites, qui moyennant une grande ſomme d'argent dont ils lui font preſent, l'engagent à ne point faire ſa viſite, & à ſe contenter de l'état qu'ils lui fourniſſent ; & la troiſième, que lorſque dans un détachement d'Indiens pour les travaux, il y a cinq cens hommes effectifs, on en paſſe quinze cens, que le Roi paye comme préſens. C'eſt ainſi que Sa Majeſté Catholique eſt ſervie dans les Indes, où ſes Revenus ſont conſumés en faux emplois, fraudes & pillage. Ces abus cependant meritent une attention des plus ſerieuſes, les Revenus du Roi qui devroient monter au moins à trente millions de livres en ce Païs chaque année (ſi Sa Majeſté étoit fidelement ſervie) ſe réduiſent à rien, ou à peu de choſes, parce que les Gouverneurs & les Tréſoriers ſont toûjours d'intelligence, & c'eſt à qui pillera le mieux.

Il ne s'agit à preſent (pour ſatisfaire l'intention de ce Memoire,) que de trou-

trouver les voyes de réduire les Peres Jeſuites à leur devoir, de donner un frein à leur puiſſance abſolue, & de faire venir au profit du Roi d'Eſpagne une partie des avantages qu'ils retirent du travail d'un ſi grand nombre de Peuples. Rien ne peut diſpenſer les Peres Jeſuites de s'y ſoumettre, s'ils ne veulent donner des marques de leur deſobéïſſance & de leur mauvaiſe intention. Cependant on eſt perſuadé qu'ils formeront des obſtacles infinis, qu'ils allegueront beaucoup de raiſons apparentes, mais aiſées à détruire, & qu'ils ne ſe rendront qu'à la derniere extremité.

F I N.